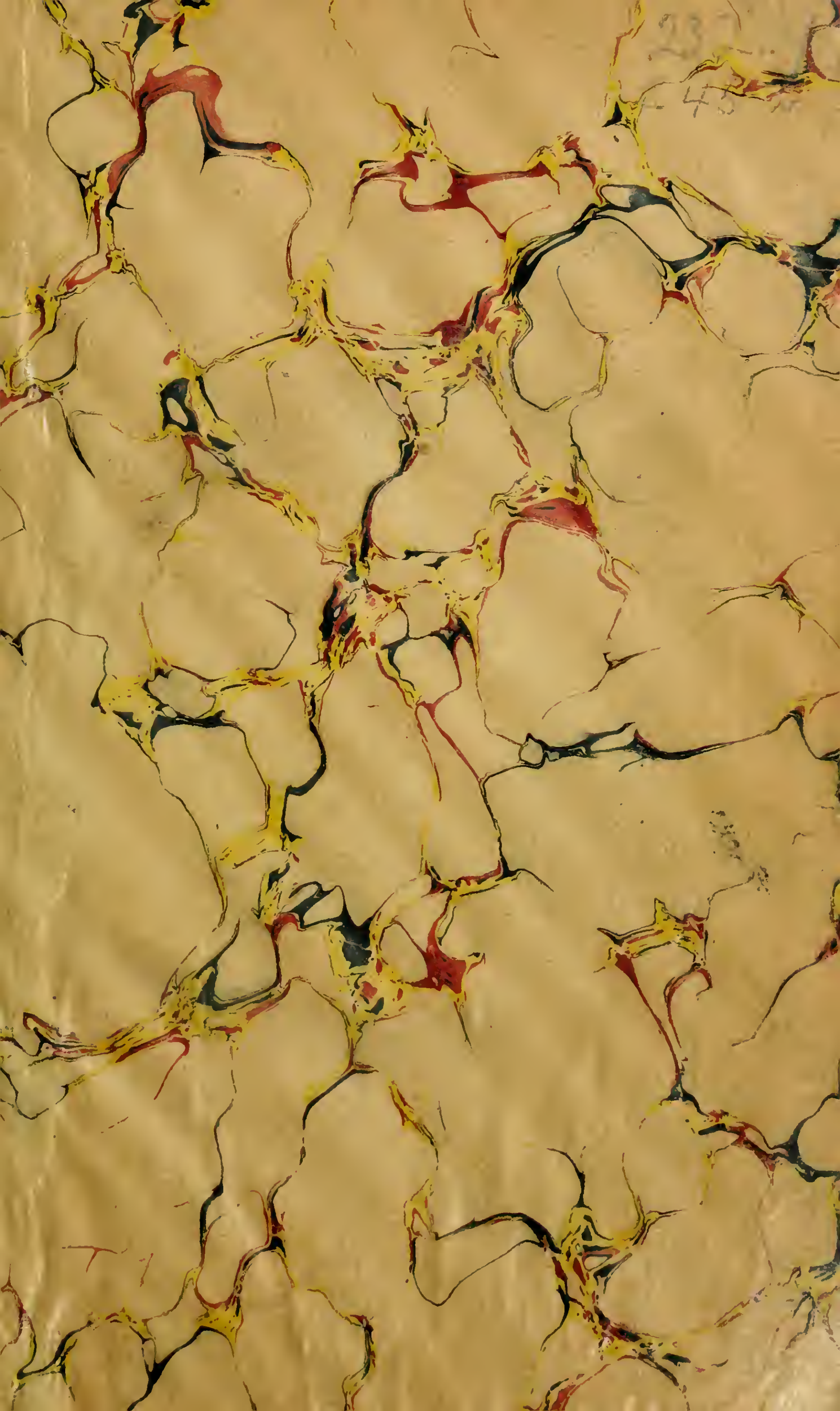




Bibliothèque
DUJARIÉ
Scolasticat Saint-Joseph
232.9
C45
24
2 ch



LA VIE

DU

SAUVEUR DU MONDE

Imprimatur.

MOREAU,
Superior generalis Congr. a Sancta-Cruce Cenomani.

Die decima octobris 1864.

Ec. d'Italie



Le Guide pinx.t *Baudran sculp*

ADORATION DES BERGERS

LA VIE
DU
SAUVEUR
DU MONDE

PRÉSENTÉE SOUS SON VÉRITABLE JOUR
ET VENGÉE DES ATTAQUES DE L'IMPIÉTÉ CONTEMPORAINE

PAR
LE R. P. CHAMPEAU C.S.C.
SALVATORISTE DE SAINTE-CROIX.

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE QUARANTE-QUATRE MAGNIFIQUES GRAVURES SUR ACIER
D'APRÈS LES GRANDS MAITRES.

TOME PREMIER.



PARIS
J.-L. PAULMIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE RENNES, 15, QUARTIER SAINT-SULPICE.
1865

200

INTRODUCTION

Il ne faut pas s'étonner de voir Notre-Seigneur Jésus-Christ perpétuellement en butte aux attaques de l'impiété, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. N'est-il pas le fondement et la clef de voûte de l'édifice religieux, qui soutient le monde moral tout entier? En le renversant, on bouleverserait le plan divin. N'est-il pas encore, selon l'expression de saint Jean, l'alpha et l'oméga, c'est-à-dire le principe et la fin de toutes choses? En s'attaquant donc à lui, on frappe au cœur la vraie religion. Voilà le secret et le mot d'ordre de Satan.

Embrassez d'un regard tous les siècles. Le Christ vous apparaît au milieu, sur le Calvaire, comme sur le sommet d'une montagne à deux versants, dont l'un figure les siècles antérieurs, et l'autre les siècles à venir. Du haut de la croix, il étend ses deux bras sur le temps et sur l'espace, il les bénit. Le passé gravitait vers lui, le présent en découle : le monde nouveau commence au pied de cette croix, et date son ère de l'incarnation. Ainsi s'ac-

complit la promesse de Dieu, que toutes les nations seraient bénies en lui ; et saint Pierre put dire à la synagogue rebelle qu'il n'y avait point sous le ciel d'autre nom que celui de Jésus, par lequel les hommes pussent être sauvés [1].

Demandez à l'histoire si les peuples, anciens et modernes, n'ont pas eu raison de mettre en lui leur espérance. Tous ceux qui ont reçu son Évangile n'ont-ils pas été éclairés des plus pures lumières et comblés des faveurs célestes ? Par une transformation merveilleuse et une ascension rapide, ils sont parvenus à un degré de civilisation que le paganisme n'a point connu. Ceux, au contraire, qui n'ont point reçu cette lumière et cette vertu divines, ou qui les ont perdues par leur infidélité, languissent encore dans une infériorité et une dégradation que nul œil ne saurait méconnaître. Prenez une carte géographique et promenez vos regards sur les divers degrés de longitude ou de latitude : partout où l'Évangile n'a pas pénétré, là s'arrête la civilisation ; plus loin, ce sont les ombres de la mort.

Jésus-Christ est donc vraiment, suivant ses propres paroles, la voie, la vérité et la vie [2], pour les nations comme pour les individus. En dehors de lui, il n'y a ni lumière pure, ni vie spirituelle, ni principe de vraie grandeur pour le temps, ni espérance fondée pour l'éternité. Telle est la croyance de tous les peuples chrétiens, c'est-à-dire de la portion la plus éclairée du genre humain, depuis dix-huit siècles.

De là cette guerre acharnée des anges rebelles contre le Christ et contre son Église. Deux drapeaux sont levés

[1] Actes, IV, 12. — [2] S. Jean, XIV, 6.

sur nos têtes : le drapeau de Satan, qui flotta sur le berceau du genre humain et qui appelle encore à la révolte toute créature animée de mauvais instincts ; et le drapeau du Sauveur promis à nos premiers parents, annoncé de siècle en siècle par les prophètes, incarné dans le sein de l'auguste vierge Marie et mort sur la croix, mais ressuscité glorieux et assis triomphant à la droite de Dieu, d'où il viendra juger ses amis et ses ennemis, les vainqueurs et les vaincus. L'Église militante est son camp, l'incrédulité est celui du démon, et le monde est le champ de bataille ; la guerre commencée dès l'origine ne finira qu'avec les siècles.

C'est là cette grande et perpétuelle lutte du bien et du mal, que tous les moralistes ont signalée et que la philosophie antichrétienne essaie vainement d'expliquer. Elle se retrouve, sur une moindre échelle, au fond du cœur de chaque homme ; la raison est sans cesse aux prises avec les instincts aveugles d'une nature dégradée. Qui ne connaît les gémissements de l'apôtre saint Paul sur ce dualisme douloureux ? « Je sens dans ma chair une loi qui combat la loi de mon esprit et qui me captive sous la loi du péché..... Le bien que je veux, je ne le fais pas, et le mal que je ne veux pas, je le fais [1]. » C'est de cette région infime de notre être que s'élèvent tant de nuages qui obscurcissent notre intelligence, et tant de fausses lueurs qui l'égarent. Trop souvent, hélas ! l'effervescence des passions l'emporte sur les plus nobles aspirations de l'âme, et entraîne la volonté hors de la voie du devoir. Tel est le secret de la plupart de nos erreurs, de nos fautes et de nos humiliations.

[1] Rom., VII. 15-23.

Ne cherchons pas ailleurs l'explication des attaques dirigées contre Dieu et contre son Christ par des hommes qui sont nés au sein de la lumière et de la civilisation chrétiennes. Cœurs malades et intelligences dévoyées, ils retournent contre la religion des connaissances qu'ils lui doivent, et ils mettent au service des passions les armes d'une philosophie ingrate et rebelle. Enrégimentés sous les drapeaux de l'éternel ennemi du bien, ces esprits pleins d'orgueil ne craignent pas, en étalant une fausse science, de renouveler les vieilles calomnies des sophistes anciens, qui ont été tant de fois réfutées par les docteurs de l'Église et les défenseurs de la vérité. Désireux de se faire un nom par le scandale, et sûrs d'être écoutés par les hommes corrompus, en faisant appel à leurs sentiments dépravés, ils outragent audacieusement le sens commun et bravent l'indignation des honnêtes gens.

Quelles vérités n'ont pas été attaquées dans notre siècle? A-t-on respecté les plus fondamentales et les plus sacrées? N'avons-nous pas entendu proférer les paradoxes les plus révoltants et les blasphèmes les plus horribles? Ne lit-on pas, dans des livres fort répandus, des théories tellement subversives de l'ordre et de la morale, qu'on ne sait trop si l'on doit plus s'étonner de l'indifférence du public que de l'effronterie des auteurs? Quand un siècle supporte des excentricités si coupables, il est bien malade.

« Aujourd'hui, dit avec raison Mgr l'évêque d'Orléans, les sophistes ont repullulé parmi nous, et nul temps peut-être n'a été plus fertile en ce genre d'esprits. Sans cesse, soit dans les journaux, soit dans les livres, sur toutes les questions de politique, de morale, de littéra-

ture, de philosophie, de religion, vous vous trouvez en face d'un sophiste ou d'un sophisme. Il faut le dire aussi, le triste affaissement d'esprit où notre époque est tombée ne leur est que trop favorable. » Les études sérieuses sont délaissées, la vraie philosophie n'est plus enseignée ; les hautes questions qui intéressent l'homme dans ses rapports avec Dieu sont regardées comme des thèses purement spéculatives. On fait de pauvres bacheliers, mais non des hommes ; on fait des mathématiciens et des ingénieurs, mais non des chrétiens solidement instruits et capables de démasquer les artifices de la fausse science.

« Le succès de certains sophistes de notre temps, qui ruinent toutes les vérités fondamentales et fleurissent en France, a son explication principale dans la faiblesse, pour ne pas dire dans la nullité de nos études philosophiques. Dans un siècle plus philosophique, de tels hommes seraient tombés irrémédiablement sous le coup du mépris public..... Nous ne savons pas arrêter au passage un sophiste, le saisir sous les étreintes de la logique, le mettre à nu et lui demander nettement ce qu'il cache sous ses phrases, ce qu'il prétend, ce qu'il affirme, ce qu'il nie, pour le chasser honteusement, après avoir découvert le vide ou l'horreur de sa doctrine. Voilà pourquoi tant de jeunes gens sont dupes et tant de faibles esprits sont captés [1]. »

Voulez-vous savoir en deux mots ce qui distingue la vraie philosophie de la sophistique ? L'éloquent évêque vous le dira : « Par philosophes, j'entends ceux qui défendent les vérités éternelles, et par sophistes, ceux

[1] Les Études d'un homme du monde, par Mgr Dupanloup.

qui essaient de les ruiner. Il y a une philosophie sceptique qui remet tout en question, et dont le suprême effort, le dernier résultat est de pousser vers le doute. Cette philosophie-là, c'est la sophistique : je ne connais rien de plus méprisable. »

Chez nos voisins les Allemands, de vigoureux esprits se sont jetés dans le panthéisme ; avec des prodiges de labeur et d'érudition, ils se sont égarés dans les nuages et sont arrivés à la négation de toute vérité, à l'affirmation de cette absurdité : « Le oui et le non sont identiques, le bien et le mal sont tout un. » Beaucoup d'esprits aventureux se sont laissé séduire et les ont follement suivis. C'est de là que nous sont venues les attaques les plus étranges et les plus récentes contre le christianisme ; c'est là notamment que M. Renan a perdu son bon sens et ses croyances, selon l'expression de Mgr l'évêque d'Orléans.

Pour que le lecteur se fasse une idée de l'audace de cette nouvelle école, qui prend le nom de critique, nous allons mettre sous ses yeux quelques points de sa doctrine. Son principe fondamental est celui de Hégel : *L'identité de l'identique et du non identique.* En conséquence, vous les entendrez dire : « L'Être et le néant sont identiques [1]. — Remarquons que les choses différentes sont différentes parce qu'elles sont identiques..... En quoi deux choses sont-elles différentes ? Cet *en quoi,* c'est leur identité [2]. » N'est-ce pas la logique renversée et l'absurde érigé en principe ?

« Aujourd'hui, rien n'est plus pour nous vérité ni erreur; il faut inventer d'autres mots... Nous admettons

[1] M. Michelet de Berlin. Esquisse de logique. — [2] Idem.

jusqu'à l'identité des contraires... Une assertion n'est pas plus vraie que l'assertion opposée..... Les jugements absolus sont faux... Le vrai n'est plus vrai en soi, etc.. » Voilà pour le fond de leur philosophie.

Ils cherchent vainement à déguiser leur athéisme : Dieu n'est plus pour eux qu'une simple abstraction, ou bien cet être concret qui embrasse tout l'univers, esprit et matière, et qui se développe sous l'action fatale d'une force aveugle. M. Vacherot, ancien directeur de l'École normale, se pose ainsi la question, dans son dialogue sur la Métaphysique et la Science : « Si Dieu n'est qu'une idée, il s'ensuit que l'existence de Dieu tient à celle de l'être pensant. Donc, supprimez l'homme, et Dieu n'existe plus. Point d'humanité, point de pensée, point d'idéal, point de Dieu. » Il répond : « Vous l'avez dit, Dieu n'existe que pour l'être pensant [2]. » Le tort du genre humain a toujours été de vouloir réaliser cet idéal : « Nulle réalité ne peut être Dieu [3]. »

Voulez-vous entendre M. Littré? « Le dogme nouveau, éliminant définitivement toutes les volontés surnaturelles connues sous le nom de dieux, d'anges, de démons, de providence, montre que tout obéit à des lois naturelles, propriétés immanentes des choses... C'est là notre catéchisme..... La philosophie positive met hors de cause les théologies, qui, sous le nom de fétichisme, de polythéisme et de monothéisme, supposent une action surnaturelle [4]. »

« Ce qui n'est pas dans la nature n'est rien, dit pareillement M. Havet, et ne saurait être compté pour rien, si ce n'est pour une idée [5]. »

[1] M. Scherer, Sur Hégel, etc., Revue des Deux-Mondes. — [2] Tome III, p. 584. — [3] Idem, p. 284. — [4] Conser., révol. et posit., pp. 26 et 61. — [5] Revue des Deux-Mondes, 1er août 1863.

M. Renan n'est pas moins affirmatif : « Les sciences supposent qu'il n'y a pas d'être libre, supérieur à l'homme, auquel on puisse attribuer une part appréciable dans la conduite morale, pas plus que dans la conduite matérielle de l'univers [1]. » Quant au dieu Tout des panthéistes, qui est sorti spontanément du néant sous forme d'atome, et qui se développe chaque jour sous la loi de la fatalité, il admet celui-là : « En ce sens, dit-il, Dieu *sera* plutôt qu'il n'*est;* il est *in fieri*, il est en voie de se faire [2]. » En attendant que ce « Dieu soit complet, » le philosophe se met à l'aise : « Dieu, providence, âme, s'écrie-t-il, autant de bons vieux mots, un peu lourds et matériels!... » Que ce langage est bien placé dans la bouche d'un ancien séminariste !

Telle est cette nouvelle école qui annonce le dessein de renverser toutes les conditions mentales du genre humain [3], et qui déclare la guerre au bon sens en même temps qu'à Dieu. Véritablement athée par principe, elle ne conserve le nom de Dieu que par hypocrisie. Dès le début, elle se fait remarquer par une audace peu commune, en laissant à d'autres le soin d'invectiver contre l'Église, et en attaquant directement Dieu lui-même, comme principe du surnaturel ; cette tactique radicale sape par la base toute religion.

Dans sa prétendue Vie de Jésus, M. Renan vise au même but, quoiqu'il le dissimule : en essayant de frapper le christianisme au cœur, il vise à frapper Dieu même. Tous ses écrits le prouvent. « Cet homme, fait observer M. Lasserre, paraît avoir voué sa vie à une seule question, à une seule thèse qui revient toujours : « Dieu est

[1] Explicat., p. 24. — [2] Revue des Deux-Mondes, 15 octobre 1863. — [3] M. Littré.

un bon vieux mot, un peu « lourd peut-être [1] ; » il n'y a pas de surnaturel, il n'y a pas d'autre vie, il n'y a pas de paradis, ni d'enfer. — Prenez n'importe lequel de ses livres, il tend à prouver cela ; mais, comme si la chose ne lui semblait jamais établie, il recommence sans cesse ; on croirait que c'est pour lui une nécessité personnelle, et qu'il ne peut dormir tranquille sans la certitude du néant. Cette œuvre, il la reprend toujours à nouveau. Pourquoi ? Pourquoi tant de peine, pourquoi tant d'efforts sur un unique point ? Pourquoi ce perpétuel labeur, qui rappelle l'antique Sisyphe aux prises avec son éternel rocher?

« Pourquoi ?

« M. Renan, peut-être à son insu, nous a laissé échapper son secret, quand il a écrit sa célèbre phrase : « Dieu « est un bon vieux mot, » et qu'il a ajouté : « un peu « lourd peut-être. » Ah ! oui, je comprends cette étrange épithète. « Dieu est lourd » pour qui a passé des autels de l'Église à la chaire de l'athéisme ; il est lourd et très-lourd, et il a toujours pesé d'un formidable poids sur la poitrine des apostats.....

« M. Renan a beau dire, il n'est pas sûr que Dieu n'existe pas, et il n'essaie tant de le prouver aux autres que pour se le persuader à lui-même :

Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.
(Racine, *Ath.*) »

Nous n'avons point l'intention de réfuter particulièrement l'écrit de M. Renan contre Jésus-Christ : il n'en

[1] La Liberté de penser, par Renan (1850).

vaut pas la peine. Tout le monde convient que ce n'est point une œuvre sérieuse, mais une sorte de roman.

Les savants de l'Allemagne protestante, sur les applaudissements desquels il avait compté, pour la communauté de leurs idées philosophiques, ont été les premiers à déplorer sa pauvreté scientifique ou à blâmer son défaut de critique, ses assertions invraisemblables et surtout le caractère étrange qu'il prête au Sauveur, comme s'il était possible de donner le change au monde entier sur le plus connu et le plus inimitable des caractères. Jésus, sous sa plume, devient un jeune démocrate, un révolutionnaire, un enthousiaste, un fanatique exalté et menteur, qui se fait illusion sur son propre compte, et qui emploie la supercherie pour tromper les hommes. « La plus déplorable méprise de Renan, dit l'exégète Ewald, c'est qu'il juge et peint Jésus-Christ d'après des hypothèses aussi dépourvues de fondement. S'il est dans le passé un personnage dont la vie écrite s'identifie complétement avec la plus stricte vérité historique, c'est assurément le Christ. S'il est un homme parfaitement exempt de toutes les taches et de toutes les faiblesses de son époque et de sa nation, c'est encore le Christ, lui qui, dans les moindres détails de sa conduite, s'est mis scrupuleusement d'accord avec les principes de la plus pure morale, déposés dans le sein du peuple choisi par les révélations divines. Comment Renan eût-il pu comprendre les miracles et la nature des véritables pensées de Jésus, lui qui suppose au Christ des principes de conduite dignes de Tartufe ou d'Escobar [1] ? »

[1] M. Renan réfuté par les rationalistes allemands, par Mgr Meignan, p. 29.

Le docteur Keim, protestant rationaliste comme Ewald, dit à son tour : « On n'est pas médiocrement surpris de voir le procédé expéditif avec lequel Renan se débarrasse des questions critiques. Il se contente de jeter en passant au lecteur, qui voudrait être éclairé et convaincu, l'autorité d'un livre quelconque..... Quant aux nombreux et sérieux travaux que l'Allemagne a publiés depuis trente ans, Renan, si j'en excepte la traduction de Strauss, ne les a pas étudiés; c'est ce que montrent les pauvretés qu'il débite sur les premiers Évangiles. Rien de plus superficiel. Le fait ressort également de la manière dont il parle de saint Jean. Tout le monde sait qu'il faut accepter ou rejeter en entier son Évangile. C'est un tout indivisible dans son unité. » M. Renan y prend ce qui lui convient, rejette ce qui le gêne, et transforme ce qui ne va pas à ses idées. En revanche, « il nous révèle des choses inattendues et inouïes, comme celles-ci, par exemple : que Hillel a été le maître de Jésus et Philon son frère aîné. Mais le révélateur ne prend pas la peine de prouver ses paradoxes, il se contente d'affirmations d'une incomparable légèreté. » Renan fait du Sauveur un rêveur, un extravagant, un fanatique et un fourbe; M. Keim s'écrie : « Mais trouve-t-on dans les Évangiles quelque prétexte à de telles calomnies?... Aucun honnête homme, par exemple, ne voudrait, à n'importe quel titre, accepter la responsabilité de l'artifice que Renan prête à Jésus pour la résurrection de Lazare. » Le même auteur conclut : « Le livre de Renan est nul pour le savant, qui ne saurait y trouver rien à son usage... On dirait de nouveaux *Mystères de Paris*, inspirés par les idées du jour, écrits, comme tout ce qui s'imprime aujourd'hui, au courant de la plume, dans le but

d'amuser un public de profanes sur les marches du temple [1]. »

Tel est le jugement de deux philosophes rationalistes, partisans de la libre pensée. Celui des catholiques ne saurait être douteux [2].

Quoique ce livre n'ait aucune autorité, nous le citerons souvent pour avoir occasion de montrer l'ignorance ou l'extravagance de l'incrédulité, et de réfuter certaines idées fausses que notre littérature impie s'efforce de propager.

Il est des principes généraux qu'il faut établir contre les sophistes, avant de répondre en détail à leurs assertions. Les uns, dans leur scepticisme aveugle, ont nié jusqu'à l'existence réelle de Jésus-Christ, ou, du moins, les principaux faits de sa vie; les autres ont voulu ne voir en lui qu'un personnage mythologique; enfin, les plus modernes paraissent viser surtout à le dépouiller de sa divinité, et à le faire passer pour un simple mortel, un philosophe habile, un grand homme. Tous tendent au même but, qui est la ruine du christianisme.

[1] M. Renan réfuté par les rationalistes allemands, pp. 40, 51, 65, 66, 83.

[2] Voici le jugement de M. l'abbé Freppel, professeur à la Sorbonne, sur le livre de M. Renan : « J'ai appelé le livre de M. Renan un pur roman, sans valeur scientifique, et je m'engage à le prouver. Un livre n'a pas de valeur aux yeux de la science, quand l'auteur y suppose démontré ce qui ne l'est pas; qu'il affirme sans rien prouver, et nie sans raison valable; qu'il oppose de simples conjectures à un témoignage certain; qu'il détruit l'une par l'autre ses allégations; qu'il trompe son lecteur par des citations fausses ou incomplètes, en attribuant aux auteurs ce qu'ils n'ont pas dit, et en plaçant dans les textes ce qui ne s'y trouve point; qu'il prétend expliquer les effets par des causes qui n'ont aucune proportion avec eux; qu'il imagine des hypothèses ridicules, pour se débarrasser des faits qui le gênent; et qu'enfin, prenant la fantaisie pour la règle, il arrange les événements à son gré, dénature le caractère de ses personnages, et altère le sens des doctrines. » Ces graves accusations sont démontrées surabondamment dans l'*Examen critique de la Vie de Jésus*. (Chez MM. Bray et Palmé, libraires, à Paris.)

La question se réduit à savoir si Notre-Seigneur est un personnage historique, dont on puisse constater l'existence et les actes, comme on le fait pour tous les hommes qui ont eu dans le monde un rôle important. Car l'histoire est la mémoire du genre humain ; c'est le moyen naturel de transmettre aux générations postérieures la connaissance des faits passés. A quoi serions-nous réduits, si nous ne pouvions plus savoir avec certitude que ce qui tombe sous nos yeux ou se dit à nos oreilles? Le passé tout entier nous échapperait. Mais aussi qui jamais a rejeté le témoignage historique , quand il offre les conditions requises pour engendrer la certitude? On ne répondrait pas au sceptique qui le repousserait en principe.

Quelles sont donc les conditions que le bon sens doit exiger de l'histoire pour accepter son témoignage? Le R. P. Lacordaire, dans une magnifique conférence sur Jésus-Christ, en signale trois qui sont acceptées par tout le monde : la première est l'écriture, qui doit être publique ; car tout ce qui est secret n'a point d'autorité. Toute écriture mystérieuse est une écriture vaine, parce qu'elle n'a pas été contrôlée. Rien n'égale en certitude le contrôle du public. Un homme peut fabriquer l'erreur, mais un peuple a trop de passions diverses pour s'entendre dans le but de tromper les siècles futurs; d'ailleurs, il a trop de relations avec les peuples contemporains, dont l'histoire se mêle à la sienne, pour qu'un mensonge unanime puisse passer à la postérité. La seconde condition de l'écriture, pour arriver à l'état d'histoire, est de porter sur des événements publics; et la troisième condition est que les faits se coordonnent dans une trame publique et générale. Les motifs en sont évidents. Quand ces condi-

tions sont remplies, le temps ne diminue point la certitude historique ; au contraire, il la confirme par l'enchaînement des faits et par le développement de la trame, dont les diverses parties se soutiennent entre elles. « Pensez à César, puis pensez à Louis XIV, dit le célèbre conférencier, et cherchez à discerner si la certitude historique de Louis XIV et la certitude historique de César diffèrent par la plus légère nuance dans votre esprit. Évidemment, elles ne diffèrent pas, et pourtant dix-sept siècles séparent Louis XIV de César; mais ces dix-sept siècles s'évanouissent devant votre pensée, par le coup d'œil électrique qui la porte subitement de l'un à l'autre.....

« Cela étant donc, Messieurs, et l'histoire existant depuis trente siècles passés, la question est de savoir si Jésus-Christ est dans l'histoire ou s'il est hors de l'histoire. J'affirme qu'il est dans l'histoire, et que nul au monde n'y occupe une place plus importante et plus assurée que la sienne... Au temps où se place sa vie, c'est-à-dire vers Auguste, l'histoire avait dans le monde un état qui ne dépendait pas de nous. Ce n'est pas nous, catholiques, qui faisions l'histoire, elle se faisait sans nous et contre nous... Écoutez Tacite, le plus célèbre des historiens, Tacite, chargé par Dieu de graver dans l'histoire l'acte de naissance et l'acte de mort de son Fils unique Jésus-Christ.

« Vingt-sept ans après le grand drame du Calvaire, Néron eut la fantaisie de brûler Rome, et, pour couvrir l'horreur de cette abominable action, il fit saisir, dit Tacite, *une immense multitude d'hommes*. Quels étaient ces hommes? Tacite va les définir : c'étaient des hommes que *le vulgaire appelait chrétiens*. Remarquez ce mot *vulgus ;* vingt-sept ans après la mort de Jésus-Christ, le

nom de ses disciples était vulgaire à Rome, la capitale du monde. Mais qu'est-ce que c'était que les chrétiens ? Tacite va nous le dire : *L'auteur de ce nom était le Christ.* Vous entendez, Messieurs, vous entendez ; et la date de ce texte, qui n'a jamais été contestée par personne, est authentique ; elle est marquée par l'incendie de Rome, l'an 64 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire vingt-sept ans après la mort de Jésus-Christ. Mais est-ce là tout ? Non, vous allez entendre mieux, vous allez entendre le symbole des apôtres, sous la plume et avec l'encre de Tacite. L'historien avait à dire ce que c'était que le Christ ; il continue donc : *L'auteur de ce nom était le Christ, qui, sous le règne de Tibère, avait été mis à mort par le procurateur Ponce-Pilate.* Encore une fois, est-ce Tacite qui parle, ou est-ce le symbole des apôtres ?... C'est bien Tacite, un étranger, un profane, un homme qui, en écrivant ces choses sur un indestructible airain, ne savait pas même ce qu'il disait. Et que disait-il des chrétiens, de cette immense multitude que le vulgaire appelait du nom de chrétiens ? Il en disait ce que voici, toujours dans le même texte : *Cette détestable superstition, réprimée pour le moment, faisait une nouvelle irruption, non-seulement dans la Judée, origine de ce mal, mais jusque dans Rome.* Quel texte, Messieurs ! quelle précision ! que de choses en deux lignes ! Ainsi donc, vingt-sept ans après la mort de Jésus-Christ, les chrétiens formaient à Rome une immense multitude... ; ils comparaissaient devant les tribunaux et y rendaient témoignage de leur foi ; car Tacite ajoute qu'ils furent saisis *sur leur aveu.* Ils étaient *odieux à tous*, et leurs mœurs différaient tellement des mœurs générales que, selon la remarque de l'historien, *ils furent moins convaincus du crime d'incendie que de*

haine envers le genre humain [1]. Et Tacite savait tout cela; il était au courant de la vie de Jésus-Christ; il connaissait Ponce-Pilate; le drame du Calvaire lui était présent. »

L'orateur analyse de même la lettre de Pline le Jeune à Trajan, dans laquelle on trouve à la fois l'apologie involontaire des chrétiens et la constatation de leur multiplicité. Puis, il ajoute :

« Cette peinture, Messieurs, jointe à celle de Tacite, ne laisse aucun doute sur le point capital qui nous préoccupe, savoir : que, dès l'origine du christianisme, les chrétiens vivaient dans une société constituée publiquement. Et, d'ailleurs, le résultat même qu'ils ont obtenu dans le court espace de trois siècles en est une preuve surabondante. Au bout de trois siècles, les chrétiens ont été les maîtres de l'empire romain; ils ont porté au trône le premier césar qui eût embrassé leur foi, et, non contents de ce prodige de puissance, ils ont dit à Constantin : Recule jusqu'au Bosphore, car ici, à Rome, doit être posée la chaire de saint Pierre, le pêcheur de Galilée. Et Constantin, par une obéissance instinctive à ce commandement inexprimé de la Providence, alla porter jusqu'aux bords de l'Euxin une preuve encore subsistante de l'avénement social de Jésus-Christ.

« Mais, si les premiers chrétiens formaient une société publique et en même temps une société doctrinale, il s'ensuit nécessairement que leurs écrits étaient publics... Encore que les Évangiles n'aient pas été rédigés à l'instant même qui suivit la mort et la résurrection de Jésus-Christ, ils se publiaient dans tout l'univers par les

[1] Annales, l. xv.

prédications apostoliques, et, lorsqu'ils parurent successivement, la tradition, toute jeune et toute vivante, se fondit avec eux dans une même authenticité. Une lutte de près de trois cents ans commença, sur le texte même des Évangiles, entre les catholiques d'une part, les hérétiques et les philosophes de l'autre part. Cette lutte a laissé des monuments très-nombreux. On y voit Celse et Porphyre suivre pas à pas, sur les Évangiles, la vie du Sauveur. Ils n'en contestent pas la publicité et l'authenticité. Les hérétiques font quelque chose de plus. Non-seulement ils argumentent du texte consacré par l'adhésion de l'Église, mais ils se fabriquent des Évangiles apocryphes pour les opposer aux Évangiles approuvés, tant il est vrai que toute la discussion portait sur ces textes fondamentaux. On a eu la simplicité de se faire une arme contre nous des Évangiles apocryphes, c'est-à-dire d'invoquer contre Jésus-Christ des livres où les principaux mystères de sa vie et de sa mort étaient reconnus, et où l'altération même de certaines parties prouvait d'autant plus la vérité de l'ensemble. Les écrits des premiers apologistes et des premiers pasteurs sont venus en même temps corroborer les faits évangéliques; en augmentant la publicité et en fortifiant la vérité, ils ont ajouté une nouvelle certitude à l'histoire.

« La vie de Jésus-Christ a été entourée, dès l'origine, d'une immense publicité. Ses disciples ont formé, dès l'origine, une société publique; leur profession de foi, leurs écrits, ont rempli tous les tribunaux et toutes les écoles de la terre, et finalement, en trois siècles, l'empereur était publiquement chrétien, et le Vicaire de Jésus-Christ siégeait publiquement à Rome. Tout cela est cer-

tain par l'histoire profane, autant que par l'histoire chrétienne.

« Quant aux événements qui composent la vie même de Jésus-Christ, leur nature est aussi d'une manifeste et éclatante publicité. De quoi s'agit-il? Était-ce d'un philosophe enseignant quelques disciples sous un portique ou dans un jardin? N'était-ce que Socrate, si célèbre soit-il? Non, il s'agissait d'un homme fondateur d'une religion nouvelle, chose qui touche à tout, aux traditions, aux lois, aux mœurs, aux sentiments, aux intérêts les plus sacrés; il s'agissait d'un homme fondateur d'une religion exclusive, et qui ne se proposait rien moins que de renverser tous les cultes et tous les sacerdoces existants; il s'agissait d'un homme opérant en public des prodiges inouïs, et accompagné partout d'une foule innombrable, attirée par ses œuvres et sa doctrine; il s'agissait d'un homme appelé au tribunal suprême de sa nation, condamné, mis à mort, puis, disait-on, ressuscité, et ayant envoyé ses disciples à la conquête morale de l'univers; il s'agissait d'un homme ayant réussi à soulever une foi inébranlable dans le cœur d'une multitude d'hommes de toutes les nations, et devenu par son nom seul le point de ralliement d'une nouvelle société. Si jamais il y eut des événements publics, c'étaient assurément ceux-là [1]. »

Or, ces événements, si étranges et si publics, ont-ils pris, oui ou non, une place dans la trame de l'histoire générale? Ils y ont pris une telle place qu'ils la dominent aujourd'hui tout entière, et que la conversion du monde païen au christianisme est inexplicable sans eux.

[1] Conférence 42e.

Je voudrais pouvoir citer toute cette admirable conférence, si puissante de logique et si brillante de lumière. Le lecteur ne saurait lire rien de plus beau que les discours du même orateur sur Jésus-Christ durant cette même station de 1846. Avec quelle force il montre que le Messie, attendu et annoncé pendant tant de siècles, est véritablement ce Jésus, qui a transformé le monde et que nous adorons aujourd'hui ! Toutes les prophéties accomplies en sa personne, des miracles si nombreux et si éclatants que rien ne s'était vu de semblable, des disciples mourant par milliers en témoignage de ce qu'ils avaient vu et entendu, des apôtres sans science et sans crédit remuant toutes les nations par des prodiges inouïs, enfin le monde presque entier converti en trois siècles et se prosternant aux pieds du divin Crucifié, voilà des faits et des événements inexplicables pour qui ne confesse pas Jésus-Christ le Fils de Dieu.

Le R. P. Lacordaire consacre sa quarante-troisième conférence à réfuter l'utopie allemande du mythe, appliquée à Jésus-Christ et préconisée surtout par le docteur Strauss. Mais aujourd'hui, le livre de Strauss n'est plus lu par personne et sa doctrine est ridiculisée même par les Allemands. A quoi bon la réfuter ici ? Qui voudra jamais croire que Jésus-Christ soit un personnage mythologique, comme Jupiter et Saturne ? En France, de pareilles hypothèses excitent le rire du gros bon sens outragé. Chacun sait que le Sauveur n'appartient point aux temps fabuleux, ni par son époque, ni par son histoire, mais qu'il vivait au siècle d'Auguste et de Tibère, en plein soleil de l'histoire proprement dite, et après une foule de grands hommes qu'on n'a jamais songé à transformer en mythes.

La classe la plus nombreuse des adversaires de Jésus-Christ, et la plus dangereuse par sa feinte modération, est celle des naturalistes, qui nient sa divinité et qui le réduisent aux proportions d'un grand homme, non sans faire son éloge et sans lui prodiguer d'hypocrites marques de respect ou d'admiration. Ceux-là sont-ils moins déraisonnables que les partisans du mythe? Non, certainement; mais ils sont plus perfides et plus adroits, parce qu'en visant au même but, ils ne choquent pas autant le sens commun.

A ceux-là nous demanderons sans détour s'ils reconnaissent aux Évangiles, oui ou non, la même autorité qu'aux auteurs profanes. S'ils répondent négativement, nous les sommons de renoncer à toute certitude historique, ou de nous citer une histoire qui ait des titres plus solidement établis à notre confiance et à notre respect. Sera-ce l'histoire d'Alexandre, de César, ou même celle d'Athènes, de Sparte, de Rome? Qu'ils parlent. En pourront-ils nommer une seule qui ait naturellement causé plus de surprise, provoqué plus de doute, attiré une plus grande attention et un plus sérieux examen? Car, remarquez-le bien, il ne s'agissait point de ces récits indifférents, que le lecteur accepte ou rejette avec légèreté. L'Évangile attaquait toutes les croyances, frappait au cœur de tous les hommes et bouleversait les mœurs de toutes les nations. Sont-ce de pareils livres qui passent inaperçus? Au reste, vous pouvez en juger par la résistance qu'il souleva de toutes parts. Quelle histoire a été plus vivement combattue, plus minutieusement contrôlée et plus fortement défendue? Je le répète, qu'on nous en cite une semblable dans le monde. Où sont les martyrs qui sont morts pour attester les faits d'Alexandre

ou de César? Où sont les peuples qui se lèveraient encore pour les défendre? Quel historien, même moderne, serait capable de produire, à l'appui de faits accomplis dans le siècle dernier, d'aussi nombreux et d'aussi puissants témoignages qu'en fournissent les Évangiles pour ceux de Notre-Seigneur? Vous en chercheriez vainement un autre exemple dans le cours des siècles.

Donc il n'est point de livre qui ait été aussi sérieusement examiné et plus sérieusement accepté. Il n'en est point encore qui ait été aussi religieusement préservé de toute interpolation et qui nous ait été transmis aussi pur, si ce n'est la Bible entière [1].

Par conséquent, si vous le rejetez, vous n'admettrez plus logiquement aucun livre historique. Où allez-vous? vous êtes sceptique au premier chef. Sortez de la société des hommes, qui vivent de témoignages humains.

Mais si vous acceptez les Évangiles, même à titre d'histoires profanes, soyez conséquents jusqu'au bout, et vous admettrez la divinité de Jésus-Christ. Car vous devez le prendre tel qu'ils vous le donnent. Il ne vous appartient pas de changer le caractère qu'il a dans l'histoire. Quelle logique vous autoriserait, par exemple, à nier qu'Alexandre ait été roi, ou à prétendre que César ait été, non un général, mais un orateur? Or, lisez de bonne foi les Évangiles, et vous verrez que Jésus-Christ y est présenté comme un Dieu : il se dit Fils unique de Dieu, égal et consubstantiel à son Père, partageant sa puissance et opérant comme lui d'innombra-

[1] Nous renvoyons le lecteur qui voudrait de plus amples détails aux ouvrages spéciaux sur les saintes Écritures, aux théologies, aux *Études philosophiques* de M. Nicolas, à la *Croyance due aux Évangiles*, par M. Wallon, au récent ouvrage sur *les Évangiles et la critique au* XIX[e] *siècle*, par Mgr Meignan, etc.

bles miracles, en preuve de la vérité de ses paroles; mourant en témoignage de sa divinité méconnue; puis, se ressuscitant lui-même par sa divine puissance; ensuite, pour dissiper jusqu'à l'ombre d'un doute, demeurant quarante jours sur la terre avec ses disciples. Nous aurons occasion de développer ces preuves dans le cours de son histoire. Mais, dès maintenant, nous affirmons qu'il n'est pas possible de nier, sans aller contre l'évidence, que Jésus-Christ se donne pour Dieu, que ses apôtres le reconnaissent et le prêchent comme tel, et que tous les peuples convertis au christianisme l'ont constamment adoré comme le Verbe incarné. Donc, pour quiconque croit à l'histoire, Jésus-Christ est Dieu.

Ne venez pas, après avoir accepté les Évangiles dans leur ensemble, en rejeter capricieusement les passages qui ne vont pas à vos idées personnelles. Si leurs auteurs ont menti quelque part, ils ont pu mentir partout et ils ne sont dignes d'aucune confiance. Recevez l'Évangile en entier, ou repoussez-le tout entier.

Objecterez-vous les apparentes contradictions de détail qu'on rencontre parfois et que la saine critique regarde comme insignifiantes? Elles ne portent sur aucun point essentiel et sont plutôt une preuve naïve de la bonne foi des auteurs sacrés. En somme ils sont d'accord; la contradiction n'est certaine nulle part; l'unité de leur doctrine est parfaite; le caractère qu'ils tracent de leur divin Maître est identique et admirable; leur style est ravissant de simplicité et reflète à chaque page leur candide franchise. C'est pourquoi le sophiste Rousseau, qu'on n'accusera pas de trop de bienveillance, ne peut s'empêcher de dire : « J'avoue que la sainteté de l'Évangile est un argument qui parle à mon cœur, et auquel j'aurais

même regret de trouver quelque bonne réponse... Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il serait plus inconcevable que quatre hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros [1]. »

Pour nous catholiques, l'Évangile est inspiré de Dieu, comme les autres livres saints, et nous y croyons comme à la parole de Dieu même [2]. Le concile de Trente a prononcé l'anathème contre ceux qui refuseraient d'y donner leur parfaite adhésion, avec connaissance de cause [3].

C'est pourquoi la vie de Notre-Seigneur, que nous publions, est conforme à la sainte Écriture, interprétée par l'Église catholique et par les exégètes orthodoxes. Si donc, contre notre intention, il s'y trouvait des propositions erronées, nous les désavouons d'avance et les condamnons.

Nous y avons joint des réflexions et des discussions, qui sont propres à éclairer les esprits sincères sur les vérités enseignées par Notre-Seigneur, et sur la fausseté des assertions ou des divers systèmes que l'incrédulité

[1] Émile, l. IV.

[2] Pour la canonicité et l'inspiration des saintes Écritures, voyez la *Théologie dogmatique*, 1er volume, par le cardinal Gousset.

[3] Session IV.

moderne essaie vainement d'opposer à la doctrine de l'Église.

La chronologie que nous suivons, pour la concordance des quatre évangélistes, est celle du P. de Ligny, que nous croyons la plus autorisée.

Nous n'écrivons pas pour les savants exégètes, qui sont plus érudits que nous, ni pour les impies à outrance, qui ne veulent entendre aucune raison, mais à la fois pour les chrétiens fidèles qui croient docilement aux saints Évangiles, et pour les hommes de bonne foi qui sont travaillés par des doutes. Nous espérons que les premiers trouveront dans ce livre l'aliment de leur piété, avec la confirmation de leur foi, et que les derniers, s'ils n'y trouvent pas une réponse suffisante à leurs doutes, éprouveront au moins le besoin d'étudier ces questions si graves, qui intéressent leur salut éternel, dans des auteurs plus étendus ou plus spéciaux. Nous prions le Seigneur Jésus, dont nous allons raconter l'admirable vie, de faire pénétrer dans leurs esprits sa céleste doctrine et dans leurs cœurs son divin amour.

LA VIE

DU

SAUVEUR DU MONDE

PROLOGUE



u commencement était le Verbe, nous dit l'apôtre saint Jean, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu; il était au commencement avec Dieu.

« Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.

« En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes; la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. »

Le Verbe ou Fils de Dieu, engendré de toute éternité dans le sein du Père, dont il est la pensée éternelle et l'image parfaite, a créé dans le temps tout ce qui existe; il est la lumière des intelligences, la vie de tout ce qui respire et la cause première de tout ce qui a reçu l'être. Les hommes qui ne le connaissent pas sont dans les ténèbres spirituelles.

« Il y eut un homme, appelé Jean, qui fut envoyé de Dieu pour lui servir de témoin. Il est venu pour rendre témoignage à la lumière, afin que tout le monde crût par lui. Il n'était pas lui-même la lumière, mais il devait

rendre témoignage à la lumière. Le Verbe était cette vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

« Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde néanmoins ne l'a pas connu. Il est venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu : à ceux qui croient en son nom, qui (sont nés de lui par la grâce du baptême [1]) non du sang, ni des désirs de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. ET LE VERBE A ÉTÉ FAIT CHAIR, et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité; et nous avons vu sa gloire, telle qu'elle convenait au Fils unique du Père céleste.

« Nous avons tous reçu de sa plénitude, et une grâce (incomparable) pour une autre grâce. Car la loi (qui était déjà une faveur) a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité (dans leur perfection) sont venues par Jésus-Christ.

« Personne n'a vu Dieu (et n'a pu nous apprendre ses secrets); mais le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous les a fait connaître [2].

« Tout ce que nous vous disons du Verbe de vie, nous l'avons entendu, nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons considéré, et nos mains l'ont touché [3]. »

Ainsi parlait l'apôtre bien-aimé à ses chers disciples.

Saint Matthieu pouvait tenir le même langage; saint Marc et saint Luc n'avaient pas été du nombre des douze apôtres, mais ils ont écrit leurs Évangiles sur le témoi-

[1] Les parenthèses intercalées dans la traduction d'un texte devront toujours être considérées comme simplement explicatives. (*Note de l'Auteur.*)

[2] S. Jean, I. — [3] Idem, Épître 1re.

gnage de la sainte Vierge, des apôtres et des témoins oculaires, quelques années après la résurrection du Sauveur et durant la vie de ces mêmes témoins, qui l'avaient vu et entendu [1]. Voilà nos autorités.

Dans quelle heureuse contrée de la terre se sont opérés les prodiges de puissance et d'amour que ces évangélistes nous racontent ? C'est dans la Palestine, et principalement dans la Judée et la Galilée, qui en faisaient partie.

C'était la terre promise, que Dieu avait donnée aux enfants des patriarches et que Josué avait partagée entre les douze tribus. Elle est en grande partie comprise entre la Méditerranée et le fleuve du Jourdain, qui la traverse du nord au sud. Mais elle a subi d'affreuses vicissitudes depuis cette époque jusqu'à celle du Messie. Au temps d'Hérode le Grand, elle était divisée en quatre parties : à l'ouest du Jourdain et au sud, la Judée proprement dite, où se trouvait Jérusalem ; puis la Samarie et la Galilée, en remontant vers le nord ; à l'est du fleuve, la Pérée, qui renfermait la Décapole, l'Abylène, la Trachonitide, l'Iturée et quelques autres pro-

[1] Saint Matthieu écrivit son Évangile en hébreu ou syro-chaldéen, pour l'usage des Juifs, environ huit ans après la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Saint Marc écrivit le sien en grec ; il le destinait surtout aux fidèles de Rome et d'Alexandrie, qui entendaient communément cette langue. On croit que ce fut de quatre à sept ans après saint Matthieu, dont il ne paraît être souvent que l'abréviateur. Saint Luc est celui des évangélistes qui a écrit avec le plus de correction et d'élégance ; il écrivait en grec, vers l'an 51 ou 53 de l'ère vulgaire, par conséquent à peu près vingt ans après la mort du Sauveur. Saint Jean, le disciple bien-aimé, n'a composé son Évangile, aussi en grec, que dans les dernières années de ce grand siècle, après soixante ans d'apostolat ; il s'attache surtout à faire ressortir la divinité de son cher Maître, que des hérétiques attaquaient. C'est pour cela que M. Renan et ses pareils se mettent si fort en colère contre lui.

vinces. Six ans après la naissance du Sauveur, la Judée et la Samarie furent réunies à l'empire romain et annexées à l'Asie, sous l'autorité de Ponce-Pilate, *procurateur*, subordonnée au gouvernement de la province d'Asie.

Bethléem, où naquit Notre-Seigneur, était dans la Judée, à deux lieues au sud de Jérusalem. Nazareth, où il passa la plus grande partie de sa vie, était dans la Galilée, à vingt-cinq lieues environ au nord de Jérusalem. Capharnaüm, qui fut plus tard comme le centre de ses prédications, était aussi dans la Galilée, à l'embouchure même du Jourdain dans la mer de Galilée ou de Tibériade, appelée aussi lac de Génézareth. Cette petite mer, qui fut tant de fois traversée par le Sauveur et dont les bords entendirent si souvent sa voix, a environ cinq lieues de longueur sur une ou deux de largeur. Le Jourdain en sort pour aller se jeter plus bas dans la mer Morte ou lac Asphaltite, au sud-est de Jérusalem.

Que de touchants souvenirs se rattachent à cette terre sainte, qui a vu tant de merveilles depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ! C'est là encore que nos pères sont allés, au moyen âge, illustrer tant de lieux par leur bravoure et répandre leur sang pour la délivrance du saint Sépulcre. Aujourd'hui ce sont des Turcs qui possèdent l'héritage du peuple de Dieu, en attendant que les secrets de la Providence se révèlent touchant l'avenir de la cité de David.

Il importe que le lecteur consulte une carte de Palestine pour se rendre compte exactement des lieux où se sont passés les événements que nous allons raconter.

CHAPITRE I

Le Précurseur. — L'Annonciation. — La Visitation.
Naissance de Jean-Baptiste. — Prudence de saint Joseph.
Naissance du Sauveur à Bethléem

Environ quatre mille ans après la création et la chute de l'homme au paradis terrestre, les temps marqués dans les décrets divins pour l'incarnation du Rédempteur furent accomplis ; et la Providence commença son œuvre de miséricorde.

« Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, avait dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe. Écoutez la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur... Voici votre Dieu [1]. » Un autre prophète avait aussi annoncé que le Messie aurait un précurseur immédiat : « Voici que j'envoie mon ange, pour qu'il prépare la voie devant ma face ; et aussitôt viendra le Dominateur que vous attendez [2]. »

Donc, rapporte saint Luc [3], au temps d'Hérode, surnommé le Grand, roi de Judée, il y avait un prêtre du nom de Zacharie et de la famille d'Abia ; sa femme, qui

[1] Isaïe, xl. — [2] Malachie, iii. — [3] S. Luc, i.

était aussi de la race d'Aaron, s'appelait Élisabeth. Tous deux étaient justes devant Dieu et marchaient irréprochables dans la voie de ses commandements. Mais ils n'avaient point d'enfants, parce que Élisabeth était stérile et qu'ils étaient avancés en âge.

Les familles sacerdotales exerçaient tour à tour leurs fonctions dans le temple pendant une semaine. Or il arriva que Zacharie fut désigné par le sort pour offrir les parfums, selon le cérémonial. L'autel spécial, sur lequel on les offrait, était placé devant le Saint des saints, mais en deçà du voile perpétuel, qui dérobait à tous les regards ce redoutable sanctuaire. Car le grand-prêtre seul avait le droit de pénétrer dans cette dernière partie, une fois l'année seulement et non sans tenir dans ses mains, dit saint Paul, une victime sanglante qui figurait l'Agneau divin; elle lui ouvrait à ce titre l'entrée du lieu saint, image du ciel fermé aux hommes à cause de leurs péchés. Pendant que la multitude était en dehors, dans le parvis qui lui était réservé et où elle venait prier, un ange du Seigneur apparut debout à droite de l'autel des Parfums. Voyant le saint prêtre tout effrayé, il lui dit : « Ne craignez point, Zacharie. Votre prière a été exaucée, et votre épouse Élisabeth vous donnera un fils, que vous appellerez Jean. Vous en serez dans la joie et le ravissement; et beaucoup d'autres se réjouiront avec vous de sa naissance. Car il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira ni vin, ni rien qui puisse enivrer, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu, et il marchera devant lui dans l'esprit et dans la vertu d'Élie, pour réunir les cœurs des pères avec leurs enfants (devenus dociles),

pour rappeler les incrédules à la prudence des justes, et pour préparer au Seigneur un peuple parfait. »

Zacharie, rassuré, osa exprimer un doute à l'ange : « Comment saurai-je qu'il doit en être ainsi ? Car je suis déjà vieux, et ma femme est avancée en âge. » L'ange lui répondit : « Je suis Gabriel, qui me tiens sans cesse devant Dieu, et j'ai été envoyé vers vous pour vous annoncer cette heureuse nouvelle. Voici que vous allez devenir muet et que vous ne pourrez parler jusqu'au jour où ces choses arriveront, parce que vous n'avez pas cru à mes paroles, qui pourtant s'accompliront en leur temps. »

Le peuple, qui attendait Zacharie en dehors du temple, s'étonnait qu'il y demeurât si longtemps. Il fut encore plus surpris quand il le vit sortir s'exprimant par signes, sans pouvoir articuler une parole. Tout le monde comprit qu'il avait eu une vision.

Après qu'il eut accompli les jours de son ministère, il s'en retourna dans sa maison ; et, quelque temps après, son épouse Élisabeth devint enceinte. Elle tint son état secret pendant cinq mois, disant : « Voilà ce que le Seigneur a fait pour moi, depuis qu'il a pensé à effacer l'opprobre que je souffrais devant les hommes. » Car la stérilité était regardée comme un opprobre chez les Juifs.

Six mois après, le même ange Gabriel reçut une nouvelle mission, encore plus importante : il fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge qu'avait épousée un homme nommé Joseph, de la maison de David ; et le nom de cette vierge était Marie [1]. L'ange, étant descendu vers elle, lui dit : « Je

[1] On sait que la sainte Vierge était fille de saint Joachim et de sainte

vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » A ces mots, la jeune vierge fut troublée, et, comme elle se demandait quelle pouvait être cette salutation, l'ange se hâta d'ajouter : « Ne craignez point, Marie; vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous allez concevoir dans votre sein et vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut; le Seigneur lui donnera le trône de David, son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob; et son règne n'aura point de fin. » Marie, qui avait consacré à Dieu sa virginité et qui ne voulait point y renoncer, répondit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il? Car je ne connais point d'homme [1]. » L'ange répliqua : « L'Esprit-Saint surviendra en vous et la vertu

Anne, qui habitaient Nazareth; mais on ne connaît pas les parents de saint Joseph. Une pieuse tradition donne à Marie 14 à 15 ans, lors de l'incarnation, et à saint Joseph environ 40 ans; il n'y a aucune raison pour supposer qu'il fût un vieillard.

[1] Il est de foi catholique que la bienheureuse Marie, Mère de Jésus-Christ, a toujours été vierge, avant comme après l'incarnation. Les vaines arguties des hérétiques ne reposent sur aucun fondement, et ne valent pas la peine d'être discutées; les sacriléges plaisanteries des libertins sont encore plus méprisables. M. l'abbé Freppel renvoie ceux qui voudraient consulter la tradition aux auteurs suivants : Liturgie de saint Jacques, *Bibliogr. max. Patrum*, t. II, pp. 1 et 4 : « La Mère de Dieu *toujours vierge;* » — Liturgie de saint Marc et de saint Basile, Renaudot, t. I, p. 72 : « Marie, Mère de Dieu, *toujours vierge;* » — saint Basile, Homélie XXV, sur la Nativité du Christ : « La Mère de Dieu n'a jamais cessé d'être vierge; » — saint Épiphane, *Contre les hérésies*, 78; — saint Jean Chrysostome, *Homélie sur l'Annonciation;* — saint Cyrille d'Alexandrie, *Comment. in Joannem*, l. IV, c. VII; — saint Grégoire de Nysse, *Oratio de natali Christi :* « Marie est restée vierge sans tache après l'enfantement; » — saint Ambroise, l. II, *in Lucam*; — saint Augustin, *Sermo* XVII *de tempore:* « Elle a conçu vierge, vierge elle a enfanté le Sauveur, et elle est restée vierge sans tache après la naissance de Jésus. » Quant à saint Jérôme, il a publié tout un livre sur ce point contre Helvidius. (*Examen critique de la Vie de Jésus*, p. 111.)

du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Voilà que votre cousine Élisabeth, elle aussi, a conçu un fils dans sa vieillesse; de sorte que celle qu'on appelait stérile est déjà dans son sixième mois. Car rien n'est impossible à Dieu. » Alors Marie reprit : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Aussitôt qu'elle eut donné son consentement, l'ange s'éloigna d'elle, et le Verbe de Dieu prit un corps et une âme dans ses chastes entrailles.

Dans une pareille circonstance, Marie éprouva le besoin d'aller voir cette Élisabeth, sa parente, dont elle venait d'apprendre le bonheur par une voie si peu attendue. Elle partit donc en ces jours-là et se rendit avec empressement, dans les montagnes de Juda, à la ville où demeurait Zacharie et que l'Évangile ne nomme pas. En entrant dans la maison, elle salua Élisabeth; or, à peine celle-ci entendit-elle cette salutation, que son enfant tressaillit dans son sein et qu'elle-même fut remplie du Saint-Esprit. Elle s'écria d'une voix forte : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni. D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur daigne me visiter? Car, aussitôt que les paroles par lesquelles vous m'avez saluée ont frappé mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliront. »

Alors Marie, à son tour, remplie du même Esprit et cédant à son inspiration, s'écria :

« Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé

l'humilité de sa servante ; car désormais toutes les générations me diront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, lui dont le nom est saint et dont la miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras ; il a dissipé ceux qui s'enorgueillissaient dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants de leurs trônes, et il a élevé les humbles. Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé les riches les mains vides. Il a pris sous sa protection Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde et selon la parole qu'il en avait donnée à nos pères, à Abraham et à sa postérité, pour toujours. »

Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois, et retourna ensuite dans sa maison, à Nazareth.

Cependant le temps des couches d'Élisabeth étant arrivé, elle mit au monde un fils, et ses amis, voisins et parents, s'empressèrent de venir la féliciter de cette insigne faveur du ciel. Lorsque le huitième jour arriva, ils revinrent pour la circoncision de l'enfant; car c'était une fête de famille. Ils voulaient tous le nommer Zacharie, du nom de son père; mais sa mère prit la parole et s'y opposa, en disant : « Non, il s'appellera Jean. » Ils lui objectèrent : « Mais il n'y a personne dans votre famille qui porte ce nom. » Puis ils faisaient signe au père de donner son avis; Zacharie demanda donc des tablettes et écrivit : « Jean est son nom. » Ce qui les étonna beaucoup. Mais ils furent bien autrement surpris quand sa langue se délia tout à coup et qu'il se mit à parler, en bénissant Dieu. La crainte se répandit dans tout le voisinage, et bientôt ces merveilles furent divulguées dans les montagnes de la Judée. Tous ceux qui les

apprirent les conservèrent dans leur cœur, et se dirent entre eux : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? » Car la main du Seigneur était visiblement avec lui.

Zacharie, à qui l'ange avait appris le dessein de Dieu, se sentit saisi par l'Esprit divin et se mit à prophétiser : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple, et de ce qu'il nous suscite un puissant Sauveur dans la maison de son serviteur David, comme il l'a promis par la bouche de ses saints prophètes dès les plus anciens temps, pour nous délivrer de nos ennemis et des mains de tous ceux qui nous haïssent ; afin d'exercer sa miséricorde envers nos aïeux, en souvenir de son alliance sainte, selon le serment qu'il en a fait à Abraham, notre père ; de sorte qu'étant délivrés de nos ennemis, nous le servions sans crainte, dans la sainteté et la justice, marchant en sa présence tous les jours de notre vie. Et toi, petit enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut ; car tu marcheras devant la face du Seigneur, pour lui préparer les voies, pour enseigner à son peuple la science du salut et le moyen d'obtenir la rémission des péchés, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, qui a daigné nous envoyer des cieux ce Soleil levant, afin d'éclairer ceux qui demeurent dans les ténèbres et les ombres de la mort, et de conduire enfin nos pas dans le sentier de la paix. »

Ce jeune enfant, qui était destiné à un si glorieux ministère et qui avait été sanctifié pour cela dès le sein de sa mère, montra de bonne heure des qualités éminentes et des aspirations à la plus haute sainteté. Dès ses tendres années, croit-on communément, il rechercha la solitude et se plut à vivre dans le désert, pour être plus

libre dans ses communications avec Dieu. A la fin, il y resta tout à fait, en attendant le jour de sa manifestation.

Que se passait-il à Nazareth pendant ce temps-là? Joseph ne tarda pas à s'apercevoir que son épouse était enceinte; et il en fut naturellement troublé. A quels emportements de fureur ne se serait pas livré un homme vulgaire! Mais Joseph avait une grande et belle âme; il était juste, c'est le Saint-Esprit qui l'affirme. D'une part, ne pouvant douter de l'état de son épouse, et de l'autre, connaissant sa haute vertu, il résolut d'abandonner tout au jugement de Dieu et de se séparer d'elle sans bruit. Pendant qu'il était dans cette pensée, un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez point de retenir Marie votre épouse; car ce qui est engendré en elle est l'œuvre du Saint-Esprit. Elle mettra au monde un fils, à qui vous donnerez le nom de JÉSUS (c'est-à-dire *Sauveur*), parce qu'il sauvera son peuple de ses péchés [1]. »

C'était l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, qui portera le nom d'Emmanuël, » c'est-à-dire Dieu avec nous. Le même prophète lui donne six autres noms, qui expriment aussi ses qualités et qui sont proprement des surnoms honorifiques [2].

Joseph, s'étant éveillé, se leva rassuré et fit ce que l'ange du Seigneur lui avait prescrit : il garda sa chaste épouse et continua de vivre avec elle dans une perpétuelle virginité. On croit communément qu'il était vierge lui-même.

[1] S. Matth., I. — [2] Isaïe, VII et IX.

Mais le Christ ne devait pas naître à Nazareth; une prophétie authentique annonçait que Bethléem, la ville du saint roi David, donnerait le jour à ce royal enfant [1]. Comment ce décret divin s'accomplira-t-il donc? Vous verrez quels ressorts la Providence fait jouer pour arriver à ses fins; les plus petits incidents y mènent avec autant de sûreté que les plus grandes révolutions.

L'empereur Auguste César, qui gouvernait alors le monde pacifié, avait ordonné un dénombrement général de tout l'empire romain, et ce dénombrement avait été commencé en Judée : il fut terminé ensuite par Cyrinus, qui devint gouverneur de la Syrie. Chacun étant obligé d'aller se faire inscrire dans la ville dont il était originaire, Joseph et Marie durent se rendre à Bethléem pour cette formalité, parce qu'ils étaient de la maison et de la famille de David. Or, pendant qu'ils étaient là, Marie vit arriver les jours de son enfantement.

« Elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie [2]. »

[1] M. Renan, dans son roman intitulé *Vie de Jésus* (p. 19), le fait naître à Nazareth, contrairement à l'Écriture et à la tradition historique la plus unanime. Sur quoi appuie-t-il cette singulière assertion? Sur le chap. XIII[e] de S. Matthieu, le VI[e] de S. Marc et le I[er] de S. Jean, auxquels il renvoie, et qui n'en disent rien; car, de ce que Jésus demeura plus tard à Nazareth, on n'en peut conclure qu'il y était né. Quelle légèreté dans les hommes de cette école! Ils affirment ou nient à tort et à travers, sans preuve réelle, suivant le caprice de leur imagination ou l'intérêt du moment, parce qu'ils comptent sur une légèreté plus grande encore de la part du lecteur, ou sur une complicité de passion non moins inexcusable. Triste temps, où l'on peut outrager ainsi impunément la foi du genre humain, et même faire admirer de quelques hommes ces jeux audacieux d'une malice impie ou d'une orgueilleuse ignorance!

[2] S. Luc, II. Ce titre de premier-né, qui avait tant de valeur chez les Juifs, ne prouvait pas qu'il y eût d'autres enfants : tout fils unique était premier-né.

La tradition nous apprend, en effet, que les saints voyageurs avaient été obligés de se réfugier dans une grotte, qui servait d'étable. C'était là le palais que le Roi des rois avait préparé pour son Fils unique! Sublime et étourdissante leçon, qui proclamait le néant des grandeurs humaines et qui renversait toutes les conceptions de l'orgueil. De là date la grande révolution morale qui a changé le monde.

C'était au milieu de la nuit, le 25 décembre; la nature entière dormait son sommeil, pendant que Dieu opérait cet étonnant mystère en faveur des hommes. En Palestine, la température n'est pas très-froide. Des bergers veillaient aux environs et se relevaient la nuit pour garder leurs troupeaux. Tout à coup un ange du Seigneur parut auprès d'eux et les enveloppa d'une telle clarté, qu'ils en furent très-effrayés : « N'ayez point de peur, leur dit-il; car je viens vous annoncer une grande joie, à laquelle tout le peuple prendra part; c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ-Seigneur, dans la ville de David. Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Aussitôt une troupe nombreuse de la milice céleste se mit à chanter avec l'ange les louanges de Dieu et à dire : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Lorsque les anges eurent quitté les bergers pour retourner au ciel, ceux-ci se dirent les uns aux autres : « Allons jusqu'à Bethléem, pour voir ce prodige qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître. » Et ils vinrent en toute hâte. Ils trouvèrent Marie et Joseph, avec l'enfant couché dans une crèche, comme l'ange le

leur avait dit. Après avoir satisfait leur pieuse curiosité, ils s'en retournèrent publiant ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, glorifiant et louant Dieu de ce qu'il faisait pour son peuple. Et tous ceux qui les entendirent parler admirèrent comme eux ces touchants détails et bénirent ensemble le Dieu d'Israël. Ainsi les petits et les pauvres étaient les premiers appelés au berceau du Sauveur.

Marie adorait son Fils et son Dieu couché sur la paille, écoutait le récit des bergers et observait toutes choses, pour en conserver le souvenir et le méditer dans son cœur [1].

Tel est le récit simple et naïf du plus grand événement qui se fût accompli sur la terre depuis la création; nous n'avons ajouté au texte de l'Évangile que quelques paroles d'éclaircissement.

[1] S. Luc, II.

DE L'INCARNATION ET DE SES CAUSES.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour ne pas interrompre le récit historique par de trop longues réflexions, nous remettrons à la fin des chapitres les explications, discussions ou dissertations qui demandent quelques développements.

Nous ne pouvons nous dispenser de dire ici en quoi consiste le mystère de l'Incarnation et quelles en ont été les causes. La plupart de nos lecteurs, sans doute, sont parfaitement instruits de la doctrine catholique sur ce point fondamental; mais tous liront avec plaisir, nous l'espérons, certains détails théologiques et historiques, qui sont propres à éclairer et à fortifier leur foi.

On appelle Incarnation l'union hypostatique du Verbe de Dieu avec la nature humaine. Il ne s'agit pas seulement d'une union morale, comme celle qui existe entre le Saint-Esprit et les âmes justes, mais de l'union la plus intime qui puisse exister entre deux êtres sans confusion de substance, comme celle du corps et de l'âme dans l'homme, de manière à ne former de ces natures distinctes qu'une seule et même personne. En Jésus-Christ, il y a donc le Verbe divin, qui est la seconde personne de la sainte Trinité, et la nature humaine, qui se compose d'une âme et d'un corps déjà unis entre eux; ces deux natures, la divine et l'humaine, sont réunies sous la personnalité unique du Verbe, qui garde son nom de Fils de Dieu ou qui prend celui de Jésus-Christ. Il est à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme, Dieu parfait et

homme parfait, égal à son Père comme Dieu et inférieur à lui comme homme, éternel par sa divinité et engendré temporellement dans le sein de la Vierge Marie par son humanité, notre Dieu et notre Créateur d'une part, notre frère et notre chair d'une autre part, et tout cela ensemble, puisque le Dieu et l'homme ne font en lui qu'une personne.

En quoi ce mystère répugne-t-il donc aux incrédules? Pourquoi repoussent-ils avec tant d'indignation un fait divin qui rehausse si merveilleusement la nature humaine?

Les panthéistes admettent une sorte d'incarnation générale de la divinité dans l'humanité; mais ils se moquent de toute incarnation individuelle exclusive. Ainsi parlait Spinosa[1], ainsi ont parlé dernièrement Hégel et Strauss : « Il n'a pas existé un individu dans lequel se réalise l'unité des natures divine et humaine, plus particulièrement qu'elle ne s'était réalisée avant lui et qu'elle ne se réalisera désormais. Cette unité, si on conçoit l'*humanité* comme en étant l'incarnation, n'est-elle pas réelle dans un sens infiniment plus élevé que si on la limite à un individu? Une incarnation générale et continue de Dieu n'est-elle pas plus vraie qu'une incarnation bornée à un homme et à un point du temps[2]? » Voilà bien une déduction panthéiste.

M. Renan, depuis plusieurs années, fait tout ses efforts pour importer en France ces rêveries germaniques, en les voilant de quelques nuances. « Le philosophe, dit-il, doit séparer en Jésus l'humain du divin et ne pas confondre dans son adoration le héros réel et le héros idéal. Il faut, sans hésiter, adorer le Christ, c'est-à-dire le caractère résultant de l'Évangile : car tout ce qui est sublime participe au divin, et le Christ évangélique est la plus belle incarnation de Dieu dans la plus belle des formes. » C'est cet idéal qu'il faut adorer. Quant à l'homme qui a porté le nom de Jésus et à qui l'on a fait l'honneur de cette belle figure, peu nous importe ce qu'il a

[1] Ép. XXI. — [2] Dr Strauss, Vie de Jésus, Diss. fin, n° 148.

été et ce qu'il deviendra. « Laissons cette question aux recherches des curieux... Dans le Christ évangélique, une partie mourra : c'est la forme locale et nationale, c'est le Juif, c'est le Galiléen ; mais une part restera, c'est le grand maître de la morale : l'éternelle beauté vivra à jamais dans ce nom sublime, comme dans tous ceux que *l'humanité a choisis pour se rappeler ce qu'elle est et s'enivrer de sa propre image*. Voilà le Dieu vivant, voilà celui qu'il faut adorer[1]. » C'est bien la négation du Christ réel et la glorification d'un Christ idéal, dont ces messieurs seront les interprètes et les apôtres ; attendez-vous à voir sortir de leur officine une religion très-commode.

Les autres incrédules qui ne donnent pas dans le symbolisme et dans les nuageuses théories du panthéisme allemand n'en font pas moins des objections contre l'Incarnation.

Ils ne peuvent concevoir, disent-ils, que la Divinité se soit rabaissée à ce point. — Ainsi c'est la grandeur du bienfait qui les rend incrédules et ingrats. Mesurant la bonté de Dieu à leur étroit égoïsme, et renfermant son infinie sagesse dans le cercle de leur raison borgne, ils décident que le Créateur de l'homme, qui l'a pétri de ses mains et animé d'un souffle de sa bouche, n'a pu sans se déshonorer descendre jusqu'à cette infortunée créature, pour la relever de sa chute par une union mystérieuse. Il faut en convenir, c'est un prodige étonnant de miséricorde et d'amour ; mais ce prodige ne répugne point à la raison humaine. Car la plupart des hommes l'ont admis, les plus beaux génies l'ont admiré, et tous les enfants de Dieu se plaisent à en méditer les sublimes leçons. Enfin, c'est un fait, le plus incontestable des faits, puisqu'il a renversé le monde ancien et qu'il est devenu la base du monde moderne, qui date sa civilisation de l'ère chrétienne.

Tout ce que vous lirez dans cette Vie du Sauveur en sera la perpétuelle démonstration.

Maintenant, quelles en ont été les causes ? Pourquoi le Fils

[1] Étude des hist. de Jésus, dern. pages.

de Dieu s'est-il incarné sur la terre et s'est-il laissé mettre à mort sur une croix? Ceci est élémentaire.

L'homme avait péché au Paradis terrestre, et il était déchu de l'état de grâce où Dieu l'avait surnaturellement élevé. Dans sa bonté, le Créateur daigna promettre à nos premiers parents, coupables et repentants, un Réparateur qui naîtrait de la femme, de laquelle était venu le mal. Or, ce Réparateur ne pouvait être un simple mortel, si Dieu exigeait une réparation adéquate, c'est-à-dire proportionnée à l'offense; car il fallait une majesté infinie pour réparer l'outrage fait à une majesté infinie. Que faire? Le génie de l'homme était impuissant; Dieu lui accordera plus qu'il n'eût osé espérer et demander : car il lui enverra son propre Fils. L'humanité seule ne pouvait satisfaire complétement à sa justice, même en s'immolant; mais unie hypostatiquement au Verbe de Dieu, elle produira des actes qui participeront à la dignité de la Personne divine, c'est-à-dire qui auront un mérite infini. Par conséquent, l'expiation d'un Homme-Dieu est la solution du grand problème. Solution admirable, qui montre tout l'amour de Dieu pour les hommes, qui révèle ses plus touchantes perfections, qui nous donne dans une chair humaine le plus beau modèle de toutes les vertus, qui nous inspire la plus vive horreur du péché par la vue des souffrances du Rédempteur, et qui triomphe de la dureté de nos cœurs par l'excès de son dévouement. Tel était le but et tels sont les fruits des augustes mystères de l'Incarnation et de la Rédemption.

Au lieu d'admirer ce prodige de sagesse et cet abîme d'amour, les incrédules, qui semblent mettre tout leur esprit à chercher de misérables chicanes, nient la nécessité d'une réparation et prétendent que la chute originelle est une fable dénuée de toute vraisemblance.

Que faudrait-il en conclure? Ce serait d'abord la fausseté du récit de Moïse, qui nous raconte en détail la faute d'Ève et d'Adam, avec le châtiment qui l'a suivie et la promesse

d'un Sauveur; ce serait en conséquence le défaut général de véracité et d'autorité dans les livres saints, qui contiennent les fondements de notre foi; ce serait ensuite le rejet absolu de tous les miracles opérés par Jésus-Christ pour démontrer sa mission, et l'inutilité manifeste du sang qu'il a versé pour le salut du genre humain; ce serait enfin le renversement de tout ce que les siècles chrétiens ont cru depuis l'avénement du Messie jusqu'au temps présent. Or, pour nous faire dévorer de pareilles absurdités, quels arguments péremptoires nous apportent donc ces docteurs effrontés? Aucun; ils n'opposent que des objections négatives, tirées de leur propre raison, à un mystère qui en dépasse la portée et que Dieu nous a positivement révélé.

Voyons donc les plus spécieuses de ces objections. Ils ne comprennent pas, disent-ils, que la race humaine subisse la peine de son chef. — Les exemples de cette solidarité sont-ils donc si rares? Quand un prince renvoie de sa cour un ministre dont il est mécontent, n'enveloppe-t-il pas ordinairement sa femme et ses enfants dans sa disgrâce? Quand la justice humaine frappe un coupable qui cherchait à s'enrichir par le crime, se croit-elle obligée de faire une pension à ses enfants? Quand nos incrédules font des révolutions politiques et envoient leurs rois en exil, pensent-ils manquer aux règles essentielles du droit à l'égard de leurs héritiers? Jamais ils ne nous ont paru si scrupuleux. D'où leur vient donc cette excessive susceptibilité touchant les actes de la justice suprême? D'après eux, le Créateur irrité aurait dû exiler seulement le père et la mère, Adam et Ève; puis, à mesure qu'ils auraient mis des enfants au monde, son devoir eût été de les faire apporter par ses anges dans le Paradis terrestre et de leur rendre tous les priviléges perdus par leurs parents.

Ces messieurs oublient que Dieu ne devait point à nos premiers parents les priviléges surnaturels dont ils les avait gratifiés dans l'état d'innocence, et que leurs enfants, nés

dans une légitime déchéance, n'avaient aucun droit de revendiquer des dons gratuits contre un bienfaiteur souverainement libre de ses faveurs; ils subissaient une privation, plutôt qu'un châtiment. Le Créateur est-il donc tenu d'élever sa créature à tel ou tel rang? Ne peut-il pas créer des êtres à tous les degrés de l'échelle? Pourvu qu'il leur donne une existence préférable au néant, lequel d'entre eux pourra se plaindre? Les derniers devront encore des actions de grâces à sa bonté toute-puissante. Or, la vie présente est-elle en général si amère et si intolérable, que messieurs les incrédules ne puissent s'y résigner? Combien d'entre eux, au contraire, fascinés par les plaisirs de la terre, sacrifient les joies éternelles aux jouissances plus sensibles de ce malheureux monde! Dieu n'a donc pas été trop cruel.

Mais, se récrient-ils, les enfants d'Adam étaient exclus du ciel et condamnés aux tourments de l'enfer! — Exclus du ciel, oui; parce que le ciel était une faveur gratuitement promise à nos premiers parents, et que Dieu pouvait la leur retirer en punition de leur infidélité. Condamnés aux tourments de l'enfer? Dans quel livre de l'Écriture avez-vous lu cette condamnation? Elle n'est écrite nulle part. Vous avez peut-être rencontré cette opinion dans certains auteurs, mais vous êtes parfaitement libres de la rejeter; elle n'appartient point à la foi. L'Église ne déclare dignes de l'enfer que les pécheurs impénitents, qui meurent coupables de péchés personnels, autrement dits actuels.

Au reste, la miséricorde de Dieu ne s'est-elle pas montrée en même temps que sa justice? La sentence portée contre Adam et sa race n'a-t-elle pas été immédiatement suivie de la promesse d'un Sauveur, par les mérites duquel tous ont pu se racheter, avant et après sa venue? Où donc la bonté du Créateur est-elle en défaut?

Enfin, répètent les étourdis et les obstinés, il n'est pas juste que les enfants portent la peine de leur père. — Alors, tout va de travers dans le monde; car il n'est presque pas d'en-

fant, au contraire, qui ne profite ou ne souffre de la bonne ou de la mauvaise fortune de son père. Réfléchissez un peu, n'est-ce pas la règle générale? Bien plus, l'enfant n'hérite-t-il pas très-souvent, au moral comme au physique, des bonnes ou mauvaises qualités de ses parents, de leur santé, de leurs maladies, de ce qu'on appelle les vices du sang? Et pourtant quel est son crime? Voilà une grande injustice de la nature! Messieurs les naturalistes, qui l'invoquez sans cesse, pérorez donc contre elle, au lieu de célébrer ses louanges.

Quand vous aurez éclairci ces mystères de notre pauvre nature, et que vous l'aurez pleinement justifiée ou victorieusement condamnée, nous verrons ce que nous devrons ajouter à nos réponses.

Toutefois, il nous reste à vous faire connaître des traditions qui méritent la plus sérieuse attention et sur lesquelles nous serons bien aise d'avoir votre avis; nous les renvoyons à la fin du chapitre suivant.

CHAPITRE II

Généalogie humaine de Jésus-Christ.
Sa Circoncision. — Adoration des Mages. — Purification de Marie.
Fuite en Égypte. — Massacre des Innocents.
Retour d'Égypte.
Jésus parmi les docteurs dans le temple de Jérusalem.
Vie cachée à Nazareth.

JOSEPH et Marie étaient pauvres et obscurs; mais ils n'en étaient pas moins issus du sang royal de David. Et Jésus, ce petit enfant que nous avons vu gisant sur la paille au fond d'une étable, était véritablement le rejeton et l'héritier divin des rois de Juda. Si donc une origine antique et illustre est une gloire à vos yeux, nous sommes en droit de la revendiquer pour lui et pour ses parents. Mais une autre raison nous amène à parler de sa haute et brillante généalogie : c'est qu'un des caractères les plus authentiquement marqués du Messie est sa descendance de David, et par suite d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Voilà pourquoi saint Matthieu et saint Luc ont pris soin de constater la succession de ses ancêtres. Voici donc comment s'exprime le premier :

« Livre de la généalogie de Jésus-Christ, fils de David,

fils d'Abraham. Abraham engendra Isaac. Isaac engendra Jacob. Jacob engendra Juda et ses frères. Juda engendra, de Thamar, Pharès et Zara. Pharès engendra Esron. Esron engendra Aram. Aram engendra Aminadab. Aminadab engendra Naasson. Naasson engendra Salmon. Salmon engendra Booz, de Rahab. Booz engendra Obed, de Ruth. Obed engendra Jessé. Et Jessé engendra David, roi.

« David, roi, engendra Salomon, de celle qui avait été femme d'Urie. Salomon engendra Roboam. Roboam engendra Abias. Abias engendra Asa. Asa engendra Josaphat. Josaphat engendra Joram. Joram engendra Osias [1]. Osias engendra Joatham. Joatham engendra Achaz. Achaz engendra Ézéchias. Ézéchias engendra Manassé. Manassé engendra Amon. Amon engendra Josias. Josias engendra Jéchonias et ses frères, vers l'époque de la transmigration à Babylone.

« Après la transmigration de Babylone, Jéchonias engendra Salathiel. Salathiel engendra Zorobabel. Zorobabel engendra Abiud. Abiud engendra Éliacim. Éliacim engendra Azor. Azor engendra Sadoc. Sadoc engendra Achim. Achim engendra Éliud. Éliud engendra Éléazar. Éléazar engendra Mathan. Mathan engendra Jacob. Et Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ [2]. »

Saint Matthieu partage cette longue lignée en trois fois quatorze générations, sans doute pour aider la mémoire à s'en souvenir, quoique cette division ne soit pas très-rigoureuse.

[1] Entre Joram et Osias il y a trois générations; l'Évangéliste les omet, parce qu'elles étaient du sang maudit d'Achab, et que Dieu avait juré de les détruire : il s'agit d'Ochosias, de Joas et d'Amasias.

[2] S. Matth., I.

Saint Luc donne aussi la généalogie de Jésus-Christ, mais en remontant de lui jusqu'à Abraham et même jusqu'à Adam, de cette manière : « Jésus passait pour fils de Joseph, qui le fut d'Héli... qui le fut de Nathan, qui le fut de David, qui le fut de Jessé... qui le fut d'Abraham... qui le fut de Sem, qui le fut de Noé, qui le fut de Seth, qui le fut d'Adam, qui le fut de Dieu [1]. » Nous épargnons au lecteur cette nomenclature de noms peu connus pour la plupart.

Il y a pourtant des différences notables entre ces deux généalogies ; et les critiques modernes en ont fait des difficultés auxquelles on ne peut plus donner des réponses directes et précises, parce que nous sommes trop loin du temps où l'on pouvait se procurer des documents. Mais nous savons, en somme, que les Juifs, pour qui ces généalogies étaient dressées, ne les ont jamais contestées ; ils ont toujours admis que Jésus descendait véritablement de David. A quoi bon aujourd'hui élever des chicanes sur des différences de noms, qui probablement venaient de ce que les mêmes personnes en avaient plusieurs, comme on en voit tant d'exemples chez les Juifs ? Établissons seulement que saint Matthieu a fait la généalogie légale du Christ par Joseph, son père putatif, selon l'usage de sa nation, tandis que saint Luc, qui écrivait plutôt pour les Gentils, semble avoir donné celle de Marie, sa mère, parce que c'était la vraie. Or, Joseph et Marie étant tous deux de la famille de David, le résultat est toujours le même pour l'accomplissement des prophéties.

Reprenons la suite des faits. La loi ordonnait de cir-

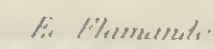
[1] S. Luc, III.

concire tous les enfants mâles, huit jours après leur naissance. Quoique le Fils de Dieu n'y fût pas tenu, ses parents néanmoins n'eurent garde d'y manquer; et ils lui donnèrent le nom de Jésus, à cette occasion, comme l'ange le leur avait prescrit avant sa naissance.

La circoncision, qui avait été imposée à Abraham et à sa race par Dieu, comme le signe de son alliance et le cachet du peuple élu, avait manifestement trait à la transmission du péché originel par voie de génération, et probablement c'était la condition du pardon sous les patriarches et sous la loi, jusqu'à l'institution du baptême chrétien; à ce titre, Jésus n'en avait pas besoin.

Sur ces entrefaites, un petit événement mit en grand émoi la cour et la ville de Jérusalem. Des Mages, que la tradition a nommés des rois, et qu'elle dit au nombre de trois, arrivèrent de l'Orient avec une suite nombreuse, demandant : « Où est le roi des Juifs, qui est né? Car, disaient-ils, nous avons vu son étoile dans l'Orient et nous sommes venus pour l'adorer [1]. » C'était l'accomplissement de ces paroles prophétiques : « Les rois d'Arabie et de Saba lui apporteront des offrandes; tous les rois de la terre l'adoreront, et toutes les nations se soumettront à lui. Jérusalem sera inondée par une multitude de chameaux et par les dromadaires de Madian et d'Épha; on viendra en foule de Saba apporter l'or et l'encens, en publiant les louanges du Seigneur [2]. » Ces princes venaient-ils de la Perse, ou de la Mésopotamie, ou de la Chaldée? on ne peut l'affirmer. Comment avaient-ils connu la signification de l'étoile ou du météore qui leur fut donné pour guide? on n'en sait rien;

[1] S. Matth., II. — [2] Psaume LXXI; Isaïe, LX.



Rubens pinx — *Baudran sculp*

ADORATION DES MAGES

Imp. A. Salmon Paris

mais il est clair que le ciel avait parlé et leur avait révélé l'avénement du Messie.

Ils s'adressèrent naturellement au roi de la Judée, pour lui demander où était né celui qu'ils venaient chercher de si loin. Hérode, effrayé, appela les princes des prêtres et les scribes de la nation, pour savoir avec certitude où devait naître le Christ. Ils lui répondirent sans hésiter : « A Bethléem de Juda. Car voici ce qui est écrit par un prophète [1] : Et toi, Bethléem de Juda, tu n'es pas la moindre entre les principales villes de cette tribu, puisque c'est de toi que sortira le chef qui doit conduire mon peuple d'Israël. » Ensuite le roi rappela secrètement les Mages, s'enquit d'eux exactement de l'époque où leur avait apparu l'étoile, et les envoya à Bethléem, en leur disant : « Allez, informez-vous soigneusement de l'enfant ; et, quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que moi aussi j'aille l'adorer. »

Après cette audience, ils s'en allèrent et virent reparaître l'étoile qui les avait amenés, et qui, probablement, avait cessé de briller à leur entrée dans Jérusalem ; en la voyant étinceler de nouveau sous la voûte des cieux et marcher en avant, ils furent remplis d'une grande joie et la suivirent avec un empressement que stimulait la proximité du terme.

Quand elle s'arrêta sur le lieu où était la sainte famille [2], ils entrèrent dans la maison et trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère ; alors, se prosternant, ils l'adorèrent. Puis, ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe : dons

[1] Michée, V.

[2] L'opinion commune est qu'elle était restée dans l'étable, dont saint Joseph avait fait une habitation passable.

symboliques, par lesquels ils honoraient à la fois sa royauté, sa divinité et son humanité. Car l'or est le tribut qu'on paye aux rois, l'encens n'est offert qu'à la Divinité, et la myrrhe est un parfum qui sert à embaumer les corps.

Ces étrangers, amenés par la Providence au berceau du Messie, peuvent être considérés comme les prémices et les ambassadeurs de la gentilité, qui allait être appelée sous les étendards du nouveau roi, justement nommé le Désiré des nations; les barrières qui séparaient les Juifs des autres peuples étaient dorénavant renversées.

Après que les Mages eurent satisfait leur piété et reçu les principes de la religion révélée, ils prirent congé de la sainte famille; mais ayant été avertis en songe de ne point aller retrouver Hérode, ils s'en retournèrent en leur pays par un autre chemin.

Pendant ce temps, arrivèrent les jours où Marie devait se purifier selon la loi de Moïse [1]. Elle n'y était certainement pas tenue, puisqu'elle n'avait pas contracté de souillure, et que sa maternité divine, au contraire, l'avait comblée de toutes les grâces. Mais elle était si humble et si fidèle à toutes les prescriptions légales, qu'elle se soumit même à celle-là. D'ailleurs, cette loi ordonnait en même temps de consacrer au Seigneur tous les premiers-nés, en mémoire de l'immolation des premiers-nés égyptiens par un ange pour la délivrance d'Israël [2]; on rachetait ensuite l'enfant pour quelques pièces de monnaie. La mère devait offrir en sacrifice un agneau d'un an, ou, si elle était pauvre, deux tourte-

[1] Toute femme qui avait mis au monde un enfant devait aller se purifier au temple après un certain nombre de jours. (Lév., XII.)

[2] Exode, XIII.

relles ou deux petits de colombe. Ce fut l'offrande de Marie et de Joseph.

Ils partirent tous deux de Bethléem et portèrent le divin enfant dans leurs bras à Jérusalem, qui n'en est éloignée que de deux lieues. Ce fut la première entrée du roi des Juifs dans la capitale. Les prophètes avaient annoncé pompeusement sa glorieuse visite au second temple, pour encourager ceux qui le reconstruisaient; mais les termes magnifiques dont ils se servaient, quoique très-justes dans le sens spirituel et divin, étaient peu propres à faire reconnaître le Dominateur des nations dans le modeste enfant qu'on allait présenter à l'autel de Jéhovah. L'orgueil des Juifs attendait un Roi environné de tout l'appareil de la puissance et de la gloire humaine. C'est pourquoi les anges seuls l'escortèrent ou le saluèrent au passage; Jérusalem ne s'en émut pas, et deux personnes seulement la représentèrent au temple.

Il y avait dans cette ville un vieillard nommé Siméon, homme juste et craignant Dieu, qui attendait la consolation d'Israël. Il avait reçu du Saint-Esprit la promesse de ne point mourir avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il vint donc au temple, poussé par un mouvement intérieur du Saint-Esprit, au moment que le père et la mère de Jésus l'y apportaient pour accomplir les prescriptions de la loi. Il prit l'enfant entre ses bras, et, dans sa joie, bénissant Dieu, il s'écria : « Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser aller votre serviteur en paix, suivant votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur, qui vient de vous, et que vous avez préparé à la face de tous les peuples, pour être la lumière qui éclairera les nations et la gloire d'Israël, votre peuple. »

Le père et la mère étaient dans l'admiration de ces

paroles. Le saint vieillard les bénit et dit à Marie d'un ton prophétique : « Cet enfant a été établi pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël ; il sera en butte à la contradiction, et un glaive transpercera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées [1]. » Marie dut frissonner en entendant cette sinistre prédiction, qui s'accordait trop bien avec d'autres prophéties.

En ce même moment survint Anne la prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser ; elle était veuve et âgée de quatre-vingt-quatre ans. Sans cesse dans le temple, elle passait les jours et les nuits dans le jeûne et la prière. Elle reconnut aussi son Sauveur et se mit à célébrer ses louanges, parlant ensuite de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Il ne se passa pas d'autre incident remarquable.

Joseph et Marie, après avoir accompli ce qui était prescrit par la loi, s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, qui était le lieu de leur demeure. De graves interprètes pensent qu'ils y allèrent seulement pour mettre ordre à leurs affaires, et qu'ils revinrent à Bethléem, où les Mages les auraient alors trouvés. Cette ordonnance des faits explique mieux la fuite précipitée de Joseph et le massacre des enfants de Bethléem, dont nous allons parler.

Hérode, furieux d'avoir été joué par les Mages, résolut, pour que le Messie ne pût lui échapper, de faire cerner Bethléem et ses environs par des soldats, et d'envelopper, dans un immense massacre, tous les enfants de deux ans et au-dessous. Comme les passions aveuglent

[1] S. Luc, II.

Ec. d'Italie



Raphael pinx *Baudran sculp*

MASSACRE DES INNOCENTS

les hommes ! Ce méchant roi se croyait plus habile ou plus fort que Dieu ; et ne doutait pas qu'il pût déjouer toutes les prophéties.

Le Seigneur n'envoya point une armée contre la sienne : il a des moyens plus simples. Dans la nuit même, un ange apparaît à Joseph et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Égypte ; vous y resterez jusqu'à ce que je vous avertisse de nouveau. Car Hérode va rechercher l'enfant pour le faire mourir [1]. » Joseph se lève aussitôt, se dispose à partir, prend la mère et l'enfant, et s'achemine vers l'Égypte. Quand on est pauvre, les préparatifs sont vite faits ; un âne, si l'on en croit la tradition, portait le modeste bagage de la famille.

Quand les soldats du tyran arrivèrent, celui qu'ils cherchaient était déjà loin ; ils n'en égorgèrent pas moins tous les petits innocents qui leur avaient été désignés, et les clameurs qui montèrent vers le ciel vérifièrent la parole de Jérémie : « Une voix a été entendue dans Rama, avec des lamentations et des cris déchirants ; c'est Rachel pleurant ses fils et ne voulant point se consoler, parce qu'ils ne sont plus. » L'Église, supposant la miséricorde de Dieu plus grande que la cruauté d'Hérode, a mis ces tendres victimes au nombre des martyrs.

On croit que la sainte famille, étant arrivée en Égypte, s'établit auprès d'Héliopolis, dans un village appelé aujourd'hui Matarieh, et qu'elle y demeura inconnue et travaillant de ses mains pendant plusieurs années ; les commentateurs fixent tous la durée de cet exil entre quatre et sept ans.

[1] S. Matth., I.

Il est facile de s'imaginer ce que Joseph et Marie durent souffrir dans ce pays idolâtre, dont ils ne comprenaient pas même la langue; c'est ainsi que Dieu éprouve ceux qui lui sont le plus chers.

Après la mort d'Hérode, l'ange du Seigneur apparut de nouveau à Joseph pendant son sommeil, en Égypte, et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et retournez dans la terre d'Israël; car ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant sont morts. » Avec la même docilité qu'au départ, Joseph se leva, prit l'enfant et la mère, et les ramena dans leur patrie. Mais, ayant appris que le fils d'Hérode, Archélaüs, régnait à la place de son père en Judée, il craignit d'y aller et de retourner à Bethléem; et sur un avertissement céleste, il se retira en Galilée, à Nazareth, où avait été le premier domicile de la sainte famille; en sorte que cette parole des prophètes fût encore accomplie : « Il sera appelé Nazaréen. »

Ce fut dans cette ville et dans le modeste héritage de Marie, à vingt-cinq lieues environ de Jérusalem, que l'enfant Jésus grandit, plein de grâce et d'amabilité, et qu'il se cacha aux regards des hommes jusqu'à l'âge de trente ans. Pendant tout ce laps de temps, il n'apparut au monde qu'une fois, dans la circonstance que nous allons raconter.

Son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem pour célébrer la fête de Pâques. Quand il eut atteint l'âge de douze ans, ils l'y menèrent avec eux. L'Évangile ne dit rien de ce qui s'y passa. Mais lorsqu'ils revinrent avec la foule des pèlerins, ils ne s'aperçurent pas que Jésus leur manquait; le croyant avec les autres voyageurs, parmi lesquels étaient des parents et des amis, ils marchèrent un jour entier sans concevoir d'in-

Ec. d'Italie



Baudran sculp.

JÉSUS AU MILIEU DES DOCTEURS

Imp. A. Salmon Paris

quiétude. Le soir seulement, ils le cherchèrent dans les groupes, et le cherchèrent en vain; car il était resté à Jérusalem. Jugez de leur trouble et de leur chagrin! Ils repartirent aussitôt pour la ville sainte, et firent les recherches les plus actives pour le retrouver; mais elles furent vaines pendant deux jours. Qui nous racontera les angoisses de sa mère? Ce fut seulement le troisième jour qu'ils le découvrirent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. « Tous ceux qui l'entendaient étaient surpris de sa sagesse et de ses réponses. » En revoyant son Fils, Marie lui fit ce tendre reproche : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte à notre égard? Votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés. » Pour la première fois peut-être, c'est le Fils de Dieu qui répond à la voix du sang : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper des intérêts de mon Père? » C'était une leçon que le Sauveur voulait donner à ses futurs ministres et à leurs parents. Joseph et Marie ne comprirent pas dans le moment tout le sens de ces paroles; mais l'auguste Vierge les conservait dans son cœur, nous dit l'Évangéliste. Après cela, Jésus partit avec eux, revint à Nazareth, et leur était soumis comme auparavant. « Il croissait en sagesse, en âge et en grâce, aux yeux de Dieu et des hommes [1]. »

Il faut entendre, par ces dernières paroles, que le Fils de Dieu laissait apparaître successivement et proportionnellement à son âge le trésor de grâce et de sagesse qui était en lui; car, dès le premier instant de son existence, il possédait la plénitude d'intelligence, de science,

[1] S. Luc, II.

de sagesse et de grâce, qu'il eut toute sa vie, en vertu de l'union hypostatique.

Jusqu'à l'âge de trente ans, il demeura caché dans l'humble atelier de Joseph, qui était un simple artisan, probablement charpentier : il passait pour son fils et travaillait avec lui. « O Dieu ! s'écrie Bossuet, je suis saisi d'étonnement... Orgueil ! viens crever à ce spectacle : Jésus, fils d'un charpentier, charpentier lui-même !... Où sont ceux qui murmurent, lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité, disons mieux, à leur orgueil ? Qu'ils viennent dans la maison de Joseph et de Marie, et qu'ils y voient travailler Jésus-Christ [1]. » Modestes ouvriers, hommes de labeur, consolez-vous et glorifiez-vous : Jésus est un des vôtres ; il a sanctifié vos travaux. Jeunes lévites, qu'un zèle indiscret tourmente et qui voulez devancer les moments de la Providence, ne vous produisez pas trop tôt, mûrissez-vous dans la solitude et le silence, et croyez que Dieu n'a pas un besoin si pressant de votre concours. Son divin Fils, qui ne manquait point de lumières et qui pouvait être plus utile que vous, a passé trente ans dans la retraite, avant de se montrer au monde.

[1] Élévations.

DE L'INCARNATION ET DE SES CAUSES.

DEUXIÈME PARTIE.

L'incarnation du Verbe suppose la déchéance originelle du genre humain; ce sont deux mystères corrélatifs qui ne peuvent être séparés.

Tous deux reposent sur des faits tellement incontestables qu'il faudrait renoncer à toute certitude historique, si les hommes avaient pu se tromper dans une croyance aussi générale et aussi constante. Car, est-il au monde une vérité plus universellement et plus fermement crue par toutes les nations, que la déchéance de la race humaine et l'espérance du Réparateur promis par le ciel ? Elle est inscrite dans toutes les traditions, et vous la trouvez dans les écrits de tous les peuples.

Nous ne parlerons pas ici de l'avénement du Rédempteur, qui est l'objet de tout cet ouvrage : la démonstration de ce fait divin sera surabondante.

Mais nous voulons signaler, en dehors de la tradition sacrée des Hébreux, le souvenir impérissable que les peuples anciens ont gardé de la chute originelle et de la réparation promise. Tout esprit droit comprendra que ce mystère, avec ses obscurités, peut seul expliquer la persistance d'une croyance aussi universelle parmi les hommes, la pratique non moins générale des expiations, en particulier des sacrifices sanglants, et enfin l'attente si bien constatée partout d'un libérateur ou réparateur. Autrement, vous n'expliquerez pas davantage les contrariétés et les inconséquences que

les philosophes voient dans l'homme déchu et qui leur ont fait dire si souvent : « Il expie une faute antérieure; il a été frappé par une main divine. » (Platon, *Timée;* Cicéron, *Hortensius;* Pline l'ancien, *l'Homme;* tous les philosophes chrétiens.)

Nous connaissons les poëtes de la Grèce et de Rome. Lequel d'entre eux n'a pas chanté l'âge d'or? et qui ne le met à l'origine du monde? Après ces beaux jours, disent-ils d'une commune voix, sont venus les siècles de fer et d'airain. Voltaire ne peut en disconvenir : « La croyance que l'homme est déchu et dégénéré, dit-il, se trouve chez tous les anciens peuples. » (*Essai sur les mœurs*, c. 4.) Voilà les traditions antiques, n'en déplaise aux panthéistes et aux rationalistes modernes, qui ont imaginé tout le contraire dans leur théorie du progrès indéfini.

Nous retrouvons, au milieu des fables, l'histoire du serpent, de la femme, de l'humanité punie et du réparateur promis. Le vieil Hésiode, qui vivait au temps d'Homère, nous dépeint Ève sous la figure de Pandore, cette vierge formée par Jupiter et donnée pour épouse à Épiméthée (ou Prométhée). Les dieux l'ont enrichie de tous leurs dons; mais elle est dépositaire d'une boîte, qu'on lui a défendu d'ouvrir. Elle cède à la curiosité, et de la boîte ouverte s'échappent tous les maux qui désoleront la terre; il n'est resté au fond que l'espérance (la promesse d'un réparateur).

Prométhée, son époux, veut à son tour dérober le feu du ciel, secret de la Divinité. Mais il en est cruellement puni. Attaché sur un rocher, il verra son foie perpétuellement rongé par un vautour, né d'Échidna, monstre moitié femme et moitié serpent. C'est lui qui, dès le principe, causa tout le mal des industrieux mortels. (*Théogon.*)

Eschyle complète ce récit en faisant dire par Mercure à Prométhée, type de l'humanité déchue : « Ne crois pas que ton supplice cesse avant qu'un Dieu s'offre pour te remplacer dans tes souffrances et veuille bien descendre pour toi,

loin de la lumière, dans la demeure de Pluton, dans les ténébreuses profondeurs du Tartare. » (Trag. de *Prométhée enchaîné.*)

Hésiode nous raconte encore la défaite du serpent Typhon, aux cent têtes, qui dardaient chacune une langue noire. « Il aurait usurpé l'empire sur les humains et sur les immortels, si le père des dieux n'eût deviné ses projets. Jupiter lança son tonnerre, fondit de l'Olympe sur Typhon, le frappa et le renversa mutilé sur la terre. » (*Théog.*) D'autres poëtes lui donnent le nom de Python et attribuent au fils de Jupiter, Apollon, l'honneur de l'avoir percé de ses flèches. Plutarque raconte que la même histoire était en vogue chez les Égyptiens, et que ce Typhon, auquel ils attribuèrent une partie des maux de la terre, fut combattu et renversé par Orus, le libérateur, mais non pas tué tout à fait, en sorte qu'il continua de nuire aux hommes. (*De Isis et Osiris.*) N'est-ce pas un travestissement de la révolte et de la chute de Satan, qui fut chassé du ciel, mais non détruit?

Ce n'est pas seulement en Égypte et en Grèce que ces traditions ont eu cours. En Perse, les livres sacrés nous disent que le dieu mauvais (Ahriman), jaloux du bonheur de Meschia et de Meschiane (le premier homme et la première femme), créés par le dieu bon (Ormutz), les aborda sous la forme d'une couleuvre, leur offrit des fruits et les séduisit par ses mensonges.

Au Thibet, on attribuait le malheur de l'homme à ce qu'il avait mangé la blanche et douce plante du schismos, qui cachait un poison; ce qui lui fit remarquer sa nudité. (*Christ devant le siècle.*)

Les livres sacrés de la Chine (King) disent formellement que, l'homme s'étant révolté contre le ciel, l'harmonie générale de l'univers en fut troublée, et les maux et les crimes inondèrent la terre.

Au Japon, la création se symbolise par un gros arbre autour duquel s'enroule un horrible serpent. (Noël, *Cosmog.*)

Il n'y a pas jusqu'aux Scandinaves qui ne représentent le principe du mal sous la forme d'un serpent enveloppant le monde. (*Edda.*)

En Amérique même, chez les peuples anciens du Mexique, dit M. de Humboldt, la mère des hommes est représentée en rapport avec un serpent, et cette figure s'appelle la Femme au Serpent. (*Vue de Cord.* [1].)

Résumons tout dans ces lignes écrites par des hommes non suspects : « Les traditions sacrées et mythologiques des temps anciens avaient répandu dans toute l'Asie la croyance d'un grand Médiateur qui devait venir, d'un Juge final, d'un Sauveur futur, roi, Dieu, conquérant et législateur, qui ramènerait l'âge d'or sur la terre et délivrerait les hommes de l'empire du mal. » (Volney, *Ruines.*) « C'était, de temps immémorial, une maxime chez les Indiens et les Chinois, que le Sage viendrait de l'Occident. L'Europe, au contraire, disait que le Sage viendrait de l'Orient. » (Voltaire, *Addit. à l'hist.*) « Tous les Américains attendaient les enfants du Soleil du côté de l'Orient, qu'on pourrait appeler *le pôle de l'espérance de toutes les nations.* » (Boulanger, *Antiquité dév.*)

Au moment de la venue du Sauveur, en effet, tout le monde était dans l'attente; c'est un fait incontestable. « On était généralement persuadé, dit l'historien romain Tacite, sur la foi d'anciennes prophéties, que l'Orient allait prévaloir et qu'on ne serait pas longtemps sans voir sortir de la Judée ceux qui régiraient l'univers. » (*Hist.*, l. v, c. 13.)

« Tout l'Orient, dit aussi Suétone, était plein de cette antique et constante opinion, qu'il était dans les destins que vers ce temps on allait voir sortir de la Judée ceux qui régiraient l'univers. » (*In Vespas.*)

[1] Ceux qui désirent de plus amples détails peuvent consulter les *Études sur le christianisme*, par M. Nicolas, où ils abondent; les incrédules qui veulent parler de religion devraient, pour s'épargner bien des sottises, commencer par lire un livre si plein d'érudition et de logique, ou quelque autre du même genre. — Voir aussi Bossuet, *Élévations,* VIe et VIIe semaines.

Citerai-je encore la quatrième églogue de Virgile, ou les prédictions des sibylles? C'est assez pour les hommes de bonne foi, et c'est trop pour les autres.

On n'expliquera jamais, avons-nous dit, sans le dogme de la déchéance et le besoin d'une réhabilitation, les sacrifices sanglants qui ont été en usage par toute la terre. Que dis-je? on les trouvera insensés et révoltants, si on n'y voit pas la figure de l'Agneau divin, immolé sur la croix. Car où l'esprit humain aurait-il pu prendre cette idée singulière que l'immolation ou la destruction sanglante d'un être innocent et pur, le plus innocent, le plus pur qu'on pouvait trouver, était propre à désarmer la colère de la Divinité? Est-ce que ce n'était pas naturellement, au contraire, un moyen de l'irriter davantage, en ajoutant une cruauté criminelle aux péchés qu'on prétendait expier? Que le coupable souffre et expie, la raison le comprend; mais que l'innocent lui soit substitué, c'est une idée qui ne pouvait naître dans une tête humaine. D'où l'on peut certainement conclure que le sacrifice a été imposé par Dieu à l'homme déchu, dès l'origine, et que la coutume s'en est ainsi répandue chez toutes les familles de la race humaine, où il s'est perpétué jusqu'à l'immolation de la grande victime, qui a consommé tous les sacrifices.

Les incrédules auront encore à nous expliquer pourquoi Jésus-Christ s'est immolé, s'il n'y avait pas de rédemption à opérer, et comment Dieu a confirmé par tant de miracles la doctrine que son Fils professait et que l'Église continue de prêcher.

En attendant, nous ne cesserons pas de croire avec tous les siècles que nos premiers parents ont péché, et avec la portion la plus éclairée des âges modernes que Jésus-Christ s'est incarné pour réparer cette faute, pour détruire le règne de Satan et pour nous ouvrir de nouveau les portes du ciel.

CHAPITRE III

Prédication de Jean-Baptiste. — Baptême de Jésus-Christ.
Son jeûne et sa tentation dans le désert.

Le moment approchait, où le Sauveur allait sortir de sa retraite et commencer à prêcher le royaume de Dieu. D'après les prédictions des prophètes, Jean-Baptiste devait lui préparer la voie et marcher devant sa face, suivant l'expression des livres saints. Il avait grandi dans le désert et il y menait une vie très-austère, n'ayant qu'un vêtement de poil de chameau et une ceinture de cuir autour des reins, et se nourrissant, comme les plus pauvres, de sauterelles et de miel sauvage [1]. Voici dans quels termes solennels les évangélistes racontent le début et le succès de sa prédication, qui devait faire époque dans les an-

[1] Les philosophes du dernier siècle, qui étaient aussi ignorants qu'impies, se sont beaucoup amusés de cette nourriture de Jean-Baptiste ; ils ne croyaient pas à la possibilité de manger des sauterelles. On leur a prouvé néanmoins que le peuple de cette contrée en mange une certaine espèce, qui égale le doigt en longueur et en grosseur. Ne mangeons-nous pas aussi des écrevisses, des crevettes, et plusieurs sortes de petits poissons ? La différence est-elle si grande ?

nales du monde, parce qu'elle annonçait l'apparition du Sauveur [1].

La quinzième année du règne de Tibère César, nous dit saint Luc, la Judée ayant pour gouverneur Ponce-Pilate, Hérode [2] étant tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, l'étant de l'Iturie et du pays des Trachonites, et Lysanias l'étant de la contrée d'Abylène, sous le pontificat d'Anne et de Caïphe, la parole du Seigneur se fit entendre au désert à Jean, fils de Zacharie ; et il parcourut toute la région du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. Ainsi s'accomplissaient les paroles d'Isaïe : « Voilà que j'envoie mon ange devant votre face, pour vous préparer la voie... On entendra au désert la voix de celui qui crie : Préparez le chemin du Seigneur, et faites droits ses sentiers; toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées, les chemins tortueux seront redressés, et les raboteux deviendront unis : et toute chair verra le salut de Dieu [3]. » Ce langage figuré dépeint le travail et les opérations de la grâce dans les consciences, pour la conversion des hommes.

Jean prêchait donc avec une grande force : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche. » A sa voix, toute la Judée s'émut ; les peuples accouraient en foule de la ville de Jérusalem et de tout le pays qui avoisine le Jourdain; et confessant leurs péchés, ils étaient bap-

[1] S. Matth., III; S. Marc, I; S. Luc, III.

[2] Cet Hérode était fils du premier, dont nous avons parlé, et qui fit massacrer les Innocents. Aussi méchant que son père, il fit emprisonner et décapiter saint Jean-Baptiste, et, plus tard, il livra Notre-Seigneur au ridicule, pendant sa Passion. Il y eut encore un troisième Hérode, qui fit mourir saint Jacque et emprisonner saint Pierre.

[3] Isaïe, XL.

tisés par le Précurseur dans les eaux du fleuve sacré. Les pharisiens et les sadducéens eux-mêmes, entraînés par le mouvement général, venaient aussi demander le baptême ; tant la vie austère et la grande sainteté de Jean-Baptiste lui donnaient déjà d'autorité ! Pourtant il ne les ménageait pas : « Race de vipères, leur disait-il, qui vous apprend à fuir la colère à venir ? Faites donc de dignes fruits de pénitence, et ne vous contentez pas de dire : Nous avons pour père Abraham. Car je vous déclare que Dieu peut, de ces pierres mêmes, susciter des enfants à Abraham. La cognée est à la racine des arbres ; tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. »

Les pharisiens étaient une secte généralement orgueilleuse et hypocrite, qui tenait à dominer le peuple ; les sadducéens en composaient une autre, qui professait le matérialisme. Nous aurons prochainement occasion de les faire connaître avec plus de détails.

La multitude, émue et pénitente, disait à Jean : « Que devons-nous faire ? — Que celui qui a deux habits, répondait-il, en donne un à celui qui n'en a point. » Les publicains ou receveurs d'impôts, qui formaient une classe fort décriée parmi les Juifs, venaient aussi demander le baptême, en disant : « Maître, que faut-il que nous fassions ? — N'exigez rien de plus que ce qui vous est prescrit. » Des gens de guerre l'interrogeaient aussi : « Et nous, qu'avons-nous à faire ? — N'usez de violence ni de fraude envers personne, et contentez-vous de votre paye. » C'est ainsi qu'il donnait à chacun la réponse qui convenait à son état.

Sa réputation devint telle, que le peuple fut tenté de le prendre pour le Messie attendu, et que tout le monde

en eut la pensée. Jean fut obligé de s'en défendre ouvertement. « Je vous baptise d'un baptême d'eau, leur dit-il, pour que vous fassiez pénitence. Mais après moi viendra quelqu'un qui est plus puissant que moi, et dont je ne suis pas digne de porter ni de dénouer les chaussures ; lui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu. » Le Précurseur exprimait par là combien son propre baptême, qui préparait à la rémission des péchés par la pénitence, était différent du baptême de son divin Maître, qui effacerait les péchés par la vertu ou la flamme du Saint-Esprit. Il proclamait en même temps la puissance suprême du Messie. « Le van est entre ses mains, s'écriait-il en instruisant le peuple, il nettoiera son aire et ramassera le blé dans son grenier ; mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra point. » Ainsi l'arrivée prochaine du Sauveur était clairement annoncée.

Quelque temps après, l'ouvrier de Nazareth, qu'on appelait le fils de Joseph, venait avec les pécheurs aux rives du Jourdain et se présentait à son tour pour recevoir le baptême de la pénitence. Il se confondait dans la foule, mais Jean le reconnut. « Seigneur, s'écria-t-il, c'est à moi d'être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi ! » Et il s'en défendait avec humilité, jusqu'à ce que Jésus lui dit : « Laissez faire, car il convient que nous accomplissions ainsi toute justice, » c'est-à-dire tout ce qui est prescrit par mon Père. Alors saint Jean, cédant à la volonté divine, versa l'eau symbolique sur cette tête auguste qui s'inclinait sous sa main ; et la nature humaine pécheresse fut en quelque sorte baptisée dans la personne de celui qui en avait pris les misères.



Mignard pinx — Baudran sculp

BAPTÊME DE JÉSUS CHRIST

Car c'était lui ! C'était le Verbe fait homme, qui allait enfin se manifester au monde. Il débutait par un acte d'humiliation, dit saint Jean Chrysostome, mais son Père allait prendre soin de sa gloire. A peine était-il sorti du fleuve et priant sur la rive, que les cieux s'ouvrirent au-dessus de sa tête et que le Saint-Esprit, descendant sous la forme d'une colombe, se reposa sur lui, pendant qu'une voix du ciel disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances. »

La sainte Trinité se montre ici à découvert, comme le fait remarquer Bossuet, avec tous les interprètes : « Le Père paraît dans la voix, le Fils en sa chair, et le Saint-Esprit comme une colombe, » symbole de pureté et d'amour. L'Agneau de Dieu surtout est révélé aux hommes par cette voix du ciel, et lui-même sanctifie les eaux, qui serviront désormais à régénérer le genre humain.

Tous les saints Pères, en effet, ont vu, dans le baptême conféré à Notre-Seigneur par saint Jean, la figure du sacrement qui devait laver toutes les souillures du péché et ouvrir aux hommes purifiés l'entrée du royaume de Dieu. Les élus n'y pourront pénétrer qu'à travers les ondes sanctifiées par Jésus-Christ, à l'instar des Hébreux, qui durent traverser la mer Rouge et ce même Jourdain pour entrer dans la terre promise. Et ce baptême de la nouvelle alliance sera conféré au nom des trois personnes de l'adorable Trinité, qui vient de se révéler explicitement sur les bords du fleuve.

Le baptême de Jean était le signe et le commencement d'une vie pénitente. Jésus-Christ, qui voulait pratiquer le premier tout ce qu'il allait enseigner aux autres, se laissa conduire par le Saint-Esprit dans le désert, pour y prier et y jeûner plus à l'aise. Il y demeura quarante

jours et quarante nuits sans manger, par un miracle de sa toute-puissance ; après cela, il voulut bien ressentir la faim. Le démon, qui rôdait autour de lui pour le connaître et pour le surprendre, s'apercevant qu'il avait faim et croyant l'occasion favorable pour le tenter, lui livra cet assaut mémorable où l'Église a puisé de si belles leçons pour ses enfants.

S'étant approché de lui et voulant savoir s'il était plus qu'un prophète ordinaire, il lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres se changent en pain. » Il l'attaquait à la fois par la sensualité et par l'orgueil, en lui suggérant un moyen de satisfaire sa faim et de montrer sa puissance. Mais Jésus lui répondit : « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu [1]. » C'était manifester peu de souci pour les besoins du corps, et beaucoup de confiance en Dieu.

Satan, qui connaît aussi les Écritures et qui approuve la confiance en Dieu, tourne ses batteries de ce côté ; il transporte le Sauveur dans la ville sainte, sur le pinacle du temple, et lui dit : « Si vous êtes Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : Il a chargé ses anges de veiller à votre conservation et de vous porter dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez le pied contre quelque pierre [2]. » Ce qui voulait dire : vous ne courez aucun danger. Mais Notre-Seigneur savait que demander à Dieu des miracles pour des raisons futiles, c'est le tenter et l'offenser ; il lui répondit encore par un texte péremptoire : « Il est aussi écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu [3]. » Ces réponses brèves et déci-

[1] Deutér., VIII. — [2] Psaume XC. — [3] Deutér., VI.

sives n'apprenaient rien à Satan de ce qu'il voulait savoir.

Il vit qu'il avait affaire à une âme d'élite et qu'il fallait recourir à la plus puissante des tentations sur les hommes de ce caractère, je veux dire l'ambition. Il le transporta donc sur une haute montagne, et, lui montrant de là, dans un tableau raccourci, tous les royaumes du monde avec leur gloire, il lui dit en le flattant : « Je vous donnerai tous ces empires et toute cette gloire ; car ils m'ont été livrés et je les donne à qui je veux. Si vous m'adorez, tous ces biens seront à vous. » L'audace était grande et il mentait ; car la Providence, qui lui laissait alors beaucoup plus de liberté qu'aujourd'hui, n'avait pas néanmoins abdiqué tous ses droits. Mais qu'importe au père du mensonge? Il cherche à tromper par toutes sortes de ruses. Jésus, indigné d'une si abominable proposition, lui répondit avec le ton du commandement : « Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul [1]. » A ces mots, le démon, vaincu pour la troisième fois, fut forcé de se retirer, sans avoir rien gagné et sans avoir pu même découvrir si Jésus était le Fils de Dieu ; mais la honte augmentait sa rage, et il comptait bien venger tôt ou tard cette humiliante défaite.

Alors les anges du ciel, qui s'étaient éloignés de leur Maître pendant la lutte et qui avaient été témoins de sa triple victoire, s'approchèrent de lui, en l'adorant et le félicitant, et lui servirent à manger. Glorieux festin, qui est l'image des joies célestes que Dieu réserve aux âmes victorieuses, pour récompenser leurs efforts et leur triomphe dans les tentations de cette vie.

[1] Deutér., VI.

On se demandera peut-être ici pourquoi Notre-Seigneur a bien voulu être tenté par le démon? Pour la même raison qu'il est né dans la pauvreté, qu'il a fui devant Hérode, qu'il a passé ses premières années dans l'exil, qu'il a grandi dans l'obscurité et dans les plus rudes travaux, qu'il sera désormais en butte à mille persécutions, qu'il subira volontairement les plus cruels opprobres et qu'il se laissera mettre en croix, sans rien faire pour repousser l'humiliation et la douleur. Car il est à la fois notre modèle et la victime de nos péchés ; il veut nous apprendre à nous comporter en vrais pénitents et en enfants de Dieu, dans toutes les circonstances de la vie ; et, après nous avoir donné l'exemple de toutes les vertus, il répandra son sang pour expier les iniquités du genre humain. Or, pouvait-il nous encourager plus efficacement à supporter avec une invincible fermeté les tentations du démon, qu'en les subissant lui-même? Et la manière dont il combat cet adroit et perfide ennemi, n'est-elle pas bien propre à nous instruire? Voyez-le : il ne s'effraye point de ses attaques, il ne répond point à ses questions, il ne dispute point avec lui, il le combat froidement par les armes de la foi, en lui opposant la parole de Dieu, et, à la fin, il le chasse avec indignation, sans lui laisser aucun espoir de triompher. Et pourtant Satan a déployé toutes ses ressources ; il a frappé à toutes les portes de l'âme humaine, aux sens, à l'orgueil, à l'ambition, mais toujours sans succès. Il a osé, pour montrer sa puissance et pour rehausser même le prix de ses faveurs, transporter le Sauveur d'un lieu à un autre (suivant l'opinion vulgaire), par une impulsion mystérieuse que les esprits savent donner aux corps [1].

[1] Quelques personnes sont choquées de la liberté que Jésus-Christ

Voilà jusqu'où peuvent aller ses prestiges ! Si jamais nous étions les objets ou les témoins de pareils artifices, souvenons-nous de l'exemple de Jésus-Christ et déjouons les ruses de cet infernal ennemi par une résistance invincible ; sans crainte et sans trouble, appuyés avec amour sur le bras de Dieu, répondons irrévocablement au tentateur : « Retire-toi, Satan ; j'appartiens à Dieu et je ne veux avoir aucun commerce avec toi. »

laisse à Satan de le transporter ainsi, parce qu'elles se figurent un contact physique qui leur répugne. Mais ce contact n'était pas nécessaire : les anges n'ont pas besoin d'emprunter des formes et des bras humains pour transporter les corps. Ensuite Notre-Seigneur n'a-t-il pas humblement souffert les soufflets, les crachats, les coups des soldats et des bourreaux, dans sa Passion ? Était-ce moins outrageant ? Comme l'avaient prédit les prophètes, il a voulu être rassasié d'opprobres.

L'auteur de l'*Herméneutique sacrée* propose une interprétation moins commune, qui consiste à traduire les verbes *assumpsit* et *statuit*, par *il prit, il fit aller, il conduisit* ; et il cite beaucoup d'exemples où ces mots sont pris évidemment dans ce sens. Alors disparaît la principale objection ; mais ce sentiment nouveau n'a pas pour lui la consécration du temps.

DU MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ.

Le mystère de la sainte Trinité ne s'était point encore manifesté au monde d'une façon aussi claire qu'au baptême de Jésus-Christ. Il y en avait bien quelques traces dans les saintes Écritures; mais nulle part on ne trouvait écrit en toutes lettres le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Désormais il ne sera plus possible de s'y méprendre : le Père a parlé, le Fils vit au milieu de nous, et le Saint-Esprit, qui vient de se montrer, apparaîtra plus manifestement encore pour compléter l'œuvre du Fils.

Jusque-là, Dieu n'avait pas jugé nécessaire d'en donner aux hommes une connaissance bien nette; les érudits seuls avaient retenu la notion qui leur en était venue de la révélation primitive. Moïse parle de l'Esprit de Dieu qui planait sur les eaux avant l'œuvre des six jours, et nous apprend que le Créateur opérait par sa parole ou son Verbe, jusqu'au moment où il sembla se recueillir et délibérer en lui-même pour former l'homme, le roi de la création : « Faisons l'homme, dit-il, à notre image et à notre ressemblance [1]. » Et, quand il le chasse ensuite du paradis terrestre, il l'humilie par cette ironie terrible : « Voici Adam devenu comme un de *nous*, sachant le bien et le mal [2]. » Plus tard, à l'occasion de la tour de Babel, il emploie encore le pluriel : « Venez, descendons et confondons leur langage [3]. » Dieu

[1] Genèse, I, 26. — [2] Idem, III, 22. — [3] Idem, XI, 7.

avait deux noms principaux, Jéhovah et Éloïm ; le premier est un singulier, mais le second est un pluriel qui signifie *les dieux ;* or, c'est lui qu'on emploie surtout quand Dieu est représenté agissant, et le verbe qui le suit se met néanmoins au singulier : « *Les Dieux créa* le ciel et la terre. » Ces indices ne sont-ils pas intéressants ?

Au reste, le *Zohar*, livre très-vénéré chez les Juifs et contenant leurs plus anciennes traditions, dit à propos d'un verset du Deutéronome sur Dieu : « Il y a *deux* auxquels se réunit *un*, et ils sont *trois*, et étant *trois* ils ne font qu'*un*. — Ces *deux* sont les deux Jéhovah du verset : « *Écoute, ô Israël, Jéhovah, Élohê-nou, Jéhovah est un* [1]... Élohê-nou s'y joint. » (*Fol.* 37.)

On sait que les pythagoriciens avaient en grand honneur le nombre trois, et que Platon parlait de Dieu en des termes qui supposent une certaine connaissance de la Trinité ; son Λόγος ou Verbe, à qui il attribue l'organisation de ce monde, ressemble trop au Verbe véritable pour qu'on s'y trompe.

Où avait-il puisé ces notions ? Peut-être dans les traditions juives, peut-être jusqu'en Chine, où elles avaient pénétré. Car, M. Abel Rémusat et d'autres savants ont été frappés de la ressemblance des doctrines de Lao-Tseu, philosophe chinois qui vivait au sixième siècle avant notre ère, avec celles des platoniciens. On sait que Platon et les grands philosophes de la Grèce allaient étudier la sagesse en Orient, où l'opinion commune supposait que les antiques traditions s'étaient conservées plus pures.

Mais ces connaissances sur la Trinité étaient tellement incertaines et si peu répandues, qu'on doit rapporter à l'époque de l'incarnation du Verbe la révélation proprement dite de ce profond mystère. Alors les faits mêmes apprirent que le Père a réellement un Fils, puisqu'il l'envoyait pour sauver le monde ; puis, que le Père et le Fils ont avec eux le Saint-

[1] Deut., VI, 4.

Esprit, puisqu'ils l'envoyaient à son tour pour compléter cette œuvre de rédemption : on comprit donc sans peine qu'il y a trois personnes en Dieu, et les petits enfants eux-mêmes le retinrent comme un fait; mais on ne comprit pas plus qu'aujourd'hui comment trois personnes peuvent coexister dans une seule et même substance, une seule et même Divinité. On le crut néanmoins sur la parole de Dieu, et on fit bien; car Dieu a certainement le droit de nous imposer la croyance à des vérités qui surpassent notre raison bornée. N'est-il pas évident qu'il renferme, dans son essence infinie, des mystères qu'une intelligence limitée ne peut entièrement comprendre? Et ceux qui le nient ne sont-ils pas aussi fous et aussi présomptueux qu'un enfant de six ans, qui nierait devant un mathématicien ou un physicien l'existence de vérités au-dessus de sa portée? Combien d'hommes ignorants croient avec raison, sur la parole des savants, des faits naturels incontestables, qui sont néanmoins des mystères pour eux! Et nous refuserions à Dieu une confiance que nous accordons à ses créatures! Ce serait l'outrager. L'incrédulité se récrie : Puisque Dieu nous a donné une raison, il ne peut pas nous obliger à croire des choses absurdes, qui sont absolument contraires à cette raison.

— C'est vrai. Mais il faut distinguer, dit le protestant Leibnitz, entre ce qui est contraire à la raison et ce qui est au-dessus de la raison; on doit rejeter ce qui est contre la raison, mais non ce qui est au-dessus, quand il repose sur une autorité suffisante. L'argument le moins admissible en pareil cas est celui qu'on prétend tirer de l'impossibilité de comprendre. En effet, il peut prouver qu'on est ignorant ou sot; mais que prouve-t-il autre chose?

— Eh bien! il est contre le bon sens de dire que trois ne font qu'un; or, c'est ce qu'on prétend, en disant que trois dieux ne font qu'un seul Dieu.

— J'avoue qu'il serait absurde de dire : Trois ne font qu'un, ou trois dieux ne font qu'un seul Dieu; comme il le

serait de dire : Dans un triangle, trois côtés ne font qu'un côté, et dans un homme, trois âmes ne font qu'une seule âme. Mais, je vous le demande, serait-il aussi révoltant de dire : Trois côtés ne font qu'un triangle; trois facultés morales, comme la sensibilité, l'entendement et la volonté, peuvent subsister dans une seule et même âme? Or, c'est précisément ainsi que nous parlons de la sainte Trinité; car nous disons : Trois personnes ne font qu'une seule et même Divinité; trois personnes subsistent dans la même substance ou essence. Ceci vous révolte?

— Oui.

— Vous vous imaginez probablement trois personnes séparées, qui marchent côte à côte, et vous trouvez absurde qu'on vous dise : Elles ne font qu'une personne. Vous auriez raison, si votre hypothèse était vraie; mais elle est radicalement fausse, puisqu'on vous parle de trois personnalités réunies dans une même essence. Dites que vous ne comprenez pas ce mystère, fort bien; mais ne dites pas qu'il est absurde. Autrement, il serait pareillement absurde de croire que trois facultés puissent coexister dans une même âme; et néanmoins tout le monde l'admet. Pourquoi n'admettrait-on pas quelque chose de semblable, mais de supérieur, en Dieu qui est infiniment parfait?

— Mais, si le Fils et le Saint-Esprit sont descendus sur la terre, ils se sont séparés du Père.

— Combien vous connaissez mal le mystère dont vous parlez! Les trois personnes divines sont essentiellement inséparables, quoique distinctes, puisqu'elles n'ont qu'une seule et même substance; mais Dieu n'est-il pas immense et présent partout? Ne peuvent-elles pas, sans se diviser, opérer en tout lieu suivant leur personnalité?

— Pourquoi ne s'est-il pas expliqué plus clairement?

— Dieu s'est expliqué aussi clairement qu'il le fallait; l'insuffisance est du côté de notre entendement, qui ne peut embrasser l'infini.

« C'est le caractère de l'infini, dit Fénelon, de ne pouvoir être compris, et celui du fini de ne pouvoir comprendre celui qui le surpasse infiniment [1]. » Rousseau lui-même laisse échapper cet aveu : « Plus je m'efforce de contempler l'essence infinie de Dieu, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit. Moins je la connais, et plus je l'adore; je m'humilie et je lui dis : Être des êtres, je suis parce que tu es. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi. » (*Émile.*) On ne peut mieux dire. Voulez-vous savoir sur cette matière tout ce que les Pères nous en ont appris? Lisez les Élévations de Bossuet ou les Conférences du P. Félix : vous serez suffisamment édifié, et vous n'aurez plus la hardiesse de faire une objection.

Pour la satisfaction des esprits philosophiques, nous citerons seulement une comparaison de Bossuet, fondée sur ce que nous sommes une image abrégée de Dieu : « Si nous imposons silence à nos sens, dit-il, et que nous nous renfermions pour un peu de temps au fond de notre âme, c'est-à-dire dans cette partie où la vérité se fait entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons. La pensée, que nous sentons naître comme le germe de notre esprit, comme le fils de notre intelligence, nous donne quelque idée du Fils de Dieu, conçu éternellement dans l'intelligence du Père céleste. C'est pourquoi ce Fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le sein du Père, non comme naissent les corps, mais comme naît dans notre âme cette parole intérieure, que nous y sentons quand nous contemplons la vérité.

« Mais la fécondité de notre esprit ne se termine pas à cette parole intérieure, à cette pensée intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous aimons et cette parole intérieure et l'esprit où elle naît; et, en l'aimant, nous sentons quelque chose qui n'est pas moins précieux que

[1] Lettre IV, sur la Relig.

notre esprit et notre pensée, qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux et ne fait avec eux qu'une même vie. Ainsi, autant qu'il peut se trouver de rapport entre Dieu et l'homme, ainsi, dis-je, se produit en Dieu l'amour éternel, qui sort du Père qui pense et du Fils qui est sa pensée, pour faire, avec lui et sa pensée, une même nature également heureuse et parfaite [1]. »

L'adorable mystère de la Trinité est le fondement des mystères de l'Incarnation, de la Rédemption, de la venue du Saint-Esprit, et de toutes les vérités qui constituent le christianisme; c'est pourquoi ceux qui l'attaquent renversent toute la religion.

Et c'est aussi la raison pour laquelle les ennemis du christianisme essaient, par tous les moyens, de saper cet inébranlable fondement.

[1] Discours sur l'hist. univ., partie II, n° 6.

CHAPITRE IV

Témoignage de Jean-Baptiste.
André et Simon. Philippe et Nathanaël.
Noces de Cana.



Les jours de la manifestation du Sauveur étaient venus, et les événements allaient se succéder avec rapidité.

Au sortir du désert, Jésus revint sur les bords du fleuve sacré, où Jean continuait à baptiser le peuple et à le préparer au royaume de Dieu.

La veille, une députation des pharisiens s'était présentée au Précurseur pour lui demander s'il n'était pas lui-même le Messie, tant ses discours et ses vertus faisaient bruit dans Israël. Et ce saint homme, aussi modeste qu'il était grand, avait décliné les honneurs qu'on venait lui offrir et avait répondu : « Non, je ne suis point le Messie, mais simplement la voix qui crie dans le désert : Préparez les voies au Seigneur. Il y a au milieu de vous un homme, que vous ne connaissez pas et dont je ne suis pas digne de délier la chaussure. C'est lui qui doit venir après moi et dont j'ai dit : Il baptisera dans le feu et le Saint-Esprit [1]. »

[1] S. Jean, I; S. Matth., III.

Le lendemain, Jean-Baptiste, voyant Jésus qui venait à lui, dit au peuple : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface le péché du monde. Le Seigneur m'avait dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est lui qui baptise dans le Saint-Esprit. Je l'ai vu, et c'est pourquoi je rends témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu [1]. » Un pareil témoignage était bien propre à tourner tous les regards vers le Sauveur.

Aussi, dès le lendemain, après que Jean eut répété encore les mêmes paroles, deux de ses disciples suivirent Jésus et eurent avec lui un long entretien. L'un d'eux était André, frère de Simon-Pierre qui devait être le vicaire du Christ. Il paraît que, dès cette première entrevue, André fut convaincu ; car il s'en alla dire à son frère : « Nous avons trouvé le Messie [2]. » Pierre, qui ne s'appelait encore que Simon, voulut le voir et se laissa conduire à sa demeure. Ici le Dieu va se montrer et révéler dans une parole ses grands desseins. Il regarde le nouveau venu et lui dit avec une mystérieuse intention : « Vous êtes Simon, fils de Jean ; vous serez appelé Céphas, qui signifie Pierre [3]. » Le futur apôtre ne devina pas le sens caché de ces paroles, qui pourtant révélaient sa destinée ; mais le Sauveur montrait par là que d'avance il avait choisi cet homme pour faire de lui la pierre angulaire de son Église. Le secret de la Providence se dévoilera plus tard.

Le jour suivant, Jésus rencontra Philippe, qui était aussi de Bethsaïde, comme Pierre et André, et qui avait sans doute reçu la confidence des deux frères. Car le Sauveur lui dit sans préambule : « Soyez un de mes disciples. » Et Philippe y consentit.

[1] S. Jean, I, 29 et suiv. — [2] S. Jean, I, 41. — [3] Idem, I, 42.

A son tour, celui-ci rencontra Nathanaël (qu'on croit, dit Bossuet, avoir été plus tard saint Barthélemy); il lui fit part de son bonheur : « Nous avons trouvé celui que Moïse et les prophètes ont annoncé ; c'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph. » Nathanaël lui repartit : « Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? — Venez et voyez, lui répondit Philippe. » Et il l'amena à Jésus, qui dit tout haut à son approche : « Voilà un véritable Israélite, en qui il n'y a point d'artifice. » Nathanaël entendit ces flatteuses paroles et dit : « D'où me connaissez-vous ? » Jésus lui répondit : « Je vous ai vu sous le figuier, avant que Philippe vous appelât. — Maître, repartit aussitôt Nathanaël, vous êtes le roi d'Israël [1]. » Quelle exclamation ! La vérité, comme un éclair, a brillé aux yeux de cet honnête homme : il reconnaît le Messie. Quel mystère renfermaient donc ces paroles : « Je vous ai vu sous le figuier? » Sans doute Nathanaël y avait fait quelque chose qui ne pouvait être connue que de Dieu seul; et, dès lors que Jésus l'avait vue et comprise, il était nécessairement Dieu ou prophète, il était ce qu'il disait être, le Fils de Dieu. Ce sont là des traits que le lecteur chrétien ne doit pas négliger, dans un siècle où l'incrédulité ne veut voir qu'un homme ordinaire dans le Verbe incarné.

Jésus commençait donc à se faire des disciples ; mais, pour affermir leur foi, il avait besoin de confirmer le témoignage de Jean-Baptiste et ses propres déclarations par des miracles. L'occasion d'y ajouter ce sceau divin ne devait pas tarder à se présenter.

« Trois jours après, nous dit encore saint Jean [2], il y eut des noces à Cana en Galilée ; la mère de Jésus y était, et il y fut invité lui-même avec ses disciples. »

[1] S. Jean. I, 45-9. — [2] Idem. II, 1 et suiv.

L'absence de saint Joseph, qui ne paraît plus nulle part dans l'Évangile, a fait croire avec raison qu'il était mort auparavant.

Sur la fin du repas, le vin étant venu à manquer, la tendre et compatissante Marie prévit l'embarras où allaient se trouver les époux, et s'adressant à son Fils avec une intention marquée, lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » Jésus la comprit, et, voulant sans doute apprendre à ses parents et à ses disciples que la chair et le sang ne leur donnaient aucun droit sur sa puissance divine, il répondit à sa mère ces paroles qui révélaient le Dieu sous la forme humaine : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi [1]? Mon heure n'est pas encore venue. »

Les hérétiques ont beaucoup abusé de ces mots contre l'auguste Vierge. Mais que peuvent-ils en conclure? Que Marie n'était pas sa mère? Il faudrait détruire pour cela tout le reste de l'Évangile. Qu'il ne l'honorait pas comme telle? Ce serait un blasphème, démenti par son humble soumission pendant trente ans. Ce mot femme, qui nous paraît dur dans notre langue, ne devait pas avoir le même caractère dans celle de la Judée; car le même saint Jean, qui l'emploie ici, le remet dans la bouche du Sauveur en croix, au moment si douloureux et si touchant où Jésus confiait sa mère à son disciple bien-aimé [2]. Enfin, ces terribles expressions n'effrayèrent point tant la sainte mère, puisqu'elle se crut exaucée et que, sans faire aucune instance, elle dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

Il y avait là six grandes urnes de pierre, qui servaient aux purifications, si fréquentes chez les Juifs. Jésus dit :

[1] D'autres ont traduit : « Que vous importe, à vous et à moi? »
[2] S. Jean, XIX, 26.

« Remplissez-les d'eau. » Et ils les remplirent jusqu'au bord. Jésus ajouta : « Puisez maintenant et portez-en au maître du festin. » Celui-ci, qui ne savait rien du miracle (les serviteurs seuls en avaient connaissance), dit à l'époux, après avoir goûté de cette eau changée en vin : « Il est d'usage qu'on serve du vin médiocre à la fin des repas, lorsque les convives ont le gosier échauffé ; mais, pour vous, vous avez gardé le bon vin jusqu'à présent. »

Ce fut le premier miracle public que fit Jésus. « Par là, il fit éclater sa gloire, et ses disciples crurent en lui [1]. »

Certains incrédules de nos jours ont trouvé que Notre-Seigneur s'y prenait mal pour faire ses miracles, et que les témoins dont parle l'Évangile n'étaient pas compétents pour juger de la réalité des faits. Pour eux, il faudrait que le prodige eût lieu dans des conditions données, devant une commission d'académiciens, choisie parmi les plus habiles physiciens et chimistes ; encore serait-il nécessaire que le thaumaturge répétât cinq ou six fois l'expérience sur place. Les honnêtes gens ! Comme Notre-Seigneur ne s'est point astreint à ces formalités et qu'il ne reviendra point pour leur donner cette séance divertissante, ils seront dispensés de croire et surtout de pratiquer ; c'est là ce qu'ils désirent.

Les serviteurs de la noce crurent avoir d'assez bons yeux pour voir que leur eau se trouvait changée en vin, et les convives s'en rapportèrent à leur palais pour croire à la réalité du vin qu'ils buvaient. Le sens commun fut pour le miracle ; il est encore du même côté aujourd'hui.

Nous verrons plus tard combien Notre-Seigneur mul-

[1] S. Jean, II, 11.

tiplia ces faits surnaturels, pour enlever à la malveillance tout prétexte d'incrédulité.

« Dans quel dessein, demande saint Jean Chrysostome, l'Évangile marque-t-il que Jésus-Christ fut appelé aux noces de Cana ? Parce qu'il est des hommes qui accusent le mariage, et d'autres, certains états, d'être autant d'obstacles à la piété. L'exemple de Jésus-Christ répond à tout ; il fut appelé aux noces et il voulut bien s'y rendre. On a donc tort de condamner le mariage et les noces, puisque le Sauveur les a consacrés, non-seulement par sa présence, mais par ses bienfaits, en y changeant l'eau en vin... J'en dis autant des autres professions [1].

« Mais gardons-nous bien, ajoute-t-il, de déshonorer le mariage par des pompes qu'il faut laisser aux enfants du démon. Appelons Jésus-Christ aux noces, comme firent les époux de Cana, en bannissant le démon, les joies profanes, les chansons efféminées, les danses immodestes, les paroles et les divertissements contraires à la bienséance, les bruyantes dissipations, les ris dissolus, une pompe et une vanité peu dignes d'un chrétien, en un mot tout ce dont rougit la pudeur. »

Notre-Seigneur savait que des hérétiques, poussant tout à l'excès, réprouveraient le mariage, et d'autres le célibat ou mieux la virginité ; il voulait approuver l'un et le sanctifier, en l'élevant à la dignité de sacrement, et exalter l'autre comme un état plus parfait, en le gardant pour lui-même et pour les âmes privilégiées.

Après le miracle de Cana, Jésus descendit à Capharnaüm [2], sur le bord de la mer de Galilée, avec sa mère,

[1] Contra Jud. gent. et hæret.

[2] Capharnaüm était une ville populeuse, admirablement située, à l'em-

ses frères [1] et ses disciples; mais ils n'y demeurèrent pas longtemps. Chacun retourna chez soi, et le Sauveur se mit à prêcher aux environs, disant à tous : « Les temps sont accomplis, le royaume de Dieu est proche ; faites pénitence et croyez à l'Évangile [2]. » Ainsi s'accomplissait pour cette contrée la prophétie d'Isaïe : « La terre de Zabulon et la terre de Nephtali voisine de la mer, au delà du Jourdain et dans la Galilée des gentils, ce peuple enfin, qui demeurait dans les ténèbres, a vu une grande lumière ; la lumière a paru à ceux qui demeuraient dans les régions de l'ombre de la mort [3]. » L'ombre de la mort est l'erreur, et la lumière est Jésus-Christ, la vérité suprême, qui est en même temps la vie des âmes. Heureux ceux qui ouvriront les yeux à cette lumière !

bouchure du Jourdain dans le lac de Tibériade. Notre-Seigneur y établit en quelque sorte son domicile ; il y revenait sans cesse après ses courses évangéliques.

[1] Cette expression, qu'on retrouve souvent dans les évangélistes, est inexacte en français par rapport au Sauveur; car il n'avait pas de frères proprement dits, mais seulement des cousins et autres proches parents, qu'on appelait indistinctement ses frères, selon l'usage des Juifs. Les adversaires de la virginité de Marie, qui en ont fait un argument contre elle, n'ont donc prouvé autre chose que leur ignorance et le défaut absolu de bonnes raisons. Tout lecteur qui possède un Nouveau Testament peut voir que les prétendus frères du Sauveur nommés en saint Matthieu, XIII, 55, et en saint Marc, VI, 3, étaient les enfants de Marie, femme de Cléophas et sœur de la sainte Vierge, comme le disent les mêmes évangélistes, XXVII, 56, et XV, 40. On peut voir des exemples semblables dans la Genèse, XIII, 8; XIV, 16; XXIX, 12; Tobie, VII, 4; VIII, 9, et ailleurs. Cet usage existait même chez les païens. Voyez Tacite, *Annales*, III, 38; Quinte-Curce, VI, 10; Xénophon, *Cyrop.*, l. 1, c. V, 4, et autres.

[2] S. Marc, I, 15. — [3] Isaïe, IX.

DES MIRACLES.

Notre-Seigneur vient de faire son premier miracle, et il en fera une multitude d'autres. C'est ainsi qu'il prouve sa mission divine. Les miracles, en effet, sont des lettres authentiques qui accréditent auprès des peuples un ambassadeur du grand Roi. Est-il une marque plus certaine et plus éclatante d'une autorité reçue d'en haut, que ce pouvoir surnaturel de suspendre les lois de la nature et d'opérer des prodiges surpassant les forces de tout être créé? Aussi le bon sens des peuples ne s'y trompe point. Les hommes les plus incrédules reconnaissent à l'instant même le doigt de Dieu.

Si quelqu'un se présente de la part du Roi suprême et vient nous dire : « En témoignage de la vérité de mes paroles, je vais opérer des prodiges qui ne peuvent être faits que par la vertu du Tout-Puissant; je vais transformer les substances, commander aux vents et à la mer, guérir les maladies par un mot ou un signe, ressusciter les morts, mourir enfin et me ressusciter moi-même; à ces signes, reconnaissez le Fils de Dieu, » et s'il exécute ces magnifiques promesses, le doute n'est plus possible : Dieu nous parle par cet homme; car il ne prête pas sa puissance aux imposteurs.

Ici, les incrédules, panthéistes et rationalistes, nous arrêtent en souriant : « Dieu, nous disent-ils, peut-il donc faire des miracles? » Pourquoi ne le pourrait-il pas?

M. Havet, que vante tant M. Sainte-Beuve et qui admire tant M. Renan, repousse avec indignation, « comme une sup-

position inacceptable, celle que le *surnaturel* soit seulement possible. » Il pose en principe absolu, avec tous ses amis de l'école critique, « l'impossibilité et le *néant essentiel du miracle,* l'indéfectibilité des lois naturelles, etc.[1]. » — Faut-il s'en étonner? Ces messieurs professent au fond l'athéisme; ils nient l'existence de tout agent surnaturel dans le monde, et ils ne veulent pas même raisonner avec ceux qui croient à quelque puissance supérieure à l'homme : « Entre ceux qui admettent le surnaturel et le miracle, dit pour eux M. Sainte-Beuve, et ceux qui ne l'admettent pas, il n'y a point à discuter ; c'est à prendre ou à laisser. » — « Le surnaturel, c'est l'imaginaire, dit encore M. Havet, tout ce qui n'est pas dans la nature n'est rien et ne saurait être compté pour rien, si ce n'est pour une *idée*[2]. » — M. Littré exclut aussi tout ce qui porte le nom de dieux, d'anges, de démons, de providence; « car il n'y a, dans la marche des choses, dit-il, aucune trace de miracle et de gouvernement d'en haut[3]. » — « Les sciences supposent, dit à son tour M. Renan, qu'aucun agent *surnaturel* ne vient *troubler* la marche de l'humanité; que cette marche est la résultante immédiate de la liberté qui est dans l'homme et de la fatalité qui est dans la nature[4]. »

Ainsi, point d'*agent surnaturel*, *point d'ange*, *point d'être supérieur à l'homme*[5], *point de Dieu*, et par conséquent jamais de miracle, ni d'intervention divine quelconque dans le monde. Telle est la théorie de ces messieurs. Mais où sont leurs raisons et leurs preuves?

Ils n'ont pas l'habitude d'en donner; c'est à prendre ou à laisser *a priori*. Que faire avec de pareils logiciens? Nous ne voyons rien de mieux que de les renvoyer à Jean-Jacques Rousseau, leur frère en sophistique.

Il se demande : « Dieu peut-il faire des miracles? c'est-à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a établies? Cette question, sérieusement traitée, serait impie, si elle n'était absurde; ce

[1] Revue des Deux-Mondes, 1er août 1863. — [2] Id. — [3] Conserv. et Posit. — [4] Explications, p. 24. — [5] Id.

serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement, que de le punir, il suffirait de l'enfermer. Mais aussi quel homme a jamais nié que Dieu pût faire des miracles? » (J.-J. Rousseau, *Lettre III*e *de la Montagne.*) Je laisse à MM. Havet, Renan, Littré, Schérer, Sainte-Beuve, etc., le soin de lui répondre.

Le propre des sophistes est de se contredire à tout propos. Ce même Rousseau, un instant après, ne craint pas d'affirmer que les miracles sont bons seulement pour le peuple, mais insuffisants pour les hommes instruits. « Il y a pourtant, avoue-t-il, des choses qui m'étonneraient fort, si j'en étais le témoin... (par exemple, la résurrection d'un mort). Au reste, quelque frappant que pût paraître un pareil spectacle, je ne voudrais pour rien au monde en être témoin; car que sais-je ce qu'il pourrait en arriver? Au lieu de me rendre crédule, j'aurais grand'peur qu'il ne me rendît que fou. »

Pascal n'avait-il pas raison de dire de ces gens-là, j'entends des incrédules volontaires et opiniâtres : « Les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner? » (*Pensées.*) Ils trouveront toujours des raisons pour ne pas croire. Notre-Seigneur les connaissait bien, quand il faisait répondre au mauvais riche par Abraham : « Lors même qu'un mort reviendrait de l'autre monde pour leur dire ce qui s'y passe, ils n'y croiraient pas. » Ils lui feraient des objections, ils l'accuseraient d'être un imposteur et un mauvais plaisant, ils le livreraient à la risée publique, et le pauvre homme en serait pour ses frais de résurrection.

Il faut lire de ses yeux l'interprétation donnée des miracles de l'Évangile par les rationalistes allemands, tels que Strauss, Paulus, Venturini et autres; on ne croirait pas que des hommes de quelque valeur intellectuelle pussent débiter de pareilles fadaises. Citons-en quelques exemples. Pour ces graves docteurs, les anges qui apparurent aux bergers, dans la nuit de Noël, furent simplement des feux follets ou des messagers portant des torches, et les chants de gloire n'é-

taient que leurs cris de joie. Quant à l'étoile des Mages, ce dut être une comète[1]. Qu'y a-t-il de miraculeux en tout cela ?

Au baptême de Notre-Seigneur, la prétendue manifestation de la Trinité se réduit sous leur plume à l'apparition d'un éclair dans un nuage, au moment où passait un pigeon[2]. Durant la tentation qui suivit son baptême, ce ne fut pas le démon qui lui apparut, mais un malin pharisien qui essaya de le séduire[3]. Sa transfiguration ne fut qu'une extase de sa part et un rêve de la part de ses disciples[4]. Il ne marcha pas sur l'eau, mais sur le bord de l'eau, dit le Dr Paulus, et les pêches miraculeuses venaient de la connaissance qu'il avait des endroits poissonneux[5]. La double drachme trouvée par saint Pierre dans la bouche d'un poisson n'est autre que le prix de ce poisson vendu au marché[6]. Avec cette facilité d'interprétation, sans tenir aucun compte des textes et des circonstances, on n'est jamais embarrassé.

Quant au miracle de Cana, qui fut fait pour égayer une noce de village, dit M. Renan, disciple de ces messieurs[7], c'est à leurs yeux une vraie plaisanterie ; Notre-Seigneur avait apporté en cachette d'excellent vin, qu'il donna à la fin du repas[8]. Voilà tout le miracle. Ne dirait-on pas que ces sophistes étaient compères du tour prétendu, et qu'ils l'ont vu jouer de leurs yeux? Quelle effronterie !

M. Renan, qui a reproduit une partie de ces niaiseries et qui a nié aussi dans ses publications la possibilité des miracles, se borne à dire dans la Vie de Jésus qu'on n'en a jamais constaté un seul. Voici, d'ailleurs, les conditions qu'il exigerait du ciel pour reconnaître une action surnaturelle : « Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties assez

[1] Paulus, t. I, § 2, 10 et 12 ; Strauss, t. I, § 34 ; Bahrdt, Venturini, etc. — [2] Paulus, t. I, § 17 ; Strauss, t. I, § 48. — [3] Venturini, cité par Strauss. — [4] Paulus, t. II, § 80 ; Strauss, t. II, § 103. — [5] Paulus, t. I, § 25 ; Strauss, t. I, § 69. — [6] Paulus, id. — [7] Vie de Jésus, p. 188. — [8] Strauss, t. II, § 100.

sérieuses pour être discuté, qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort, que ferait-on? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique, serait nommée. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, réglerait tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute. Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise.

« Cependant, comme une expérience peut toujours pouvoir se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois, et que dans l'ordre des miracles il ne peut être question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre milieu. Si chaque fois le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels, la seconde, c'est que le pouvoir de les reproduire appartient ou est délégué à certaines personnes. Mais qui ne voit que jamais miracle ne s'est passé dans ces conditions-là[1] ? »

Jamais, en effet, Dieu ne s'est astreint à ces formalités, et nous regardons comme peu probable qu'il s'y astreigne jamais. En conséquence, l'incrédulité de M. Renan ne sera point troublée. Du reste, l'habile raisonneur ne s'est point trop engagé ; le cas échéant, il ne serait tenu qu'à deux choses par ses propres paroles : la première, à confesser « qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels, » et la seconde, « que le pouvoir de les reproduire appartient à certaines personnes. » Cela dit, il se frotterait les mains et s'en irait jouir des profits que lui a valus son roman sur la vie de Jésus. Mais revenir de son apostasie, non! Il est trop tôt, ou peut-être trop tard.

[1] Vie de Jésus, p. 51 et 52

Loin de nous la pensée de dire qu'il faille accueillir tous les miracles aveuglément et sans contrôle sérieux. Ce serait ouvrir la porte à toutes les jongleries. Mais les miracles de Notre-Seigneur n'étaient-ils pas assez éclatants, assez publics et assez multipliés pour écarter tout soupçon d'imposture? Voici, par exemple, le Sauveur qui arrive dans une ville : on lui amène des centaines de malades, dont chaque famille connaît parfaitement l'état. Il s'avance, étend les mains, prononce quelques paroles, et les voilà guéris sous les yeux de la foule. La supercherie est-elle possible? Faut-il amener des physiciens et des chimistes pour constater que les malades étaient sincères et pour autoriser les nombreux témoins à confesser le prodige? Vainement M. Renan, s'il eût été là, aurait essayé de faire accepter ses doutes; les acclamations de la multitude auraient couvert sa voix.

Je suppose encore un père de famille, M. Renan par exemple, ayant sa fille à l'agonie : cédant à sa propre tendresse, non moins qu'aux sollicitations de son épouse, de ses autres enfants et de ses serviteurs, il va trouver un thaumaturge célèbre. Il réussit à l'amener dans sa maison. Mais, hélas! en arrivant, il trouve tout le monde en deuil; on lui dit que sa fille est morte la veille. Un torrent de larmes s'échappe de ses yeux, il regarde l'homme de Dieu... Celui-ci lui dit avec émotion : Ayez confiance, votre fille vivra. Puis il se fait conduire au lit de la défunte, la prend par la main et s'écrie : Jeune fille, au nom de Dieu, je vous l'ordonne, levez-vous. O surprise! ô bonheur! elle se lève, elle est ressuscitée. Que fera M. Renan? Résistera-t-il à l'évidence? Enverra-t-il chercher un médecin et des académiciens? Doutera-t-il? Je ne puis le croire.

Les miracles de Jésus-Christ étaient faits avec si peu de mystère et tant d'imprévu, qu'il ne venait à personne l'idée de les révoquer en doute. Ses plus implacables ennemis se contentèrent de les attribuer à des secrets magiques, que Jésus aurait appris des Égyptiens, ou bien à la puissance

usurpée du nom de Jéhovah, qu'il aurait dérobé dans le temple ; cette dernière explication fut consignée dans le Talmud.

Les païens eux-mêmes, comme Celse, Porphyre et Julien l'Apostat, qui ne manquaient ni de savoir ni de méchanceté, et qui ont fait tant d'efforts pour étouffer le christianisme au berceau, ne se sont jamais avisés de nier la réalité des miracles du Sauveur et de ses apôtres, mais ils les ont attribués ouvertement à la magie.

Il était réservé à nos philosophes modernes, qui n'ont plus à craindre le démenti des contemporains, si ce n'est par l'histoire, de pousser l'audace jusqu'à nier des faits jugés incontestables par les adversaires les plus habiles et les plus déclarés de la nouvelle doctrine.

CHAPITRE V

Disciples : Pierre et André, Jacques et Jean, et Nicodème.
Vendeurs chassés du temple.
Emprisonnement de saint Jean-Baptiste.

Le Sauveur avait déjà des disciples, qui l'écoutaient avec admiration et qui se glorifiaient de l'avoir pour maître; mais ils ne demeuraient pas habituellement avec lui et n'avaient pas encore tout quitté pour le suivre.

Il jugea que le temps était venu de s'en attacher plus particulièrement quelques-uns, afin de les emmener avec lui dans ses courses apostoliques. Comme il séjournait à Capharnaüm, ville située à l'embouchure du Jourdain dans la mer de Galilée ou de Tibériade, il était en relation continuelle avec les pêcheurs de la côte. Chose étonnante, que la sagesse humaine n'expliquera jamais! Ce fut parmi ces pauvres pêcheurs qu'il résolut de choisir ses premiers apôtres, c'est-à-dire les hommes qu'il destinait à convertir le monde païen. Aux yeux de la prudence ordinaire, n'était-ce pas une présomptueuse folie? Quel philosophe s'avisera jamais, s'il veut fonder

une nouvelle école, de prendre pour instruments les plus ignorants et les plus incapables des hommes? Il cherchera, tout au contraire, de hautes influences, il essaiera de gagner à sa doctrine des hommes intelligents, habiles, riches et puissants. Et que serait-ce encore que tout cela pour réformer le monde? Mais le Fils de Dieu voulait faire l'impossible, pour montrer à tous les siècles que l'établissement du christianisme serait l'œuvre de Dieu seul et non celle des hommes.

Voici ce que raconte saint Marc, le plus concis des évangélistes : « Jésus passait le long de la mer de Galilée, lorsqu'il vit Simon et André, son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer (car ils étaient pêcheurs); et il leur dit : Suivez-moi, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. De là, s'étant un peu avancé, il vit Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, qui étaient aussi dans une barque, occupés à accommoder leurs filets; et au même instant il les appela [1]. »

Saint Luc ajoute une circonstance grave, qui dut contribuer puissamment à déterminer ces pêcheurs : c'est un nouveau miracle.

La foule se pressait tellement autour du Sauveur, sur le rivage, qu'il en était accablé et qu'il crut nécessaire de monter dans une barque, pour se faire entendre de là plus aisément. Il choisit celle de Simon et le pria de s'éloigner un peu de terre; puis s'étant assis, il instruisit le peuple, qui l'écoutait avidement.

Quand il eut fini son discours, il dit à Simon : « Menez-nous en pleine mer, et jetez vos filets pour pêcher. — Maître, lui répondit Simon, nous avons travaillé

[1] S. Marc, I, 16-20.

E. Flamande



Rubens pinx. *Baudran sculp.*

LA PÊCHE MIRACULEUSE

toute la nuit, et nous n'avons rien pris. Cependant, puisque vous me le dites, je jetterai le filet. »

Simon et ses aides l'ayant fait sur sa parole, les filets se trouvèrent remplis d'une si grande quantité de poissons, qu'ils menaçaient de se rompre et qu'on manquait de bras pour les soulever dans la barque. Les pêcheurs firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir les aider promptement, et, grâce à leur secours, ils purent retirer leurs filets avec la multitude de poissons qui s'y trouvaient pris. Ils en remplirent tellement les deux barques qu'elles étaient près de couler à fond, tant elles étaient chargées. A cette vue, Simon, cédant à un sentiment de respect et d'effroi, se jeta aux pieds de Jésus et lui dit avec une vive émotion : « Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. » Ses compagnons, ainsi que Jacques et Jean, fils de Zébédée, étaient pareillement épouvantés de cette manifestation de la puissance suprême. Jésus les rassura, en répondant à Simon ces paroles qui s'adressaient aussi aux fils de Zébédée, dont le plus jeune devait être son disciple bien-aimé : « N'ayez point peur ; désormais ce seront des hommes que vous prendrez [1]. » Alors, ajoute l'évangéliste, ils tirèrent leur barque à terre et abandonnèrent tout pour le suivre. Ils étaient quatre, Simon, qu'il avait déjà surnommé Pierre, et André, son frère, puis Jacques et Jean, qui étaient frères eux-mêmes.

Jésus devait bientôt porter à douze le nombre de ses apôtres, c'est-à-dire de ceux qui avaient été choisis dans les conseils de la Providence pour l'accompagner en tous lieux durant les années de sa prédication et pour rece-

[1] S. Luc, v, 1-11

voir de lui le souverain sacerdoce, avec la mission de fonder partout des Églises, sous l'autorité suprême de Pierre, son vicaire. De nombreux disciples allaient se joindre à eux et les aider à répandre la bonne nouvelle ; il est question dans l'Évangile de soixante-douze qui paraissent avoir été plus spécialement agréés et autorisés par le Sauveur pour cette sainte collaboration. Beaucoup d'autres sans doute les encouragèrent par leur sympathie et leurs vœux, mais sans prendre une part aussi active à cette grande œuvre de la régénération.

Des chronologistes, pour accorder l'Évangile de saint Jean avec les autres, ont cru nécessaire de placer ici le premier voyage de Notre-Seigneur à Jérusalem après son baptême. Il s'y rendait pour célébrer la Pâque et pour commencer à s'y faire connaître. Indigné de la conduite des marchands qui osaient s'établir dans une des enceintes réservées du temple, il les en chassa une première fois, selon ces interprètes ; et, cet acte de vigueur ne les ayant pas corrigés, il dut recommencer dans une circonstance toute semblable, quelque temps avant sa passion. Voici comment saint Jean raconte le fait.

Il y avait là des marchands de bœufs, de moutons et de pigeons, destinés vraisemblablement aux sacrifices, et des changeurs assis à leurs bureaux. Jésus fit comme un fouet de petites cordes, et, prenant une autorité qui leur imposait, il les chassa de l'enceinte sacrée avec leurs moutons et leurs bœufs, renversant les tables et l'argent des changeurs ; mais il se borna à dire aux vendeurs de colombes : « Otez cela d'ici et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. » Ses disciples se

Éc Française



Colombel pinx *Baudran sculp*

JÉSUS CHASSANT LES MARCHANDS DU TEMPLE

Imp A Salmon Paris

souvinrent qu'il était écrit : « Le zèle de votre maison m'a dévoré. » Les Juifs étaient stupéfaits de cette hardiesse : « Quel miracle faites-vous donc, lui dirent-ils, pour vous autoriser à procéder ainsi? — Detruisez ce temple, répondit-il, et je le rebâtirai dans trois jours. — Quoi! répliquèrent-ils, on a mis quarante-six ans à bâtir ce temple, et vous le reconstruirez dans trois jours! » Il voulait parler du temple de son corps; mais ses disciples eux-mêmes ne le comprirent qu'après sa résurrection.

Saint Jean conclut [1], sans aucun détail, que le Sauveur se fit beaucoup d'adhérents à Jérusalem par les prodiges qu'il opérait; mais il ne se fiait pas néanmoins à eux, parce qu'il connaissait le fond des cœurs et l'inconstance humaine.

Parmi ceux qui furent sincères et fidèles, mais timides, il faut compter Nicodème, le plus illustre par son rang et par le témoignage de l'Évangile. Frappé de la haute sagesse qui éclatait dans les discours de Jésus, et surtout des miracles qu'il opérait à l'appui de ses paroles, il avait reconnu le doigt de Dieu et résolu de se soumettre à un enseignement si bien autorisé du ciel. Mais aucun des princes, des grands et des savants ne s'était encore déclaré pour le nouveau prophète, qui manifestait d'ailleurs une préférence marquée pour les petits et les pauvres; et déjà l'orgueil, la jalousie, l'esprit de contradiction, enfin les mauvaises passions soulevaient contre lui une opposition assez violente. Les esprits étaient divisés. Or, Nicodème était pharisien et prince des Juifs, nous dit saint Jean [2]. Il jugea prudent de ne

[1] S. Jean, II, 23. — [2] S. Jean, III, 1.

faire aucune démarche publique qui pût le compromettre aux yeux des autres pharisiens.

Il vint trouver Jésus la nuit et lui dit : « Maître, nous savons que vous êtes un docteur envoyé de Dieu ; car nul ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. »

Le Sauveur, voyant qu'il avait un cœur droit et un esprit cultivé, lui exposa brièvement tout le plan du christianisme, en commençant par le baptême et par le mystère fondamental de la sainte Trinité, dont les Juifs les plus érudits n'avaient qu'une idée très-imparfaite. « En vérité, en vérité, lui dit-il du ton le plus affirmatif, nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu, s'il ne naît une seconde fois. » Nicodème paraissant fort surpris de ce langage et ne concevant pas comment cette seconde naissance pourrait s'effectuer, Jésus compléta sa pensée en répétant cette espèce de serment qui convenait si bien à l'éternelle Vérité s'affirmant elle-même : « En vérité, en vérité, je vous le dis, nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit Saint. Car ce qui est né de la chair est chair, il n'y a de spirituel que ce qui est né de l'Esprit. » Puis il essaie de lui faire comprendre que l'Esprit, dont les opérations mystérieuses éclatent partout, saura bien accomplir cette nouvelle merveille.

Nicodème voudrait une explication plus complète du mystère et la demande : « Comment cela peut-il se faire ? » Mais le Sauveur ne juge pas à propos de lui en découvrir davantage ; il veut être cru sur parole, et il en a le droit ; car ses miracles prouvent qu'il parle au nom de son Père et qu'il ne saurait tromper : « En vérité, répète-t-il, en vérité, je vous le dis ; nous parlons de ce

que nous savons et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu, et vous ne recevez point notre témoignage. Si vous ne me croyez pas lorsque je parle le langage de la terre, comment me croirez-vous lorsque je vous parlerai le langage du ciel? Personne n'est monté au ciel, que celui qui en est descendu, c'est-à-dire le Fils de l'homme, qui est du ciel. »

N'est-il pas évident que l'Être infini renferme des mystères impénétrables pour l'intelligence humaine, qui est bornée? Il faudrait anéantir les bases mêmes de la métaphysique, si l'on soutenait que le fini peut comprendre parfaitement l'infini. D'une autre part, l'expérience ne constate-t-elle pas outre mesure que la nature elle-même, au milieu de laquelle nous vivons, renferme partout des mystères, ou mieux, pour employer les expressions d'un célèbre philosophe, que nous ne connaissons *le tout de rien du tout?* Après cela, faut-il s'étonner que le Fils de Dieu n'explique pas à Nicodème les opérations du Saint-Esprit et qu'il exige néanmoins la foi à ses paroles? Le Verbe divin savait ce qu'il disait et pouvait imposer à une créature ignorante des principes au-dessus de sa portée.

Il paraît que le docile pharisien le comprit; car il ne répliqua plus rien. Et Notre-Seigneur, passant outre, lui apprit comment le monde allait être racheté : « De même que le serpent d'airain fut élevé par Moïse dans le désert (pour guérir la blessure mortelle des serpents de feu), de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé en l'air, pour que quiconque croira en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu a aimé le monde jusqu'à donner son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais

qu'il ait la vie éternelle. » Voilà le mystère de la Rédemption.

La foi en Jésus-Christ est tellement nécessaire que personne ne peut plus être justifié sans elle ; et cependant la malice des hommes s'arme déjà de coupables prétextes contre le Sauveur. « Celui qui ne croit point en lui, ajoute-t-il, est déjà condamné, parce qu'il n'a pas foi au nom du Fils unique de Dieu. Or, la cause de cette condamnation, c'est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs actions étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient point à la lumière, de peur d'être repris de ses œuvres; mais celui qui se conduit par la vérité vient à la lumière, afin que ses actions paraissent, parce qu'elles sont faites selon Dieu [1]. »

Tel est le premier discours doctrinal de Notre-Seigneur ou du moins le premier que les évangélistes nous aient conservé. Il expose les bases du christianisme : on y voit paraître les noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit; le Père envoie son Fils et le sacrifie ; le Fils se laissera mettre en croix pour racheter les hommes; nul ne sera sauvé que par lui et à la condition de renaître dans les eaux du baptême [2]. Nicodème retint dans son cœur ces

[1] S. Jean, III, 1-21.

[2] Après avoir lu ce discours de Notre-Seigneur, que direz-vous des deux assertions suivantes de M. Renan?

« On chercherait vainement dans l'Évangile une proposition théologique. » (*Vie de Jésus*, p. 225.) Nous ne sommes qu'au 5e chapitre, et déjà en voici d'assez graves et d'assez bien formulées.

« Pour Jésus, le baptême n'a qu'une importance secondaire. » (*Idem.*) Nous venons de lire dans le texte sacré : « En vérité, en vérité je vous le dis, quiconque ne renaîtra de l'eau et du Saint-Esprit n'entrera point dans le royaume des cieux. » Ceci nous paraît d'une importance majeure. Peut-être M. Renan ne tient-il pas beaucoup au royaume des cieux;

précieuses paroles et demeura secrètement fidèle à Jésus-Christ; s'il eut le tort de ne pas prendre hautement son parti, il répara sa faute après la mort du Sauveur, en se déclarant ouvertement son disciple et en apportant sur le Calvaire les aromates qui servirent à sa sépulture.

Combien d'hommes ont la faiblesse de cet Israélite et ne montreront peut-être jamais son courage! Esclaves d'un lâche respect humain ou d'intérêts grossiers, ils n'osent avouer leur foi et encore moins la défendre, quand elle est sottement attaquée par des incrédules ou des libertins. Que dis-je? On en voit qui rougissent bassement de leurs croyances et qui se joignent hypocritement aux agresseurs, pour faire les esprits forts. Quelle force, grand Dieu! N'est-ce pas le dernier degré de la faiblesse? A quel abaissement plus profond pourrait descendre la dignité humaine?

Nulle part cette espèce d'hypocrites n'est plus commune que dans les palais des rois et des princes. L'ambition leur fait prendre toutes les couleurs du caméléon. Malheur aux peuples qui reçoivent pour gouverneurs de tels parvenus! Car ces gens-là n'étaient bons qu'à être des chefs d'esclaves, des eunuques ou des histrions.

Tous pourtant ne sont pas méchants; au fond du cœur, quelques-uns aiment la religion. Peut-être même pleureraient-ils à ses funérailles, si elle pouvait mourir. Mais combien d'entre eux n'auraient pas le courage d'exposer leur vie pour elle? Je n'ose le dire. Ne trouverait-on point dans leurs rangs de misérables apostats qui, pour garder leurs places, brûleraient de l'encens sur l'autel de la Fortune, de la Raison ou de Vénus?

mais, si c'est pour lui une affaire secondaire, nous sommes pour nous d'un avis bien différent.

Heureusement l'Église est consolée de ces lâchetés par des exemples sublimes de fidélité et de dévouement, comme le fut Notre-Seigneur par l'héroïsme de Jean-Baptiste. Le saint Précurseur prenait hautement sa défense, même contre la jalousie de ses propres disciples; s'humiliant lui-même avec une abnégation non moins admirable, il disait : « Ce n'est point moi qui suis le Christ, mais je suis envoyé devant lui... Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous; il raconte ce qu'il a vu et entendu, et l'on ne reçoit point son témoignage. Cependant il dit les mêmes choses que Dieu, qui lui communique son Esprit sans mesure. Car le Père aime le Fils, et il lui a remis toutes choses entre les mains. Celui donc qui croit au Fils possède la vie éternelle, mais celui qui refuse de croire au Fils sera privé de cette vie, et la colère de Dieu demeurera sur sa tête [1].

Ces paroles hardies et décisives mettaient les pharisiens en fureur et leur faisaient souhaiter la ruine du prophète. Une circonstance inattendue allait leur donner cette satisfaction.

Hérode le tétrarque avait enlevé la femme de son frère pour en faire son épouse, au grand scandale des peuples. Jean-Baptiste, que l'esprit de Dieu animait, ne resta point muet devant un pareil crime; il n'était pas courtisan, il ne craignait pas plus la colère des grands, quand le devoir parlait, qu'il ne désirait leur faveur. Jusque-là, il n'avait demandé aux rois que la permission de respirer l'air du désert ou des rives du Jourdain; mais il avait à remplir maintenant une mission périlleuse, celle de porter les ordres de Dieu à un tyran pas-

[1] S. Jean, III.

sionné. Ce n'était plus le roi David recevant respectueusement le prophète Nathan ; c'était un libertin sans foi, nullement disposé à supporter une réprimande. Jean ne recula pas. Mais pour toute réponse, le tétrarque le fit jeter en prison ; c'est ainsi que les princes méchants et corrompus réparent leurs fautes.

Notre-Seigneur apprit l'emprisonnement de son Précurseur ; ce fut une nouvelle raison pour lui de quitter la Judée et de retourner en Galilée.

LES ADVERSAIRES DU SAUVEUR.

Le saint vieillard Siméon était inspiré de Dieu quand il avait prédit que le Sauveur serait en butte à la contradiction et que cet Enfant de bénédiction, venu du ciel pour le salut d'Israël, deviendrait une occasion de ruine pour un grand nombre, par l'effet de leur malice. A peine eut-il fait quelques miracles, prêché la vraie doctrine du ciel et attiré à lui quelques disciples, que la jalousie, l'orgueil, l'ambition froissée, les opinions divergentes et inconciliables, enfin l'esprit de contradiction sous ses mille formes, dressèrent la tête et semèrent la discorde.

Jésus n'est encore qu'au début de sa carrière apostolique, et déjà des adversaires redoutables et des obstacles terribles commencent à surgir. En premier lieu, les pharisiens, jaloux de l'autorité sur le peuple, s'émeuvent de voir paraître un prophète qui n'est pas sorti de leurs rangs et qui ne semble pas goûter leur rigorisme hypocrite. Cette secte orgueilleuse, composée de docteurs, de princes et de savants, s'arroge le monopole des vraies traditions, quoiqu'elle y mêle souvent des erreurs ; elle se pose en interprète de la loi, et ne voit en dehors d'elle que des pécheurs et des profanes. Elle affecte de se séparer du reste des hommes (on prétend même que son nom vient d'un mot hébreu signifiant *séparer*) et se montre beaucoup plus occupée de sa propre gloire que de celle de Dieu. Ne voit-on pas du premier coup d'œil que de tels hommes vont opposer au Sauveur une résistance opiniâtre ?

Ils avaient pour principaux adversaires les sadducéens, autre secte moins active et moins honorée, mais qui devait se montrer très-hostile à l'Évangile, à cause de son sensualisme théorique et pratique. Elle admettait une partie des livres saints, mais elle se réservait le droit personnel de les interpréter, sans tenir aucun compte des traditions. Les sadducéens étaient les épicuriens du judaïsme; ils ne voyaient en Dieu qu'un Être suprême indifférent aux actions des hommes, et ils ne croyaient ni aux esprits créés, ni à l'immortalité de l'âme, ni par conséquent aux récompenses et aux peines d'une autre vie. La plupart étaient des riches matérialistes, qui n'aspiraient qu'aux jouissances sensuelles et qui n'avaient aucune disposition à faire pénitence.

Le trop fameux Renan, qui ne doute de rien, excepté des vérités révélées, nous déclare avec aplomb que « les pharisiens étaient les vrais juifs » ; puis, vingt pages plus loin, il affirme dans les mêmes termes que « les sadducéens étaient les vrais juifs[1]. » Lequel faut-il croire? Nous savons que pour Hégel et ses disciples, le oui et le non sont identiques; mais le public n'est pas tenu de faire acte de folie, il veut choisir entre deux assertions contradictoires.

Nous savons, par des érudits plus dignes de foi, que le peuple estimait peu les sadducéens; mais il honorait les pharisiens, qui lui en imposaient par leur affectation de sainteté et par leur fidélité aux vraies croyances. Il était d'autant plus attaché à ses usages, à ses cérémonies sacrées, à ses traditions de toute sorte, qu'il avait la juste prétention d'être le peuple de Dieu et qu'il méprisait profondément tout ce qui venait du dehors ou ne s'accordait pas avec ses idées. Les pharisiens se plaisaient à l'enchaîner dans un cercle étroit et à le circonvenir par des discours flatteurs.

Ils espéraient et répétaient que le Messie, législateur et conquérant, adopterait toutes leurs doctrines, qu'il relèverait

[1] Vie de Jésus, pages 327 et 347.

les cérémonies du culte, qu'il propagerait leurs opinions par la force des armes, qu'il assujettirait toutes les nations à la ville de Jérusalem, et que tout naturellement les Juifs de leur parti seraient ses ministres, ses généraux d'armée, ses docteurs et ses favoris. Car ils ne rêvaient qu'un empire temporel et ne se doutaient pas du vrai sens des prophéties ; les Juifs actuels sont encore dans la même erreur.

Jugez donc comment ils durent accueillir un homme nouveau, qui sortait des derniers rangs du peuple, qui parlait de trois personnes en Dieu, qui exigeait la foi à des mystères, qui posait des conditions à la possession du royaume des cieux, qui déclarait être lui seul la voie, la vérité et la vie, qui annonçait la fin des cérémonies légales, qui ne respectait pas le sabbat à la façon des pharisiens, qui prêchait une morale austère et une sainteté intérieure, qui ne parlait ni de conquêtes ni de triomphes temporels, mais de combats contre la concupiscence et de victoires contre les ennemis du salut, qui voyait de l'hypocrisie dans les princes et des erreurs dans l'enseignement des docteurs, qui semblait enfin vouloir mettre tout à neuf et établir une religion de son fait. C'en était trop pour les partisans de l'ancienne loi qu'on crut attaquée, pour les beaux esprits de l'époque qui se crurent outragés, et pour un peuple susceptible à l'excès, qui traitait de sacrilége la plus légère atteinte à ses usages religieux.

Voilà ce que ne considèrent point assez les esprits superficiels qui s'étonnent de l'opposition faite à Jésus-Christ. Ce christianisme, qui nous semble aujourd'hui si sublime et si parfait, apparaissait alors comme une nouveauté coupable et une audacieuse rébellion à ces hommes arrogants, qui se regardaient comme chargés exclusivement des intérêts du Dieu d'Israël. Un peu plus tard, le paganisme allait se lever aussi pour la défense de ses dieux, de ses superstitions ridicules et de ses mystères impurs. Et partout des échafauds allaient être dressés et des bûchers allumés pour les prédicateurs de l'Évangile ; leurs miracles mêmes ne les sauveront pas.

Voilà ce que l'histoire a constaté et ce qu'on ne pourra jamais effacer des annales sanglantes de cette époque : le sang chrétien a coulé partout, et c'est lui qui a régénéré le vieux monde.

Vainement les idéologues de l'incrédulité essayent d'en détourner l'attention des hommes ignorants et légers, en leur disant, pour amoindrir la gloire du christianisme : « Le monde était prêt pour le recevoir ; le judaïsme expirait et le paganisme s'évanouissait dans la corruption. » Ce sont là de gros mensonges historiques.

Où donc ont-ils vu que le judaïsme expirait ? Les pharisiens y avaient introduit des traditions erronées, mais ils ne l'avaient rendu que plus vivace et plus opiniâtre en le passionnant par des idées humaines ; et Jésus-Christ, qui voulait le réformer, rencontrait tous les obstacles que l'orgueil et le fanatisme peuvent opposer à la vérité. Expliquez donc autrement leur résistance violente et sanguinaire ! N'est-elle pas allée jusqu'à donner la mort à leur divin contradicteur ? « Le judaïsme expirait ? » Mais il n'est pas même mort avec la ruine de Jérusalem et la dispersion inouïe de ce malheureux peuple. Allez donc, habiles philosophes, arracher aux Juifs actuels ce qui leur reste de leurs anciennes croyances ; vous n'y réussirez jamais.

« Le paganisme s'éteignait dans la corruption ? » Vous vous trompez encore. La corruption était la vie du paganisme, comme le fumier est l'engrais et le stimulant d'une végétation vigoureuse. Cette religion, qui allait si bien aux passions et qui se prêtait à tous les caprices de la chair, du cœur et de l'esprit, convenait trop bien à la race humaine dégradée, pour en être jamais rejetée par dégoût. La corruption ne saurait être le chemin de la vertu, ni la dégradation l'échelle du christianisme. Il peut arriver qu'un chrétien soit réveillé de sa léthargie par une chute profonde ; mais une nation corrompue par le paganisme n'a point en elle-même d'instincts assez nobles, pour goûter des dogmes qui con-

fondent sa raison et pour aimer des vertus qui contrarient tous ses penchants.

Encore une fois, l'histoire n'est-elle pas là pour constater la résistance opiniâtre et désespérée des vieilles religions? On ne peut pas nier des faits éclatants comme le soleil; ils sont burinés dans les annales de tous les peuples.

Non, le christianisme n'a point eu et n'aura jamais la paix avec les passions humaines. Aujourd'hui qu'il a éclairé et transformé le monde, cessent-elles de lui faire la guerre? Leur acharnement a-t-il changé, si ce n'est dans la forme? Expliquez-nous le mystère des attaques incessantes et si variées des journalistes, des idéologues, des romanciers et des romancières. Il y a des écrivains, de l'un et de l'autre sexe, qui poursuivent sous toutes les formes et par tous les moyens les dogmes et les pratiques de cette religion, à laquelle ils doivent leurs lumières et le peu de vertu dont ils s'honorent. Des démons incarnés sur notre pauvre terre ne seraient ni plus acharnés, ni plus perfides, ni plus habiles, pour glisser leurs poisons dans les cœurs et pour y détruire la foi chrétienne. C'est au point que la raison toute seule ne s'explique pas cette perversion du sens humain. Mais les prédictions de Jésus-Christ ont donné d'avance le mot de l'énigme : c'est la continuation de la lutte implacable du bien et du mal.



Albane pinx. *Baudran sculp.*

LA SAMARITAINE

CHAPITRE VI

La Samaritaine.

Il avait été déterminé par la Sagesse divine, dit Bossuet, que le Messie ne prêcherait que dans la Terre-Sainte et aux Israélites. Toute cette terre s'appelait Judée; mais, dans cette Judée, il y avait la partie où était Jérusalem, qui s'appelait Judée d'une façon toute particulière, et il y avait aussi la Galilée, qui était le royaume d'Hérode. Jésus devait aller partout et éclairer tout ce pays de sa doctrine, de ses miracles et de ses exemples.

A côté de la Judée se trouvait la Samarie, qui avait été repeuplée par des Chaldéens pendant la captivité des dix tribus, et qui mêlait au culte du vrai Dieu beaucoup de superstitions. A cause de cela, les Juifs l'avaient en horreur.

Jésus ne partageait pas cette haine : il détestait l'erreur et le crime, mais il aimait la personne du pécheur; il se comparait lui-même au médecin, qui est plus nécessaire aux malades qu'aux hommes en bonne santé.

Comme il revenait de Judée en Galilée, il lui fallut

passer par la Samarie, non loin de la ville de Sichar, l'ancienne Sichem, qui était auprès de l'héritage donné jadis par le patriarche Jacob à son fils Joseph [1]. Il y avait là un puits qu'on appelait la fontaine de Jacob, soit qu'il eût été creusé par le patriarche, soit qu'il eût servi longtemps à l'usage de sa famille. Jésus, fatigué de la route et peut-être de la chaleur, s'y arrêta et s'assit sur le bord, pendant que ses disciples allaient à la ville pour y chercher des provisions. Il était la sixième heure du jour, selon la manière de compter des Juifs, c'est-à-dire midi; car ils partageaient tous leurs jours en douze heures. Le Sauveur marchait à pied, comme les pauvres, et avait choisi ce lieu paisible pour y prendre son repas, ou plutôt pour y donner un touchant exemple de sa miséricordieuse bonté, et faire pénétrer la lumière du salut dans cette contrée infidèle.

A peine y était-il assis qu'une femme samaritaine de Sichar vint à la fontaine pour y puiser de l'eau. Combien elle était loin de penser que cet homme, dont les habits annonçaient un Juif vulgaire, était le Fils de Dieu, à qui rien n'est caché et dont la miséricorde égale la puissance! Elle se croyait parfaitement inconnue et n'avait peut-être pas même le désir de l'interroger.

Jésus lui dit : « Donnez-moi à boire. » Elle lui répondit : « Comment, vous, qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine? Car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains [2]. »

Il y avait probablement un peu de malice dans cette réponse. Le Sauveur n'y fait pas attention; il a un but trop élevé pour s'arrêter à des incidents; il reprend avec

[1] Genèse, XLVIII. 22. — [2] S. Jean, IV, 7, etc.

une dignité qui dut impressionner cette femme : « Si vous connaissiez le don de Dieu et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui en auriez-vous demandé vous-même, et il vous aurait donné une eau vive. »

Ce langage avait quelque chose de mystérieux, qui excita le respect et la curiosité de la Samaritaine : « Seigneur, lui dit-elle, vous n'avez pas avec quoi puiser, et le puits est profond ; d'où pourriez-vous tirer cette eau vive? Êtes-vous donc plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, dont il a bu lui-même, avec ses enfants et ses troupeaux? » Jésus lui répondit : « Quiconque boit de cette eau aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et cette eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant à la vie éternelle. »

Le Fils de Dieu ne s'amusait point à lui dire s'il était plus grand que Jacob, mais il allait droit à son but en lui offrant le salut et les eaux vives de la grâce, sous ces figures que les circonstances lui suggéraient naturellement. Cette femme ne le comprenait pas encore et ne pouvait pas le comprendre; mais elle était préparée à une explication qui devenait nécessaire. Elle la provoqua sans hésiter : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici puiser. »

Jésus ne pouvait pas reculer ; c'était là d'ailleurs qu'il avait voulu l'amener. Mais, pour donner de l'autorité à ses paroles, il fallait que le Dieu se montrât plein de lumière et de douceur ; et, pour convertir cette pécheresse, il fallait que l'éclair divin pénétrât son cœur comme un trait et y réveillât le remords. Jésus donc lui dit : « Allez,

appelez votre mari, et venez ici. — Je n'ai point de mari, lui répondit-elle. — Vous avez raison de dire : Je n'ai point de mari, reprit le Sauveur ; car, quoique vous en ayez eu cinq, celui que vous avez à présent n'est pas le vôtre ; vous avez donc dit vrai. »

Certaines femmes orgueilleuses, dont le type n'est pas rare dans notre siècle, auraient répondu par un audacieux démenti. La Samaritaine, couverte de confusion, s'humilia devant l'envoyé de Dieu, et avoua implicitement sa faute, en disant : « Seigneur, je vois que vous êtes un prophète. » Puis, soit qu'elle voulût détourner la conversation, soit qu'elle désirât véritablement s'instruire en profitant de l'heureuse rencontre qu'elle venait de faire, elle ajouta : « Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous autres Juifs, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem. » Le Sauveur, sans entrer dans une discussion désormais inutile, et sans cesser d'être juste envers les Juifs qui avaient le bon droit pour eux, lui répondit avec ce ton d'autorité qui convenait si bien au Verbe éternel : « Femme, croyez-moi, voici le temps que vous n'adorerez plus le Père seulement sur cette montagne, ni dans Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connaissez point (ou ce que vous connaissez mal) ; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais le temps approche, et il est même venu, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Car ce sont de tels adorateurs que cherche le Père. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent le fassent en esprit et en vérité. » Le Sauveur réprouvait par là le culte faux des païens, les pratiques superstitieuses des samaritains et l'hypocrisie des pharisiens, et il annonçait en même temps la fin des pratiques

figuratives et imparfaites du judaïsme, qui allait faire place aux larges et sublimes institutions du catholicisme. Les prophètes ne l'avaient-ils pas annoncé? Toutes les nations devaient être appelées à la connaissance du vrai Dieu, et un sacrifice sans tache serait offert dans tous les lieux du monde; le Seigneur répandrait son Esprit dans le cœur de ses fidèles, et posséderait partout des enfants formés à l'image de son Fils bien-aimé. Or, les temps étaient accomplis : le vieux monde touchait à sa fin, et le nouveau commençait.

La Samaritaine n'ignorait point les promesses faites par le Seigneur à son peuple et aux Gentils : « Je sais, dit-elle, que le Messie doit venir. Lors donc qu'il sera venu, il nous instruira de toutes ces choses. » Jésus lui répondit avec dignité : « Je le suis, moi qui vous parle. »

Dans ce moment, les disciples revinrent de la ville avec des provisions; ils parurent s'étonner que leur Maître, si grave et si réservé, parlât à une femme de Samarie; mais ils n'osèrent l'interroger à ce sujet. Quelques instants plus tard, ses desseins miséricordieux allaient leur être révélés.

L'Évangile ne dit pas ce qui se passa dans le cœur de cette femme; mais sa conduite le fait assez deviner. La grâce venait de la changer complétement. Transportée de joie d'avoir trouvé le Messie, elle laisse là sa cruche et court à la ville, comme un apôtre, disant à ses concitoyens : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait. Ne serait-il point le Christ? » Son enthousiasme était si grand et ses discours si éloquents, qu'une foule de gens accoururent à la fontaine de Jacob, pour s'assurer par eux-mêmes de la vérité du fait.

Pendant ce temps-là, Jésus avait, avec ses apôtres, un entretien qui n'est pas moins instructif et qui révèle, avec une simplicité touchante, le zèle magnanime dont il était consumé. Ses disciples, qui le voyaient fatigué, lui présentèrent de la nourriture : « Maître, mangez. » Mais il paraissait absorbé dans des pensées plus dignes d'un Dieu : « J'ai une viande à manger que vous ne connaissez pas, leur dit-il. » Ils se regardaient et se disaient tout bas : « Quelqu'un lui a-t-il apporté à manger? » Jésus continuait : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et de consommer son ouvrage. »

Ces hommes vulgaires ne comprenaient pas le sens caché et sublime de ses paroles. Le Sauveur allait s'exprimer plus clairement : « Ne dites-vous pas, par manière de proverbe, qu'il y a encore quatre mois avant la moisson? Pour moi, je vous dis : Levez les yeux et voyez si ces campagnes ne sont pas assez blanches pour être moissonnées. » Ne dites donc pas que rien ne presse; car la moisson des âmes est mûre, et le Père nous envoie pour la cueillir.

Ne semble-t-il pas que le Sauveur, contemplant, d'un rapide coup d'œil, les nations qui couvrent la face de la terre et qui l'attendent depuis quatre mille ans, sente son cœur s'émouvoir à la vue de leurs misères et regrette de ne pouvoir leur faire entendre sa voix? Les prophètes ont semé dans ces campagnes de la Judée, ajoute-t-il, et c'est à vous, mes apôtres, de récolter le fruit de leurs travaux, afin que vous en goûtiez la joie avec eux durant la vie éternelle.

Pendant ces discours et après le frugal repas de la troupe évangélique, les Samaritains des environs arri-

vaient en grand nombre, sur la parole de la pécheresse convertie, et se pressaient autour du Sauveur. Jésus les accueillit et les instruisit avec empressement. Ils furent si charmés de sa doctrine et de sa bonté, qu'ils le prièrent de demeurer parmi eux : il y resta deux jours. Un nombre considérable de personnes crurent en lui et dirent à cette femme : « A présent, ce n'est plus sur votre rapport que nous croyons; car nous l'avons entendu nous-mêmes et nous voyons qu'il est véritablement le Sauveur du monde. »

Après s'être ainsi fait connaître en passant dans la Samarie, Jésus revint en Galilée, où sa réputation commençait à se répandre. « Il enseignait dans les synagogues, et tout le monde publiait ses louanges [1]. »

[1] S. Luc, IV, 15.

DE L'INDIFFÉRENCE ET DE L'INCRÉDULITÉ.

Deux classes de lecteurs ont lu ou liront l'histoire de la Samaritaine avec des dispositions différentes.

Les uns, au cœur droit et pieux, y verront un exemple remarquable de correspondance à la grâce. Ils admireront comment cette femme, qui n'avait probablement jamais réfléchi deux minutes aux choses de la religion et qui menait une vie désordonnée, écoute si volontiers les discours du Sauveur, reconnaît ses torts et n'oppose aucune résistance à la vertu céleste qui pénètre dans son âme. Loin de là, elle court avertir ses concitoyens et les amène sans respect humain au prédicateur qui lui a si bien dit la vérité. Tout cela est beau.

Ils admireront aussi l'empressement de ces hommes à venir écouter Jésus-Christ, et l'invitation qu'ils lui font de rester chez eux pour achever de les instruire. Un zèle si sincère et des intentions si droites contrastent singulièrement avec l'indifférence et le dédain que tant de gens insouciants professent aujourd'hui pour leurs intérêts religieux. Ni la voix de l'Église qui les appelle, ni les discours qu'ils entendent, ni les lectures qu'ils font, ni l'exemple édifiant des personnes les plus honorables qui servent Dieu avec fidélité, ne peuvent les tirer de leur indolente paresse et les ramener à leur devoir. La mort même de leurs amis et de leurs proches, qui devrait les faire trembler pour eux-mêmes, ne réveille pas toujours leur conscience endormie.

Les autres lecteurs, qui appartiennent précisément à cette classe d'indifférents ou d'incrédules, liront ces belles pages de l'Évangile sans y voir autre chose qu'une intéressante anecdote, qui ne tire nullement à conséquence. Je me trompe; ils ont remarqué qu'il y est dit : « Le temps vient où Dieu ne sera plus adoré seulement sur cette montagne ni dans Jérusalem; » puis : « Il veut être adoré en esprit et en vérité. » Et ils en concluent qu'ils peuvent se dispenser d'obéir à l'Église, de prendre part au culte public, de recevoir les sacrements, et qu'il leur suffit, pour honorer Dieu convenablement, de l'adorer en esprit et en secret, ou tout au plus de lui ôter quelquefois leur chapeau en rendant hommage à la nature, qui est l'œuvre admirable de ses mains.

C'est une religion très-simple et très-commode, il faut en convenir; elle n'oblige à croire que ce qu'on veut : elle n'a pas de symbole; elle n'oblige à pratiquer que ce qui plaît : elle n'impose aucune obligation morale. Pour peu que vous soyez honnête homme, et que vous n'ayez aucun démêlé avec la gendarmerie, vous pouvez vous estimer parfait chrétien. On ne vous demandera ni jeûne, ni prière, ni confession, ni communion, ni même d'assistance à la messe, si ce n'est quand la garde nationale et le corps municipal (si vous en faites partie) seront obligés d'y aller. On vous permettra de frauder honnêtement dans votre commerce, d'exploiter délicatement la bonne foi de vos meilleurs amis, de prendre certaines libertés avec leurs femmes et leurs filles, d'avoir de divers côtés des faiblesses humaines (tirons le rideau), pourvu que vous soyez prudent et discret. Rien de tout cela n'empêche d'être un adorateur en esprit; il n'y a que le corps, la main ou la langue qui pèchent, l'âme reste pure. Oh! ces messieurs-là sont purs, croyez-le bien; ils n'adorent pas seulement Dieu en esprit, mais en vérité!

Parmi eux, il y en a qui sont tellement ennemis de toute religion positive, qu'ils ne peuvent en parler avec calme et raison; mais il y en a d'autres plus modérés, avec qui l'on

peut discourir sans se fâcher. C'est à ces derniers que j'ai l'honneur d'adresser la question suivante :

De ce que Dieu condamne l'hypocrisie et veut des adorateurs sincères, chez qui le cœur soit d'accord avec la bouche, faut-il conclure qu'il les dispense de croire à son fils Jésus-Christ, de pratiquer ses préceptes, d'écouter son Église et de vivre en chrétiens? De ce qu'il n'oblige plus ses adorateurs à se rendre plusieurs fois par an au temple de Jérusalem, comme il y obligeait les Juifs (ce qui est devenu matériellement impossible), s'ensuit-il qu'il les dispense de tout culte extérieur, de toute pratique religieuse et même d'entrer dans les temples chrétiens? Si vous avez tant de respect pour la parole de Jésus-Christ, pourquoi n'acceptez-vous pas toute sa doctrine et ne pratiquez-vous pas la religion qu'il a fondée?

Vous répondrez : « Nous ne sommes pas convaincus; nous avons des doutes. » — Alors, pourquoi citez-vous l'Évangile, si vous n'y croyez pas? Vous avez des doutes? A voir votre allure dégagée et votre apparente tranquillité, on serait tenté de n'en rien croire; car vous vivez absolument comme si vous étiez sûrs qu'il n'y eût ni paradis, ni enfer, ni loi divine, ni religion obligatoire. La question mérite pourtant bien qu'on l'examine.

— « Nous l'avons examinée et nous l'examinons encore tous les jours; mais elle ne nous semble pas assez claire. — Me permettrez-vous de vous demander dans quels livres vous l'avez étudiée et quelles recherches vous avez faites? — Mais nous avons lu l'Évangile, quelques livres qui en traitent, et puis... — Puis les journaux religieux, comme *le Siècle*, *l'Opinion nationale,* et les romans de Georges Sand. Tenez, messieurs, veuillez lire cette page de Pascal; puis vous nous direz ce que vous en pensez.

« Cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère; il s'agit de nous-même et de notre tout... Entre nous et le ciel, l'enfer

ou le néant, il n'y a que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile; et le ciel n'étant certainement pas pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle (ou qui vivent mal), ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant (dans l'hypothèse des matérialistes). Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils pouvaient l'anéantir en n'y pensant point : elle subsiste malgré eux, elle s'avance; et la mort, qui doit l'ouvrir, les mettra infailliblement, en peu de temps, dans l'horrible nécessité d'être ou anéantis ou malheureux...

« Qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Ils sont autres à l'égard de toutes les autres choses; ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils les sentent; et ce même homme qui passe les jours et les nuits dans la rage et le désespoir, pour la perte d'une charge ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, et qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble et sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles, dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse. » (*Pensées.*)

Qu'en dites-vous? Ces considérations vous semblent-elles assez logiques? Concluez donc, si vous ne renoncez pas au bon sens, que le premier et le plus pressant de vos devoirs, comme le plus grand de vos intérêts, est de lever au plus vite vos prétendus doutes par une étude suffisamment approfondie de la religion.

CHAPITRE VII

Guérisons miraculeuses : le fils d'un officier de Capharnaüm,
un possédé,
la belle-mère de saint Pierre, et autres.

Après son retour en Galilée, Jésus visita une seconde fois Cana, où il avait changé l'eau en vin. Pendant qu'il y était, un officier royal de Capharnaüm vint l'y trouver en grande hâte, pour le prier de le suivre et de venir guérir son fils qui se mourait. On se figure aisément la douleur d'un père et l'ardeur de sa prière, quand il n'a plus d'espoir qu'en Dieu ! Le cœur de Jésus ne savait pas y résister. Mais il paraît que la foi de cet homme était chancelante ou imparfaite ; car le Sauveur, qui voyait les pensées les plus secrètes, lui en fit un reproche : « Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez pas [1]. » Ce père affligé ne chercha point à se justifier ; il ne songeait qu'à son cher malade : « Venez, Seigneur, avant que mon fils ne meure. »

Il croyait sans doute que le Sauveur avait besoin d'aller sur les lieux, de lui imposer les mains et de réciter

[1] S. Jean, IV, 48.

des formules mystérieuses, et qu'enfin tout serait perdu si l'enfant venait à mourir auparavant. Il ignorait que le grand médecin auquel il s'adressait pouvait à son gré ressusciter les morts.

Jésus, prenant la parole avec cette autorité qui révélait le Dieu et qui inspirait la foi, dit à l'officier : « Allez, votre fils est guéri. »

Le père, subjugué par cette parole toute-puissante, qui opérait un miracle, crut sincèrement ce que lui disait Jésus et s'en retourna sur l'heure à Capharnaüm. Lorsqu'il arrivait, il rencontra ses serviteurs qui venaient joyeux au-devant de lui et qui lui annoncèrent que son fils était plein de vie. Il leur demanda à quelle heure la fièvre l'avait quitté. Hier, lui répondirent-ils, à la septième heure du jour. Le père reconnut que c'était l'heure même où Jésus lui avait dit : « Votre fils est guéri. » Alors il crut, et toute sa maison crut avec lui. Ce fut le second miracle opéré par le Sauveur après son retour en Galilée.

Je voudrais voir un de nos incrédules modernes, en pareille circonstance, aux prises avec la joie de retrouver son fils guéri et avec la reconnaissance qui naît si spontanément dans le cœur d'un père. Aurait-il assez de mauvaise foi pour nier le miracle et assez d'impudeur pour s'en vanter? Il faut croire, pour l'honneur de la nature humaine, qu'il imiterait l'officier de Capharnaüm.

Remarquons, en passant, qu'un des caractères les plus touchants des miracles du Sauveur est la bienfaisance : presque tous ont été faits pour soulager la souffrance, guérir les malades, délivrer les possédés, consoler les âmes affligées ou nourrir une multitude affamée. Si l'on

excepte les prodiges effrayants qui accompagnèrent sa mort, on ne trouvera pas qu'il ait fait usage de sa puissance divine pour autre chose que pour des œuvres de charité. Les exemples vont s'en multiplier à chaque pas.

Jésus, étant revenu à Capharnaüm, qui devait être sa demeure ordinaire, enseignait dans la synagogue les jours de sabbat, avec une autorité que n'avaient point les scribes ; on sentait, à l'entendre, qu'il ne parlait point comme un simple interprète, mais comme le législateur lui-même. Tout le monde l'écoutait avec étonnement ; les uns l'admiraient, les autres étaient secrètement jaloux.

Un jour, en pleine synagogue, l'esprit immonde qui possédait un malheureux se mit à crier tout haut : « Qu'avons-nous à démêler avec vous, Jésus de Nazareth ? Êtes-vous venu pour nous détruire ? Je sais qui vous êtes, le saint de Dieu [1]. » Le démon voulait-il flatter le Sauveur, ou le contrarier par un éloge magnifique, ou encore le faire expliquer sur sa divinité qu'il cherchait à découvrir ? Le texte sacré ne le dit pas. Mais on ne peut douter de la perversité de son intention. Jésus, qui la connaissait, ne s'amusa point à discuter avec lui ; mais il lui cria d'un ton menaçant : « Tais-toi, et sors de cet homme. » Aussitôt l'esprit mauvais, l'agitant par d'affreuses convulsions, le jeta au milieu de l'assemblée, et poussant de grands cris, sortit de son corps sans lui faire aucun mal.

Les spectateurs, stupéfaits et épouvantés, se disaient entre eux : « Qu'est-ce que cela ? et quelle est cette nou-

[1] S. Marc. I. 24.

velle doctrine? Il commande avec empire même aux esprits impurs, et ils lui obéissent! » Sa réputation se répandit ensuite rapidement dans toute la Galilée.

Au sortir de la synagogue, où ce fait venait d'avoir lieu, Jésus se rendit avec Jacques et Jean chez André et Simon, pour y passer la nuit. Il y trouva la bellemère de Simon au lit, avec une grosse fièvre. On le pria de la guérir. Le Sauveur ne pouvait refuser à ses meilleurs amis ce qu'il ne voulait refuser à personne. Il s'approcha du lit, prit la main de la malade et, la soulevant un peu, commanda à la fièvre de la quitter. Aussitôt elle fut guérie, se leva et se mit à servir ses hôtes[1].

Le bruit de ces prodiges courut bientôt par toute la ville, et il n'y eut pas un malade ou un infirme qui ne voulût être porté ou conduit au nouveau thaumaturge, pour obtenir sa guérison. Mais la loi du repos, telle que l'entendaient les pharisiens, s'y opposait pendant toute la durée du sabbat; il fallait attendre la chute du jour pour qu'il fût permis de transporter ces malades.

Quand le soir fut venu, il y eut un mouvement général dans tous les quartiers de la ville. Les malades, les possédés, les infirmes de toute sorte, affluaient à la maison de Simon et étaient accompagnés d'un si grand nombre de curieux, que la ville entière, dit l'évangéliste, se trouva rassemblée devant la porte. Jésus, cédant à cet entraînement général, répandit à pleines mains les faveurs célestes: il guérit tous les malades qui lui furent présentés et chassa les démons du corps des possédés, malgré leurs clameurs. Ils criaient: « Vous êtes le Fils de Dieu. » Et lui les menaçait et les faisait taire, pour les

[1] S. Marc, I, 30, etc.

empêcher de dire qu'il était le Fils de Dieu, soit qu'il ne voulût point de leur témoignage, soit qu'il ne jugeât pas encore le moment venu de prendre ouvertement ce titre.

La nuit mit fin à ce mouvement populaire. Mais le Sauveur, prévoyant qu'il recommencerait le lendemain, et voulant apprendre à ses disciples qu'il ne faut pas s'enivrer de l'admiration publique, partit de grand matin et s'en alla dans un lieu solitaire, pour y prier à son aise [1]. Quel exemple ! Il se dérobe à l'enthousiasme et à la reconnaissance de toute une population qu'il a comblée de bienfaits, et il s'enfuit dans une retraite ignorée pour y vaquer librement à la prière. Avait-il donc besoin de fortifier son âme contre les assauts de l'orgueil, et de la retremper aux sources de la vie, dans des communications plus intimes avec son Père? Non, mais cette leçon nous était nécessaire. Ministres du Seigneur, qui obtenez de brillants succès et qui opérez des prodiges, méditez-la et instruisez-vous.

Simon et ceux qui étaient avec lui le rejoignirent quelque temps après, et lui dirent : « Tout le monde vous cherche [2]. » Jésus leur répondit : « Il faut que nous parcourions les villes et les villages environnants et que j'y prêche ; car je suis venu pour cela. » La foule qui était à sa recherche ne tarda pas à le trouver, et elle s'efforçait de le retenir par les plus vives instances, craignant de perdre un prophète d'un si grand pouvoir auprès de Dieu. Mais le Sauveur ne se laissa point gagner ; il leur répéta avec une douce fermeté ce qu'il venait de dire à ses disciples : « Il faut que j'annonce à d'autres villes le

[1] S. Marc, I, 35. — [2] Ibid., 37.

royaume de Dieu ; car je suis envoyé pour cela. » Il leur promit sans doute de revenir chez eux, comme il en avait l'intention, et la multitude satisfaite n'opposa plus d'obstacle à son éloignement.

Il se mit donc à parcourir la Galilée, prêchant dans les synagogues, annonçant l'Évangile du royaume et guérissant tout ce qu'il y avait de maladies et d'infirmités parmi le peuple [1]. Sa renommée se répandit rapidement dans toute la Syrie. Les infirmes les plus incurables conçurent quelque espérance de recouvrer la santé, et chacun chercha les moyens d'arriver jusqu'à ce divin médecin. On ne saurait dire la quantité de gens affligés de diverses douleurs, qui vinrent se jeter à ses pieds et qui s'en retournèrent délivrés ; il y avait des épileptiques, des aliénés, des possédés du démon, des paralytiques, des malades de toute sorte. Il les guérit tous. Aussi était-il suivi d'une foule immense, qui affluait de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée et du pays situé au delà du Jourdain, soit pour lui demander quelque soulagement, soit pour être témoin de ses miracles. Car il ne repoussait personne et faisait publiquement toutes ces guérisons.

L'affluence devint tellement considérable, qu'il ne pouvait plus se soustraire à la foule, et qu'il en était comme accablé. Il se vit forcé, pour jouir de quelque repos, de monter dans une barque sur le lac de Génézareth et de passer à un autre bord.

Les savants de notre siècle qui attribuent ces guérisons à des procédés naturels, mais occultes, et qui en connaissent sans doute le merveilleux secret, puisqu'ils en

[1] S. Matth., IV, 23, etc.



Palin pinx. *F. Française* *Baudran sculp.*

JÉSUS GUÉRISSANT LES MALADES

parlent d'un ton si dédaigneux, ne feraient-ils pas bien d'employer leur profond savoir à soulager aussi leurs frères souffrants? Au lieu de faire de si belles phrases sur la philanthropie, que n'imitent-ils le Sauveur? Ils ne sont point insensibles, sans doute, au plaisir de faire des heureux et de se procurer quelque gloire. Qui les empêche donc d'opérer des prodiges, de faire disparaître toutes les infirmités par une parole ou par un signe, et de s'attirer les bénédictions de leurs concitoyens par des faveurs dignes de la divinité? Il y a là une modestie mal entendue, ou une insouciance peu honorable, que nous sommes en droit de leur reprocher.

D'autres sont plus audacieux : ils prétendent que tous ces infirmes guéris par Notre-Seigneur étaient des malades imaginaires, des hommes à tête fêlée et surtout des femmes hystériques, chez qui les nerfs jouaient un rôle prodigieux. Ils ne les ont pas vus, mais ils le savent mieux que ceux qui les ont vus. Comment cela, s'il vous plait? — C'est que Dieu ne peut pas faire de miracles. — Voilà qui est péremptoire! — Puis est-il possible que le démon possède un homme? On ne leur fera jamais croire cela. — Et pourtant ces messieurs sont-ils bien sûrs de n'avoir eux-mêmes aucune relation avec les mauvais esprits? Nous les soupçonnons fort de subir leur influence.

DE

L'EXISTENCE ET DU POUVOIR DES DÉMONS.

Satan est un roi malheureux, non-seulement parce qu'il ne règne aux enfers que sur des victimes, mais encore parce qu'il est renié sur la terre par ses serviteurs et ses amis. Jadis il avait ses ministres avoués dans les magiciens; aujourd'hui personne ne confesse plus ses rapports avec lui. Il est obligé de se cacher et de dissimuler son action, pour gouverner les âmes dont les idées et les goûts lui sont le plus sympathiques.

Ses suppôts et ses instruments les plus énergiques sont ceux qui croient le moins à son existence et qui se vantent le plus haut de ne relever que d'eux-mêmes. Ils rient de ces traditions antiques dont parlait le païen Plutarque, « qu'il y a des démons envieux et méchants, qui s'attachent par jalousie aux hommes vertueux, mettent obstacle à leurs bonnes actions, et leur jettent dans l'esprit des troubles et des frayeurs qui les agitent et quelquefois même ébranlent leur vertu, de peur qu'en demeurant fermes et inébranlables dans le bien, ils n'aient en partage après leur mort une meilleure vie que n'est la leur. » (*Vie de Dion.*)

Cette fière incrédulité de nos philosophes modernes, qui n'ont pas reculé devant les traditions les plus anciennes et les plus universelles sur l'existence des esprits bons et mauvais, commence à être entamée de nos jours par le spiri-

tisme, science nouvelle et instructive, qui est née des tables tournantes et qui mérite déjà l'attention publique; nous en parlerons bientôt.

Écoutons Bossuet, qu'on ne taxera pas d'esprit étroit et crédule : « Qu'il y ait dans le monde un certain genre d'esprits malfaisants, que nous appelons démons; outre le témoignage évident des Écritures divines, c'est une chose qui a été reconnue par le consentement commun de tous les peuples. Ce qui les a portés à cette créance, ce sont certains effets extraordinaires et prodigieux, qui ne pouvaient être rapportés qu'à quelque mauvais principe et à quelque secrète vertu, dont l'opération fût maligne et pernicieuse. Les histoires nous parlent en divers endroits de voix inopinément entendues, et de plusieurs apparitions funèbres arrivées à des personnes très-graves, et dans des circonstances qui les rendent très-assurées; et cela se confirme encore par cette noire science de la magie, à laquelle plusieurs personnes trop curieuses se sont adonnées dans toutes les parties de la terre. Les Chaldéens et les sages d'Égypte, et surtout cette secte de philosophes indiens que les Grecs appellent *gymnosophistes,* étonnaient les peuples par diverses illusions et par des prédictions trop précises pour venir purement par la connaissance des astres. Ajoutons-y encore certaines agitations et des esprits et des corps, que les païens mêmes attribuaient à la vertu des démons. Ces oracles trompeurs, et ces mouvements terribles des idoles, et les prodiges qui arrivaient dans les entrailles des animaux, et tant d'autres accidents monstrueux des sacrifices des idolâtres, si célèbres dans les auteurs profanes, à quoi les attribuerons-nous, sinon à quelque cause occulte, qui, se plaisant à entretenir les hommes dans une religion sacrilége par des miracles pleins d'illusion, ne pouvait être que malicieuse[1] ?

[1] Serm I, sur les démons.

Si les démons n'avaient pas trompé les peuples par ces différents prodiges, qui attestaient leur présence et qui faisaient croire à celle de la divinité, ils n'auraient point réussi à maintenir leurs oracles, leurs fêtes et leurs cérémonies extravagantes. Mais ces prestiges menteurs tombèrent devant la puissance du Christ et de ses apôtres, qui rendaient les oracles muets, qui suspendaient par leur seule présence les opérations magiques, et qui chassaient les démons du corps des possédés par une parole ou un signe de croix.

Voici ce que Tertullien écrivait dans son *Apologétique* aux païens de Rome : « Qu'on fasse venir devant vos tribunaux un homme qui soit reconnu pour être possédé du démon ; qu'un chrétien, quel qu'il soit, commande à cet esprit de parler : il confessera qu'il est véritablement démon et qu'ailleurs il se donne faussement pour un dieu. S'il ne fait pas cette confession, répandez sur le lieu même le sang de ce téméraire chrétien. Qu'y a-t-il de plus manifeste et de plus sûr qu'une pareille preuve ? Voilà la vérité elle-même avec sa simplicité et son énergie [1]. » Les magistrats se gardaient bien d'accepter l'épreuve ; ils savaient que leurs dieux tremblaient devant les chrétiens.

Que conclurons-nous de là ? Qu'il y avait des possédés chez les païens, comme chez les Juifs ; ils y étaient même beaucoup plus nombreux, parce que le paganisme était l'empire des démons. Nous conclurons encore que le Fils de Dieu, en les chassant des corps dont ils s'étaient emparés, montrait sa toute-puissance aux populations, et qu'en communiquant ce pouvoir extraordinaire à ses disciples, il annonçait la ruine du règne de Satan et la fin de l'idolâtrie.

Les démons, néanmoins, n'ont point été privés de toute influence ; Dieu a permis qu'ils continuassent de tenter les hommes jusqu'à un certain degré, pour faire éclater la vertu de ses serviteurs ; mais il nous donne la force de leur ré-

[1] Apol., n° 23.

sister par sa grâce, et il ne refuse jamais à nos prières le secours qui nous est nécessaire pour triompher.

Il est positif que les démons nous portent au mal, quoi qu'en puissent dire les libertins et les incrédules; mais il ne l'est pas moins que la foi et la prière nous assurent la victoire sur leurs plus violentes attaques. « Soyez sobres et veillez, nous dit saint Pierre, car votre ennemi tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un à dévorer [1]. » « Revêtez-vous de l'armure de Dieu, dit aussi saint Paul, afin de pouvoir vous défendre contre les artifices du diable; car nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang, mais encore contre les principautés et les puissances de ce monde, contre les princes des ténèbres, contre les esprits de malice, qui sont dans l'air [2]. »

Armé de la foi et de la grâce de Dieu, le plus petit enfant chrétien écarte les plus redoutables ennemis de son salut. Tout l'enfer ameuté contre lui frémirait d'une vaine rage; il ne peut rien sur les enfants de Dieu, tant qu'ils lui ferment leur cœur et qu'ils répondent non à ses sollicitations. Le Père céleste l'a ainsi réglé, nous dit l'Écriture.

Faut-il craindre ces terribles possessions dont il est question dans l'Évangile, et dont on retrouve des exemples dans l'histoire ecclésiastique ou dans la vie des saints? Dieu peut les permettre encore, sans doute, pour des raisons connues de lui. « Mais nous ferons remarquer qu'elles sont devenues très-rares, dit le cardinal Gousset, et qu'elles n'ont jamais lieu sans une concession particulière de Dieu, qui les permet pour éprouver les siens, ou pour punir l'orgueil du pécheur, ou pour manifester sa puissance, comme le dit Jésus-Christ [3]. » L'Église a reçu de son divin Chef le pouvoir d'expulser les démons par ses exorcismes, et elle en use quand ses premiers pasteurs le jugent nécessaire.

Toute cette doctrine, quoique universelle et si bien fondée,

[1] Ire Épître, v, 8. — [2] Éphés., vi, 11. — [3] Théol. dog., ii, p. 61.

a souvent et grandement égayé la gent philosophe. Le diable ! ce mot, si fréquent dans leur bouche, les fait rire toutes les fois que nous le prononçons. Celui de croquemitaine n'excite pas davantage leur hilarité. Comme cela les grandit ! quelle force d'esprit ! quelle preuve d'érudition ! Et pourtant c'est l'ignorance et l'orgueil, avec quelques autres petites passions encore moins avouables, qui les rendent si fiers et si assurés.

Comment concilier, disent-ils, la providence et la sainteté du créateur avec l'existence d'une troupe d'êtres qui dérangent ses plans et qui perpétuent le mal sous ses yeux ? Je n'en sais rien, mais le fait existe. La philosophie a essayé de l'expliquer par le manichéisme, par le panthéisme, par diverses combinaisons d'émanations divines. Mais toujours le système explicatif a paru moins clair et plus contradictoire que la vieille tradition. Comment donc résoudra-t-on cette difficulté sans admettre un nouveau mystère ? Car ces messieurs ont horreur du mystère ; ils n'admettent que ce qu'ils comprennent et ce qu'ils goûtent. C'est entendu. Plutôt que d'avouer les bornes de leur esprit, ils suppriment les démons ; c'est très-simple. Le genre humain en pensera ce qu'il voudra.

Des esprits si vains et si légers ne méritent pas qu'on discute avec eux ; d'ailleurs notre plan resserré ne nous permet pas les longues dissertations. Nous renvoyons les hommes studieux aux traités spéciaux, aux théologies, aux ouvrages récents de M. de Mirville et autres.

Nous reviendrons toutefois sur ce sujet à la fin du chapitre suivant, pour compléter nos réflexions.

CHAPITRE VIII

Nouveaux disciples. — Tempête calmée.
Deux possédés
et les pourceaux des Géraséniens.



N passant à une autre rive du lac, le Sauveur avait échappé à la foule ; mais il ne lui était plus possible de se soustraire à la renommée. Un scribe vint au-devant de lui, et, charmé de le rencontrer, lui dit : « Maître, je vous suivrai partout où vous irez [1]. » Jésus, qui découvrait sans doute au fond de son cœur des pensées d'ambition, lui dit ces mémorables paroles : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Sublime aveu de sa pauvreté et de son dénuement ! Le docteur ne répondit rien, mais on regarde comme probable qu'il réfléchit et s'éloigna. Il n'est pas donné à tous d'embrasser la pauvreté volontaire. Heureux ceux qui en ont le courage !

Ce scribe s'était proposé lui-même, peut-être sans vocation divine. Jésus en appela un autre, sur la fidélité duquel il avait probablement quelque droit de compter ;

[1] S. Matth., III, 19.

car il lui dit ces simples mots en l'abordant : « Suivez-moi [1]. » Mais celui-ci, retenu par des liens de famille qu'il n'osait pas rompre, et désirant fermer les yeux à ses parents, lui répondit avec hésitation : « Seigneur, permettez-moi auparavant d'ensevelir mon père. » Le Maître, qui daignait l'appeler à l'insigne honneur de vivre en sa compagnie, avait droit à ses préférences ; il répéta son invitation, en l'accompagnant d'une parole sévère pour le monde : « Suivez-moi, lui dit-il, et laissez les morts ensevelir leurs morts. » Combien de personnes, hélas ! qui nous paraissent vivantes, sont mortes aux yeux de Dieu ! Car il suffit d'être en péché mortel pour avoir perdu la vie de l'âme, qui l'emporte autant sur celle du corps, que l'esprit immortel l'emporte sur une chair périssable. Les gens du siècle y font peu d'attention, et voilà pourquoi la plupart sont des morts ambulants, comme le suppose Jésus-Christ. En revanche, ils ne sont que trop occupés d'affaires temporelles et de soins vulgaires ; on peut donc leur céder ce triste privilége et s'en reposer sur leur zèle. Mais celui qui est appelé à l'apostolat doit être détaché de toute affection terrestre et ne s'occuper, à l'exemple de son divin Maître, que de courir à la conquête des âmes.

Un troisième, plus généreux en apparence, mais probablement moins empressé et trop soucieux de précautions humaines, lui dit : « Seigneur, je vous suivrai ; mais auparavant, permettez-moi d'aller disposer de ce que j'ai dans ma maison [2]. » Jésus lui répondit sur le ton de l'incrédulité : « Quiconque ayant mis la main à la charrue regarde en arrière n'est pas propre au royaume

[1] S. Luc, IX, 59. — [2] Ibid., 61.

de Dieu. » Au lieu de reculer, quand on a bien commencé, il faut marcher en avant. Cet homme s'en alla chez lui, et l'on peut croire que ses affaires l'y retinrent.

La foule s'était encore une fois rassemblée autour de Jésus et de ses disciples, et le soir, quand il remonta dans sa barque pour retourner à l'autre bord, plusieurs autres barques l'accompagnèrent. Mais une tempête imprévue allait bientôt les disperser et fournir au Sauveur l'occasion de fortifier la foi de ceux qui étaient avec lui.

Fatigué sans doute de cette laborieuse journée, il s'endormit à la poupe sur un oreiller, nous dit l'évangéliste. Mais le vent ne tarda pas à s'élever et la mer devint houleuse. La barque, violemment agitée, montait et descendait sur les flots d'une manière effrayante; les pêcheurs, avec tous leurs efforts, avaient peine à la gouverner. Enfin, un tourbillon si terrible fondit sur le lac qu'elle fut couverte à plusieurs reprises par les vagues, et que l'équipage se crut perdu. Cependant Jésus dormait d'un sommeil paisible : l'homme en lui se reposait, mais le Dieu voyait tout et attendait le moment de se montrer. Les disciples épouvantés se permirent enfin de le réveiller. « Seigneur, lui crièrent-ils, sauvez-nous; nous sommes perdus. Ne vous mettez-vous point en peine de ce que nous périssons [1] ? »

Il y avait un reproche dans ces paroles, mais Jésus le leur pardonna. Se levant aussitôt, il regarda cette mer en courroux et dit à la tempête : « Tais-toi; cesse de te faire entendre. » Et tout à coup le vent cessa, et il se fit un grand calme; la mer frémissante devint unie comme une glace. S'adressant alors à ses disciples, le Maître

[1] S. Marc, IV; — S. Matth. et S. Luc, VIII.

leur dit : « Pourquoi êtes-vous si timides? N'avez-vous pas encore la foi ? » S'ils ne l'avaient pas, cette manifestation de la toute-puissance divine suffisait bien pour la leur donner. Ils ne répondirent rien, tant ils étaient stupéfaits et effrayés; mais ils se dirent entre eux : « Quel est, pensez-vous, cet homme-ci, qui commande aux vents et à la mer, et qui s'en fait obéir? »

J'adresse la même question à toute âme de bonne foi : « Que pensez-vous de cet homme qui commande à la tempête et aux flots irrités? » S'il n'est pas le Maître de la nature, n'a-t-il pas reçu de lui une part de sa puissance, pour attester aux hommes qu'il parle en son nom ? Toute autre réponse serait insensée.

Saint Jean Chrysostome fait observer que le Sauveur laissa quelque temps gronder la tempête, et, par suite, croître la frayeur de ses disciples, afin de leur faire mieux sentir le bienfait de la délivrance par la grandeur du péril, et de leur donner un témoignage plus éclatant de sa toute-puissance. « Jusque-là, dit le saint docteur, il paraissait endormi; peut-être que s'ils l'eussent vu les yeux ouverts, ils se seraient moins empressés d'implorer son secours ; peut-être seraient-ils allés jusqu'à le croire incapable de les sauver. « Hommes de peu de foi, leur « dit-il, qu'avez-vous à craindre? » Il leur reprochait par là d'avoir manqué de confiance en lui, comme s'il ne pouvait pas tout aussi bien apaiser la tempête étant endormi qu'étant éveillé..... Mais, en le voyant commander avec une si admirable puissance à cette mer irritée, et en calmer les flots par une parole, pouvaient-ils ne pas en conclure qu'il était Dieu [1]? »

[1] Homél. XIV, in Matth.

Lorsque des tempêtes s'élèvent dans notre cœur et que les passions y grondent avec force, quelquefois Jésus semble dormir et nous abandonner, pour nous faire sentir notre faiblesse. Mais, sitôt que nous l'invoquons et que nous nous jetons dans ses bras, il commande à l'orage, et les flots irrités se calment d'une façon merveilleuse. Qui pourrait manquer de confiance dans un Maître si bon et si puissant, dont l'oreille est toujours attentive à nos moindres cris?

Aussitôt qu'il fut débarqué sur le rivage, au pays des Géraséniens, à l'opposite de la Galilée, il vit accourir à lui deux possédés, qui sortaient des tombeaux où ils faisaient leur demeure habituelle. Les sépulcres juifs étaient des caveaux souterrains, souvent assez larges pour recevoir plusieurs cadavres. Ces deux hommes étaient si méchants que personne n'osait passer par ce chemin. L'un d'eux, qui a surtout attiré l'attention des évangélistes, courait sans vêtements sur les montagnes, en poussant de grands cris et en se déchirant le corps avec des cailloux. Vainement on avait cherché à l'enchaîner; il avait brisé tous ses fers et n'avait pu être dompté par personne. Sitôt qu'il aperçut Jésus, il vint avec son compagnon, se jeta à ses pieds, en l'adorant et criant : « Qu'avons-nous à démêler avec vous, Jésus, Fils de Dieu? Êtes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps? Nous vous adjurons par le Très-Haut de ne pas nous tourmenter [1]. » C'est que Jésus déjà leur commandait de sortir.

Quel est ce temps dont les démons réclamaient le bénéfice? L'Évangile ne le dit pas. L'opinion commune

[1] S. Matth. et S. Luc, VIII; — S. Marc, V.

des interprètes est que les anges déchus seront définitivement enfermés dans les abîmes, avec les réprouvés, après le jugement général. Jusque-là, Dieu leur permet d'en sortir pour des motifs connus de sa justice et de sa sagesse inscrutable, et, quoiqu'ils portent partout l'enfer avec eux, on peut croire que leur sort est moins rigoureux dans cet état. Voilà pourquoi, sans doute, ils suppliaient avec tant d'instance Notre-Seigneur de ne pas les forcer à rentrer dans leur affreuse prison.

Le Sauveur n'avait aucun désir de leur plaire ; mais, pour montrer leur malice à ses disciples et pour punir sans doute les gens de ce pays, qui étaient de fort mauvais israélites ou de grossiers païens, il parut exaucer leur étrange prière. Après qu'il leur eut demandé leur nom et qu'ils lui eurent répondu : « Nous nous appelons Légion, car nous sommes en grand nombre, » ils le conjurèrent de nouveau de ne pas les précipiter dans l'abîme, mais de leur permettre de rester en ce pays. Or, il y avait là un grand troupeau de pourceaux, qui paissaient sur la montagne, au mépris de la loi juive, laquelle proscrivait cet animal comme immonde. Les démons disaient : « Si vous nous chassez de ces hommes, permettez-nous du moins d'entrer dans ce troupeau de pourceaux. » Demande vraiment bien digne d'eux! Jésus le leur ayant accordé, ces esprits impurs entrèrent dans le corps des animaux, qui étaient au nombre de deux mille, et les poussèrent impétueusement vers la mer, où ils se précipitèrent tous et périrent.

Ceux qui les gardaient s'enfuirent et portèrent la nouvelle du désastre à leurs maîtres : le bruit s'en répandit bien vite dans les campagnes et jusque dans la ville voisine. Tout le monde apprit en même temps ce qui

était arrivé aux possédés. Chacun voulut voir de ses yeux le théâtre des événements, et le peuple afflua de toutes parts vers le rivage où le Sauveur s'était arrêté. En arrivant, la foule aperçut les possédés, assis et calmes, aux pieds de Jésus. Elle fut saisie d'un grand étonnement. Race imbécile et coupable! Au lieu de profiter d'une occasion si belle pour apprendre la volonté de Dieu, de la bouche même de son envoyé, elle supplia le Sauveur, en tremblant, de s'éloigner de la contrée. Pour lui, voyant la perversité de leur cœur, il ne répondit pas un mot, mais il leur infligea un châtiment plus terrible que la perte d'un troupeau, en cédant à leur désir et en renonçant à évangéliser leur pays.

Combien d'hommes, même parmi nous, préfèrent leurs intérêts matériels au salut de leurs âmes! Ils ont peur de Dieu et de sa loi! Pour être plus à l'aise dans leur négoce, ils ne veulent pas connaître les obligations que la justice ou la charité leur impose; pour n'être pas troublés dans la possession de leurs gains iniques, ils ferment l'oreille aux voix qui viennent du ciel; pour se livrer plus tranquillement à leurs passions, ils fuient nos églises, nos cérémonies saintes, la rencontre même des prêtres, dont l'habit seul est une prédication qui leur fait mal, et ils disent aussi à Dieu implicitement : « Éloignez-vous, Seigneur; laissez-nous jouir des biens de ce monde. » Malheur à eux, si cette coupable prière est exaucée! Mieux vaudrait qu'ils fussent possédés du démon, dans le sens le plus rigoureux de ce mot, et que l'excès de leur humiliation et de leur châtiment leur attirât ensuite la compassion du divin Maître.

L'un de ces possédés fut tellement touché de reconnaissance, qu'en présence de ces stupides Géraséniens,

et au moment où Jésus remontait dans la barque pour retourner en Galilée, il le supplia avec larmes de lui permettre de le suivre. Mais le Sauveur ne le jugea pas à propos; il lui répondit : « Retournez plutôt dans votre maison, auprès de vos parents, et apprenez-leur les grandes grâces que le Seigneur vous a faites et comment il a eu pitié de vous [1]. » Cet homme s'en alla donc et publia partout dans la Décapole l'étonnante faveur qu'il avait reçue de Jésus; tout le monde en était dans l'admiration [2].

Que les voies de Dieu sont merveilleuses ! Ce qui sauve les uns endurcit les autres. Des possédés du démon sont délivrés et transformés en apôtres, tandis que des gens honorés de leurs concitoyens et affectant la vertu sont repoussés et livrés aux vertiges de l'orgueil ou de la cupidité. Que les apparences sont trompeuses! Pour nous, offrons à Dieu des cœurs droits et dociles, et méritons, par la pureté de nos intentions, qu'il ne nous retire jamais sa grâce.

[1] S. Marc, v.

[2] Les incrédules s'amusent beaucoup de l'histoire des pourceaux. De quoi ne s'amusent-ils pas? Ils font le procès à Notre-Seigneur et le condamnent à payer le dommage. S'ils eussent été là, bien sûr ils ne l'auraient pas tenu quitte à si bon compte que les Géraséniens. Les esprits forts!..... Je doute néanmoins de leur intrépidité, et je crois qu'ils auraient eu peur de voir quelques démons revenir du rivage, à la voix du Maître, pour leur faire partager le sort des pourceaux; car celui qui disposait de la vie de ces animaux aurait pu disposer aussi de la leur.

DU COMMERCE AVEC LES ESPRITS.

Si l'on excepte les matérialistes, qui ne croient pas à l'existence des intelligences et qui confessent en cela leur bassesse, tous les hommes sensés admettent des substances immatérielles, des esprits plus ou moins parfaits, composant un monde invisible. Mais là commence la divergence des opinions sur la nature, la puissance et la destination de ces créatures supérieures.

De tout temps, les hommes ont cherché à établir des communications avec elles. Pour cela, ils se fondaient sur les traditions les plus respectables ; mais ceux qui le faisaient sans discrétion s'exposaient aux plus grands dangers, parce qu'il y a des esprits mauvais et menteurs, qui ne cherchent qu'à tromper.

La foi catholique nous enseigne que tous les anges créés par Dieu, avant l'homme, n'ont point persévéré dans la justice, mais qu'un grand nombre ont été chassés du ciel et sont devenus les *démons,* dans le sens que nous attachons à ce mot.

Les bons anges ont continué de former la cour du Roi suprême et d'être ses ministres pour le gouvernement de ce monde. C'est la doctrine de tous les Pères. « Les anges, dit saint Grégoire de Nazianze, sont les ministres de la volonté de Dieu ; ils ont naturellement et par communication une force extraordinaire ; ils parcourent tous les lieux et se trouvent partout, tant à cause de la promptitude avec laquelle ils

exercent leur ministère, que par la légèreté de leur nature. Les uns sont chargés de veiller sur quelque partie de l'univers qui leur est assignée par Dieu, de qui ils dépendent en toutes choses; d'autres ont la garde des villes et des églises; ils nous aident dans tout ce que nous faisons de bien [1]. » Nous avons donc raison de les invoquer et de nous recommander à leurs soins.

« Quand je vois, dit Bossuet, dans les prophètes, dans l'Apocalypse, et dans l'Évangile même, cet ange des Perses, cet ange des Juifs, l'ange des petits enfants..... (et tant d'autres), je reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints anges; je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes pour y présider; car toute erreur est fondée sur quelque vérité dont on abuse [2]. »

L'Église n'a point établi en vain la dévotion aux anges gardiens.

Mais, à côté de ce ministère des bons anges, il y a la guerre perpétuelle des anges déchus, de ces démons jaloux qui cherchent à venger leur défaite et à entraîner les hommes dans leur perte. Pour épouvanter et corriger les populations, ou pour tout autre motif digne de sa sagesse, Dieu leur a permis parfois de posséder certains individus, de les rendre muets ou sourds, et de leur faire subir d'humiliantes tortures; mais le plus souvent il ne leur laisse que le pouvoir de faire des prestiges plus ou moins bizarres et ridicules, qui trahissent leur perversité et leur petitesse, ou bien de suggérer plus adroitement aux âmes des pensées mauvaises et des désirs coupables, qui n'attestent pas moins sûrement leur présence et leur action. Un œil éclairé par la foi ne s'y trompe guère, mais beaucoup de personnes peu instruites s'y laissent prendre.

[1] Disc., 32, 34 et 40. — [2] Préf. sur l'Apocal.

De là tous les mystères des sciences occultes, en ce qu'elles ont eu de vrai ; de là encore des faits trop certains, dont nous avons à parler.

Parmi les esprits créés, nous ne devons pas oublier nos âmes, qui sont de pures intelligences, mais créées pour être unies éternellement à des corps humains. La mort les sépare pour un temps de leurs organes, et, pendant ce temps, elles vont au ciel, ou dans le purgatoire, ou dans l'enfer. Mais, au moment de la résurrection, elles reprendront leurs corps pour ne les plus quitter, partageant avec eux la récompense ou la peine éternelle méritée ensemble. Telle est notre foi.

On appelait autrefois nécromanciens les magiciens qui avaient la prétention d'évoquer les morts, pour les interroger sur les mystères de l'autre monde ou sur l'avenir. Notre siècle croyait cette superstition tout à fait morte et incapable de revenir au jour, à une époque étincelante de lumières. Or, voici qu'elle renaît, sous les formes les plus innocentes en apparence et les plus amusantes, et qu'elle ose déjà usurper le nom de science, même de science par excellence ; car elle promet d'éclairer d'une clarté surnaturelle les plus hautes questions de théologie et de philosophie. Je veux parler du spiritisme ou des révélations des esprits.

Personne n'ignore en France que les esprits frappeurs et les tables tournantes ont fait place à un système suivi de communications avec le monde invisible. On a remarqué que les esprits avaient de la préférence pour certaines personnes et les prenaient plus volontiers pour leurs organes : on les a appelées *médiums*. C'est à l'aide de ces médiums que se font aujourd'hui les opérations les plus curieuses et les plus extraordinaires.

On laisse aux apprentis ou aux arriérés la vieille méthode des coups frappés par une table ou dans les murailles pour désigner les lettres de l'alphabet. On va plus vite : le médium parle ou écrit sous l'inspiration de l'esprit qui le domine et

qui dicte ; ou bien encore un crayon posé sur du papier se dresse, s'agite et écrit tout seul sous des doigts invisibles. On prétend même avoir obtenu quelques mots sur du papier blanc sans plume ni crayon.

Le plus souvent, on évoque des défunts chéris ou des hommes illustres, qui se font plus ou moins prier pour venir; ce qu'ils répondent aux questions des spectateurs leur est si personnel, et ce qu'ils écrivent est si bien leur *fac-simile*, que les gens nerveux en sont bouleversés et que les autres pleurent ou frémissent; je ne sais combien de têtes faibles ont perdu à ces séances de nécromancie le peu de raison qu'elles possédaient.

Naturellement, on a questionné ces esprits complaisants sur les choses de la religion, et de leurs réponses on a pu composer tout un système, qui s'appelle la religion spirite. Elle n'est point gênante : elle oblige à croire en Dieu et aux esprits, et à vivre en honnête homme. Pour récompense de vos vertus, vous jouirez des avantages de la métempsycose, c'est-à-dire que vous pourrez obtenir la grâce de vous réincarner dans différents corps, puis d'aller successivement loger dans les planètes, suivant leur ordre de dignité, que messieurs les esprits ont fait connaître. Si vous vivez en méchant homme, vous languirez dans les rangs obscurs des esprits grossiers ou dans des corps peu honorables. Mais il n'y a point d'enfer dans cette religion-là, et c'est le beau de la chose.

Parmi les esprits qui daignent se communiquer, il y en a de supérieurs, qui parlent toujours avec dignité et qui ne mentent jamais; ils disent beaucoup de bien de Notre-Seigneur, qu'ils appellent simplement Jésus, et dont ils font un grand homme; mais ils parlent de même de Simon le Magicien, d'Apollonius de Tyane, de Mahomet et d'autres imposteurs. Leur langage est si bien celui des incrédules de nos jours, que c'est à s'y méprendre. Il y en a de savants, qui dictent des histoires et même des pièces de vers. Il y en a de

bons, qui paraissent toujours bienveillants et qui ne jouent point de mauvais tours; mais il y en a d'inférieurs, de grossiers, de pervers, de malfaisants et de farceurs, qui disent des âneries, qui plaisantent, qui mentent, qui méritent les noms de follets, de lutins, de farfadets, et qui brouillent souvent les affaires d'autrui. Ceux-là font la désolation des docteurs en spiritisme, parce qu'ils donnent des réponses si contradictoires que la science ne sait plus à quoi s'en tenir. Jusqu'ici, on n'a pu trouver un critérium pour distinguer quand les esprits mentent ou quand ils disent vrai; or ce n'est pas un petit embarras pour fonder une religion.

Les curieux qui veulent seulement se divertir n'ont point à regretter ces contradictions; et c'est le grand nombre de ceux qui assistent à ces soirées d'outre-tombe. Mais souvent ils sont déçus de leurs espérances : les esprits sont de mauvaise humeur, ils parlent peu ou mal, ou point du tout. Quel contre-temps! Ils ont leurs jours et sont capricieux. Heureux qui les prend au bon moment!

Les plus favorisés de nos jours sont ceux qui ont eu l'avantage de voir M. Hume, autour duquel les esprits faisaient plus de tapage que dans n'importe quelle occasion. Il y avait des apparitions visibles à l'œil, par exemple, des mains chaudes et agissantes, qui écrivaient, jouaient de l'accordéon, caressaient les spectateurs et se laissaient toucher; il y avait surtout du bruit et des déplacements d'objets. Les spectateurs en avaient le frisson, et presque toutes les dames de la capitale leur portaient envie. Voilà ce qu'on raconte et ce qu'on écrit; je n'entends rien garantir, mais je ne nie pas davantage.

On publie à Paris, et surtout aux États-Unis, des journaux tout spéciaux qui sont remplis de ces faits merveilleux et de ces révélations bizarres. J'en ai de très-sérieux sous les yeux. Des hommes graves, dont le talent est incontestable et dont j'admets la bonne foi, écrivent dans ces revues, y prêtent leurs noms et sont manifestement dupes de leur crédu-

lité. S'il est un spectacle digne de pitié, n'est-ce pas de voir des gens honnêtes qui révoquent en doute les preuves écrasantes du catholicisme, et qui croient avec une simplicité d'enfant à ces diableries ? Dieu ne pouvait les punir de leur infidélité d'une façon plus triste et plus humiliante.

Faut-il ajouter foi à tout ce qu'on raconte ou publie sur ces évocations et sur la réalité des communications avec les esprits ? Non, la supercherie est trop facile en pareille matière. Mais faut-il tout rejeter ? Nous ne le croyons pas ; il y a des faits si bien constatés, par des témoins si dignes de foi, et qui dépassent si manifestement les forces de la nature, que la présence et le concours d'êtres spirituels, étrangers à l'homme, nous semblent incontestables en ces cas particuliers.

Quels sont donc ces agents mystérieux ? Sont-ce les bons anges ? Les anges qui jouissent de la vision intuitive de Dieu et qui ne font rien sans son agrément, ne s'amusent point à des jongleries et à de vaines parades ; ils ne s'aviseraient pas surtout de contredire les saintes Écritures, de prêcher une doctrine opposée à celle des prophètes et de Jésus-Christ, de chercher enfin à renverser le catholicisme de fond en comble. Or, c'est ce que font les esprits des nécromanciens modernes : ils laissent du christianisme tout ce que nos impies les plus avancés en conservent, et ils en ôtent tout ce que ces mêmes hommes trouvent incommode. C'est là le cachet des démons.

Rappelons-nous ici la parole de l'apôtre saint Paul : « Quand même un ange du ciel viendrait vous annoncer un autre Évangile, qu'il soit anathème [1] ; » car il serait un menteur, et dès lors réprouvé par Dieu.

Mais ne faut-il pas accorder plus de confiance aux âmes des morts évoqués, qui ont été sur la terre nos parents ou nos amis ? Illusion et mensonge ! Dieu ne permet point aux

[1] Gal., I, 8.

âmes de quitter leur séjour pour des motifs pareils et sur l'ordre de personnes qui n'ont pas le don des miracles. Depuis quand la Divinité serait-elle donc au service des nécromanciens? Les prétendues âmes des morts, qui se montrent si complaisantes et si mauvaises chrétiennes, ne sont que de rusés démons, qui jouent la comédie, sous un nom honoré ou chéri, au profit de leur impiété et de leur méchanceté.

Le spiritisme, en résumé, n'est autre que l'ancienne magie dépouillée de ses horreurs et arrangée à la moderne : un chrétien n'y peut prendre part en aucune façon. Là-dessus il ne peut pas y avoir deux sentiments parmi les fidèles enfants de l'Église.

CHAPITRE IX

Guérison d'un paralytique et rémission des péchés.
Vocation de saint Matthieu
et résurrection de la fille de Jaïre.

Jésus rentra à Capharnaüm après quelques jours d'absence, et aussitôt le bruit de son arrivée ramena la foule autour de la maison où il demeurait. Des pharisiens et des docteurs de la loi y étaient entrés, pour le voir de plus près et pour être témoins de ses prodiges. Pendant qu'il annonçait la parole de Dieu à ceux qui étaient à portée de l'entendre, et que les malades cherchaient en vain à pénétrer jusqu'à lui, quatre hommes qui portaient un paralytique eurent la bonne pensée de monter sur la plate-forme de la maison, d'y pratiquer une large ouverture et de descendre leur malade par là sous les yeux du céleste médecin. La nouveauté du fait excita sans doute quelque rumeur, et le paralytique était un peu déconcerté. Mais Jésus, qui admirait la foi de ces hommes et qui était toujours disposé à soulager les maux de toute sorte, dit au malade avec une touchante bonté : « Mon fils, prenez courage, vos péchés vous sont remis [1]. »

[1] S. Marc, II; — S. Luc, V.

Le paralytique ne s'attendait point à cette faveur et en demandait une moins grande; mais il dut être heureux de l'obtenir, car c'était un gage de la miséricorde de Dieu et peut-être la récompense des bonnes dispositions que Notre-Seigneur voyait dans son cœur. Ne pourrait-on pas supposer que ses péchés avaient été la cause de cette infirmité, et que sa guérison allait être le fruit de son repentir?

Le Fils de Dieu avait un autre but, qui va se manifester tout à l'heure, à l'occasion du scandale des pharisiens et des docteurs. Car, en entendant ces paroles étonnantes, ils se regardaient les uns les autres et se disaient tout bas : « Comment cet homme tient-il un tel langage? Il blasphème. Qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul ? »

En principe ils avaient raison, et ils ignoraient que Jésus fût Dieu. Mais ils avaient tort de croire que Dieu ne pût pas conférer à des hommes le droit de remettre les péchés en son nom. Car pourquoi serait-ce impossible? Les incrédules qui attaquent le sacrement de pénitence ne sont pas plus sensés que les pharisiens; ils feraient beaucoup mieux de se montrer reconnaissants et de profiter d'une si grande faveur.

Jésus, qui connaissait les pensées les plus secrètes, répondit à ces murmures sans avoir rien entendu : « Pourquoi, formez-vous de mauvais jugements dans vos cœurs? Lequel est le plus facile de dire à un paralytique : Vos péchés vous sont remis, ou de lui dire : Levez-vous, prenez votre lit et marchez? » L'un et l'autre demandent une puissance divine, mais rien ne coûte à Dieu; il peut l'un comme l'autre. « Or, ajoute-t-il, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le

pouvoir sur la terre de remettre les péchés, je vous l'ordonne, dit-il au paralytique, levez-vous, prenez votre lit et retournez en votre maison. » Aussitôt cet homme se leva guéri, en présence de l'assemblée, et, prenant le lit où il avait été couché, l'emporta dans sa maison, en publiant à haute voix les grandeurs de Dieu.

Le peuple est plus simple et plus loyal que les philosophes et les politiques. Avec son bon sens, il discerne admirablement le vrai du faux, et, quand aucune passion ne le pousse, il rend avec franchise un éclatant hommage à la vérité, fût-elle contre lui. La multitude, témoin des guérisons opérées par le Sauveur, ne doutait déjà plus de sa puissance divine et, sans argumenter, rendait gloire à Dieu. Pendant que les pharisiens et les scribes trouvaient que Jésus blasphémait en remettant les péchés, ou simplement en déclarant qu'ils étaient remis, le peuple chantait les louanges du Dieu d'Israël, qui avait donné un tel pouvoir aux hommes : « Nous n'avions jamais rien vu de semblable, répétait-il à l'envi, nous venons de voir aujourd'hui des choses merveilleuses. »

Sur quoi saint Jean Chrysostome fait cette sage réflexion : « Imitons l'empressement de ce peuple. Malades nous-mêmes, allons nous présenter à Jésus-Christ. Notre âme a ses infirmités diverses, dont elle est travaillée ; et ce sont celles-là surtout que le Sauveur veut guérir. Il ne guérit les maladies du corps que pour atteindre celles de l'âme. Approchons-nous donc et demandons-lui, non les biens de la vie présente, mais la rémission de nos péchés ; car nous sommes sûrs de l'obtenir, si nous sommes empressés à la demander. » (*Homél.*)

Jésus ensuite, parcourant le bord de la mer, vit au bureau des impôts un homme nommé Matthieu ou Lévi.

fils d'Alphée, dont il connaissait les bonnes dispositions; il lui dit : « Suivez-moi [1]. » Cet ordre fut donné avec tant d'autorité et reçu avec tant de soumission, pour ne pas dire de joie, que le publicain s'empressa de plier ses papiers et de fermer sa caisse, pour suivre celui qui l'appelait aux honneurs de l'apostolat. Admirable exemple de fidélité à la grâce, qui fit d'un pécheur un apôtre et un évangéliste !

Matthieu sacrifiait une position lucrative et embrassait la pauvreté volontaire, en se faisant le disciple de celui qui ne possédait pas même une pierre pour reposer sa tête. Mais il n'hésita pas un instant; il voulut même montrer toute sa joie en faisant un grand festin d'adieu dans sa maison et en y invitant ses compagnons, avec le Sauveur et ses disciples. Car le Fils de Dieu n'avait pas dédaigné son invitation; il devait présider la fête.

Ce fut tout un événement. Les publicains ou receveurs d'impôt étaient si mal famés, que leur nom était synonyme de pécheur public, soit que la perception des droits de César s'exerçât d'une manière trop arbitraire ou trop dure, soit qu'on choisît pour cette fonction décriée des hommes peu dignes d'une autre réputation. On avait déjà remarqué, avec quelque surprise, que beaucoup de ces gens-là suivaient le Sauveur et n'étaient point mal accueillis par lui. Quand les pharisiens le virent à table au milieu d'eux, ce fut une explosion de murmures; ils dirent aux disciples : « Comment se fait-il que votre Maître mange et boive avec les publicains et les pécheurs? » Jésus les entendit et répondit pour ses disciples : « Le médecin n'est pas nécessaire à

[1] S. Matth. IX; — S. Marc. II.



L. Carache pinx. Baudran sculp.

VOCATION DE S.T MATHIEU

ceux qui se portent bien, mais à ceux qui se portent mal. Apprenez le sens de cette parole divine : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, » c'est-à-dire je préfère les œuvres de charité à l'acte le plus essentiel du culte ; « car ce ne sont pas les justes, mais les pécheurs, que je suis venu appeler à la pénitence. » Quelques interprètes ont cru voir dans ces paroles une ironie amère contre la prétendue justice des pharisiens; mais nous trouvons plus conforme au caractère auguste du Sauveur d'entendre que les pécheurs ont le plus grand besoin de lui, quoique les justes ne puissent eux-mêmes se sauver sans lui.

Les pharisiens étaient généralement des orgueilleux, qui affectaient une fidélité scrupuleuse à la lettre de la loi et à certaines traditions surérogatoires, mais qui n'avaient au fond ni amour pour Dieu, ni charité pour le prochain, ni souvent de vertus véritables. Notre-Seigneur voulait leur faire comprendre que Dieu tient plus aux dispositions du cœur qu'aux cérémonies légales du culte, toutes saintes et obligatoires qu'elles sont, et que leur injuste dédain pour une classe d'hommes, dont les âmes étaient aussi chères à Dieu que les leurs, provenait d'un défaut de charité très-coupable. En mangeant à la table des pécheurs pour les gagner à son Père et les ramener à la vertu, ne montrait-il pas plus de sagesse et de bonté qu'en les méprisant et les fuyant? Sans doute, il y a plus d'un péril à craindre dans ces situations délicates; mais la vraie charité n'est point aveugle et se tient en garde contre les piéges.

Notre-Seigneur savait faire à la faiblesse humaine des concessions permises; mais c'était toujours dans le but de conduire ensuite à un état plus parfait ceux qu'il

avait d'abord gagnés par sa douceur. Ainsi il ne croyait pas devoir obliger ses disciples, encore novices, aux jeûnes libres que ceux de Jean-Baptiste et les pharisiens s'imposaient par esprit de pénitence. Les rigoristes en firent la remarque et en demandèrent l'explication à Jésus lui-même : « Pourquoi vos disciples ne jeûnent-ils pas comme les autres? » Il leur répondit, en se comparant à un époux, qui ne condamne point au jeûne les invités du festin des noces : « Les amis de l'époux peuvent-ils être dans le deuil et la pénitence pendant qu'il est au milieu d'eux? Mais un jour viendra que l'époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. » On sait combien exactement cette prédiction fut accomplie et quelle vie austère menèrent plus tard les apôtres, ainsi que les fidèles formés par leurs soins; la doctrine de leurs Épîtres nous est assez connue.

Le Sauveur expliquait sa condescendance par une double comparaison : « Personne ne prend une pièce neuve à un habit pour la coudre à un vieux, parce qu'elle ne convient point et que d'ailleurs elle déchire la vieille étoffe. On ne met pas davantage le vin nouveau dans des vaisseaux trop vieux, de peur que dans son effervescence il ne les rompe et ne se perde. » De même, mes disciples ne sont pas de force à supporter présentement une vie plus parfaite; mais attendez qu'ils soient régénérés et fortifiés, pour voir jusqu'où je me propose de les mener.

Pendant qu'il parlait de la sorte, un chef de synagogue, appelé Jaïre, vint se jeter à ses pieds en le suppliant de l'accompagner à sa maison, parce que sa fille unique, âgée d'environ douze ans, allait mourir. On conçoit sans peine les vives instances que faisait ce père

désolé : « Seigneur, ma fille est à l'extrémité; venez, imposez-lui les mains, afin qu'elle guérisse et qu'elle vive [1]. » Jésus ne résista point à cette prière : il le suivit avec ses disciples.

Pendant qu'il marchait, environné d'une grande multitude, une femme, affligée d'une perte de sang depuis douze ans, cherchait à s'approcher de lui. Elle avait dépensé tout son bien à se faire traiter par plusieurs médecins, qui, au lieu de la soulager, l'avaient fait beaucoup souffrir et l'avaient laissée plus mal. Le bruit et peut-être la vue des miracles que le Sauveur ne cessait d'opérer avait fortifié sa foi, et elle se disait : « Si je puis seulement toucher le bord de son vêtement, je serai guérie. » Étant donc parvenue à percer la foule, elle toucha son manteau par derrière, et, à l'instant même, elle se sentit guérie; mais, par un sentiment de modestie facile à comprendre, elle garda le silence.

Jésus savait ce qui venait de se passer, mais agissant comme homme, pour manifester la foi de cette femme, il se retourna subitement et dit : « Qui m'a touché? » Ses disciples répondirent : « Seigneur, la foule vous presse et vous demandez qui vous a touché? » Mais il savait qu'une main l'avait touché avec une intention particulière et avait obtenu un miracle; il insista : « Qui m'a touché? Une vertu est sortie de moi. » Et il regardait autour de lui. Alors, la femme qui venait d'être guérie et qui se voyait découverte, se prosterna à ses pieds toute tremblante et raconta sans détour publiquement tout ce qui s'était passé. Le bon Sauveur lui dit : « Rassurez-vous, ma fille, votre foi vous a guérie;

[1] S. Matth., IX; — S. Marc. V, et S. Luc. VIII.

allez en paix, et soyez délivrée pour toujours de votre infirmité. »

Notre-Seigneur parlait encore, lorsqu'on vint dire au chef de la synagogue : « Votre fille est morte, laissez-le en paix. » Mais Jaïre, qui venait de voir un prodige, en espéra un autre plus grand encore, et, élevant l'ardeur de ses prières à la hauteur de sa foi, conjura Jésus d'avoir pitié de sa douleur et de ses larmes. « Ne craignez point, lui répondit le divin consolateur, croyez seulement, et votre enfant vivra. » Et ils se dirigèrent vers la maison.

Le Seigneur fit rester la foule dehors et ne laissa entrer que Pierre, Jacques et Jean, avec le père et la mère. Il trouva, suivant l'usage, une troupe de joueurs de flûte et de pleureurs à gage, qui se lamentaient et jetaient de grands cris : « Pourquoi tout ce bruit, leur dit-il ? Et qu'avez-vous à pleurer ? Cette jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. » Si la mort est appelée justement un sommeil dans l'Écriture, ne mérite-t-elle pas surtout ce nom quand elle doit être suivie d'un réveil si prompt ? Ils se moquèrent pourtant de lui, sachant bien que la mort était réelle. On les fit tous sortir, et Jésus s'avança vers le lit où était la jeune personne. Il la prit par la main et lui dit à haute voix : « Ma fille, levez-vous, je vous l'ordonne. » Son âme revint aussitôt ; l'enfant se leva et se mit à marcher, aux yeux de ses parents éperdus. Jésus ordonna de lui donner à manger. Son père et sa mère étaient hors d'eux-mêmes et allaient éclater en louanges, quand le Sauveur leur défendit expressément d'en rien dire. Mais, malgré cela, le bruit s'en répandit dans tout le pays.

Pourquoi Jésus, qui faisait la plupart de ses miracles

Ev. Française



Colombel pinx — Baudran sculp

AVEUGLES GUÉRIS

Imp. J. Salmon Paris

publiquement, veut-il que celui-ci et quelques autres demeurent cachés? On ne le sait pas précisément. D'une part, il avait besoin de faire éclater sa puissance pour établir la divinité de sa mission et commander la foi; et, d'une autre, il voulait enseigner à ses disciples, ainsi qu'aux siècles à venir, cette modestie, cette humilité chrétienne, qui était inconnue du paganisme. Quelle règle a-t-il suivie pour atteindre ce double but? Nous voyons les faits, mais nous ne pénétrons pas entièrement les secrets de son infinie sagesse. Ce qu'il nous en découvre suffit à notre édification, s'il ne suffit pas à la curiosité.

Pendant que Jésus s'en retournait, deux aveugles coururent après lui, en criant : « Fils de David, ayez pitié de nous [1]. » On voit que le peuple connaissait déjà sa généalogie. Mais Jésus, pour éprouver leur foi et exciter leur désir, continua de marcher jusqu'à sa maison sans leur répondre. Ils le suivirent et s'approchèrent de lui; alors il leur dit : « Croyez-vous que je puisse vous guérir? — Oui, Seigneur, lui répondirent-ils. » Alors il leur toucha les yeux, en disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. » A l'instant leurs yeux s'ouvrirent.

Jésus leur défendit sévèrement d'en parler à personne. Mais, à peine sortis, ils le publièrent dans toute la contrée.

Après eux, on lui présenta un homme muet, qui était possédé du démon. Il le guérit aussi, en chassant ce démon; et le muet se mit à parler. Le peuple, transporté d'admiration, s'écriait : « Jamais il ne s'est vu rien de semblable en Israël. » Mais les pharisiens jaloux

[1] S. Matth., IX.

commençaient à dire, au contraire, qu'il chassait les démons par la puissance de Béelzébut, leur prince; comme si le chef du noir empire pouvait se combattre lui-même! A quelles misérables arguties l'orgueil et la malice n'ont-ils pas recours! Cette calomnie n'était encore qu'à son début; nous la verrons revenir bientôt avec plus d'audace, et Notre-Seigneur y répondra lui-même.

DE LA

RÉMISSION DES PÉCHÉS PAR LES PRÊTRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Les pharisiens, dont la mauvaise foi commence à percer, feignent de ne pas comprendre que Dieu puisse déléguer à des hommes envoyés par lui le pouvoir de remettre les péchés. Les siècles chrétiens n'y ont jamais vu de difficulté ; mais l'incrédulité moderne, toujours en quête d'objections contre une religion qu'elle ne veut point pratiquer, n'a pas manqué de s'approprier l'argument des pharisiens : « Est-ce qu'un homme peut remettre les péchés? »

Pourquoi non, si Dieu lui en a donné le pouvoir, pour la consolation et le salut des pécheurs ? Cette puissance déléguée répugne-t-elle plus à la raison que celle de faire des miracles, ou de conférer diverses grâces par l'administration de rites sacramentels ? Or, il y a toujours eu des prophètes et des prêtres, qui ont exercé auprès des hommes des pouvoirs divins plus ou moins étendus.

Au reste, c'est un fait que Jésus-Christ a délégué à son Église et à ses prêtres le pouvoir de lier et de délier les consciences, de remettre ou de retenir les péchés : « Recevez le Saint-Esprit, a-t-il dit à ses apôtres et à leurs successeurs ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez [1]. » Il leur

[1] S. Jean, xx, 22 et 23.

avait déjà dit auparavant : « Je vous donnerai les clefs du royaume de ciel; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel [1], » et ces pouvoirs vous resteront jusqu'à la consommation des siècles, malgré tous les efforts de l'enfer.

Nous anticipons sur l'époque où Notre-Seigneur prononcera ces mêmes paroles, parce qu'alors l'espace nous manquera pour donner des explications suffisantes.

Nous venons d'exposer le fondement de la confession des péchés, telle qu'on l'a toujours pratiquée dans l'Église. Car, pour distinguer entre les péchés qui méritent d'être remis ou retenus, pardonnés ou ajournés, c'est-à-dire pour porter sur l'état d'une conscience étrangère un jugement éclairé et sérieux, il faut nécessairement connaître la nature des péchés commis et les dispositions du pénitent; or, il n'y a pas d'autre moyen d'y parvenir que l'aveu ou la confession. Aussi, quiconque reconnaît le sacrement de pénitence admet sans difficulté la confession, qui en est une partie essentielle, comme la contrition et la satisfaction.

Là-dessus, les incrédules se récrient : La confession a été inventée par les prêtres.

— A quelle époque et par qui?

— Peu importe! c'est une invention humaine.

— Prouvez-le, puisque vous l'affirmez. L'histoire doit en faire mention; car elle a conservé la date d'inventions moins importantes et les noms d'inventeurs moins dignes de passer à la postérité.

— On dit qu'elle date d'un certain concile tenu au 12e siècle, où les évêques se seraient entendus pour cela.

— Très-bien ; voilà nos idées fixées. Je vais vous aider à formuler votre objection, ou plutôt la voici toute prête dans le grand dictionnaire de M. Bescherelle : « La confession

[1] S. Matth., XVIII, 18.

auriculaire fut établie au 3e siècle, abolie pour cause de scandale au 5e, et définitivement adoptée par l'Église catholique au 12e (p. 728). » Voilà de l'érudition! Battez des mains. J'espère vous montrer néanmoins qu'elle n'a jamais été abolie, et qu'elle a toujours été pratiquée depuis les apôtres.

En 1215, le concile de Latran, voyant avec peine que des chrétiens négligents passaient plus d'une année sans recevoir les sacrements de pénitence et d'eucharistie, ordonna, par un décret toujours en vigueur, que tous les fidèles seraient tenus de se confesser et de communier au moins une fois par an, sous peine d'être exclus de l'Église. Mais conclure de là que la confession n'était pas en pratique auparavant, c'est faire preuve d'une ignorance grossière, que son audace même rend ridicule.

Pierre de Blois, mort quinze ans avant le concile, a laissé un traité entier sur la confession. Il y dit notamment pour l'usage de nos adversaires : « Que personne ne dise : Je me confesse en secret, je fais pénitence devant Dieu ; car si cette pénitence suffit, il faut dire que les clefs ont été données en vain à Pierre... Si la honte vous empêche de vous confesser, souvenez-vous que les livres des consciences seront ouverts devant tous au jour du jugement [1]. »

Pierre Lombard, l'illustre Maître des sentences, dit aussi : « Ceux qui négligent ou qui rougissent de se confesser ne méritent point d'être justifiés ; car il y a un précepte pour la pénitence intérieure et pour la confession orale, ainsi que pour la satisfaction extérieure. » Puis il établit la nécessité de la confession faite aux prêtres, par l'Écriture et les saints Pères [2].

Les documents de cette époque surabondent. Qu'on nous permette de citer seulement un concile d'Angleterre, tenu en 967 : « On ne doit pas rougir de découvrir ses chutes, parce

[1] De la conf. sacram. — [2] Sentences, l. IV, Dist. XVII.

que, sans la confession, il n'y a point de salut à espérer ; c'est la confession qui guérit, c'est la confession qui justifie [1]. »

On a dit, dans l'objection, que la confession avait été abolie au 5e siècle ! Comment peut-on mettre tant de légèreté, pour ne pas dire plus, dans des questions aussi graves ? Le patriarche Nectaire, prédécesseur immédiat de saint Jean Chrysostome sur le siége de Constantinople, se vit obligé de supprimer la charge de pénitencier, qu'il avait établie dans son église pour la pénitence publique, et de permettre aux fidèles de s'adresser à d'autres prêtres, à cause d'un scandale particulier. S'en suit-il qu'il ait aboli la confession, même dans la seule ville de Constantinople ? Non certainement ; car saint Jean Chrysostome, son successeur, en parle assez ouvertement [2], et les écrivains ecclésiastiques continuent de tenir partout le même langage, par exemple, saint Fulgence, saint Grégoire le Grand, saint Jean Climaque, et un concile de Constantinople, dont voici une phrase : « Il faut que ceux qui ont reçu de Dieu le pouvoir de lier et de délier considèrent la qualité du péché et les marques que le pénitent donne de sa conversion, afin d'apporter un remède convenable à la maladie [3]. »

Remarquez ensuite que, durant les quatre premiers siècles, où la foi était très-vive, les fidèles pratiquaient même la confession publique, qui n'était point le sacrement proprement dit, mais une pénitence et une expiation. La confession secrète en était le préliminaire et le fondement ; là, on déclarait tous ses péchés et on en recevait l'absolution sacramentelle, tandis que dans la confession publique on avouait seulement ceux que le confesseur avait désignés pour cela, et on ne recevait d'autre absolution que la remise de la peine publique, après une satisfaction suffisante. La cessation ou

[1] Labbe, t. IX, col. 687. — [2] Du Sacerd., l. III ; — Homélie sur la Samar. ; — Homélie XX, sur le chap. IV de la Genèse. — [3] *C. in Trullo can.* CII.

l'abolition de cet usage pénitentiaire, vers cette même époque, n'entraîna pas du tout l'abolition du sacrement de pénitence, qui se donnait et qui s'est toujours donné depuis dans le secret du saint tribunal. Pour peu qu'on ait quelques notions d'histoire et de discipline ecclésiastiques, on sait faire ces distinctions.

L'auteur de l'objection affirme une troisième erreur : c'est que la confession ne fut pas établie avant le 3e siècle. Passons de suite à cette époque. Saint Cyprien [1], Origène [2] et Tertullien [3], qui écrivaient au commencement de ce même siècle, l'ont néanmoins trouvée établie au nom de Jésus-Christ ; car ils la prêchent dans les termes que nous employons aujourd'hui. Pour être plus court, nous ne citerons que le dernier, qui appartient à la fin du second siècle : « La confession qu'on fait des péchés, dit Tertullien, en diminue autant la pesanteur, que la dissimulation l'augmente ; car la confession est le témoignage du dessein où l'on est de satisfaire à Dieu..... Cette pénitence étant le second et l'unique moyen de se réconcilier avec Dieu, on doit y apporter le plus grand soin [4]. » — « Je présume que plusieurs fuient la confession (ou exomologèse), ou qu'ils la diffèrent de jour en jour, parce qu'ils craignent de faire connaître leur conduite, et que la honte est plus forte chez eux que le soin de leur salut : semblables à ceux qui, ayant contracté des maladies secrètes, cachent leur mal au médecin et se laissent mourir par cette fausse pudeur....... O le grand avantage que vous promet cette honte, qui vous fait cacher vos péchés ! Pensez-vous donc qu'en dérobant votre faute à la connaissance des hommes, elle échappera à la connaissance de Dieu ? Vaut-il mieux être damné pour un crime que l'on tient caché, que d'être absous d'un crime pour l'avoir confessé [5] ? »

[1] *De Lapsis.* — [2] Homélie IIe *in Levit.;* — Homélie IIe *in Psalm* XXXVII. — [3] *De Pœnit.* — [4] Idem, c. IX. — [5] Idem, c. X.

Dans son livre contre les hérésies, saint Irénée, qui fut disciple de saint Polycarpe, disciple lui-même de l'apôtre saint Jean, parle clairement de la confession, à propos des hérétiques Marcus et Cerdon [1].

Le pape saint Clément, qui mourut l'an 100 de l'ère chrétienne, écrivait dans sa seconde lettre aux Corinthiens : « Convertissons-nous de tout notre cœur, afin d'obtenir de Dieu notre salut ; car, après que nous serons sortis du monde, nous ne pourrons plus nous confesser ni faire pénitence, dans le lieu où nous serons. » Et saint Barnabé, compagnon de l'apôtre saint Paul, dit aussi, dans sa lettre aux Juifs convertis : « Tu aimeras celui qui t'a créé..... Tu confesseras tes péchés, et tu ne te présenteras pas devant Dieu, pour le prier, avec une conscience mauvaise [2]. » Ainsi parlaient des évêques instruits et sacrés par les apôtres ; c'était donc bien la doctrine du Seigneur.

Voulez-vous des témoignages étrangers à l'Église catholique ? Allez chez les Grecs et chez tous les schismatiques orientaux, ouvrez leurs plus anciens livres liturgiques, leurs sacramentaires les plus vénérés, et vous verrez qu'on y a toujours regardé et pratiqué la confession comme une institution divine. C'est seulement au 16e siècle, que des libertins audacieux, sous le fastueux nom de réformateurs, se sont insurgés contre elle, et qu'ils ont réussi à détruire un article de foi si désagréable aux passions. Demandez aux protestants une raison solide de cette suppression ; ils ne vous en donneront jamais.

Faut-il donc avoir un esprit si transcendant, pour découvrir au premier coup d'œil qu'une pratique aussi humiliante et aussi pénible à la nature n'a pu devenir générale dans le monde entier, et se maintenir contre toutes les répugnances de l'orgueil, qu'en vertu d'une autorité vraiment divine? Il ne faudrait pas connaître les hommes pour en douter. Ainsi

[1] Liv. I, c. IX ; et l. III, c. IV. — [2] Pères apost., P. Cotelier.

la raison saine est-elle d'accord avec la sainte Écriture et la plus irréfragable tradition, pour voir l'institution de ce sacrement dans les paroles de Jésus-Christ : « Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. »



Boulogne pinx^t Baudran sculp

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE.

Imp. Salmon Paris

CHAPITRE X

Jésus se rend à Jérusalem. — Paralytique guéri près de la piscine. Discours dogmatique, et pécheresse aux pieds de Jésus.

Le Sauveur n'avait encore prêché que dans la Galilée, et déjà sa réputation s'était répandue dans toute la terre sainte. Une fête, qui était peut-être celle de Pâque, l'appela à Jérusalem et lui fournit l'occasion d'y manifester sa puissance.

Il y avait dans cette ville une piscine [1], dite des Brebis ou des Moutons, peut-être parce qu'elle servait aux victimes du temple; on la nommait en hébreu Bethsaïde. Elle était entourée de cinq galeries, dans lesquelles étaient couchés ou assis un grand nombre de malades ou d'infirmes, aveugles, boiteux, ou étiques aux membres desséchés, qui attendaient le moment favorable pour descendre dans l'eau. Car cette piscine jouissait d'un privilége singulier : un ange du Seigneur venait de temps à autre en remuer les eaux et leur communiquer une vertu divine, mais limitée. Celui qui descendait le premier dans le réservoir après la venue de l'ange était

[1] Réservoir public.

guéri de son infirmité, quelle qu'elle fût. De là cette affluence de malades et probablement ce luxe de galeries, qui avaient été construites pour les mettre à couvert.

Or, il y avait parmi eux un infirme, paralytique selon toute apparence. qui languissait depuis trente-huit ans et qui attendait vainement son tour. Jésus, qui le vit étendu et qui savait combien son épreuve était cruelle, lui dit : « Voulez-vous être guéri [1] ? » Cet homme le regarde avec surprise et lui répond, comme pour s'excuser de ne l'avoir pas encore été : « Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine après que l'eau a été agitée ; et pendant le temps que je mets à m'approcher, un autre y descend avant moi. » Le Sauveur, prenant alors ce ton d'autorité qui révélait sa puissance, lui dit : « Levez-vous, emportez votre lit et marchez. » Le malade, à ces mots, se sentit guéri ; il se leva donc avec un transport de joie et prit son lit pour s'en aller à sa maison. Jésus profita du mouvement de surprise et d'admiration qui suivit cette cure merveilleuse et qui mit en émoi la foule des malades, pour s'esquiver et disparaître ; peut-être ne voulait-il pas faire trop d'éclat, en se mettant dans la nécessité de guérir tous ceux qui étaient là et qui n'auraient pas manqué d'implorer sa miséricorde. Car nous allons voir combien d'ennemis ses miracles lui avaient déjà suscités.

L'homme qu'il venait de guérir emportait donc son lit ; or, c'était le jour du sabbat. Les Juifs l'arrêtèrent, en lui disant : « C'est aujourd'hui le sabbat ; vous ne pouvez pas emporter votre lit. » Il leur répondit tout

[1] S. Jean, v.

naturellement : « Celui qui m'a guéri, m'a dit : Emportez votre lit et marchez. » Cette réponse était péremptoire. Un homme qui fait des miracles prouve par là sa mission divine ; or, un envoyé de Dieu, qui exerce sa puissance et qui parle en son nom, ne peut pas tromper. Quel danger et quel mal peut-il y avoir à lui obéir? L'esprit pharisaïque des Juifs ne s'arrêta point à une considération si frappante et si logique. « Quel est donc celui-là, dirent-ils en se targuant d'un zèle outré, qui ordonne de porter un lit le jour du repos? » L'autre répondit qu'il ne le connaissait pas, et les choses en restèrent là.

Mais, plus tard, Jésus rencontra cet homme dans le temple, et, voulant le préserver d'une rechute, lui dit : « Vous voilà guéri ; ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. » Parole remarquable, de laquelle on peut conclure que les maladies du corps sont quelquefois le châtiment du péché !

Cet homme reconnut alors son bienfaiteur et publia partout que Jésus l'avait guéri. Mais les pharisiens, au lieu de partager son admiration et d'aller au-devant du prophète que Dieu leur envoyait, se mirent à le persécuter, sous prétexte qu'il violait la loi du sabbat. Ils le décriaient, le calomniaient, lui tendaient des embûches, et pensaient déjà à le faire mourir comme un blasphémateur et un impie.

Est-ce qu'il dédaignait vraiment la loi du repos sacré? Loin de là, il observait plus fidèlement que personne toutes les prescriptions légales, sans y être tenu ; mais il condamnait dans l'observation du sabbat ces excès ridicules que les pharisiens y avaient introduits,

comme nous le verrons plus tard. Pour eux, c'était un crime irrémissible.

Désormais, tous les discours du Sauveur seront mal interprétés et tournés contre lui. Mais il s'y attendait, rien ne l'arrêtera ; il bravera hautement leur puissance et leur haine. Le temps est venu de se faire connaître et de démasquer les hypocrites.

Il déclare publiquement que son Père et lui opèrent ensemble, et, sans expliquer clairement l'unité de nature avec la distinction des personnes, il s'égale si positivement à son Père, que les Juifs en sont horriblement scandalisés. « C'est surtout pour cela, dit l'Évangile, qu'ils voulaient le faire mourir ; car, non-seulement il violait le sabbat, mais il disait que Dieu était son Père et il se faisait l'égal de la Divinité. » Ceci répond à certains incrédules qui ont dit : « Jésus lui-même n'a jamais affirmé sa divinité. » Il avait des raisons graves pour ne pas débuter par un aveu inopportun, qui eût effarouché jusqu'à ses disciples, tant que le nombre et l'éclat de ses miracles ne l'autorisaient pas encore à tout révéler. Mais vous voyez comme il s'avance peu à peu, et plus tard vous l'entendrez répondre à cette question : « Êtes-vous le Fils de Dieu vivant ? — Oui, je le suis ; et vous me verrez un jour revenir sur les nuées du ciel pour juger le monde [1]. »

Dès aujourd'hui son langage est le même pour le fond. Car, au lieu de calmer les Juifs qui s'en scandalisent et qui le menacent, il affirme avec plus de force : « En vérité, en vérité, je vous le dis : le Fils ne saurait rien faire de lui-même ; il ne fait que ce qu'il voit faire à son Père.

[1] S. Matth., xxvi, 64.

Mais tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi comme lui. Comme le Père ressuscite les morts et leur donne la vie, de même le Fils donne la vie à qui il lui plaît. » Je demande s'il est possible d'exprimer plus nettement l'égalité de puissance!

Jésus-Christ va plus loin, il se déclare le juge souverain des vivants et des morts : « Le Père ne juge personne ; mais il a donné au Fils tout pouvoir de juger, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé. »

Il redouble ses affirmations : « En vérité, en vérité, je vous dis : celui qui écoute ma parole et qui croit en moi, comme à celui qui m'a envoyé, a déjà la vie éternelle et n'est point condamné, mais il est passé de la mort à la vie. En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu et où ceux qui l'entendront vivront. » Il voulait parler non-seulement des âmes mortes par le péché, mais des corps qui doivent ressusciter par sa propre puissance.

« Car, ajoute-t-il, comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui-même. » Or, il n'y a que Dieu qui soit le principe de la vie, et il n'y a que le Fils ou le Verbe qui la reçoive par génération et qui la possède comme principe, bien qu'il l'ait reçue, parce qu'il est consubstantiel au Père et éternel comme lui. « Il a donné au Fils le pouvoir de juger, parce qu'il est Fils de l'Homme, » et qu'à ce titre le jugement du genre humain lui convient mieux qu'au Père, sans lequel pourtant il ne peut rien faire, non plus que sans le Saint-Esprit, puisque ces trois personnes n'ont qu'une

même essence et sont inséparables. Comme ce langage est exact et reproduit bien la théogonie de l'Église catholique [1] !

Le Sauveur continue : « Le temps viendra où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu ; et alors ceux qui auront fait de bonnes œuvres, ressusciteront pour la vie, mais ceux qui en auront fait de mauvaises, revivront pour être condamnés. »

Il avoue que son témoignage ne serait pas suffisant, s'il était seul, pour établir sa doctrine ; mais n'ont-ils pas eu celui de Jean-Baptiste ? Maintenant n'ont-ils pas ses miracles ? « J'ai un témoignage plus grand que celui de Jean, leur dit-il ; car les œuvres miraculeuses que mon Père m'a donné de faire rendent témoignage que c'est lui qui m'a envoyé. » Argument péremptoire ! Quelle objection reste-t-il à faire contre un prédicateur qui appuie sa doctrine par des miracles ? Il n'y a qu'à dire : « Le doigt de Dieu est ici, » et adorer humblement.

Jésus-Christ a donc le droit de reprocher aux Juifs leur incrédulité, comme un acte de déraison et de mauvaise foi. Les pharisiens de nos jours ne méritent-ils pas le même reproche ?

Il ajoute un argument personnel aux Israélites, qui étaient les dépositaires des saints livres : « Vous lisez avec soin les Écritures, leur dit-il, parce que vous croyez avec raison y trouver la vie éternelle ; eh bien ! elles rendent temoignage de moi. » En effet, les prophètes l'annoncent sous toutes les formes, les grands personnages le

[1] Nouvelle preuve que M. Renan a bien lu l'Évangile, quand il affirme « qu'on y chercherait vainement une proposition théologique. » Faut-il s'étonner, après cela, qu'il l'ait interprété d'une façon si extravagante ?

figurent, les principaux faits et les cérémonies du culte se rapportent à lui, toute leur loi est pour ainsi dire grosse du Messie; elle semble n'avoir existé que pour le donner au monde. Pourquoi donc ne le reçoivent-ils pas? C'est qu'ils n'ont point un véritable amour de Dieu. « Je suis venu au nom de mon Père, leur dit-il, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son propre nom, vous l'accueillerez. » C'est précisément ce qui est arrivé; plusieurs faux Messies se sont présentés avant et après le Sauveur, et les Juifs les ont reçus avec l'enthousiasme de la folie. Leur histoire en fait foi.

« Je n'ai pas besoin, ajoutait-il, de me porter votre accusateur devant mon Père; vous en avez un autre qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous espérez. Car il a écrit de moi : Le Seigneur suscitera de votre nation un prophète comme moi (médiateur et législateur)... Je mettrai mes paroles dans sa bouche, dit le Seigneur, et quiconque refusera de l'écouter, j'en tirerai vengeance [1]. Si vous croyiez aux écrits de Moïse, vous croiriez donc aussi à ma parole. » Ayant terminé ce discours, il se retira et les abandonna à leurs propres pensées.

Sur ces entrefaites (si l'on accepte la chronologie du P. de Ligny, que nous avons préférée), un pharisien, nommé Simon, qui ne partageait pas toutes les préventions des autres contre Jésus, osa l'inviter à sa table, malgré leur animosité, ou peut-être pour avoir occasion de le juger. Le Sauveur, qui n'avait ni crainte d'être jugé, ni rancune contre personne, et qui peut-être démêlait en celui-ci quelques bons sentiments, accepta

[1] Deut., XVIII.

son invitation, comme il avait accepté celle du publicain Matthieu.

Pendant qu'il était à table, une femme qui passait pour pécheresse dans la ville, et qu'on croit communément être Marie-Madeleine, malgré l'opinion de Bossuet et de beaucoup d'autres, entra tout à coup dans la salle à manger; elle portait dans ses mains un vase d'albâtre, plein d'huile de parfum, et paraissait plongée dans une profonde douleur. Elle s'approcha de Jésus, qui était à demi couché sur le lit du festin, à la manière des orientaux [1], et se prosternant à ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes, à les essuyer avec ses cheveux, à les baiser humblement et à les parfumer du nard précieux qu'elle avait apporté. Jésus la laissait faire.

Cette action extraordinaire surprit tout le monde; mais le pharisien était surtout étonné que Jésus la permît : « Si cet homme était un prophète, se disait-il en lui-même, il saurait quelle est cette femme qui le touche; il n'ignorerait pas qu'elle mène une mauvaise vie [2]. » Non-seulement le Fils de Dieu ne l'ignorait pas, mais il voyait même les pensées de cet orgueilleux et il allait y répondre, en se faisant l'avocat miséricordieux de la pécheresse convertie : « Simon, lui dit-il, j'ai quelque chose à vous dire. — Parlez, Seigneur, lui répond Simon. — Un créancier avait deux débiteurs, dont l'un lui devait cent deniers et l'autre cinquante. Or, comme ils n'avaient pas de quoi les lui rendre, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel, à votre avis, l'aimera davantage? — Je crois, répondit le pharisien,

[1] La tête des convives était près de la table et les pieds étaient en dehors.

[2] S. Luc, VII, 39.



Lebrun pinx — Baudran sculp

LA PÉCHERESSE AUX PIEDS DE JÉSUS

que c'est le débiteur à qui il a plus remis. — Vous avez bien jugé, ajouta Jésus. »

Puis il lui montra la pécheresse et lui dit : « Voyez-vous cette femme? Lorsque je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez pas donné d'eau pour me laver les pieds, suivant la coutume; elle au contraire les a arrosés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez pas donné le baiser d'usage; et, depuis qu'elle est entrée, elle n'a pas cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête; et elle a répandu des parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui-là aime moins, à qui l'on remet moins. » Pour compléter et expliquer le texte de l'Évangile, il faut ajouter que l'amour de Dieu et celui de l'âme convertie sont réciproques.

Alors le Sauveur, s'adressant directement à cette femme, lui dit : « Vos péchés vous sont remis. » Et, pendant que les convives murmuraient comme les autres : « Quel est cet homme qui remet même les péchés? » il concluait : « Votre foi vous a sauvée, ma fille, allez en paix. »

Madeleine justifiée et consolée fit une longue pénitence et devint une grande sainte. Mais on ignore si les hommes hautains qui la méprisaient et qui résistaient à la grâce, furent aussi sages et aussi heureux.

Tous les siècles ont admiré la conversion généreuse de cette pécheresse et l'incomparable miséricorde du Sauveur. Qu'il s'agisse de Marie, sœur de Lazare, ou de toute autre, peu importe; laissons disputer les interprètes. Ce qui nous touche, ce qui peut nous être utile, c'est ce courage qui brave le respect humain et qui

s'humilie publiquement; c'est cette douleur amère et silencieuse, qui parle par des larmes et par des baisers pénitents; c'est cet amour, qui veut tout réparer et qui ne connaît plus d'obstacle. Ah! que de pareils sentiments sont beaux et qu'ils vont droit au cœur de Dieu! Ils triomphent de sa justice et lui arrachent un pardon magnifique : « Beaucoup de péchés vous sont remis, parce que vous avez beaucoup aimé. » Heureux le pécheur qui entend prononcer sur sa tête une pareille sentence! O vous, dont le cœur coupable hésite entre la crainte et l'espérance, allez vous jeter aux pieds du ministre de Jésus-Christ, qui le représente, et vous nous direz s'il est au monde un moment plus doux que celui de la réconciliation.

DE LA

RÉMISSION DES PÉCHÉS PAR LES PRÊTRES.

DEUXIÈME PARTIE.

Notre-Seigneur remettait les péchés sans exiger la confession, quand il voyait le repentir au fond du cœur, parce qu'il n'avait pas besoin qu'on lui en fît l'aveu pour les connaître, et parce qu'il était le maître, comme Dieu, de pardonner sans autre condition. Mais ses ministres ne jouissent ni du privilége de lire au fond des consciences, ni du droit de s'affranchir des règles établies pour l'administration des sacrements. Ils exigent donc trois conditions fondamentales du pénitent : le repentir ou la contrition, la confession des péchés et l'acceptation d'une pénitence satisfactoire.

Et voilà ce qui fâche messieurs les incrédules !

Le repentir, ils nous passeraient encore cette condition; la satisfaction, ou la pénitence, ils la supporteraient aussi, pourvu qu'elle fût insignifiante ; mais la confession, ne leur en parlez pas! Ils trépignent d'indignation, le rouge leur monte au visage, ils se récrient : « Nous mettre aux pieds d'un homme ! Jamais, jamais! » Remarquez que ce sont les orgueilleux, les libertins, ceux-là mêmes qui ont commis le plus de bassesses, qui crient le plus haut. La honte était dans le péché, leur dit saint Jean Chrysostome, elle n'est pas dans l'aveu.

— Comment une pareille institution pourrait-elle venir d'un Dieu infiniment bon et infiniment sage?

— Précisément, elle est un chef-d'œuvre de sa sagesse et de sa bonté, tant elle est bien appropriée aux besoins de l'homme et pleine de consolations pour son cœur.

— Voilà qui est fort!

— Et très-juste! Ceux qui ne veulent avoir d'autre juge que Dieu n'en ont point d'autre en réalité qu'eux-mêmes; aussi persévèrent-ils invariablement dans leurs mauvaises habitudes, sans jamais se corriger de leurs défauts, ni faire pénitence de leurs péchés. Inutile de discuter ce point; l'amour-propre ne cèderait pas. Mais, au fond, dans la sincérité de notre conscience, nous savons très-bien de part et d'autre à quoi nous en tenir.

Ceux, au contraire, qui acceptent pour arbitre un homme digne de leur confiance, un prêtre pieux et sage, un ami éclairé, ferme et tendre, et qui viennent à lui avec un regret sincère de leurs fautes, un désir vrai de se corriger, des intentions aussi droites que généreuses, ceux-là ne peuvent manquer de trouver, dans leurs aveux et leurs confidences, une force et un courage que l'isolement ne donnera jamais. Je ne parle pas de la rémission des péchés et de la réconciliation avec Dieu, qui ne s'obtiennent qu'à ce prix, ni des grâces célestes qui répandent dans l'âme régénérée une vertu surnaturelle; je dis qu'au point de vue tout humain, c'est une admirable institution.

En croirez-vous le protestant Leibnitz? « On ne peut nier, dit cet illustre philosophe, que cette institution ne soit digne de la sagesse divine, et il n'est assurément rien de plus beau et de plus digne d'éloge dans la religion chrétienne; les Chinois eux-mêmes et les Japonais en ont été saisis d'admiration. En effet, la nécessité de la confession détourne beaucoup d'hommes du mal, ceux surtout qui ne sont pas encore endurcis, et elle offre de grandes consolations à ceux qui ont failli. Aussi, je regarde un confesseur pieux, grave et prudent, comme le grand organe de la divinité pour le salut des âmes : car ses conseils servent à régler nos affections.

à nous faire remarquer nos défauts, à nous faire éviter les occasions du péché, à faire restituer ce qui a été enlevé, à réparer les scandales, à dissiper les doutes, à relever l'esprit abattu, enfin à guérir ou au moins adoucir tous les maux des âmes malades ; et si l'on peut difficilement trouver dans les affaires humaines quelque chose de plus précieux qu'un ami fidèle, que sera-ce lorsque cet ami est lié par la religion inviolable d'un sacrement divin, et tenu de vous garder sa foi et de vous secourir [1] ? » Cet homme de génie était-il bien séparé de Bossuet, qui disait dans le même temps : « La confession est un frein nécessaire à la licence, une source féconde de sages conseils, une sensible consolation pour les âmes affligées ?. »

En croirez-vous plutôt Voltaire, qui n'est pas suspect ? « Les ennemis de l'Église romaine, qui se sont élevés contre une institution si nécessaire, semblent avoir ôté aux hommes le plus grand frein à leurs crimes secrets [2]. » Aussi fallait-il voir quel débordement de vices suivit en Allemagne la suppression de la confession par les hérétiques ! Ecoutez encore l'oracle de la vieille impiété : « Il n'y a peut-être point d'établissement plus utile que la confession ; la plupart des hommes, quand ils sont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords ; s'il y a quelque chose qui les console sur la terre, c'est de pouvoir être réconciliés avec Dieu et avec eux-mêmes [3]. »

Origène exprimait la même pensée quinze siècles plus tôt : « De même que ceux dont l'estomac se trouve chargé d'un aliment indigeste, d'humeurs ou de flegmes, s'ils viennent à les vomir, sont soulagés à l'instant, de même le pécheur qui retient et cache ses fautes au dedans de lui-même est pressé et suffoqué par le péché ; mais, s'il devient son propre accusateur, s'il dénonce et confesse son état, il vomit aussitôt avec le péché la cause de sa maladie intérieure [4]. »

[1] Systema theolog., de confessione. — [2] Annales de l'Emp. — [3] Remarques sur Olymp. — [4] Homél. II, in psalm. 37.

Vous citerai-je un saint-simonien? « Oh! ce devait être une grande consolation pour le coupable, une grande joie pour l'innocent, que de savoir à qui ouvrir son cœur, de venir montrer ses plaies ou conter ses maux, et d'être sûr de trouver toujours un médecin, un consolateur, un ami[1]! » Suit, sur la confession, une page ravissante que je voudrais pouvoir vous citer tout entière.

Mais c'est assez et peut-être trop de citations. J'ai voulu opposer ces autorités aux dénigrements passionnés des Michelet, des Georges Sand et de tous ces écrivains impies, qui dénaturent les plus saintes institutions, qui grossissent les abus ou qui les inventent, qui cherchent à étouffer la vérité sous le poids d'accusations imaginaires et calomnieuses; quoi qu'ils en disent, il sera toujours vrai pour les esprits sensés que la confession est admirablement appropriée au besoin d'épanchement, de confidence, de conseil et d'amitié, qui est inné dans le cœur de l'homme.

— Je ne blâme pas, direz-vous, ceux qui en usent.

— Oui, vous la trouvez bonne pour les femmes, pour les jeunes gens et pour les enfants; sur ce point, vous êtes tous d'accord. Jamais on n'avait osé dire autrement, avant les romanciers que je viens de citer. Mais vous n'en avez pas besoin pour vous-même?

— C'est trop dur.

— Que dites-vous? En vérité, Notre-Seigneur pouvait-il exiger moins que cet aveu, pour remettre des péchés graves et pour tirer un coupable de l'enfer? Si un roi publiait aujourd'hui un édit en vertu duquel tous les prisonniers de ses États pourraient sortir de prison, à la seule condition d'avouer leurs fautes à un magistrat quelconque, ne fût-il pas même tenu au secret, combien pensez-vous qu'il en restât demain sous les verrous? Pas un seul. Aucun ne s'aviserait de dire comme vous : C'est trop dur!

[1] Globe, 5 février 1833.

— Je ne puis pas m'y résoudre.

— Dites que vous ne voulez pas vous convertir. Vous avez des défauts et des habitudes que vous tenez à conserver; voilà ce qui vous arrête. Car, si vous étiez bien décidé à vivre en chrétien, vous n'y verriez plus qu'une formalité désagréable, mais facile à remplir; et vous passeriez outre sans hésitation, pour goûter ensuite cette paix ineffable de l'âme et ces consolations divines qui sont le fruit du repentir. Que de pécheurs, après avoir redouté la plus humiliante confession, s'étonnent de trouver tant de joie et de bonheur dans un sacrement qui leur semblait une pure expiation! L'enfant prodigue dans les bras de son père bénit et bénira toujours l'instant heureux de son retour à la maison paternelle.

CHAPITRE XI

Épis rompus et main sèche guérie le jour du sabbat.
Vocation et noms des douze apôtres.

Après son retour de Jérusalem en Galilée, le Sauveur traversait des champs de blé déjà mûr, avec ses disciples. Ceux-ci, ayant faim, arrachèrent quelques épis, les froissèrent entre leurs mains et en mangèrent le grain. Le Deutéronome autorisait formellement cette licence, mais c'était un jour de sabbat; quelques pharisiens en furent scandalisés : « Pourquoi, leur crièrent-ils, faites-vous une chose qui n'est point permise le jour du repos[1]? » Les disciples paraissant peut-être embarrassés, ils s'approchèrent du Maître, en feignant un grand zèle pour la loi : « Voilà que vos disciples, lui dirent-ils, se permettent de faire ce qui est défendu les jours de sabbat[2]. »

Jésus comprit qu'ils lui en faisaient un crime, et, voulant les instruire en les confondant par l'Écriture même, il leur dit : « N'avez-vous pas lu ce que firent David et ceux qui étaient avec lui, quand ils eurent faim? Com-

[1] S. Luc, vi, 2. — [2] S. Matth., xii; S. Marc, ii.

ment David entra dans la maison de Dieu, au temps du grand-prêtre Abiathar (qui s'appelait aussi Achimélech), et comment il mangea les pains de proposition[1], avec ses compagnons, quoique cela ne fût permis ni à lui ni à eux, mais aux seuls prêtres? » Le Pontife n'hésita point à les leur donner, parce qu'il savait que toute loi positive souffre exception pour des raisons légitimes. « N'avez-vous pas lu aussi dans la loi que les prêtres violent le sabbat dans le temple, sans être coupables pour cela? Or, je vous déclare qu'il y a ici quelqu'un plus grand que le temple. » A ces mots, les docteurs durent se regarder et se demander : Quel est donc celui qui est plus grand que le temple? Car il n'y a que Dieu qui soit au-dessus du saint temple où on l'adore. Pour nous, la réponse est facile : Jésus parlait de lui-même et révélait sa divinité. Législateur suprême, n'avait-il pas le droit de dispenser au besoin ses disciples de la loi du sabbat?

Il voulait faire sentir aux rigoristes, qui feignaient d'être scandalisés, que la charité n'entrait pour rien dans leur zèle outré. « Si vous saviez, ajouta-t-il, ce que signifie cette parole de Dieu : « J'aime mieux la miséri- « corde que le sacrifice, » vous n'auriez jamais condamné des innocents. » Il faut savoir interpréter la loi sans exagération. « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. C'est pourquoi le Fils de l'homme est maître même du sabbat. »

Faut-il conclure de là, comme le font de mauvais chrétiens, que le repos du septième jour, établi par le

[1] I Reg., XXI. — On appelait ainsi les douze pains qu'on *posait devant* l'autel en deux piles, au nom des douze tribus, et qu'on renouvelait chaque sabbat. Ceux qu'on avait ôtés devaient être mangés par les prêtres dans l'enceinte sacrée.

Créateur et transféré au dimanche par l'Église, est purement facultatif, au gré de chaque individu? Ce serait une autre exagération, plus répréhensible que la première. Il n'appartient à personne de se soustraire au commandement de Dieu et de son Église, sans une raison grave, et, mieux encore, sans une dispense de l'autorité compétente.

Les pharisiens ne tardèrent pas à trouver une autre occasion de renouveler cette mauvaise chicane contre le Sauveur. Certain jour de sabbat, qu'il était entré dans une synagogue pour enseigner, il se trouva là un homme dont la main droite était desséchée. Les scribes et les docteurs considéraient avec attention ce que Jésus allait faire; pour le provoquer, ils lui demandèrent s'il était permis de guérir les malades un jour de sabbat. Jésus connaissait leur mauvaise intention et savait qu'ils cherchaient à le surprendre dans ses paroles, pour l'accuser ensuite avec quelque apparence de vérité. Mais la Sagesse éternelle pouvait-elle être embarrassée par de chétives créatures?

Il n'hésite pas; il dit à l'homme : « Venez ici, au milieu[1]. » Cet homme s'avança et se tint debout au milieu de la synagogue. Alors Jésus, s'adressant à tout le monde, dit à haute voix : « Je vous demande s'il est permis, les jours de sabbat, de faire du bien ou du mal, de sauver la vie ou de l'ôter; » car celui qui peut rendre la santé ou sauver la vie à son frère, et qui ne le fait pas, est presque aussi coupable qu'un meurtrier. Ses adversaires comprirent bien la leçon de charité qu'il voulait leur donner, et n'osèrent répliquer un mot.

[1] S. Matth., XII; S. Marc, III, et S. Luc, VI.

Pour achever de les confondre, il ajouta : « Lequel d'entre vous, n'ayant qu'une brebis et la voyant tomber dans une fosse le jour du sabbat, n'ira pas la prendre et l'en retirer[1] ? Or, combien un homme ne vaut-il pas mieux qu'une brebis ! Donc il est permis de faire du bien le jour du sabbat. » Et, comme ils se taisaient, le Sauveur, profondément affligé de leur aveuglement, promena sur eux un regard indigné, puis dit à cet homme : « Étendez la main. » Il l'étendit, et elle devint aussi saine que l'autre.

Au lieu de se prosterner aux pieds de l'Homme-Dieu, ses lâches ennemis sortirent furieux et cherchèrent, pour le perdre, à s'entendre avec les hérodiens, qui étaient sans doute puissants à la cour. C'est ainsi que raisonne la passion ! Les ennemis de Dieu n'ont pas changé ; ils procèdent contre son Église avec la même équité que ces pharisiens envers son Fils.

Le Sauveur, qui connaissait leurs desseins, s'éloigna d'eux et se rapprocha de la mer avec ses disciples. Il était suivi d'une foule nombreuse, qui affluait de la Galilée, de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée, du pays au-delà du Jourdain et même des environs de Tyr et de Sidon, tant ses miracles faisaient de bruit. Il était tellement pressé par les malades de toute sorte, qui se précipitaient sur lui pour le toucher, qu'il fut obligé de se faire amener une barque par ses disciples, afin de s'ar-

[1] Le P. de Ligny dit que les rabbins sont devenus plus scrupuleux encore que ne l'étaient les pharisiens. Sans doute pour contredire Notre-Seigneur, ils enseignent qu'on ne pourrait pas retirer la brebis sans violer le sabbat, mais qu'il est permis seulement de descendre dans la fosse et d'y mettre une pierre ou un morceau de bois, pour aider l'animal à remonter lui-même. Moyennant cette adroite précaution, le sabbat n'est pas violé. Que d'esprit ! quelle profondeur de génie !

racher de leurs mains. Il ne laissait pas de les guérir, et il n'en renvoya aucun qui ne fût délivré de ses infirmités. Des possédés perçaient aussi la foule et venaient se prosterner devant lui, en criant : « Vous êtes le Fils de Dieu. » Mais il ne voulait point accepter ce témoignage des démons, et il leur faisait de grandes menaces pour leur imposer silence. Comme il recommandait en même temps aux malades de ne point parler de leur guérison, les interprètes ont cru qu'il ne voulait pas irriter davantage les pharisiens par l'éclat de ses miracles et par l'enthousiasme de la foule ; le moment de braver leur rage et de se livrer à leurs coups n'était pas encore venu.

C'est pourquoi saint Matthieu a vu dans cette charité et dans cette humilité du divin Maître l'accomplissement des paroles d'Isaïe : « Voici, dit le Seigneur, mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. Je répandrai mon esprit sur lui, et il annoncera la justice aux nations. Il ne contestera ni ne criera point, et personne n'entendra sa voix dans les places publiques. Il ne brisera point le roseau déjà froissé et n'éteindra point la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il fasse triompher la justice ; et c'est en son nom que les nations mettront leur espérance[1]. »

La mansuétude et la miséricorde, en effet, étaient le caractère dominant du Sauveur, comme il le disait lui-même : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Je suis venu pour sauver ceux qui périssent. » L'humanité était un malade que ses vices rongeaient et qui n'avait pas la force de subir de violentes secousses ; elle avait besoin d'être traitée comme un infirme, dont

[1] Isaïe, XLII, 1.

il faut ménager la faiblesse, pour réveiller en lui le peu de vitalité qui lui reste. C'était une œuvre de patience, de charité et de magnanime dévouement.

Le Fils de Dieu aurait pu descendre du ciel sur les nuages, la foudre à la main, et la terre aurait tremblé devant lui. Mais un Maître si terrible aurait-il consolé ces petits et ces pauvres, à qui les prophètes avaient promis un doux Sauveur? Aurait-il ouvert nos cœurs à la confiance et à l'amour, comme il l'a fait en prenant notre chair avec ses misères, hormis le péché? Aurait-il guéri les plaies secrètes et profondes qu'y avaient faites l'orgueil, l'avarice, l'égoïsme et les autres passions? Non, ses menaces et ses promesses n'auraient point atteint les dernières racines de nos vices originels, comme l'ont fait ses abaissements, sa pauvreté, son abnégation et son incomparable amour. Veuillez y réfléchir, et vous comprendrez que sa passion si douloureuse et si patiente a converti plus d'âmes que sa transfiguration sur le Thabor, et ses humiliations porté des coups plus sûrs à l'orgueil que ses plus beaux discours!

Aussi voyez comme la Sagesse divine a bien suivi ce même plan dans toute la vie du Rédempteur! Il est né de parents pauvres, dans une étable, et il a grandi dans le travail et les privations; maintenant il prêche et fait des miracles, sans cesser d'être pauvre et sans rechercher aucun bien-être temporel. On le persécute, il n'oppose à la jalousie de ses ennemis que la douceur et des bienfaits; on le calomnie, il se défend avec calme, en exposant simplement son admirable doctrine. Il pourrait gagner les grands en les flattant, mais il n'a d'autre ambition que de faire régner la vérité; si son cœur penche vers une portion de la société, c'est manifeste-

ment vers les faibles et les infortunés. Il sait quel avenir on lui prépare, il l'accepte résolûment, et rien ne le fera dévier de cette divine voie. Il vivra et mourra comme le type le plus achevé de la sagesse, de la bonté et de la patience.

Reprenons le récit historique. Nous voici arrivés à une phase importante de la vie de Notre-Seigneur. Les disciples dont il est entouré n'ont point eu jusqu'ici de caractère distinctif; ils n'ont exercé d'autre ministère que de baptiser en son nom, comme nous l'apprennent ceux de saint Jean-Baptiste, qui craignaient pour la gloire de leur maître[1]. Il va faire choix de douze d'entre eux, qu'il nommera lui-même apôtres, et qu'il destine à porter plus tard son évangile jusqu'aux extrémités du monde; dès maintenant il va les distinguer de tous les autres et leur conférer des pouvoirs particuliers.

Toutefois, avant d'exécuter cet important dessein, il veut donner à son Église un grand exemple qui lui serve de leçon. Aussitôt que le soir est venu et que la foule du peuple s'est retirée, il s'éloigne, cherche sur la montagne voisine un lieu solitaire, et y passe toute la nuit en prière[2]. Certes, il n'avait pas besoin de s'éclairer sur le choix qu'il avait à faire, car il avait la lumière de Dieu même. Mais il priait sans doute pour ses futurs apôtres et pour ceux qui devraient plus tard perpétuer son sacerdoce.

Aussitôt que le jour parut, il appela tous ses disciples et leur fit part de son dessein. Il donna le titre d'apôtre (qui signifie envoyé) aux douze qui devaient être ses compagnons les plus intimes, en leur conférant le

[1] S. Jean, III. — [2] S. Luc, VI.

pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons.

Voici quels furent ces douze élus : Simon, à qui Jésus avait donné le nom de Pierre ; Jacques, fils de Zébédée, et Jean, frère de Jacques, qu'il nomma Boanergès, c'est-à-dire enfants du tonnerre (probablement à cause de l'éclat de leur prédication) ; puis André, Philippe, Barthélemy (qui était peut-être le même que Nathanaël) ; Matthieu ou Lévi, le publicain ; Thomas, Jacques, fils d'Alphée, et Jude ou Thadée, son frère ; Simon le Cananéen, surnommé le zélé ; et Judas l'Iscariote, qui devait être le traître [1].

Voilà ces douze hommes, qui étaient réservés à une si grande célébrité. Un seul, le dernier, devait attacher à son nom une renommée d'opprobre, qu'aucune autre n'a égalée. En s'arrêtant sur ce nom, l'esprit se demande pourquoi Notre-Seigneur, qui connaissait l'avenir, a fait choix d'un traître et l'a introduit dans le collége apostolique. L'Évangile ne répond rien à cette question. Mais n'est-il pas raisonnable de supposer que le Fils de Dieu a voulu nous donner par là une terrible leçon? Judas était sans doute animé de saintes dispositions quand il fut appelé à ce haut ministère ; et quels moyens n'avait-il pas pour les conserver ! Les discours et les exemples continuels du divin Maître ! Cependant il est tombé, parce qu'il a négligé les grâces dont il devait profiter, et sa chute a été d'autant plus profonde que sa

[1] S. Matth., x ; S. Marc, iii ; S. Luc, vi. — A propos de Judas, les interprètes ne savent pas d'où lui venait le surnom d'Iscariote ; il n'y a qu'un seul homme au monde qui sache à quoi s'en tenir, c'est M. Renan : il le nomme Judas de Kérioth. C'est neuf et distingué ! Judas de Kérioth ! En lui faisant ce joli nom, l'illustre romancier lui donne une première preuve de cette sympathie que nous aurons plus tard à signaler.

dignité était plus élevée. O vous, qu'une sublime vocation a mis au rang des anges, veillez et tremblez ; car, si vous tombez du ciel, vous roulerez au fond de l'abîme. D'autre part, si vous remplissez avec honneur les fonctions du divin sacerdoce ou les humbles devoirs du cloître, consolez-vous des défections qui se font parfois dans vos rangs ; car il y eut un traître dans la compagnie même de Jésus-Christ ! Si le monde vous impute ces trahisons et vous outrage à cause d'elles, dédaignez ses paroles iniques ; ses accusations retombent sur lui-même, car il est ordinairement le tentateur ou le complice des transfuges. A lui donc et à son père Satan la honte et l'ignominie.

DU JUDAÏSME ET DU CHRISTIANISME.

L'accusation de violer le sabbat, que les Juifs commencent à formuler hautement contre Jésus-Christ, nous oblige à donner quelques explications sur la nature du judaïsme et à montrer dans quel sens il a été remplacé par le christianisme.

Tout le monde connaît l'origine des Hébreux et les principaux faits de leur histoire. En les choisissant pour son peuple privilégié, Dieu s'était proposé de conserver chez eux la vraie religion et les saines traditions, qui se perdaient de plus en plus chez les nations païennes. Il voulait leur confier la garde des livres saints, où Moïse, les prophètes et les autres écrivains inspirés consignaient les préceptes de la loi divine, les promesses relatives au Messie, l'histoire abrégée du monde et les conseils de la sagesse éternelle. Mais pour conserver intacte la foi de ce peuple au milieu de l'idolâtrie générale, il fallait le séparer entièrement des autres nations par sa législation et ses coutumes; et c'est ce qu'il a fait.

Le judaïsme était donc la vraie religion, telle que Dieu l'avait donnée à nos premiers parents, mais étayée de prescriptions et de cérémonies particulières aux Juifs. Les dogmes et la loi naturelle qu'elle renfermait, étant fondés sur la vérité et sur l'essence des choses, ne devaient jamais changer et ne seront jamais abolis; mais la partie cérémonielle du culte et tout ce qui était de transition, pour préparer les voies au Messie, devait être transformé ou supprimé par lui selon les besoins de la loi nouvelle et définitive, qu'il

établirait pour conduire le monde à sa perfection; car il était bien entendu, et formellement annoncé dans les saintes Écritures, que le judaïsme cèderait la place au christianisme, plus développé quant aux dogmes, plus parfait quant à la morale, universel quant aux lieux et aux temps; et c'est exactement ce qui s'est fait.

Le culte juif était tout figuratif, c'est-à-dire qu'il exprimait par des formes symboliques ce qui devait se réaliser au temps du Messie. Ainsi, la Synagogue représentait l'Église, les sacrifices sanglants celui de la croix, la manducation de l'agneau pascal et des autres victimes une communion plus auguste, et plusieurs cérémonies légales les sacrements de la loi nouvelle. Il était juste que les figures s'évanouissent devant la réalité. Le culte ancien s'est ainsi fondu dans le nouveau. L'ancienne loi n'a pas été détruite, comme le disait si bien Notre-Seigneur, mais elle a été accomplie.

Vous voyez déjà en quoi le christianisme diffère du judaïsme par sa destination. Voici maintenant une autre différence, qui nous ramène à la question du sabbat. Le législateur des Hébreux donnait des lois à un peuple grossier, indocile et surtout enclin à l'idolâtrie; pour enchaîner, plier et assouplir ces rudes natures, il dut formuler des prescriptions sévères et leur donner une sanction redoutable. Aussi voit-on la peine de mort articulée contre les moindres crimes et contre de simples délits, pour employer le langage moderne : ainsi la violation du sabbat était punie de mort. Le judaïsme sentait donc son époque : il était dur, roide et matériel. Pour récompenses de la part de Dieu, il promettait des biens temporels, de belles moissons, de nombreux troupeaux; pour châtiments, il prédisait la stérilité des champs et des animaux, la famine, la peste, la guerre et enfin la servitude. Les considérations de la vie éternelle exerçaient trop peu d'empire sur ces natures grossières.

Le christianisme, au contraire, allait arracher l'homme à ces instincts grossiers et à ces fins trop matérielles, pour

développer en lui la vie de l'esprit, pour élever son cœur aux aspirations les plus nobles et pour diriger toutes les facultés de son être vers une perfection indéfinie, ayant Dieu même pour but et pour modèle. Il ne supprimera pas les œuvres, mais il fera mieux comprendre que la vertu réside dans le sens moral et le mérite dans l'intention : ce sera le plus pur spiritualisme.

Prenons pour exemple la loi du repos. Dieu l'avait instituée en mémoire de son repos après les six jours de la création du monde ; il avait prescrit que le septième jour de la semaine serait entièrement consacré à son service et qu'on ne s'y livrerait à aucun travail corporel. Pour frapper l'esprit de son peuple, il lui donnait double ration de manne la veille et n'en laissait pas tomber un grain le jour du sabbat ; il avait même défendu qu'on allumât du feu ce jour-là et qu'on préparât des aliments. « Vous travaillerez durant six jours, disait la loi, et le septième vous ne travaillerez point, en sorte que votre âne et votre bœuf se reposent, et que le fils de votre servante et l'étranger aient quelque relâche [1]. » On voit, par ces mêmes paroles, qu'un commandement si sévère avait pour but de forcer l'homme à se reposer et à faire reposer ses serviteurs ; il est bon de rappeler ce motif si plein de bonté aux industriels modernes, qui sacrifient si volontiers la santé et la liberté de leurs ouvriers à une cupidité insatiable.

Le christianisme a-t-il supprimé cette loi divine ? Pas du tout ; il l'a plutôt confirmée. Mais il en a transporté le jour au dimanche, en l'honneur de la résurrection de Jésus-Christ, et il a modifié le précepte dans un sens moins étroit, plus conforme à son esprit de liberté, en ne défendant que les œuvres serviles, où le corps a plus de part que l'esprit. Il a suivi le même principe dans les prescriptions de toute nature qu'il a substituées aux anciennes ; elles portent toutes

[1] Exode, XXIII, 13.

ce cachet de liberté et d'amour, qui est le propre de la religion nouvelle, où le maître est un Père et où les serviteurs sont des enfants. Le régime de l'esclavage est passé.

Mais s'en suit-il que le christianisme soit une religion sans prêtres et sans pratiques extérieures, reposant toute sur les sentiments du cœur, sur l'imitation de Dieu, sur le rapport immédiat de la conscience avec le Père céleste? Pas le moins du monde. Nous verrons, au contraire, que Notre-Seigneur, qui vient de choisir ses apôtres, leur donnera des pouvoirs divins, établira un sacerdoce et fondera une Église, c'est-à-dire une société parfaitement constituée, à laquelle il faudra obéir sous peine d'être exclu du royaume de Dieu.

C'est contre cette Église que s'insurgent aujourd'hui les adversaires déclarés de toute pratique religieuse. Les pharisiens accusaient faussement Notre-Seigneur de violer le sabbat; pour eux, ils l'en félicitent et vont jusqu'à dire qu'il dédaignait toutes les prescriptions légales. Rien n'est plus contraire à la vérité : Jésus ne violait pas le sabbat, mais interprétait la loi avec une sage modération; et il était si fidèle observateur de toutes les pratiques du culte judaïque, quoiqu'il n'y fût pas tenu en sa qualité de Maître suprême et de fondateur d'un culte nouveau, que jamais ses ennemis n'ont osé l'accuser d'une autre violation; et cependant ne lui reprochaient-ils pas jusqu'au mépris qu'il faisait des traditions pharisaïques, sur la purification des mains et des coupes avant de manger? Vainement on chercherait dans l'Évangile un mot qui pût autoriser une pareille calomnie au sujet du culte légitimement établi.

L'Église, fidèle interprète de son divin fondateur, a réduit à six commandements tout ce qu'elle a jugé nécessaire pour assurer l'observation de la loi divine et notamment le culte extérieur. Si c'est exorbitant, nous demandons quelle législation au monde pourra trouver grâce devant les partisans de la liberté sans limite.

Qui se méprendra sur la valeur de ces murmures et sur le

secret de ces plaintes ? Les libres penseurs veulent passer pour des hommes intimement religieux, sans pratiquer aucune religion et sans subir le joug d'aucune loi morale. Voilà le mot de l'énigme ! Jésus-Christ leur apporte du ciel des dogmes sublimes, ils n'y croient pas ; des préceptes pleins de douceur et de charité, ils les repoussent comme impraticables ; des sacrements admirables, et ils les dédaignent. Il a établi une Église, ils ne lui obéissent pas ; la confession pour les absoudre, ils n'en usent pas ; l'eucharistie pour les sanctifier et les diviniser en quelque sorte, ils la fuient ; la pénitence et la prière, comme moyens de salut, ils s'en moquent. Ces gens-là ne croient à rien et ne reconnaissent d'autre loi que celle de leurs passions. Le libertinage de l'esprit et du cœur, voilà toute leur religion.

CHAPITRE XII

Sermon sur la montagne (première partie).

Après avoir élu ses douze apôtres, Jésus descendit, avec eux et ses autres disciples, de la montagne où il avait passé la nuit en prière. Il trouva au bas une multitude nombreuse, qui était venue de la Judée, du pays maritime et même de Tyr et de Sidon, soit pour l'entendre, soit pour obtenir des guérisons; il y avait aussi des possédés, qui demandaient leur délivrance. Le Sauveur les guérit tous. Puis, voyant qu'ils étaient avides de sa parole, il remonta la colline pour se placer sur une éminence, d'où il pût se faire entendre plus aisément. Là, il s'assit au milieu de ses disciples, que la foule environnait, et commença cet immortel entretien, qu'on a nommé le sermon sur la montagne. Les évangélistes l'ont rapporté sans beaucoup d'ordre; mais ils n'ont point altéré la sublimité des enseignements qu'il renferme.

Jésus donc levant les yeux sur les assistants et ouvrant sa bouche divine, leur dit avec cette majesté douce qui le distinguait :

« Bienheureux ceux qui sont pauvres d'esprit (c'est-à-dire détachés de tout); car le royaume des cieux leur appartient [1]. Malheur à vous, riches; car vous avez ici-bas votre consolation [2]. »

Le monde avait dit jusque-là tout le contraire, et la plupart des Juifs ne pensaient pas autrement : « Heureux les riches qui ne manquent de rien. Malheur aux pauvres qui sont dépourvus et méprisés. » Car chacun songeait à se procurer des richesses, pour jouir de la considération et du bien-être qui s'y attachent. Hélas! le monde n'a guère changé; les soins de la vie présente vont trop souvent avant ceux de la vie future. Jésus-Christ foudroie ce vain assemblage de maximes mondaines.

« Bienheureux, continue-t-il, ceux qui sont doux (c'est-à-dire humbles et patients); car ils possèderont la terre (celle des élus). »

Les orgueilleux avaient toujours dit : « Heureux ceux qui sont grands et puissants; malheur à ceux qui sont petits et faibles. » Jésus est venu pour prendre la défense des opprimés contre leurs oppresseurs; aux premiers il promet le ciel, aux seconds il annonce des châtiments. Ses prédilections sont pour les pauvres.

« Bienheureux ceux qui pleurent; car ils seront consolés. »

Quelle douce parole! Ah! c'est bien une voix du ciel, celle qui vient dire à la pauvre humanité, accablée de tant de misères et de souffrances : « Bienheureux ceux qui pleurent! Je leur apporte la consolation de la part du Père qui est dans les cieux. » Mais à quels pleurs est-elle promise? Est-ce aux pleurs de l'orgueil et des pas-

[1] S. Matth., v, 3 et suiv. — [2] S. Luc, vi, 24 et suiv.

sions déçues? Non, c'est aux pleurs de la vertu malheureuse, méconnue, victime du vice opulent ou de la tyrannie brutale; c'est surtout aux pleurs des âmes saintes, qui gémissent dans cette vallée de larmes, où règne le péché, et qui soupirent après la patrie céleste. Mais à ceux qui se livrent aux plaisirs et aux joies folles, malédiction! « Malheur à vous, qui riez maintenant, dit le Sauveur, car vous serez un jour dans l'affliction et dans les pleurs. »

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice (c'est-à-dire de la sainteté); car ils seront rassasiés. »

Les hommes de ce temps-là, comme beaucoup de ceux d'aujourd'hui, n'avaient faim que d'argent, de dignités et de plaisirs.

« Bienheureux ceux qui sont miséricordieux; car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. »

Comme cette parole stigmatisait au front les maîtres durs, les usuriers, les avares, les hommes sans cœur!

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur; car ils verront Dieu. »

Dès ce monde, les cœurs purs sont portés vers Dieu; ils le sentent présent, ils le goûtent, ils l'aiment, et le Seigneur lui-même se communique à eux avec délices. Les affections coupables et impures, au contraire, sont comme un voile épais qui couvre les yeux et qui les ferme à la lumière divine.

Les cœurs purs étaient rares, et voilà pourquoi si peu voyaient Dieu dans son Verbe. Ne le sont-ils pas encore aujourd'hui? Que de passions secrètes et honteuses règnent au fond des âmes! Que d'intentions coupables et de désirs criminels les poussent à l'artifice, à la fraude, au mensonge, à mille péchés!

« Bienheureux les pacifiques; car ils seront appelés les enfants de Dieu. »

Malheur donc à ceux qui n'aiment pas la paix, qui sèment la discorde et qui se plaisent dans les contestations, les procès et les contradictions de toute sorte.

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice; car le royaume des cieux leur appartient. Vous devrez vous estimer heureux, lorsqu'à mon sujet les hommes vous outrageront, vous persécuteront et diront faussement toute sorte de mal contre vous. Réjouissez-vous alors et faites éclater votre joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel. Car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes, vos prédécesseurs. Malheur à vous, au contraire, lorsque les hommes vous applaudiront; car leurs pères en usaient ainsi à l'égard des faux prophètes. »

On voit ici que le Sauveur adressait plus spécialement ces dernières paroles à ses apôtres et à ses disciples, quoiqu'elles convinssent aussi à tous les chrétiens. Il ajouta aussitôt : « Vous êtes le sel de la terre (destiné à préserver les hommes de la corruption du péché). Si le sel devient insipide, avec quoi lui rendra-t-on ses qualités? Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds. — Vous êtes la lumière du monde. Or une ville bâtie sur la montagne ne saurait être cachée; et, quand on allume un flambeau, on ne le met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Ainsi, que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père céleste. » Nous verrons bientôt comment Notre-Seigneur concilie l'obligation d'édifier le prochain avec le devoir de l'humilité.

Les pharisiens l'avaient sans doute accusé déjà d'être un novateur; il répond à cette prévention par une explication fort instructive et fort claire sur la nature de sa mission : « Ne pensez pas que je sois venu pour détruire la loi et les prophètes; je ne viens pas les détruire, mais les accomplir. » J'accomplis les prophéties et les figures qui m'annonçaient, et je perfectionne l'œuvre commencée par nos pères. Loin de vouloir abolir la loi divine, «je vous le déclare en vérité : avant que le ciel et la terre viennent à passer, tout ce qui est de la loi s'accomplira, sans qu'il y manque un seul iota ou un seul point. Celui donc qui violera un de ces préceptes, même les plus petits, et qui enseignera aux hommes à les violer, celui-là sera estimé le dernier du royaume de Dieu (ou, selon d'autres interprètes, en sera exclu); mais celui qui les pratiquera et qui les enseignera, sera grand dans le royaume des cieux. Car je vous dis que si vous ne surpassez pas en justice les scribes et les pharisiens, vous n'entrerez point dans le ciel. » Malheur donc à ceux qui éloignent les âmes du chemin de la vertu par leurs exemples et par leurs paroles! Ils seront traités beaucoup plus sévèrement que s'ils avaient commis seuls l'iniquité.

Il va montrer maintenant comment il vient perfectionner la loi : « Vous avez appris qu'il a été dit à vos ancêtres : Vous ne tuerez point; et celui qui tuera, méritera d'être condamné par le tribunal du jugement [1]. Mais moi je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné par le tribunal du jugement; que celui qui dira à son frère *raca*

[1] Il y avait des tribunaux de divers degrés, suivant la gravité des délits. La mort se donnait par le glaive, la lapidation et le feu.

(mot injurieux), méritera d'être condamné par le tribunal du conseil; et que celui qui l'appellera fou (expression plus outrageante), méritera le supplice du feu [1]. » N'espérez pas de miséricorde si vous haïssez vos frères. « Si donc, quand vous portez votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre offrande devant l'autel et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère; et ensuite vous viendrez faire votre oblation. Accordez-vous promptement avec la partie adverse pendant que vous êtes en chemin avec elle, de peur qu'elle ne vous livre au juge, que le juge ne vous livre au ministre de la justice et qu'on ne vous jette en prison; car, je vous le dis en vérité, vous ne sortirez pas de là, que vous n'ayez payé jusqu'au dernier denier. »

Sous cette figure, nous voyons sans peine que le Sauveur parle de la justice de son Père et qu'il menace des peines les plus sévères ceux qui ne se hâtent pas de pardonner et de se réconcilier.

« Vous avez appris, ajoute-t-il encore, qu'il a été dit à vos ancêtres : Vous ne commettrez point d'adultère. Mais moi je vous déclare que quiconque regarde une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur. » Ne vous excusez pas sur votre fragilité; car, lorsqu'il s'agit de sauver son âme, il n'est point de difficulté qu'il ne faille vaincre et point de sacrifice qu'il ne faille s'imposer. « Si votre œil droit vous est une occasion de chute, arrachez-le, et jetez-le loin de vous; car il vaut mieux perdre un de vos membres, que de voir

[1] Notre-Seigneur suppose évidemment que le mépris et la haine sont dans le cœur, quand la bouche profère ces injures. L'intention fait le crime.

votre corps jeté tout entier dans l'enfer ; et, si votre main droite vous est une occasion de chute, coupez-la et jetez-la loin de vous : car il est plus avantageux de perdre un de vos membres, que d'être jeté tout entier dans l'enfer. »

Il n'est jamais nécessaire d'en venir à cette extrémité pour échapper à une tentation, et il n'est point permis de se mutiler, quand la chirurgie n'en fait pas une nécessité pour le salut du corps. Mais n'est-il pas des sacrifices non moins pénibles au cœur, et que la foi peut imposer en certaines circonstances pour le salut de l'âme ? Toute hésitation doit cesser devant l'affreuse perspective de l'enfer, « où le feu qui brûle les damnés ne s'éteint pas, dit trois fois saint Marc, et où le ver qui les ronge ne meurt jamais[1]. »

Moïse, par tolérance pour la faiblesse de son peuple, avait permis le divorce en des cas graves et moyennant certaines formalités. Jésus-Christ rétablira le mariage dans sa pureté originelle, en le rendant indissoluble. Il l'annonce déjà : « On vous a dit : Quiconque veut renvoyer sa femme, qu'il lui donne un acte de divorce. Mais moi je vous dis que quiconque renvoie sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, l'expose à l'adultère (et participe à son péché, si elle épouse un autre mari), et celui qui épouse cette femme répudiée commet lui-même un adultère.

« Vous avez encore appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne jurerez point à faux, et vous accomplirez les serments que vous aurez faits au Seigneur. Et moi je vous dis de ne point jurer du tout (sans nécessité) ; ni

[1] S. Marc, IX, 45.

par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu; ni par la terre, parce que c'est son marchepied; ni par Jérusalem, car c'est la ville du grand roi; ni par votre tête, car vous ne sauriez rendre blanc ou noir un seul de vos cheveux. Mais vous vous exprimerez ainsi : Oui, cela est, non, cela n'est pas; car ce qui se dit de plus vient du mal ou d'un mauvais principe. »

Jésus-Christ voulait proscrire la détestable habitude qu'avaient les Juifs de jurer à tout propos et de n'y point attacher d'importance, quand ils n'y faisaient pas intervenir le nom de Dieu; mais il n'a point voulu condamner l'usage suivi de tout temps par les plus saints personnages et enfin par son Église dans les cas graves.

La loi du talion, qui consistait à rendre la pareille, ne devait être appliquée que par les juges aux coupables; mais les Juifs se constituaient souvent juges dans leur propre cause. Le Sauveur va leur apprendre une loi plus parfaite : « Vous avez encore appris cette maxime, leur dit-il : Œil pour œil et dent pour dent. Et moi je vous dis de ne point faire de résistance, si on vous maltraite. Quelqu'un vous frappe-t-il sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre. Abandonnez votre manteau à celui qui veut plaider pour avoir votre robe; et si quelqu'un vous force de faire mille pas (pour son utilité), faites-en deux mille autres avec lui. »

Ce sont là des conseils de charité, que quelques saints ont pris à la lettre, mais que Notre-Seigneur lui-même et ses apôtres n'ont pas cru devoir pratiquer toujours, de peur d'encourager l'iniquité et de compromettre la cause de Dieu. Il faut en prendre l'esprit et n'y pas voir un précepte rigoureux; il y a des droits qu'on n'est

point obligé de sacrifier. Toutefois, reconnaissons que nous avons plutôt besoin de recevoir des conseils de charité, que des encouragements à maintenir nos droits de propriété ou de légitime défense.

« Donnez à celui qui vous demande, continue le doux Sauveur, et si quelqu'un veut emprunter de vous, ne le repoussez point. Ne redemandez pas même votre bien à celui qui l'emporte (si vous n'en avez pas besoin); pardonnez, et on vous pardonnera; donnez, et on vous donnera. On versera dans votre sein une mesure si pleine et si bien entassée, qu'elle débordera. On est bien plus heureux de donner que de recevoir. Enfin, ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pareillement pour eux; en cela consistent la loi et les prophètes[1]. »

Quelle touchante effusion de charité dans ces merveilleuses paroles! On sent que le cœur du Maître s'épanche et se révèle tout entier. Le voilà, tel qu'il se montrera pour nous jusqu'à la fin de sa vie, jusqu'à la fin des siècles et durant toute l'éternité.

« Vous avez appris, continue-t-il, qu'il a été dit: Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. (Cette dernière phrase n'était pas dans la loi, mais les hommes l'y ajoutaient.) Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; bénissez ceux qui vous maudissent; priez pour ceux qui vous persécutent et pour ceux qui vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber la pluie sur les justes et sur les pécheurs.

[1] S. Matth., v; S. Luc, vi; Actes, xx, 35.

« Car, si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous? Les publicains ne le font-ils pas? Et si vous ne saluez que vos frères, faites-vous plus que les païens? Ils le font aussi. Enfin, si vous faites du bien seulement à ceux de qui vous en recevez, quel mérite avez-vous sur les pécheurs? Et si vous ne prêtez qu'à ceux dont vous espérez recevoir quelque chose, quel est encore votre mérite? Les pécheurs ne prêtent-ils pas aux pécheurs, pour recevoir d'eux à leur tour le même service? Pour vous, aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans en espérer aucun retour; et alors votre récompense sera grande, vous serez vraiment les enfants du Très-Haut, qui est lui-même plein de bonté envers les ingrats et les méchants. Soyez donc miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux, et soyez parfaits, comme il est parfait [1]. »

Voilà le modèle que le Sauveur ne craint pas de nous proposer! Jamais conseils si beaux et si sublimes n'avaient été donnés aux hommes. Quelle hardiesse! Un Dieu seul peuvait l'oser. De prime abord ils durent paraître impossibles à la nature; car ils bouleversaient de fond en comble toutes les maximes mondaines et toutes les habitudes introduites par l'égoïsme. Et néanmoins ils ont été reçus, goûtés et pratiqués; ils ont transformé les idées morales du monde païen et l'ont régénéré.

[1] S. Matth., v; S. Luc, vi.

DE LA MORALE ÉVANGÉLIQUE

ET DES MOEURS PAÏENNES.

Lorsque nous lisons ces belles pages de l'Évangile, nous en admirons la doctrine, et nous en trouvons les maximes si sages, si raisonnables, si conformes à l'idée que nous avons du bien, qu'il nous paraît impossible d'y faire la moindre objection. Elles nous semblent aussi anciennes que le monde, et nous ne comprenons pas qu'il y ait eu jamais des hommes sensés en dehors de ces principes. Nous nous persuadons que les beaux esprits des siècles païens en étaient imbus, lors même que leur conduite n'y répondait pas. Or, ces suppositions sont des erreurs ; le paganisme avait tellement altéré la loi naturelle et gâté l'esprit humain, qu'il n'avait pas même l'idée de certaines vertus, comme l'amour de Dieu, l'humilité, l'abnégation, la fraternité de tous les hommes, le pardon des injures, et qu'il avait dénaturé la plupart des autres, en les subordonnant à l'orgueil, à l'égoïsme, à l'ambition, à l'avarice, aux instincts personnels d'une nature dégradée. La grandeur était prétentieuse, le courage farouche et cruel, le dévouement un calcul d'orgueil, le patriotisme un sentiment étroit et exclusif, la sagesse une affectation d'insensibilité et de roideur stoïque, qui n'avait rien d'aimable. La foi n'élevait point et ne purifiait point les pensées ; l'espérance n'inspirait et ne soutenait point le désintéressement ; la charité n'avait point mis dans les cœurs cet amour

vrai, généreux et tendre, qui est le caractère distinctif des véritables enfants de Dieu.

Pour nous, qui sommes nés dans le sein de l'Église, qui avons respiré l'esprit chrétien avec l'air de notre pays, et qui avons appris les sublimes maximes de l'Évangile avec les notions premières de toutes choses, nous ne sentons pas assez le prix du bienfait que nous devons à la divine Providence. Semblables à ces enfants riches, qui sont nés dans des palais et qui, ayant grandi dans l'opulence, ont peine à comprendre les privations de la pauvreté et les avantages temporels d'une condition fortunée, nous ne nous doutons pas des efforts et du sang qu'il en a coûté à nos pères dans la foi, pour nous assurer l'héritage de ces précieuses connaissances.

Il faut lire les auteurs païens, en les prenant au sérieux, pour voir et croire jusqu'à quel point leurs religions étaient ridicules, leurs principes vicieux et leurs mœurs dépravées. Quelles leçons et quels exemples recevaient-ils de ces divinités absurdes et infâmes, dont les poëtes publiaient les crimes et qui avaient tous les vices de l'humanité? Un Jupiter adultère, une Junon orgueilleuse et jalouse, une Vénus impudique, un Bacchus ivrogne, un Mercure voleur, un Mars cruel et libertin, tous ces scélérats de l'Olympe, que nos sociétés modernes enverraient au bagne, pouvaient-ils être les gardiens de la morale? Il fallait cacher leur histoire aux enfants, pour ne pas avancer l'époque de leur dépravation.

Les fêtes et les mystères de plusieurs de ces dieux n'étaient-ils pas des écoles publiques d'immoralité? Les temples de quelques-uns étaient des lieux de prostitution sacrée, s'il est possible de joindre ensemble deux mots si opposés; le paganisme les avait unis. La religion des démons avait détrôné la pudeur et consacré le plus infâme de tous les vices.

Combien nous sommes loin de cette maxime : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait! »

Notre plume se refuse à retracer, même sous les voiles les plus épais, le tableau de l'immoralité païenne telle que les

auteurs latins nous la peignent, au grand siècle d'Auguste et à l'époque même où le christianisme fit sa première apparition dans Rome. Le mariage n'était plus guère qu'une forme légale ; le divorce et le libertinage en avaient anéanti le lien. Les crimes contre nature étaient devenus tellement à la mode, qu'on s'y livrait presque publiquement après les grands repas, et que les hommes les plus illustres, comme Cicéron et beaucoup d'autres, n'en rougissaient pas ; leurs écrits le constatent [1]. Pour confondre les admirateurs de l'antiquité païenne, il suffirait de leur présenter les pages où ces abominations sont décrites ; et nous souhaiterions que les personnes d'un âge mûr, qui sont souvent dupes des déclamations enthousiastes de l'incrédulité en faveur des prétendues vertus grecques et latines, prissent la peine de lire sur ce sujet au moins quelques chapitres des grands historiens, ou des moralistes qui l'ont traité avec une certaine étendue [2]. Il n'y a pas de lecture plus capable de faire prendre en pitié la pauvre humanité livrée à ses propres forces, et de provoquer, dans le cœur de tout honnête homme, la plus vive reconnaissance envers Jésus-Christ, qui a dissipé ces horreurs, après avoir lavé dans son sang les souillures d'un monde corrompu.

Autant les hommes étaient dépravés, autant ils étaient cruels. Les pères et les mères exposaient leurs enfants, quand ils les voyaient contrefaits ou qu'ils ne voulaient pas les élever. Les maîtres se débarrassaient de même de leurs esclaves, quand ils ne jugeaient pas plus expéditif de les tuer. Il y avait dans le Tibre, à Rome, une île où l'on jetait ceux dont on ne pouvait plus tirer de service : on les y laissait mourir de faim. Qui ne connaît la fureur du peuple romain pour les combats de gladiateurs ? Les dames n'étaient pas

[1] Cicéron, de Nat. deor., l. XXVIII. — [2] Voyez seulement l'Histoire universelle de C. Cantu, t. IV et V ; l'Histoire de l'Empire romain, par M. Laurentie, Introd. et ailleurs ; et les Études philos. sur le christian., par A. Nicolas, t. I, liv. I, ch. VI.

les dernières à ces spectacles sanglants. Tantôt les combattants s'égorgeaient entre eux, tantôt ils se battaient contre des bêtes féroces, qui finissaient par les dévorer. « Le gladiateur s'avouait vaincu en levant le doigt; le peuple avait un signe pour prononcer sur son sort : presser le pouce, c'était la vie; ouvrir ou tourner le pouce, c'était la mort; et, à ce dernier signe, la multitude ivre criait au vaincu : Reçois le fer! et le malheureux tendait la gorge, et il fallait qu'il reçût le fer avec grâce, ou bien il était hué par le peuple. Alors, enfin, on promenait le cadavre : le peuple voulait s'assurer si la mort n'était pas feinte; plusieurs s'approchaient, plongeaient leur main dans la blessure, et s'amusaient à se souiller du sang de ce vaincu, quelquefois à le boire [1]. »

Le doux Trajan, pendant les fêtes de son triomphe sur les Daces, fit déchirer dix mille gladiateurs par onze mille bêtes féroces. L'illustre Pline le Jeune le loua de cette munificence impériale et surtout de ce qu'il n'avait fait jeter aucun des spectateurs dans l'arène. En effet, l'empereur Caligula, voyant un jour que les hommes manquaient aux bêtes, ordonna d'enlever les premiers venus de l'amphithéâtre, de leur couper la langue pour les empêcher de crier, et de les livrer aux animaux pour compléter la fête [2].

Les grands et les riches ne se contentaient pas de voir égorger des centaines de gladiateurs sur l'arène des amphithéâtres, ils avaient leurs combats particuliers chez eux, pour l'agrément de leurs amis et de leurs convives; car on aimait à voir couler le sang pendant les festins, comme s'il eût ajouté quelque saveur aux mets et au vin dont on se gorgeait. La pitié n'était qu'une faiblesse, le pardon qu'un outrage, et la vengeance une légitime satisfaction. On disait et on pensait, avec Euripide, qu'il est beau de se venger d'un ennemi. La clémence n'était qu'une sorte d'orgueil.

On n'eût rien compris à ces paroles de Notre-Seigneur :

[1] Laurentie, Hist. de l'Emp. romain, Introd., p. 37. — [2] Tacite, Annales, l. VII.

« Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est lui-même miséricordieux. »

Les guerres étaient atroces; la plupart du temps, on exterminait les populations, ou bien on les réduisait en esclavage. Or, nous allons dire tout à l'heure en quoi consistait la servitude.

Dans la Grèce, à Athènes, il y avait quatre cent mille esclaves pour vingt mille citoyens, c'est-à-dire environ vingt esclaves par homme libre [1]. Or, l'Attique était le pays le plus civilisé de la Grèce; on peut juger des autres. La masse de population, qu'on appelle aujourd'hui le peuple, était réellement composée d'esclaves, c'est-à-dire d'êtres à forme humaine, qu'on traitait et qu'on vendait comme des bestiaux. Aristote définissait l'esclave une propriété vivante, un instrument animé [2]. On sait que Lacédémone avait réduit en servitude tout un peuple, les Ilotes, et qu'elle leur faisait administrer à tous, chaque année, un certain nombre de coups de fouet, pour leur rappeler leur condition. On tuait ou estropiait ceux qui avaient un trop bel extérieur; et, quand ils se multipliaient trop, on envoyait les plus braves et les plus hardis des jeunes citoyens pour leur faire la chasse et les décimer; dans une de ces chasses, on en massacra deux mille [3]. Les Thessaliens traitaient à peu près de même la nation des Penestes; ils les vendaient aux étrangers, quand ils les trouvaient trop nombreux. A Rome, vers la fin de la république, il y avait plus des deux tiers de la population qui était esclave. Quelqu'un ayant proposé au sénat de leur donner un costume particulier, on eut peur de leur fournir un moyen de se compter, tant ils étaient nombreux. Les riches Romains en avaient des troupeaux; les personnages les plus austères, comme Caton, n'étaient ni les moins avares ni les moins durs. Ce dernier disait : « Nos esclaves sont nos ennemis, » et les traitait en conséquence. Il spéculait

[1] Athén., l. VI. — [2] Républ., l. I, 4. — [3] Thucid., l. IV.

sur leurs passions brutales et leur vendait des permissions ignobles[1]. Le mariage n'existait pas pour cette race dégradée.

On les faisait travailler aux travaux les plus rudes dans les champs, et on les assujétissait aux services les plus humiliants, les plus dégoûtants dans la maison du maître. La nature du livre que nous écrivons ne nous permet pas même d'indiquer toutes ces ignominies. Pour la moindre faute, on les battait cruellement, on les perçait avec des pointes d'acier, on les déchirait, on leur appliquait le feu, on les jetait en prison. Longtemps, on put les tuer, sans avoir rien à craindre des lois ; n'avaient-elles pas été faites contre eux par leurs tyrans ? L'une d'elles condamnait à mort tous les esclaves au service d'un maître qui était tué par un d'entre eux. La mort violente d'un préfet de Rome ayant ainsi amené la condamnation de quatre cents esclaves, des murmures s'élevèrent au sénat ; mais, après un discours en faveur de la loi, tous ces malheureux furent envoyés au supplice[2].

Voilà un aperçu de la religion et des mœurs de ces brillantes républiques, qu'on nous a tant vantées et qu'on ne cesse de proposer à l'admiration de la jeunesse chrétienne. Qui a dissipé les erreurs du polythéisme, flétri toutes ces immoralités, délivré de l'esclavage les deux tiers du genre humain, et répandu parmi les hommes les notions vraies de la Divinité, de la religion, de l'égalité et de la fraternité humaine, de la liberté, de l'autorité et de l'obéissance, enfin d'une pure morale, si ce n'est Jésus-Christ, le christianisme, l'Église ? Aujourd'hui, ce sont des faits que l'on ne conteste plus ; l'impiété n'est plus si maladroite, mais elle a d'autres ruses qui seront signalées ailleurs.

Nous compléterons ces observations au chapitre suivant.

[1] Plut., Vie de Caton. — [2] Tacite, Ann., XIV.

CHAPITRE XIII

Sermon sur la montagne (seconde partie).

Le Sauveur continua : « Gardez-vous de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, dans le dessein d'être vus d'eux ; car il n'y aurait point de récompense pour vous auprès de votre Père qui est dans les cieux. » Lors même que vous êtes obligés de donner l'exemple, soyez toujours modestes. « Quand donc vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les carrefours, pour être honorés des hommes ; car, je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Mais, quand vous donnez l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre droite, afin que votre aumône soit cachée ; et alors votre Père, qui voit ce qui est caché, vous en récompensera.

« De même, lorsque vous priez, n'imitez point les hypocrites qui affectent de prier debout dans les synagogues et au coin des rues, afin d'être remarqués ; je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Pour vous, lorsque vous aurez à prier, retirez-vous dans votre

chambre et, la porte fermée, priez votre Père secrètement; et votre Père, pour qui rien n'est secret, vous en récompensera. Ne faites pas non plus de longs discours, comme les païens, qui croient ce flux de paroles nécessaire pour être exaucés. Ne les imitez pas. Votre Père sait ce qu'il vous faut, avant même que vous le lui demandiez.

« Vous prierez donc de cette sorte : Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive; que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés; ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. »

Il faudrait écrire un volume pour commenter cette admirable prière. Les vues les plus hautes s'y joignent à la simplicité la plus ingénue et la plus tendre. C'est un abrégé merveilleux de toute la religion : un Père tout-puissant et infiniment bon dans les cieux; son règne, but suprême de nos désirs et source de notre bonheur; confiance absolue dans sa providence, qui connaît nos besoins de chaque jour; avant tout le pardon de nos péchés passés et la crainte d'en commettre de nouveaux; puis cet engagement implicite de garder la paix avec notre prochain, sous peine d'être repoussés par Dieu. « Car, ajoute le Sauveur avec insistance, si vous remettez aux hommes leurs offenses, le Père céleste vous pardonnera aussi vos péchés; mais si vous ne pardonnez pas aux autres leurs torts, le Père céleste aussi ne vous remettra pas vos péchés[1]. »

[1] S. Matth., VI.

« Demandez, et on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et on vous ouvrira. Car quiconque demande obtient; qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe. En effet, lequel d'entre vous, si son fils lui demande du pain, lui donnera un pierre ? ou s'il lui demande un poisson, lui donnera un serpent? ou s'il lui demande un œuf, lui donnera un scorpion ? Si donc vous, qui êtes méchants, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plutôt votre Père, qui est dans le ciel, en donnera-t-il à ceux qui l'implorent[1] ! »

Après ces déclarations si formelles pour nous engager à prier, Jésus-Christ revient aux principes d'humilité et les applique au jeûne, que les Juifs joignaient à la prière avec raison, pour apaiser la justice divine et toucher davantage le cœur de Dieu.

« Lorsque vous jeûnez, dit-il, ne prenez point un air triste, comme les hypocrites; car ils affectent de montrer un visage défiguré, pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent : je vous dis en vérité qu'ils ont reçu leur récompense. Pour vous, lorsque vous jeûnez, parfumez plutôt votre tête et lavez-vous le visage, afin que les hommes ne s'aperçoivent pas que vous jeûnez; car il suffit que votre Père céleste, qui voit les choses les plus secrètes, le connaisse et vous en récompense[2].

Après avoir ainsi démasqué l'hypocrisie et la vanité, le Sauveur attaque l'avarice, non-seulement l'avarice sordide et ridicule, mais tout amour déréglé des biens temporels : « Ne vous amassez point de trésors sur la terre, où la rouille et les vers consument tout, et où les voleurs fouillent et dérobent; mais amassez des trésors

[1] S. Luc, XI. — [2] S. Matth., VI.

dans le ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui rongent, et où l'on ne voit point de voleurs qui fouillent et dérobent. Car, où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

« Nul ne peut servir deux maîtres; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il supportera celui-ci et il méprisera celui-là. Vous ne pouvez servir Dieu et le démon des richesses.

« C'est pourquoi je vous dis (pour répondre aux vains prétextes dont vous couvrez votre avarice) : Ne vous inquiétez point pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? » La Providence, qui vous a mis au monde, peut-elle vous abandonner? Sans vouloir condamner une sage prévoyance, je blâme vos inquiétudes. « Regardez les oiseaux du ciel; ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Or, ne lui êtes-vous pas beaucoup plus chers que les oiseaux ? Puis, avec toutes vos inquiétudes, qui de vous peut ajouter à sa taille une seule coudée ? Et quant au vêtement, pourquoi vous inquiétez-vous ? Voyez les lis des champs, comme ils croissent; ils ne travaillent ni ne filent. Or, je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a point été vêtu comme l'un d'eux. Si donc l'herbe des champs, qui subsiste aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, est ainsi vêtue par Dieu, combien plus le serez-vous, hommes de peu de foi ! Ne vous inquiétez donc point, en disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? Car ce sont les gentils qui ont des inquiétudes sur toutes ces choses; mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu

et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. Ne vous troublez pas au sujet du lendemain; car le lendemain aura soin de lui-même. A chaque jour suffit sa peine [1]. »

Pour avoir ensuite la paix à l'égard du prochain, ne vous occupez pas de ses défauts, mais songez plutôt à corriger les vôtres. « Ne jugez point, afin de n'être point jugés. Ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés. Car on vous jugera comme vous aurez jugé les autres. D'où vient que vous voyez une paille dans l'œil de votre frère, et que vous ne voyez pas une poutre qui est dans le vôtre? Ou comment dites-vous à votre frère : Laissez-moi ôter une paille de votre œil, quand il y a une poutre dans le vôtre? Hypocrite, ôtez d'abord la poutre de votre œil, puis vous songerez à ôter la paille de celui de votre frère [2]. »

Les paroles qui suivent semblent avoir été plus spécialement adressées aux disciples, pour leur apprendre à ne pas exposer légèrement les choses saintes à la profanation et à ne pas même révéler les mystères de Dieu aux impies, quand ils sont disposés à s'en moquer ou à se mettre en fureur. Car la discrétion commande de ne point faire une chose qui ne doit produire que du mal. « Ne donnez point aux chiens ce qui est saint, et ne jetez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que, se tournant contre vous, ils ne vous déchirent. » Il ne faut pas néanmoins que le zèle se laisse effrayer par de vaines craintes, ou que la lâcheté se cache sous le voile de la prudence : tout excès est blâmable.

[1] S. Matth., VI. — [2] S. Matth., VII; S. Luc, VI.

Notre-Seigneur sentait qu'il demandait beaucoup à la faiblesse humaine; mais fallait-il donc dissimuler aux hommes les nécessités du salut? « Entrez par la porte étroite, s'écriait-il; car la porte de la perdition est large, et la voie qui y mène est spacieuse, et le nombre de ceux qui la suivent est grand. Oh! combien étroite est la porte de la vie, et peu large le chemin qui y conduit! Et combien sont peu nombreux ceux qui en trouvent l'entrée! » Paroles terribles, qui ne doivent pas nous décourager, mais nous porter à profiter soigneusement des grâces du Seigneur! Estimons-nous heureux d'avoir été appelés, parmi tant de nations infidèles et tant d'hommes aveuglés par leurs passions, au bonheur insigne de connaître Dieu, de l'aimer et de le servir mieux que les autres. Loin de nous toute pensée d'orgueil, car nous le devons à une prédilection que nous n'avions pas méritée. Mettons notre persévérance sous la sauvegarde de l'humilité, et fuyons les occasions dangereuses, qui pourraient nous perdre comme tant d'autres. Hélas! le monde est plein de séductions; son langage est trompeur et ses promesses mensongères.

« Gardez-vous, dit Notre-Seigneur, des faux prophètes qui viennent à vous sous la peau de brebis et qui, au fond, sont des loups ravissants. Vous les connaîtrez à leurs fruits; car cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces? Ainsi, tout bon arbre produit de bons fruits, et tout mauvais arbre produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut pas produire de mauvais fruits, ni un mauvais arbre en produire de bons. Vous les connaîtrez donc à leurs fruits. »

Cette règle n'est pas infaillible pour l'œil imparfait de l'homme, mais elle est peut-être la plus sûre; et comme

Dieu attend de nous des fruits dignes de lui, retenons bien cette terrible conclusion : « Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. »

Notre-Seigneur ajoute : « L'homme de bien tire de bonnes choses du bon fonds de son cœur, et le méchant homme en tire de mauvaises de son méchant fonds, car la bouche parle de l'abondance du cœur. »

C'est surtout aux œuvres que Dieu reconnaîtra ceux qui sont à lui : « Ceux qui me disent Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux ; mais celui-là y entrera qui fait la volonté de mon Père céleste. Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, chassé les démons et fait beaucoup de miracles ? Et je leur répondrai ouvertement : Je ne vous connais pas ; retirez-vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité. »

Au contraire, voulez-vous savoir à qui ressemble tout homme qui vient à moi et qui écoute mes discours ? « Il est semblable à celui qui a bâti une maison et qui, après avoir creusé profondément, en a établi les fondements sur le roc : la pluie est venue, les torrents ont débordé, les vents ont soufflé et battu la maison ; mais elle a résisté, parce qu'elle était bâtie sur le roc. Mais quiconque entend ces paroles et ne les met point en pratique, ressemble à un homme sans jugement, qui a bâti sa maison sur le sable : la pluie est venue, les torrents ont débordé, les vents ont soufflé et battu cette maison ; elle est tombée, et le désastre a été grand [1]. »

La multitude comprenait ce langage, à la fois si simple et si élevé, et elle en était transportée d'admira-

[1] S. Matth., VII ; S. Luc, VI.

tion ; elle remarquait surtout que Jésus parlait avec autorité, comme celui qui a la puissance, tandis que les scribes et les pharisiens, qui étaient de simples interprètes des Écritures, malgré leurs prétentions, ne pouvaient jamais assez dissimuler leur ignorance. C'est que Jésus, en effet, était le législateur même et la sagesse incarnée : quand il parlait, on sentait le Dieu qui rendait ses oracles.

DE LA MORALE ÉVANGÉLIQUE

ET DES MOEURS PAÏENNES.

(SUITE.)

Cet admirable discours de Notre-Seigneur posait les bases de toute la morale chrétienne. En conséquence, il attaquait de front et de pied la triple concupiscence qui dispute le cœur de l'homme à la raison et à la grâce. L'apôtre saint Jean a parfaitement résumé toutes nos mauvaises inclinations dans ce texte connu : « N'aimez pas le monde, parce que tout y est concupiscence de la chair, convoitise des yeux et orgueil de la vie [1]. » Quoique les Juifs fussent dépositaires et gardiens des traditions sacrées, et qu'ils eussent horreur de la démoralisation des gentils, ils n'avaient que trop cédé néanmoins aux instincts matérialistes, à la cupidité, à l'ambition, à l'orgueil, à toutes les faiblesses d'une nature déchue ; et, à cause de cela, beaucoup d'entre eux ne se soumettaient pas à un enseignement qui leur semblait trop parfait, pour ne pas dire exagéré.

La réforme était bien plus difficile encore chez les gentils, qui étaient absolument dominés par les sens, et qui ne désiraient autre chose que des jouissances terrestres. Les moins animalisés [2] s'élevaient jusqu'à l'amour de la gloire et aux aspirations de l'orgueil : c'était le sublime de leurs pensées et toute l'âme de leur faux héroïsme. Mais le reste ne con-

[1] Ire Épître, II, 16. — [2] Animalis homo, etc. (I Cor., II, 4.)

naissait guère d'autres plaisirs que ceux de la brute : manger, boire, dormir ou jouer, assister aux bouffonneries indécentes des mimes ou aux combats sanglants des gladiateurs, se plonger dans des bains voluptueux ou dans la fange des vices les plus révoltants, c'était le rêve de tous et la vie des heureux. Aujourd'hui, malgré le matérialisme qui s'infiltre partout où la foi s'éteint, nous n'avons que de rares exemples de cette dégradation morale ; nous la concevons à peine et nous n'osons pas l'exprimer, de peur de blesser l'honnêteté, tandis qu'elle s'affichait alors sans pudeur et sans honte.

Vers la fin de la république romaine et au commencement de l'empire, il n'y avait à Rome qu'un dixième d'hommes libres ; le reste était esclave au service des citoyens. La richesse était aux mains d'un petit nombre. A peine deux mille citoyens dans Rome pouvaient justifier d'un patrimoine, et trois cent mille personnes y recevaient des secours comme indigents. Il n'y avait, à proprement parler, que des riches et des indigents ; la classe moyenne se composait d'affranchis et de favoris, qui vivaient aux dépens de leurs patrons, en les flattant et en servant leurs passions.

Avec de l'argent, on se procurait tout, des adulations, des plaisirs, de la considération, des dignités, tout ce que l'homme destitué de foi peut envier en ce monde. Or, les gentils ne cherchaient point le bonheur ailleurs que sur la terre ; ceux qui croyaient vaguement à l'immortalité de l'âme n'en tiraient aucune conséquence pratique. Ils aimaient beaucoup mieux dîner chez eux, se promener dans leurs somptueux équipages, jouer et s'amuser avec leurs amis, s'enivrer de voluptés présentes, que d'aller s'ennuyer dans les Champs-Élysées avec les diseurs de belles sentences, ou bien jouer aux petits palets avec les sages, ou même se coucher sur l'herbe, sous des bois de lauriers; ces paisibles amusements du pays des Ombres ne leur causaient aucun enthousiasme. Et combien ne croyaient pas un mot de ces rêveries

poétiques ! Restait donc pour eux la vie présente, avec ses plaisirs plus palpables.

Dès lors, l'argent était le dieu de ce monde ; on aspirait à la richesse comme au bonheur. Voulez-vous savoir comment en usaient ces Romains tant vantés ? Analysons quelques pages de C. Cantu, puisées elles-mêmes dans les auteurs du temps.

Les citoyens riches habitaient de véritables palais, revêtus de marbres variés, ornés de colonnades, de statues, de tableaux et de meubles précieux. De nombreux esclaves y exerçaient des emplois divers : il y avait non-seulement des valets de chambre, des cuisiniers, des cellériers, des palefreniers, mais encore des baigneurs, des perruquiers, des tailleurs, des fileuses, des tisserands, des chasseurs, des pêcheurs, des libraires copistes, des grammairiens correcteurs, des peintres, des mosaïstes, des philosophes, des troupes de mimes et de gladiateurs. Chaque matin, une multitude de clients et d'amis venaient dès l'aube demander des nouvelles du patron, et attendaient son petit lever pour lui présenter leurs hommages.

Les caves et les greniers étaient garnis comme des magasins. Les appartements étaient ornés de meubles et de vases si rares et si riches, que le luxe de nos palais n'en approche point. Cicéron avait une table de citronnier qu'il avait payée vingt mille francs, sur laquelle il rédigea l'accusation du proconsul Verrès, qui avait volé cinquante millions. Gallus Asinius avait une jolie table du même genre, du prix de deux cent vingt mille francs. Sénèque, l'austère précepteur de Tibère, en possédait cinq cents presque aussi belles, toutes en citronnier, avec support d'ivoire. Les coupes de cristal, d'argent et d'or étaient si chargées de pierreries, qu'elles lassaient la main. Tout le reste était à l'avenant.

Ce n'était pas assez d'avoir un palais, quand on était riche ; il fallait aussi des maisons de campagne, dont le séjour fût féerique. La plus riante partie de l'Italie en était tellement

couverte qu'on n'y trouvait plus de terrain à cultiver. Rien n'égalait le faste de ces maisons de plaisance, si ce n'est l'obscénité des statues et des tableaux qui les ornaient ; ces luxurieux païens ne croyaient pas qu'il y eût d'agrément possible sans le condiment de ces sales images.

Les soupers faisaient la moitié de leurs divertissements; on les multipliait à tout propos. C'était moins l'abondance des viandes et des vins qui en faisait le luxe, que la rareté et la bizarrerie des mets. On étalait sur une riche table, dans une salle parfumée, tout ce que la nature peut fournir de plus exquis et tout ce que les plus habiles cuisiniers peuvent apprêter. C'étaient des huîtres du lac Lucrin; des paons rôtis, revêtus de leur splendide plumage; des esturgeons du Pô, figurant avec des loups blancs du Tibre; des chevreaux dalmates et des sangliers d'Ombrie. Les rives du Phase, les forêts de l'Ionie, de la Numidie, le golfe Adriatique et toutes les mers payaient leur tribut. La Syrie envoyait ses dattes, l'Égypte ses prunes, Pompéia ses poires, Tarente et Vénafre leurs olives, Tibur ses pommes. Parfois, on servait un poisson vivant et frétillant, afin de faire voir aux convives les nuances diverses que l'agonie donne aux couleurs, et de leur procurer l'agréable surprise de le revoir un instant après assaisonné de la façon la plus merveilleuse. D'autres fois, les serviteurs apportaient, au son de la flûte, des lagomys et des cigognes, ou un porc tout entier, farci de petits oiseaux.

Pendant ce temps, circulaient les coupes écumeuses du massique ou du falerne, et d'autres que remplissaient des vins encore plus rares. Honneur à qui buvait le plus ! Des esclaves étaient derrière les lits, relevant les couronnes qui tombaient des têtes avinées, ou donnant le bras aux convives qui se dirigeaient vers le *vomitorium*, pour débarrasser leur estomac et faire place à de nouvelles friandises. C'était l'usage, et nous voyons que César, Cicéron et mille autres n'en rougissaient pas.

Des chanteurs et des joueurs d'instruments égayaient le

souper, et des comédiens, des gladiateurs, puis de beaux enfants venaient les remplacer, pour terminer l'orgie.

Chaque festin de Lucullus, dans sa salle d'Apollon, lui coûtait quarante-cinq mille francs. On sait qu'Apicius se tua de peur de mourir dans l'indigence, quand il ne lui resta plus que deux millions de fortune. Lorsque mourut Hortensius, le prince des orateurs latins, on trouva dans ses caves dix mille tonneaux de vins de choix.

Quand nous entendons les poëtes chanter la vie modeste, les douceurs de la médiocrité, gardons-nous de croire qu'ils aspiraient à la pauvreté évangélique. Demandez plutôt à Horace, qui faisait de si beaux vers sur l'éloignement des grandeurs et des affaires, ce qu'il désirait et ce qu'il recherchait dans cette vie pacifique : c'était la volupté paresseuse de l'épicurien, le loisir de boire et de s'enivrer à l'aise, la facilité de se livrer aux plaisirs les plus licencieux sans être dérangé par les importuns, enfin les avantages du pourceau (c'est le nom qu'il s'est donné lui-même) qu'on engraisse à ne rien faire, et qui n'en vit pas moins dans l'abondance. Ces philosophes lyriques entendaient-ils se priver de quelque chose? Lisez leurs vers, et vous en pourrez juger ; interrogez les historiens sur la richesse de leurs villas et sur les orgies de leur table, vous saurez ce que valent leurs belles phrases et leur prétendue modestie.

Les matrones romaines (nous ne parlons pas des nombreuses courtisanes) n'étaient pas moins corrompues que leurs maris ; elles y mettaient encore plus de raffinement. Représentez-vous des esclaves très-exercées passant de longues heures à farder leur maîtresse de rouge et de blanc, à lui adoucir la peau, à lui replacer les dents qui manquent, à lui teindre les sourcils et les cheveux, ou bien à lui adapter une chevelure venue d'outre-Rhin. Malheur à elles si la matrone, en se regardant au miroir d'argent poli, trouve qu'elles n'ont pas assez bien dissimulé ses défauts ou fait ressortir ses beautés! Non-seulement elle les égratigne et les mord,

mais elle a toujours en main une pointe de fer, pour darder le sein nu de l'esclave maladroite ; dans sa colère, elle donne souvent l'ordre de suspendre la coupable par les cheveux et de la fustiger, jusqu'à ce qu'elle dise aux exécuteurs : Assez.

Lorsqu'elle est coiffée et pommadée, elle se lave les mains dans le lait pur et s'essuie aux blonds cheveux d'une jeune esclave ; puis elle revêt ses habits luxueux, couverts de perles et de pierres précieuses ; ensuite, enveloppée d'un large manteau et portée en litière par huit esclaves, elle sort précédée de deux autres qui ouvrent la marche en courant, accompagnée de deux jeunes filles qui la défendent du soleil au moyen d'éventails formés avec des queues de paons, et enfin suivie de deux jeunes garçons portant des coussins. Elle va au cirque, au théâtre, en visite ou à des rendez-vous [1].

Nous ne la suivrons pas plus loin. Les détails que les auteurs donnent sur les mœurs des femmes romaines à cette époque sont tellement révoltants, qu'on ferme le livre sitôt qu'on les rencontre. C'est assez pour notre but.

Qu'en dit le lecteur chrétien ? que pense-t-il du beau siècle d'Auguste ? Nous avons simplement reproduit la peinture des mœurs communes, telle que nous la donnent les écrivains de l'époque ; encore avons-nous soigneusement rejeté les tableaux et les expressions qui blessent l'honnêteté la plus vulgaire.

Après cet aperçu des passions grossières, que dirons-nous de l'orgueil et de l'ambition ? Peu de chose. Les païens en faisaient presque des vertus : c'étaient les plus puissants mobiles employés par eux pour exciter la jeunesse aux grandes actions. Que n'entreprenaient pas les ambitieux pour capter les suffrages, pour enlever les dignités et pour parvenir à la gloire ? Ils corrompaient le peuple, ils excitaient des séditions, ils exposaient leur patrie à sa ruine, ils ne voyaient que leur but personnel et y sacrifiaient tout. De

[1] Voyez Histoire universelle de Cantu, t. IV, chap. IV et XVIII, et t. V, chap. V.

là ces troubles, ces luttes intestines, ces rébellions et ces guerres sociales, ces proscriptions et ces atrocités, qui remplissent les histoires de la Grèce et de Rome. Le sentiment du devoir, le véritable patriotisme, l'abnégation du courage et du dévouement, n'étaient pas connus de la plupart des gentils, ni même des grands hommes, qu'on essaie de nous faire admirer en les présentant sous un jour incomplet et faux.

Le christianisme seul a donné au monde la vraie notion de la vertu. Les prétendus sages du paganisme, ses philosophes et ses héros, n'en méritaient pas le nom. Nous aurons occasion de parler de ces sages et de ces docteurs. Pour les héros, en dehors de l'esprit chrétien, il n'y en a pas et il ne saurait y en avoir de véritables : car l'héroïsme suppose l'abnégation et le sacrifice ; or, que voyons-nous de semblable dans les conquérants et les batailleurs qu'on honore si follement de ce beau titre ? Ils ont été le plus souvent des fléaux de la terre.

Il y a plus d'élévation de pensée et plus de noblesse de sentiment dans un simple ouvrier chrétien, qu'il n'y en avait dans les plus illustres personnages de l'antiquité païenne. Je ne parle pas du génie, c'est un don naturel qu'on ne dénie pas même à Satan, mais qui n'a qu'une valeur relative. Sans doute, les mœurs des chrétiens ne sont pas toujours en rapport avec leur foi ; il en est trop, hélas ! qui mènent une vie toute païenne. Mais, dans leurs désordres mêmes, ils conservent une certaine pudeur ; ils rougissent en présence des gens honnêtes, ils ont au moins la conscience de leur dégradation : les gentils ne l'avaient pas.

Nous renvoyons au *Génie du christianisme* de Châteaubriand le lecteur qui désirera se faire une idée plus complète de l'influence exercée par la doctrine évangélique sur tout ce qui ressort de l'intelligence et du cœur.

Ec Française



Boulogne pinx *Baudran sculp*

LE CENTENIER

Imp A Salmon Paris

CHAPITRE XIV

Guérison d'un lépreux et du serviteur d'un centenier.
Le fils de la veuve de Naïm ressuscité.
Disciples de saint Jean auprès de Jésus. — Étoge du Précurseur.
Saintes femmes.
Calomnies des pharisiens. — Blasphème contre le Saint-Esprit
et paroles oiseuses.

Lorsque le divin Maître eut terminé le célèbre entretien que nous venons de rapporter, un lépreux vint à lui au milieu de la foule, et, fléchissant le genou en signe d'adoration, lui dit : « Seigneur, vous pouvez me guérir, si vous le voulez. » Jésus, voyant sa foi et l'état déplorable où il était, eut pitié de lui ; il étendit la main et le toucha, en disant : « Je le veux, soyez guéri. » A l'instant, la lèpre de cet homme disparut, et sa chair devint nette comme avant sa maladie. « N'en dites rien, ajouta le Sauveur ; mais allez vous présenter aux prêtres, pour qu'ils constatent votre guérison, comme la loi le prescrit, et offrez ce qui est ordonné par Moïse [1]. » On voit ici combien Notre-Seigneur était loin de mépriser la loi et comment, au

[1] La lèpre est une maladie terrible qui couvre la peau de pustules et

contraire, il la faisait observer, lors même qu'il pouvait en dispenser à son gré. Cet homme, au lieu de tenir la chose secrète, la publia partout; de sorte que Jésus, voulant éviter la multitude qui le fatiguait, ne pouvait plus entrer dans la ville voisine. Quoiqu'il se tînt dans des lieux déserts, le peuple venait à lui de toutes parts, soit pour l'entendre, soit pour obtenir des guérisons; et il avait beaucoup de peine à lui échapper de temps en temps pour prier, selon son usage [1].

Admirons, en passant, ce grand amour de Notre-Seigneur pour la solitude et pour la prière; n'en doutons pas : c'est une leçon importante qu'il veut donner à ses apôtres, à leurs successeurs dans le ministère sacré, et à tous les chrétiens que le tumulte des affaires exposera trop souvent à l'oubli de Dieu. La retraite et la prière sont le remède souverain pour retremper dans la ferveur les âmes distraites et desséchées.

Lorsque Notre-Seigneur rentra à Capharnaüm, un centurion [2], dont le serviteur était malade et près de mourir, lui députa les anciens des Juifs pour le prier de venir et de le guérir; car il tenait beaucoup à son serviteur. Ceux-ci le firent volontiers, parce que ce chef étranger aimait les Juifs et leur avait même fait bâtir une synagogue. Ils racontèrent ces circonstances au Sauveur, en y joignant d'instantes prières. « J'irai, leur répondit Jésus, et je guérirai le malade. » Il partit, en effet, avec eux, et se dirigea vers la maison du centurion. Mais cet excellent homme, ayant sans doute réflé-

d'ulcères. Parce qu'elle est contagieuse, les lépreux étaient exclus de la société et n'y pouvaient rentrer qu'après avoir fait constater leur guérison par les prêtres. (Lévit., ch. XIV.)

[1] S. Marc, I; S. Luc, V.

[2] Commandant de cent hommes dans les milices romaines.

chi, envoya d'autres personnes au-devant de lui, pour lui dire de sa part : « Seigneur, ne vous dérangez point, car je ne mérite pas que vous entriez sous mon toit, et je ne m'estime pas même digne d'aller vous trouver. Mais dites seulement un mot, et mon serviteur sera guéri (puisque vous êtes le souverain Maître de la nature); car moi-même, qui ne suis qu'un officier subalterne, lorsque je dis à un de mes soldats : Allez, il va ; et à un autre : Venez, il vient; et à mon serviteur : Faites ceci, il le fait. » La conclusion naturelle était que le Fils de Dieu, à bien plus forte raison, serait obéi par la maladie, s'il lui commandait. Jésus admira ces paroles si sensées, et, se tournant vers le peuple qui le suivait, s'écria : « Je vous le dis en vérité, je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël. C'est ainsi que plusieurs, venus de l'Orient et de l'Occident, seront placés au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, tandis que les enfants du royaume seront jetés à la porte dans les ténèbres; et là il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Alors il dit aux envoyés du centurion, comme parlant à lui-même : « Allez, et qu'il vous soit fait selon votre foi. » Ils s'en allèrent, en effet, et trouvèrent le serviteur entièrement guéri [1].

Saint Luc et saint Matthieu racontent les préliminaires de cette guérison d'une façon différente. L'un rapporte les circonstances comme nous venons de les exposer; l'autre suppose que le centurion vint lui-même parler à Jésus. A cause de cela, quelques interprètes ont cru qu'il s'agissait de deux histoires semblables; mais plus com-

[1] S. Matth., VIII; S. Luc, VII.

munément on pense que c'est la même, racontée plus brièvement par saint Matthieu. La conséquence ne diffère point : Jésus guérit le serviteur malade, et le ramène de la mort à la vie.

Il allait donner une autre preuve encore plus éclatante de sa puissance. Car, en approchant des portes de la ville de Naïm [1], avec ses disciples et une grande foule de peuple, il rencontra un convoi funèbre qui en sortait. C'était un jeune homme, fils unique d'une veuve, que l'on portait au tombeau. Sa mère désolée le suivait, accompagnée d'une nombreuse assistance d'amis. A la vue de cette mère en larmes, le cœur si tendre de Jésus fut touché, et ses entrailles s'émurent ; il lui dit aussitôt : « Ne pleurez point. » Et il fit arrêter le cercueil.

Les porteurs attendaient, se demandant ce qu'il allait faire. « Jeune homme, dit alors tout haut le Fils de Dieu, levez-vous, je vous l'ordonne. » A cet ordre souverain, le mort se souleva dans sa bière et commença à parler. Jésus l'en fit sortir, et, avec cette bonté qui n'eut jamais d'égale sur la terre, il le rendit à sa mère éperdue. Et la multitude, saisie de crainte et de respect, se mit à louer Dieu avec enthousiasme, en disant : « Un grand prophète a paru parmi nous ; le Seigneur a visité son peuple. » Le bruit de cet événement se répandit dans toute la Judée et dans les contrées d'alentour [2].

Vainement les pharisiens cherchaient à étouffer ou à dénaturer les mille voix de la renommée ; trop de témoins avaient vu ces miracles de toute sorte, pour qu'il fût possible à la haine de lutter avec succès contre la vérité.

[1] Petite ville de Galilée, située sur le flanc septentrional du mont Hermon, à peu de distance du Thabor.

[2] S. Luc, VII.

Ed. Française



J. Jouvenet pinx. Baudran sculp.

RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏM

Imp. A. Salmon Paris.

Jusque dans sa prison; Jean-Baptiste apprit ce qui se passait et en tressaillit de joie. On permettait, sans doute, à ses amis de le visiter ; car l'Évangile nous apprend qu'il communiquait avec ses disciples. Au moins trouva-t-il le moyen d'en envoyer deux vers le Sauveur, pour qu'ils vissent ses miracles de leurs propres yeux et qu'ils déterminassent tous les autres à se tourner vers lui; ils devaient lui dire : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Jésus comprit très-bien l'intention de son saint Précurseur ; il opéra sous leurs yeux les merveilles qui avaient été prédites par les prophètes, comme des signes infaillibles de sa mission divine, en guérissant beaucoup d'infirmes, de malades, d'aveugles et de possédés ; puis il leur dit : « Allez maintenant, rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu, que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, et que les pauvres sont évangélisés. Heureux qui ne sera pas scandalisé à mon sujet ! » Ces paroles, qui prouvaient l'accomplissement des prophéties et la venue du Messie, étaient destinées à convaincre ceux des disciples de Jean qui doutaient encore et qui hésitaient à embrasser la nouvelle doctrine ; car il y avait un grand nombre de cœurs droits, sur lesquels les calomnies des pharisiens faisaient une vive impression. C'est à ceux-là surtout que le divin Maître adressait ces mots : « Heureux celui qui ne se laissera pas scandaliser à mon sujet ! »

L'illustre Précurseur, qui devait et voulait s'effacer devant son Maître, lui envoyait ses disciples ; et le Fils de Dieu, qui voulait honorer sa vertu et montrer leur parfaite union, daigna le louer devant tout le peuple :

« Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? s'écria-t-il. Un homme vêtu mollement? C'est dans les palais des rois qu'on porte des habits précieux et qu'on vit dans les délices. Qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète; car c'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant vous, pour qu'il vous prépare le chemin. En vérité, il n'y a point eu de plus grand prophète que Jean parmi les enfants des hommes; néanmoins, celui qui est le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui[1]. » Paroles d'une interprétation difficile, qui ont fait croire à beaucoup d'anciens que saint Jean est le plus grand des saints, et qui semblent dire, néanmoins, que le dernier des élus de la loi nouvelle est plus grand que lui, ou bien encore que le dernier des bienheureux l'emporte sur lui, tant qu'il vit ici-bas.

« Depuis la prédication de Jean-Baptiste, ajoute le Sauveur, le royaume des cieux souffre violence, et les violents le ravissent; » c'est-à-dire que tous les peuples sont appelés à le conquérir, mais qu'une si riche conquête doit s'acheter au prix des plus violents efforts contre les passions. Le règne du Messie est arrivé; Jean est l'Élie de ce premier avénement. Heureux qui sait distinguer l'accomplissement des prophéties! Par malheur, les pharisiens et les docteurs de la loi ont méprisé le baptême de Jean et se sont rendus indignes des promesses divines.

Jésus continuait : « A qui comparerai-je les hommes de cette génération? Ils ressemblent à des enfants assis sur les places publiques et se disant entre eux (pour se

[1] S. Matth., XI; S. Luc, VII.

reprocher leur indifférence) : Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé ; nous avons chanté des airs tristes, et vous n'avez pas pleuré. Car Jean-Baptiste est venu ne mangeant pas de pain et ne buvant pas de vin, et vous avez dit : Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu à son tour, mangeant et buvant, et vous dites : C'est un homme adonné à la bonne chère et au vin, qui est ami des publicains et des pécheurs. Et la sagesse de Dieu a été justifiée par tous ses enfants. » Ses envoyés ont fait leur devoir, en essayant de rappeler les hommes par différentes voies ; mais la mauvaise foi de ceux qui leur résistent est évidente et inexcusable.

Le zèle du Sauveur ne se lassait ni de la malice des uns ni de l'insouciance des autres. Il continuait de parcourir les villes et les villages, en prêchant le royaume de Dieu. Or il était aidé dans ce ministère, non-seulement par ses douze apôtres et par des disciples fervents, mais d'une certaine manière par de pieuses femmes, en faveur desquelles il avait opéré des miracles, et qui fournissaient à ses besoins au moyen de leur fortune ; c'étaient, en premier lieu, Marie Madeleine, de laquelle il avait chassé sept démons ; Jeanne, femme de Chusa, intendant d'Hérode ; Susanne et plusieurs autres, qui prenaient une part active à la rédemption d'Israël[1]. « L'usage établi chez les Juifs, dit saint Jérôme, que les docteurs reçussent de semblables services des femmes vertueuses et surtout des veuves, fit que les ennemis mêmes du Sauveur n'en furent point choqués et ne songèrent jamais à lui en faire un crime ni même un léger reproche. » Ceci est trop digne de remarque pour

[1] S. Luc, VIII.

que nous ne le signalions pas à l'attention du lecteur. Il fallait que ses mœurs fussent bien inattaquables et sa chasteté à l'abri de tout soupçon, pour qu'aucun d'eux n'ait osé le calomnier sur ce point, lorsqu'ils lui ont prodigué tant d'injures de toutes les sortes.

Saint Marc rapporte [1] que, dans une circonstance où il excitait l'enthousiasme de la foule par ses discours et ses miracles, quelques-uns de ses parents, qui ne croyaient point en lui et que des scribes sans doute égaraient sur son compte, s'imaginèrent qu'il était hors de son bon sens et partirent pour l'arrêter. Ces scribes, qui étaient venus de Jérusalem et qui l'avaient vu, comme la foule, chasser le démon du corps d'un possédé, cherchaient à empêcher l'effet moral de cet acte divin sur l'esprit du peuple, en criant : « Il est possédé de Béelzébub, et c'est par Béelzébub, prince des démons, qu'il chasse ces esprits impurs. » Les pharisiens, qui étaient présents, répétaient en chœur la même chose, ou bien s'amusaient à demander à Jésus des prodiges dans le ciel, pour l'éprouver et pour trouver quelque prétexte à leurs calomnies. S'il eût fait ses miracles dans le ciel, ils en auraient voulu sur la terre. Détestables arguties ! Mais le peuple, avec son gros bon sens, ne se laissait pas tromper ; il continuait de se presser autour du divin Prédicateur, en disant avec admiration : « N'est-ce point là le fils de David, que les prophètes nous ont promis ? »

Jésus répondait à ses perfides ennemis : « Comment Satan pourrait-il chasser Satan ? Tout royaume divisé succombera, toute ville et toute maison qui sont divisées ne

[1] S. Marc, III, 20.

pourront subsister. Si Satan expulse Satan, la division est chez lui, et il se fait à lui-même la guerre. Comment son règne pourrait-il se maintenir? Il touche à sa fin [1]. » Cette argumentation était péremptoire : elle saisissait les esprits.

« Vous dites que je chasse les démons au nom de Béelzébub ! Et vos enfants (c'est-à-dire les exorcistes juifs), par qui les chassent-ils?... Ils seront vos juges. » Car ils savent bien que vous avez toujours attribué cette œuvre à la puissance de Dieu. « Or, si c'est par son Esprit que je chasse les démons, donc le royaume de Dieu est venu parmi vous, » et l'empire de Satan s'écroule. Écoutez cette comparaison : « Comment pénétrer dans la maison d'un homme vaillant et lui ravir ce qu'il possède, si on ne l'enchaîne auparavant? Il faut qu'un autre, plus fort que lui, le terrasse d'abord et lui enlève ses armes ; puis le vainqueur emporte et partage ses dépouilles. » C'est l'image du combat que je livre à Satan, et du triomphe que je dois remporter.

Voulez-vous partager ces dépouilles? Écoutez bien : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi dissipe. »

Écoutez encore : « Tout péché et tout blasphème pourra être pardonné aux hommes ; mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera point pardonné. Quiconque aura parlé contre le Fils de l'homme en obtiendra le pardon (s'il se repent) ; mais celui qui aura parlé contre le Saint-Esprit ne l'obtiendra ni dans ce monde ni dans l'autre. Il sera coupable d'un délit éternel. » Saint Marc ajoute que ces paroles s'adressaient à ceux

[1] S. Matth., XII ; S. Luc, XI.

qui accusaient Jésus d'être possédé, et qui, par conséquent, attribuaient malicieusement au démon les œuvres du Saint-Esprit. C'est donc là ce qu'il faut entendre par blasphème contre le Saint-Esprit.

Comment faut-il interpréter cette terrible déclaration : « Il ne sera pardonné ni dans ce monde ni dans l'autre ? » D'abord, il y a donc des péchés, non pardonnés ici-bas, qui le seront là-haut? C'est la doctrine du purgatoire, clairement supposée. Ensuite, il y aurait donc des péchés irrémissibles? L'Église enseigne formellement le contraire : « A tout péché miséricorde. » Il faut donc entendre que ce péché sera très-difficilement remis, parce que des pécheurs si obstinément et si diaboliquement pervers ne se convertissent presque jamais; ou bien supposer que Notre-Seigneur voulait seulement parler d'un endurcissement poussé jusqu'à l'impénitence finale, tel qu'il le découvrait dans le cœur des misérables hypocrites auxquels il s'adressait. Il prévoyait et constatait un fait personnel et douloureux, mais il ne mettait pas de bornes à la miséricorde de son Père, non plus qu'aux pouvoirs destinés à son Église. Tout pécheur qui se convertit sincèrement peut être assuré du pardon, quels qu'aient été le nombre et la grièveté de ses crimes : telle est la doctrine catholique.

Il est visible que Jésus était sous l'empire d'une vive horreur en présence de ces méchants hommes, qui venaient de proférer de tels blasphèmes; car elle déborde de son cœur : « Race de vipères, leur dit-il, comment, étant si mauvais, pourriez-vous dire quelque chose de bon? Car la bouche parle de l'abondance du cœur. L'homme de bien tire de bonnes choses d'un bon fonds, qui est un trésor; mais le méchant tire de méchantes

choses d'un mauvais fonds. » Ne croyez pas que mon Père attache peu d'importance aux paroles, ou qu'il punisse seulement les horribles blasphèmes dont plusieurs d'entre vous se sont rendus coupables envers le Saint-Esprit. « Je vous en avertis : au jour du jugement, les hommes rendront compte même des paroles oiseuses qu'ils auront dites. Par vos paroles vous serez justifiés, ou par vos paroles vous serez condamnés [1]. »

Doctrine effrayante, quand on songe à l'intempérance de la langue chez tant de chrétiens ! « C'est un monde d'iniquité, dit l'apôtre saint Jacques [2]. L'instrument est petit, mais il ressemble au gouvernail d'un navire : il dirige tout. On a dompté les animaux et les éléments, on n'a pu encore dompter la langue. D'une même bouche sortent la bénédiction et la malédiction. Apprenons donc à n'user de notre langue que pour la louange de Dieu et l'édification de nos frères, si nous ne voulons nous exposer à un jugement rigoureux. »

[1] S. Matth., XII, 34-37. — [2] Epist., III, 6.

LES MIRACLES, LA MAGIE ET LE MAGNÉTISME.

Nous venons de voir que les pharisiens, ne pouvant nier les miracles innombrables du Sauveur, les attribuent à la puissance du démon. Plus tard, les rabbins, se croyant mieux avisés, raconteront que Jésus s'est introduit dans le sanctuaire, y a dérobé le nom incommunicable de Jéhovah, en le cachant dans sa cuisse, et qu'à l'aide de ce nom tout-puissant, il a opéré tous les prodiges qu'il a voulu. Les philosophes païens, d'un commun accord, y verront des opérations magiques. Mais ni les uns ni les autres ne nieront les faits; cette audacieuse négation était réservée aux siècles reculés.

Venons à nos incrédules modernes. Ils n'ont point été embarrassés; les plus effrontés ont dit : « Jésus-Christ n'a point fait de miracles, parce qu'il est impossible d'en faire. » Les autres, plus dédaigneux, ont dit à leur tour : « Il importe peu que Jésus-Christ ait fait des miracles; car tout le monde en peut faire, tout le monde en a fait et tout le monde en fait. »

Nous renvoyons les premiers à J.-J. Rousseau, qui les juge dignes d'être mis au nombre des fous.

Aux seconds, voici la réponse de l'illustre P. Lacordaire : « Je nie hardiment qu'aucune doctrine historique, c'est-à-dire fondée au plein jour de l'histoire par des hommes authentiquement connus, possède pour base des faits miracu-

leux. Quant aux temps présents, nous n'en avons pas d'exemples; personne sous nos yeux, parmi tant d'instituteurs du genre humain dont nous avons le spectacle, n'a encore osé nous promettre l'exercice d'une puissance supérieure à la puissance vulgaire dont nous disposons. Personne de nos contemporains n'a paru sur les places publiques pour guérir des aveugles et ressusciter des morts. L'extravagance ne s'est montrée que dans les idées et le style; elle n'a pas passé plus loin.

« En redescendant du siècle présent jusqu'à Jésus-Christ, personne encore, dans l'innombrable multitude des hérétiques fameux, n'a pu se vanter de commander à la nature, et mettre sous la protection du miracle les inspirations de l'orgueil révolté. Mahomet, hérétique et infidèle tout à la fois, ne l'a pas tenté plus que les autres... Au delà de Jésus-Christ, dans les siècles revendiqués par l'histoire, que reste-t-il, en laissant de côté Moïse et les prophètes, c'est-à-dire les propres ancêtres de Jésus-Christ? Compterons-nous quelques faits singuliers de la Grèce et de Rome? Parlerons-nous de cet augure qui coupa, dit Tite-Live, une pierre avec un rasoir, ou bien de cette vestale qui fit marcher un vaisseau en le tirant par sa ceinture, ou bien encore de l'aveugle guéri par Vespasien montant à l'empire? Ces faits, quels qu'ils soient, sont isolés et ne tiennent à aucune doctrine; ils n'ont provoqué aucun débat dans le monde et n'y ont rien établi; ce ne sont pas des faits doctrinaux... Quand Dieu se manifeste par des actes de souveraineté, ce doit être pour une grande cause, digne de lui et digne de nous, c'est-à-dire pour une cause où il s'agisse des destins éternels de l'humanité.

« Où sont donc les doctrines fondées au soleil de l'histoire sur des faits miraculeux? Où est, dans le monde historique, une autre toute-puissance que celle de Jésus-Christ, d'autres miracles que les siens et ceux des saints qui l'ont pris pour maître, et ont puisé dans ses cendres la force de conti-

nuer ce qu'il avait commencé ? Rien ne paraît à l'horizon ; Jésus-Christ reste seul [1]. »

L'impiété moderne a prononcé les noms de Simon le Magicien et d'Apollonius de Tyane ; nous ne saurions nous dispenser de relever ces impudentes comparaisons, en faisant appel à l'histoire.

Simon le Magicien était un samaritain apostat, qui avait voulu acheter de saint Pierre le pouvoir épiscopal, afin d'opérer les merveilles qu'il voyait faire aux apôtres. Irrité de son refus, il s'était retourné contre les chrétiens et avait cherché dans l'exercice de la magie le moyen de s'illustrer par des prestiges. Il se disait *la grande vertu de Dieu,* prétendait être descendu de cieux en cieux sur la terre, et y avoir retrouvé une femme, *la première intelligence* du Créateur, laquelle avait engendré les anges, auteurs de toutes les choses terrestres. Cette femme, incarnation de la pensée divine, était alors une esclave tyrienne, aussi dissolue que belle, dont il se fit suivre partout. Après avoir raconté ses nombreuses métamorphoses depuis sa descente sur la terre, il annonçait qu'elle serait bientôt digne de remonter au sein du Père suprême ; il la nommait Hélène, parce qu'elle avait été l'illustre Hélène qui fut la cause de la ruine de Troie. Ce prétendu prophète étant venu à Rome sous Néron, qui avait grande confiance dans les magiciens, réussit à s'y faire valoir au point de gagner la faveur de ce prince. Dans l'excès de son orgueil, il déclara que tel jour il s'élèverait dans les airs et monterait aux cieux ; mais l'apôtre saint Pierre, qui était alors à Rome et qui avait dû lutter contre lui, pria le Seigneur de ne pas permettre que cet imposteur abusât plus longtemps de la crédulité publique. Quoi qu'il en soit, Simon s'élança dans les airs et vola quelque temps, mais il retomba par terre, se fracassa les membres et expira sur le coup, au milieu des huées populaires.

[1] Conférence XXXVIII.

Voilà un des hommes que l'on n'a pas rougi de comparer à Jésus-Christ, à cause du bruit qu'il fit en Asie et à Rome.

L'autre, Apollonius, était de Tyane en Cappadoce; il s'adonna à la philosophie et parcourut l'Asie en étudiant la sagesse. Il se fit surtout connaître à Babylone, à Ninive, à Éphèse, à Athènes, à Rome, en Syrie, en Égypte et jusqu'en Éthiopie, s'il faut en croire son histoire, qui est fort douteuse. On lui attribuait beaucoup de prodiges, de prédictions, de guérisons et surtout de traits de sagesse, qui lui avaient attiré une grande considération. Il disparut tout à coup, sans qu'on ait jamais su ce qu'il était devenu.

Son histoire est destituée de tout caractère d'authenticité. Elle fut écrite deux siècles après lui par le sophiste Philostrate, à la demande de l'impératrice Julie, sur les mémoires informes, dit-il, d'un certain Damis, de Ninive. Pour vous donner une idée de ces ridicules mémoires, on fait dire au philosophe que son âme, dans ses transmigrations, avait habité le corps d'un pilote égyptien; qu'il savait toutes les langues, sans les avoir apprises, même celle des oiseaux, avec qui il conversait souvent (ce qui ne l'empêchait pas d'étudier et de se servir d'interprètes dans ses lointains voyages); qu'il vit chez les Brachmanes deux tonneaux en pierre noire, dont l'un était rempli de pluies et l'autre de vents, que ces philosophes donnaient à leurs amis; qu'il se frotta d'un certain onguent d'ambre jaune avec eux, et qu'ensuite, à chaque coup de leurs cannes sur la terre, le sol devenait onduleux comme la mer et les jetait à deux coudées en l'air, où ils restaient quelque temps suspendus; que la terre, quand ils voulaient dîner, étendait subitement sous leurs pieds des tapis de verdure, et que le pain, les plats, les couverts, les mets, les cruches pleines de vin et d'eau, fraîche ou tiède à volonté, arrivaient spontanément et se donnaient aux convives, etc.; qu'en venant à Éphèse, il avait rencontré la peste sous la forme d'un mendiant, et que l'ayant assommée, il n'avait plus aperçu qu'un gros chien mort à sa place, etc. C'est au

milieu de ce fratras qu'on a cherché les faits les moins invraisemblables, pour en composer la vie du philosophe, sans aucune critique et sans aucune preuve de véracité. Aussi ne trouvera-t-on pas un érudit qui voulût garantir une seule page de cette singulière histoire. (Voy. Tillemont, t. I[er].)

Je demande à tout homme de bonne foi si une pareille compilation ressemble à nos quatre évangiles, et si ces deux hommes, tant vantés par les adversaires de Jésus-Christ, n'ont pas été de vrais charlatans. Quelque bruit qu'aient fait leurs doctrines et leurs prestiges chez les païens, ont-ils appris au monde des vérités utiles et fondé seulement des écoles de sagesse? Ont-ils régénéré les peuples qui les ont vus et entendus? Hélas! il n'est resté d'eux que des souvenirs incertains et peu honorables.

Comment des hommes qui se respectent osent-ils les mettre en parallèle avec le divin fondateur du christianisme, dont la pure et noble figure est le type de la sincérité, de la bonté, de la sainteté et de la vraie grandeur, et dont les enseignements ont détruit l'idolâtrie, réformé les mœurs, éclairé et civilisé le monde? N'est-ce pas une insulte à l'histoire et au bon sens, et, de la part de chrétiens quelconques, une impudence révoltante?

Les uns prétendent que les miracles du Sauveur ont pu n'être que des prestiges semblables à ceux de ces imposteurs, comme si les jongleries du charlatanisme et même les plus curieuses opérations de la magie pouvaient être comparées à des prodiges éclatants, nombreux, publics, faits au nom de Dieu, et d'un ordre tellement supérieur, que lui seul pouvait les opérer. Les autres, qui ne croient point à l'intervention des démons dans les choses humaines, dénaturent ces miracles et les réduisent aux proportions des faits magnétiques naturels; mais de quel droit changent-ils le récit évangélique, pour en faire disparaître les circonstances qui gênent leur théorie? Il faut prendre l'histoire comme elle est établie, ou la rejeter tout entière.

Quelles sont donc les œuvres magnifiques du magnétisme animal ? Il endort un sujet donné et prédisposé, il le pousse quelquefois au somnambulisme lucide, et il obtient alors de lui des révélations surprenantes. Mais des miracles, des guérisons instantanées, des résurrections, point; rien qui ressemble aux prodiges surnaturels des thaumaturges. Allez voir, nous dira-t-on, les séances magnétiques de M. Du Potet, et vous serez émerveillé. — Oui, nous serons même effrayé. Nous verrons l'opérateur tracer avec du charbon un cercle, ou une simple ligne, ou des figures, puis les magnétiser par des signes ou par sa seule volonté; ensuite, des personnes de bonne volonté s'approcher de ces figures, être saisies par une puissance occulte, regarder et apercevoir dans les signes magiques des tableaux vivants, des objets doux ou affreux, se précipiter dessus avec frénésie ou les fuir avec horripilation, et tomber dans de tels états, qu'il faut les violenter et les emporter pour mettre fin à cette scène affreuse. Voilà ce qui s'y passe de plus extraordinaire; et ceci, disons-le sans hésiter, ressemble tant à ce que les anciens auteurs nous racontent des opérations de magie, qu'il est difficile d'y voir autre chose. Au reste, M. Du Potet, dont j'admire la sincérité, ne dissimule pas qu'il est du même avis et qu'il poursuit l'œuvre des plus illustres magiciens, sans partager toutefois leur croyance au diable.

Mais, en tout cela, nous cherchons vainement des miracles proprement dits. Nos adversaires vont jusqu'à répondre : « C'est que Jésus-Christ était encore plus habile que ces messieurs ; la science n'a pas dit son dernier mot. » Adorateurs aveugles de la plus obscure des sciences, vous ignorez qu'il n'y a rien de nouveau dans ce genre, et que nos modernes magiciens n'ont point dépassé Julien l'Apostat, avec son école ; ils en resteront là jusqu'à la venue de l'Antéchrist, qui les effacera tous. Mais, à son égard, nous sommes avertis par Notre-Seigneur. Nous nous tenons prêts contre ses prestiges les plus ébouriffants, et nous sommes

déjà pleins de défiance contre ses précurseurs ; nous repoussons les prétendues révélations des faux thaumaturges, qui s'efforcent de ruiner la vraie religion.

Nous ajouterons même, pour éclairer certains hommes de bonne foi, que la sphère naturelle du magnétisme a des limites difficiles à préciser, au delà desquelles le surnaturel commence. C'est là que le démon attend les audacieux, les imprudents qui ne connaissent pas de règle, pour les entraîner plus loin dans cette région ténébreuse. Voilà en partie pourquoi la cour de Rome a prohibé l'usage du magnétisme, tel qu'il se pratique aujourd'hui par la plupart des opérateurs.

CHAPITRE XV

Paroles de Jésus au sujet de Jonas, des Ninivites,
de la reine de Saba,
du démon rentré dans un pécheur, de sa mère et de ses frères.
Paraboles
de la semence, de l'ivraie, du sénevé, des perles et du filet.

Lorsque Notre-Seigneur opérait des miracles en faveur des malades et des infirmes, les scribes et les pharisiens lui demandaient des prodiges célestes, pour satisfaire leur curiosité ; quand il prenait quelque repos, ces mêmes hypocrites s'approchaient de lui : « Maître, lui disaient-ils avec un feinte bonne foi, nous voudrions bien voir quelque prodige de vous [1]. » Jésus, qui connaissait leur mauvaise intention et leur endurcissement, s'écria un jour avec indignation : « Cette race d'hommes est une race perverse. Elle demande un prodige, mais il n'y en aura point d'autre pour elle que celui du prophète Jonas. De même que Jonas fut un signe divin pour les Ninivites, ainsi le Fils de l'homme en sera un pour cette génération. Comme ce prophète fut trois jours et trois nuits dans le ventre

[1] S. Matth., XII, 38; S. Luc, XI, 29.

d'une baleine, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.

« Les Ninivites s'élèveront au jour du jugement contre cette génération et la condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas ; et il y a ici plus que Jonas.

« La reine du midi (ou de Saba) s'élèvera aussi contre cette nation au jour du jugement et la condamnera, parce qu'elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon ; or, il y a ici plus que Salomon, » et ces hommes méprisent la parole de Dieu.

Leur ingratitude et leur incrédulité, en les rendant plus coupables, fortifieront leur asservissement sous le joug de Satan. « Lorsque cet esprit immonde est sorti d'un homme, il va par les lieux arides, cherchant du repos et n'en trouvant point. Alors il dit : Je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti. Et revenant, il la trouve vide, balayée et ornée. Alors il va prendre sept esprits plus méchants que lui, et entrant ensemble ils y font leur demeure, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Ainsi en arrivera-t-il à cette race criminelle. » L'abus des grâces divines consommera sa perte.

Les ennemis du Sauveur restèrent sourds à ces menaces et s'en moquèrent peut-être, suivant l'habitude des impies. Mais il y avait dans la foule un grand nombre de personnes qui ne pensaient pas de même ; une femme osa braver les murmures des pharisiens et s'écria dans son admiration, en s'adressant au divin Prédicateur : « Bienheureux le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont allaité ! » Cette voix domina le bruit de la foule, et le Fils de Dieu y répondit : « Heureux plutôt

ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique ! »

Admirable maxime, que nous ne saurions trop bien graver dans nos cœurs ! Il n'y a point de bonheur en dehors du service de Dieu et de notre fin. La maternité divine elle-même ne serait qu'une gloire incomplète, si le Père céleste ne l'avait comblée de ses grâces et couronnée de l'éternelle félicité. Heureux donc avant tout ceux qui lui sont fidèles et qui vont au ciel !

Une circonstance va montrer encore que le Seigneur reconnaît des liens supérieurs à ceux de la chair et du sang ; il va donner une grande leçon aux ministres de son Évangile. Saint Matthieu nous apprend que sa mère et ses frères survinrent pendant qu'il prêchait et demandèrent à lui parler. Il s'agissait ici de ses cousins, qu'on appelait indifféremment frères chez les Juifs ; car l'auguste Vierge n'eut jamais d'autre fils, et saint Joseph lui-même garda toujours la virginité, suivant l'opinion généralement reçue. Comme ils ne pouvaient approcher à cause de la foule, ils s'arrêtèrent devant la porte et le firent appeler. Ceux qui l'environnaient l'en avertirent : « Voici votre mère et vos frères qui vous cherchent, lui dirent-ils. » Il leur répondit : « Qui est ma mère et qui sont mes frères? » Puis, jetant les yeux sur la multitude qui était autour de lui et étendant la main sur ses disciples, il ajouta : « Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père, qui est au ciel, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. »

Ses parents ne furent peut-être pas très-flattés de cette réponse, qui leur révélait dans le fils de Marie des sentiments supérieurs à ceux de la nature. Mais la très-

sainte mère connaissait et comprenait trop bien le cœur de son Fils, pour être jalouse de l'amour qu'il portait aux hommes; elle n'y perdait rien en affection et partageait d'ailleurs ce même amour pour tous les hommes.

Jésus sortit ensuite de la maison et se rendit au bord de la mer de Tibériade, où il continua de prêcher. La foule grossissant continuellement par les troupes qui accouraient des villes voisines, il fut obligé de monter dans une barque pour n'être pas trop pressé par le peuple. Ainsi placé et assis en face de son nombreux auditoire, qui couvrait tout le rivage, il enseignait beaucoup de choses sous forme de paraboles, comme celle-ci :

« Écoutez. Un semeur sortit pour aller ensemencer son champ. Pendant qu'il semait, une partie du grain tomba sur le chemin; les oiseaux du ciel vinrent et le mangèrent. Une autre partie tomba sur des endroits pierreux où il y avait peu de terre; la semence leva promptement, parce que le sol n'avait pas de profondeur; mais aussitôt que le soleil parut, elle se dessécha, parce qu'elle manquait de racine et d'humidité. Une troisième partie tomba dans les épines; or les épines en croissant l'étouffèrent, et elle ne produisit point de fruit. Enfin une quatrième partie tomba dans de bonne terre et porta du fruit, qui rendit cent pour un, ou soixante, ou trente. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende [1]. »

Les douze apôtres ne comprirent pas plus que les autres le sens caché de cette parabole, et ils en demandèrent plus tard l'explication à leur bon Maître, en lui manifestant leur surprise de ce qu'il employait ce lan-

[1] S. Matth., XIII; S. Marc, IV; S. Luc, VIII.

gage obscur. Il leur répondit que cette population incrédule, résistant à l'évidence de ses miracles et n'étant pas disposée à entendre la vérité, il la punissait par où elle péchait en usant de paraboles. Il ne souhaitait pas sa perte, mais il la laissait dans son aveuglement volontaire, tout en peignant de couleurs si vraies les dispositions diverses de ses auditeurs. Les cœurs droits étant gagnés, il permettait que les âmes obstinées trouvassent un prétexte à leur endurcissement dans ces figures, qui devaient être pour les générations à venir un enseignement saisissant et lumineux.

Ainsi s'accomplissait en eux la prophétie d'Isaïe : « Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez point ; vous verrez de vos yeux, et vous ne verrez point. Car le cœur de ce peuple s'est endurci : il fait la sourde oreille et il ferme les yeux, de peur de voir et d'entendre, de comprendre en son cœur, de se convertir et d'être guéri par moi. Pour vous, disait-il à ses apôtres, vous êtes heureux de voir de vos yeux et d'entendre de vos oreilles. En vérité, beaucoup de justes, de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu.

« Vous ne comprenez pas la parabole du semeur ? Écoutez donc, en voici l'explication :

« La semence, c'est la parole de Dieu ; le semeur est celui qui prêche cette même parole ; la terre qui la reçoit représente les auditeurs. Ceux qui sont figurés par le bord du grand chemin reçoivent la parole de Dieu, mais la laissent emporter par Satan, qui les empêche ainsi de croire, de peur qu'ils ne soient sauvés. Ceux qui la reçoivent sur un terrain pierreux l'acceptent sans doute avec joie, mais ne lui offrent point assez de fond pour

qu'elle pousse des racines ; aussitôt que survient une persécution ou quelque affliction, ils se scandalisent et succombent à la tentation. Ce qui tombe dans les épines, c'est la parole qui est reçue dans un cœur tout préoccupé des embarras du siècle, de l'illusion des richesses et des plaisirs de la vie ; les mille passions qui surviennent l'étouffent et la rendent stérile. Enfin, ceux qui la reçoivent dans une bonne terre sont ceux qui lui ouvrent un cœur droit et bien préparé, où ils la conservent et la font fructifier par la patience, de manière à produire trente pour un, ou même soixante et cent. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. »

Cette conclusion, assez ordinaire dans la bouche du Sauveur après un enseignement grave, avait pour but de fixer l'attention de ses auditeurs et de provoquer une réflexion plus approfondie.

Le divin Maître ne s'était pas borné à la parabole dont nous venons de donner, d'après lui-même, l'explication succincte ; saint Matthieu en rapporte plusieurs autres, dont voici la première :

« Le royaume des cieux ressemble à un champ dans lequel un homme avait semé de bon grain. Tandis que ses gens dormaient, son ennemi vint furtivement, sema de l'ivraie par dessus le froment et se retira. Lorsque le blé eut grandi et produit des épis, alors parut aussi l'ivraie. Les serviteurs du père de famille étant donc venus, lui dirent : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il s'y trouve aussi de l'ivraie ? Il leur répondit : C'est l'homme ennemi qui a fait cela. Les serviteurs ajoutèrent : Voulez-vous que nous allions la cueillir ? Non, leur dit-il, de peur qu'en la cueillant, vous n'arrachiez aussi le fro-

ment. Laissez plutôt croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et alors je dirai aux moissonneurs : Commencez par cueillir l'ivraie et liez-la en petites gerbes, pour la brûler. Quant au froment, ramassez-le dans mon grenier [1]. »

Nous ajouterons ici l'explication de cette parabole, pour ne pas l'en séparer, quoique Notre-Seigneur ne l'ait pas donnée de suite. Après que tout le monde se fût retiré, ses disciples l'abordant, lui dirent : « Expliquez-nous la parabole de l'ivraie ; » et il leur répondit : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme. Le champ, c'est le monde. Le bon grain représente les enfants du royaume, et l'ivraie les enfants du malin esprit. L'ennemi qui l'a semée, c'est le démon. La moisson, c'est la consommation des siècles, et les moissonneurs sont les anges.

« De même donc qu'on cueille l'ivraie et qu'on la jette au feu, de même en arrivera-t-il à la fin du monde. Le Fils de l'homme enverra ses anges, pour qu'ils enlèvent de son royaume tous ceux qui font du scandale et qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. Là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Qui a des oreilles pour entendre, que celui-là entende. »

L'évangéliste ne dit pas pourquoi le Fils de l'homme laisse l'ivraie croître avec le bon grain ; mais on le devine bien par ces paroles : « De peur qu'en cueillant l'ivraie vous n'arrachiez aussi le froment. » Car les méchants peuvent se convertir et devenir bons, dit saint

[1] S. Matth., XIII.

Augustin ; puis ne contribuent-ils pas à la sanctification des bons et à leur glorification, en exerçant et en faisant éclater leur vertu ?

Revenons à la série de paraboles que le Sauveur proposait au peuple et dont l'Évangile nous rapporte la substance. Comme elles sont pleines d'intérêt et d'instruction ! « A quoi assimilerons-nous le royaume de Dieu, s'écriait-il, et à quoi le comparerons-nous ? Il est semblable au grain de séneyé[1], qu'un homme a pris et semé dans son champ. C'est la plus petite de toutes les graines. Mais quand on l'a semée, elle croît et devient plus grande que les autres plantes, de manière que les oiseaux du ciel peuvent se reposer sur ses branches et à son ombre.

« Le royaume des cieux est encore semblable au levain qu'une femme a mis dans trois mesures de farine, en attendant qu'il fermente et que la pâte lève tout entière. » Dans le commencement ce royaume a peu d'apparence et on ne se douterait pas du développement qu'il prendra. Mais attendez le temps de sa croissance, et vous le verrez se répandre par toute la terre ou bien la couvrir de son ombre comme un arbre immense, dans les branches duquel tous les élus de Dieu trouveront un abri délicieux.

Pour faire comprendre au peuple l'importance du salut et le prix de la foi, qui ouvre les portes du royaume de Dieu, il employait d'autres paraboles. « Le royaume des cieux, disait-il, est semblable à un trésor enterré dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache, s'en va plein de joie, vend tout ce qu'il possède et achète ce

[1] Graine de moutarde, ou mieux, graine avec laquelle on fait de la moutarde.

champ. » Ainsi doit-on tout sacrifier pour s'assurer la possession des trésors célestes et éternels.

« Le royaume des cieux est encore semblable aux perles précieuses que cherche un négociant. Quand cet homme a trouvé une de ces perles rares, il vend tout son bien et l'achète.

« Le royaume des cieux est encore semblable à un filet qu'on jette dans la mer et qui se remplit de toute sorte de poissons. Quand il est plein, les pêcheurs le tirent de l'eau, et s'asseyant sur le rivage, mettent les bons dans des vases et jettent dehors les méchants. Ainsi en sera-t-il à la consommation des siècles. Les anges viendront et sépareront les méchants d'avec les justes; puis ils les précipiteront dans la fournaise de feu, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Les incrédules qui nient l'existence de l'enfer, avec ses feux et ses tourments, doivent être bien embarrassés de ces textes si souvent répétés, où Notre-Seigneur exprime sa doctrine avec tant de netteté. Et ceux qui ont gardé le trésor de la foi, mais qui s'occupent peu de mettre leur conduite d'accord avec leur croyance, devraient bien méditer plus sérieusement ces belles et importantes paraboles.

OPPOSITION DES JUIFS.

Lorsque nous lisons les discours que Notre-Seigneur adressait aux Juifs et qu'il appuyait de tant de miracles, nous nous étonnons qu'ils aient rencontré des contradicteurs chez une nation éclairée des lumières de la vraie foi, tant ils nous semblent vrais, modérés, clairs, beaux, admirables; aujourd'hui, les hommes qui n'en pratiquent pas la morale n'en confessent pas moins la haute raison et l'incontestable vérité. Mais il faut se reporter au temps où vivait Notre-Seigneur : alors d'autres idées avaient cours; les passions d'une part et l'ignorance de l'autre rendaient facile une opposition qui nous paraît tout à fait déraisonnable.

Par un secret instinct qui ne les trompait pas, les pharisiens sentaient que Jésus-Christ ne serait jamais des leurs et que sa doctrine détruirait leur suprématie. L'habitude de se regarder comme les chefs spirituels du peuple, la persuasion qu'ils étaient dans le vrai, les alarmes d'un orgueil qui craint de déchoir, tous ces motifs expliquent les dispositions hostiles qu'ils montrèrent de prime abord au nouveau prophète.

Le gouvernement des Juifs avait toujours été une théocratie, dans laquelle s'unissaient étroitement la politique et la religion; les chefs de cette dernière étaient en même temps les chefs de l'État. L'ambition des pharisiens y trouvait donc un double motif pour repousser le novateur qui menaçait de leur ravir le pouvoir et la considération. Or, qui

ne sait la puissance d'un pareil mobile? Qui ne connaît les fureurs de cette redoutable passion?

Ils voulaient gouverner, dit Bossuet, et déjà ils étaient les arbitres de la doctrine et de la religion, qu'ils avaient tournée insensiblement à des pratiques superstitieuses, utiles à leur intérêt et à leur domination sur les consciences; et le vrai esprit de la loi était près de se perdre.

Est-il étonnant que Notre-Seigneur fût mal reçu, quand il osa combattre leurs erreurs et démasquer leur excessif orgueil? C'était les piquer à la prunelle de l'œil.

Essayez d'enlever à nos hommes politiques l'influence qu'ils exercent sur la nation, et vous verrez comment vos prétentions seront accueillies. Quelles déclamations n'entendons-nous pas s'élever contre l'Église, sitôt qu'on redoute de sa part le moindre empiétement! Quelles haines et quelles colères n'ont pas éclaté contre les jésuites, par exemple, quand ils ont paru exercer une action trop puissante sur certains rois ou dans certains pays, à des époques moins éloignées de nous! Les pharisiens de ces époques peuvent nous donner une idée de ceux d'autrefois; il y a pourtant cette différence que les prédications du Sauveur présageaient une révolution totale contre eux, tandis que les jalousies des modernes ne roulent que sur un degré plus ou moins élevé d'influence morale.

Ils avaient, pour soulever leurs partisans et pour agir sur le peuple, le ressort tout-puissant de l'orgueil national, que Jésus ne flattait point. Au lieu de les féliciter et de leur promettre de nouveaux priviléges, il les accusait d'infidélité, d'aveuglement et d'endurcissement; il les menaçait d'une sorte de répudiation de la part de Dieu, au profit des gentils qu'ils avaient en horreur. Ces saintes hardiesses de la justice et de la vérité servaient admirablement les rancunes des pharisiens.

Nous n'avons pas l'idée aujourd'hui de l'orgueil qu'inspirait à ce peuple son titre véritablement glorieux de peuple

de Dieu. « Les Juifs, dit Bossuet, accoutumés à ses bienfaits et éclairés depuis tant de siècles de sa connaissance, oublièrent que sa bonté seule les avait séparés des autres peuples, et regardèrent sa grâce comme une dette. Race élue et toujours bénie depuis deux mille ans, ils se jugèrent les seuls dignes de connaître Dieu, et se crurent d'une autre espèce que les autres hommes qu'ils voyaient privés de sa connaissance. Sur ce fondement, ils regardèrent les gentils avec un insupportable dédain. Être sorti d'Abraham selon la chair, leur paraissait une distinction qui les mettait au-dessus de tous les autres; et, enflés d'une si belle origine, ils se croyaient saints par nature, et non par grâce : erreur qui dure encore parmi eux. Ce furent les pharisiens qui, cherchant à se glorifier de leurs lumières et de l'exacte observance des cérémonies de la loi, introduisirent cette opinion vers la fin des temps. Comme ils ne songeaient qu'à se distinguer des autres hommes, ils multiplièrent sans bornes leurs pratiques extérieures et débitèrent toutes leurs pensées, quelque contraires qu'elles fussent à la loi de Dieu, comme des traditions authentiques [1]. »

Lorsqu'ils furent faits tributaires des Romains et qu'ils n'eurent plus de rois de leur nation, ainsi que leur père Jacob l'avait prédit, ils se sentirent grandement humiliés et n'en aspirèrent que plus vivement à leur délivrance par la puissance du Messie, dont cette circonstance même annonçait le prochain avénement. Ils soupiraient donc ardemment après un libérateur temporel, et le point de vue religieux devint accessoire. « Ils ne voulurent plus de Messie qui ne fût guerrier et redoutable aux puissances qui les captivaient. Ainsi, oubliant tant de prophéties qui leur parlaient si expressément de ses humiliations, ils n'eurent plus d'yeux et d'oreilles que pour celles qui leur annonçaient des triomphes, quoique bien différents de ceux qu'ils voulaient [2]. » Or, Jésus n'avait

[1] Discours sur l'hist. univers., IIe part., ch. XVIII. — [2] Idem.

aucun des caractères qu'ils cherchaient; et, par surcroît, en se déclarant contre l'ambition des pharisiens, il ne disait pas un mot qui pût satisfaire celle du peuple. C'en était trop; à leurs yeux, il ne pouvait être qu'un imposteur et un adversaire.

Le peuple subissait naturellement l'influence de ses chefs, qui d'ailleurs faisaient appel à sa religion et lui dépeignaient Jésus comme un violateur de la loi : ne profanait-il pas le sabbat en guérissant des malades ce jour-là? Pour expliquer ses miracles, ils les attribuaient à Béelzébub ou à quelque secret magique emprunté aux Égyptiens. C'était une bien mauvaise raison ; mais le peuple réfléchit si peu ! Il se paie trop souvent d'un mot, quand ce mot le flatte. Quant à sa doctrine, elle n'avait rien de bien attrayant : elle renfermait des dogmes mystérieux et une morale austère; puis elle ne promettait que des récompenses spirituelles dans un autre monde. Il était facile à des hommes d'esprit d'argumenter contre elle, devant une multitude accoutumée à un tout autre langage.

Jusqu'alors Moïse et les prophètes n'avaient habituellement promis que des biens temporels aux fidèles observateurs de la loi. Le peuple n'était sensible qu'à ce genre de récompense. Quelle action pouvait avoir sur son cœur une félicité vague dans une sphère inconnue? Tout cela était bien neuf d'une part et bien subtil de l'autre. Aujourd'hui que les idées chrétiennes ont élevé les esprits, et que tout homme de bon sens comprend la supériorité des biens éternels sur les temporels, combien le peuple ne serait-il pas néanmoins plus sensible à des promesses qui flatteraient sa cupidité et son orgueil ? On ferait aller tout le monde à la messe et au sermon, s'il s'en suivait un profit de quelques pièces d'argent. Jésus-Christ devait donc avoir peine à tirer les âmes de cet état grossier, pour les élever à la connaissance et à l'appréciation d'une félicité immatérielle.

Qu'on nous permette d'invoquer ici l'autorité de Bossuet :

« La loi de Moïse, dit-il, ne donnait à l'homme qu'une première notion de la nature de l'âme et de sa félicité. Nous avons vu l'âme au commencement faite par la puissance de Dieu aussi bien que les autres créatures; mais avec ce caractère particulier qu'elle était faite à son image et par son souffle, afin qu'elle entendît à qui elle tient par son fond, et qu'elle ne se crût jamais de même nature que les corps, ni formée de leur concours. Mais les suites de cette doctrine et les merveilles de la vie future ne furent pas alors universellement développées; et c'était au jour du Messie que cette grande lumière devait paraître à découvert.

« Dieu en avait répandu quelques étincelles dans les anciennes Écritures. Salomon avait dit que, « comme le corps « retourne à la terre d'où il est sorti, l'esprit retourne à Dieu « qui l'a donné [1]. » Les patriarches et les prophètes ont vécu dans cette espérance; et Daniel avait prédit qu'il viendrait un temps « où ceux qui dorment dans la poussière « s'éveilleraient, les uns pour la vie éternelle et les autres « pour une éternelle confusion, afin de voir toujours [2]. » Mais, en même temps que ces choses lui sont révélées, il lui est ordonné de « sceller le livre et de le tenir fermé jusqu'au « temps ordonné de Dieu [3], » afin de nous faire entendre que la pleine découverte de ces vérités était d'une autre saison et d'un autre siècle.

« Encore donc que les Juifs eussent dans leurs Écritures quelques promesses des félicités éternelles, et que, vers les temps du Messie, où elles devraient être déclarées, ils en parlassent beaucoup davantage, comme il paraît par les livres de la Sagesse et des Machabées; toutefois, cette vérité faisait si peu un dogme formel et universel de l'ancien peuple, que les sadducéens, sans le reconnaître, non-seulement étaient admis dans la synagogue, mais encore élevés au sacerdoce. C'est un des caractères du peuple nouveau, de poser pour

[1] Eccl., XII, 7. — [2] Dan., XII, 23. — [3] Idem, 4.

fondement de la religion la foi de la vie future ; et ce devait être le fruit de la venue du Messie [1]. »

Aussi Notre-Seigneur, comme on le voit dans ce même chapitre, parle-t-il sans cesse du royaume des cieux et multiplie-t-il les paraboles, pour en faire sentir l'importance. Il revient à tout propos sur la séparation des bons et des méchants, sur la gloire des premiers dans le royaume du Père céleste, et sur les tourments des seconds dans la fournaise du feu inextinguible : c'est le paradis et l'enfer exposés au libre choix des hommes.

Il ne parle plus de récompenses temporelles, de bénédictions sur les fruits et les troupeaux ; il ne menace plus de la grêle et du tonnerre, de la peste et de la famine, si ce n'est indirectement. La vie future, avec son éternité, est la sanction suprême de la nouvelle loi.

C'est fort bien, et c'était nécessaire; mais il faut néanmoins convenir que cette doctrine, si spirituelle, qui ne promettait que des plaisirs lointains, et qui exigeait des sacrifices très-prochains, très-sensibles, très-durs à la nature, n'était pas propre à exercer un effet bien prompt sur des hommes charnels et grossiers. Ce fut donc évidemment un obstacle de grande importance au succès de la prédication évangélique, et une puissante ressource aux matérialistes de l'époque contre le spiritualisme sublime de Jésus-Christ. Il ne faudrait pas connaître les hommes pour en douter.

Telles sont les principales causes de l'opposition qu'il rencontra chez les Juifs, malgré le nombre et l'éclat de ses miracles.

[1] Discours sur l'hist. univ., IIe part., ch. XIX.

CHAPITRE XVI

Retour de Jésus à Nazareth, sa prédication méprisée et sa vie menacée.
Pouvoirs et conseils donnés aux douze apôtres.
Décollation de saint Jean-Baptiste.

JÉSUS revint des bords de la mer de Galilée à Nazareth, sa patrie, où il avait été élevé; et ses disciples l'y suivirent[1]. Quand le jour du sabbat fut venu, il se rendit à la synagogue avec tous les juifs fidèles, suivant sa coutume; car il était exact observateur de la loi. Comme il se proposait d'y enseigner, il se leva et demanda le livre sacré, pour lire et commenter un passage; faveur qu'on ne refusait à personne, si ce n'est aux femmes. On lui remit donc entre les mains le livre du prophète Isaïe; il l'ouvrit et trouva l'endroit où il est écrit : « L'esprit du Seigneur est sur moi; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction et m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs leur délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour rendre la liberté à ceux qui gémissent dans l'oppression, pour

[1] S. Matth., XIII; S. Marc, VI; S. Luc, IV.

publier l'année des miséricordes du Seigneur et le jour auquel il doit rendre à chacun selon ses œuvres[1]. »

Ayant fermé le livre il le rendit au ministre et s'assit. Or, tous ceux qui étaient dans la synagogue avaient les yeux fixés sur lui. Il prit donc la parole et leur dit : « Ces passages de l'Écriture sont accomplis aujourd'hui dans ce que vous entendez. » Il voulait parler de ses propres discours et des guérisons qu'il opérait. Tous lui rendaient témoignage, dit le texte sacré, et admiraient les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche. Ils s'étonnaient de sa doctrine et se demandaient : « D'où vient cette sagesse que nous voyons en lui et cette puissance d'opérer des miracles? »

Quelques-uns, passant rapidement de la surprise à une maligne envie, se scandalisaient de l'obscurité de son origine. « N'est-ce donc pas là ce charpentier, disaient-ils? N'est-ce pas le fils de l'artisan Joseph, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon? Et toutes ses sœurs ne sont-elles pas parmi nous? (Ils nommaient ainsi les enfants de ses proches parents.) D'où lui vient donc toute cette science? » Ils ne pouvaient croire qu'un homme si connu d'eux fût devenu tout à coup un prophète, et ils ne cachaient pas leur incrédulité. Les beaux esprits du lieu faisaient sans doute de piquantes plaisanteries sur les prétentions du jeune charpentier.

Jésus, qui connaissait leurs pensées, les prévint et leur dit : « Vous m'appliquerez sans doute ce proverbe : Médecin, guérissez-vous vous-même. Faites ici, dans votre patrie, les merveilles que vous passez pour avoir opérées

[1] Isaïe, LXI.

à Capharnaüm. Mais je vous le dis en vérité, aucun prophète n'est bien venu dans son pays. Il n'est sans estime que dans le lieu de sa naissance, dans sa maison et dans sa parenté. »

Il était résolu à ne point faire de miracles en leur faveur, à cause de leur incrédulité; et il ne craignit pas de leur citer des exemples qui étaient peu flatteurs : « Il y avait assurément beaucoup de veuves en Israël au temps d'Élie, quand le ciel fut fermé pendant trois ans et demi, et qu'une si grande famine désolait la terre; néanmoins ce ne fut point à l'une d'elles que le prophète fut envoyé, mais à une veuve de Sarepta, dans le pays de Sidon. Il y avait aussi un grand nombre de lépreux en Israël au temps du prophète Élisée, et pas un seul d'entre eux ne fut guéri, mais bien Naaman le Syrien. »

La conclusion était que Dieu les traiterait de même : ils le comprirent si bien qu'ils furent transportés de colère et que, se levant aussitôt en pleine synagogue, ils le chassèrent violemment. Ce n'était point assez pour leur fureur. Ils le menèrent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle leur ville est bâtie, dans le dessein de l'en précipiter et de le tuer. Mais Jésus, se retournant tout à coup et les frappant d'immobilité ou de cécité, passa au milieu d'eux et s'en alla. C'était le seul miracle dont ils étaient dignes.

Il en fit néanmoins quelques autres en faveur d'un petit nombre de malades, qui étaient sans doute moins mal disposés et qui l'en suppliaient. Il leur imposa les mains et les guérit. Puis il s'éloigna de ce pays, où l'incrédulité et la méchanceté des habitants paralysait en quelque sorte sa puissance.

Il se mit à parcourir, comme auparavant, les villes et les villages, en enseignant dans les synagogues, prêchant l'Évangile du royaume et guérissant toutes les maladies avec une incomparable bonté. Son cœur s'attendrissait à la vue de ces troupes de peuple qui venaient à lui : « Il était ému de pitié, parce qu'elles étaient accablées de maux et gisaient à terre comme des brebis qui n'ont point de pasteur[1]. »

Il les montrait avec compassion à ses disciples, en leur disant : « La moisson est grande assurément, mais le nombre des ouvriers est petit. Priez donc le maître de la moisson d'y envoyer des ouvriers. »

Peu de temps après, il rassemblait ses douze apôtres pour leur donner des pouvoirs et des conseils, afin qu'ils l'aidassent à multiplier ses bienfaits, en se dispersant dans les campagnes. « Il leur conféra un pouvoir absolu sur les démons pour les chasser et le don surnaturel de guérir toutes les maladies ou infirmités. »

Il leur prescrivit d'aller deux par deux, selon le conseil du Saint-Esprit, qui a dit : « Malheur à l'homme seul ! » et leur recommanda de ne porter autre chose en route qu'un bâton pour s'appuyer, sans sac, ni pain, ni argent, ni tunique de rechange, et avec de simples sandales[2]. Puis il leur donna ces ordres : « N'allez point sur les terres des gentils et n'entrez point dans les villes des Samaritains ; mais allez plutôt vers les brebis mourantes de la maison d'Israël. Chemin faisant, prêchez que le royaume des cieux est proche. Guérissez les infirmes, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons, et donnez gratuitement ce que vous avez reçu

[1] S. Matth., IX, 36. — [2] S. Marc, VI, 8.

gratuitement. Ne gardez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre ceinture ou votre bourse ; ne portez en voyage ni sac, ni double tunique, ni chaussure confortable, ni bâton pour vous défendre [1], car l'ouvrier mérite sa nourriture (et mon Père vous la fera trouver en tout lieu). Dans quelques villes ou villages que vous arriviez, informez-vous de ceux qui sont dignes de vous recevoir, et restez chez eux jusqu'à votre départ du même lieu (pour ne montrer ni légèreté ni caprice). En entrant dans une maison, saluez-la par ces paroles : La paix soit sur cette maison. Car, si elle en est digne, la paix que vous lui souhaitez viendra sur elle ; mais, si elle en est indigne, votre paix vous reviendra. Si quelque part on ne vous reçoit pas et qu'on n'écoute pas vos paroles, sortez de cette maison ou de cette ville, après avoir secoué la poussière de vos pieds, afin que ce soit un témoignage contre ses habitants (et un signe que vous ne voulez avoir rien de commun avec eux). Je vous le déclare en vérité, au jour du jugement, le pays de Sodome et de Gomorrhe sera traité moins rigoureusement que ces gens-là [2]. »

Le Fils de Dieu, qui connaissait l'avenir, n'ignorait point la résistance que ses apôtres allaient rencontrer et les persécutions qui leur étaient réservées. Il sentait donc le besoin de les prémunir contre le découragement, en les avertissant d'avance et en leur donnant de salutaires conseils. La lutte héroïque du zèle le plus pur et le plus sublime contre la méchanceté et la fureur des ennemis du Christ allait commencer [3]. « Je vous envoie,

[1] C'est ainsi qu'on accorde saint Matthieu avec saint Marc, cité plus haut, qui permet les sandales et le bâton de voyage.

[2] S. Matth., x. — [3] Idem.

leur dit-il, comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes. Mais gardez-vous des hommes, » qui seront suscités par le démon pour combattre l'œuvre de Dieu et qui ne reculeront ni devant la calomnie ni devant la violence. « Car ils vous livreront aux tribunaux et vous fouetteront dans leurs synagogues ; vous serez traduits devant les gouverneurs et les rois à cause de moi, pour me rendre témoignage auprès d'eux et des gentils.

« Mais lorsqu'on vous mènera devant eux, ne vous préoccupez point de la manière de leur parler, ni de ce que vous direz ; car ce que vous devrez leur dire vous sera suggéré à l'heure même. En ces circonstances, ce n'est point vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous.

« Ne vous imaginez point que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Je suis venu séparer le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère, la belle-fille d'avec la belle-mère, et l'homme aura pour ennemis les gens de sa propre maison.... Le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils; les enfants mêmes s'élèveront contre leurs parents et les feront mourir. Vous serez en haine à tout le monde à cause de mon nom. Mais celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé.

« Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi.

« Quiconque n'a pas le courage de prendre sa croix et de me suivre, n'est pas davantage digne de moi. Qui veut sauver sa vie (en manquant de fidélité à mon

égard), la perdra, et qui la sacrifiera pour moi, au contraire, la sauvera [1]. »

Cependant Jésus ne défend pas la prudence et n'ordonne pas de s'exposer au péril sans raison. Quand le devoir n'impose pas le sacrifice de la vie, il faut savoir céder à l'orage pour un temps. « Lors donc qu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. En vérité, je vous le dis, vous n'aurez pas parcouru toutes les villes d'Israël, que le Fils de l'homme viendra. » Il faut entendre ces paroles de la ruine de Jérusalem en premier lieu, et de celle du monde au second plan ; car l'une est la figure de l'autre.

Toutefois, ajoute-t-il, ne vous effrayez pas de ces persécutions, auxquelles je suis moi-même en butte. « Le disciple n'est pas plus grand que le maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur. Il suffit au disciple d'être traité comme son maître, et à l'esclave de l'être comme son seigneur. Si donc ils ont appelé le père de famille

[1] M. Renan arrange les choses d'une façon toute différente; il peint tout couleur de rose : « Là, vivaient des populations bienveillantes et naïves, de petits comités de bonnes gens aux mœurs tranquilles. » Figurez-vous « un peuple exclusivement idéaliste, dont les rêves éthérés prenaient un tour idyllique et charmant, au sein duquel la vie se spiritualisait en une sorte de mysticisme poétique, confondant le ciel et la terre (p. 64-67, 81, 148-149). » Vous ne vous douteriez pas qu'il s'agit des agriculteurs de la Galilée et des bateliers du lac de Génésareth. Maintenant, voici venir Notre-Seigneur avec l'air le plus séduisant : « C'était un charmant rabbi, qui devait ses nombreuses conquêtes au charme infini de sa personne et de sa parole; un caractère aimable, une nature idyllique et douce, en un mot, ravissante; les enfants et les femmes l'adoraient (p. 51, 64, 80-91). » Ce délicieux petit caractère n'explique-t-il pas assez toutes ses conquêtes? Aussi ce n'était qu'un jeu! « Les apôtres étaient une bande de joyeux enfants, qui accompagnaient Jésus au milieu des vertes collines et des claires fontaines...; c'était un milieu enivrant, une fête perpétuelle... Ainsi, toute l'histoire du christianisme naissant est devenue une délicieuse pastorale (p. 67-70, 164-189). » Comparez ces fictions du romancier avec les prédictions du Sauveur.

Béelzébub, combien plutôt donneront-ils ce nom à ses serviteurs ! Ne les craignez point ; il n'est rien de caché (entre nous) qui ne doive être découvert, et rien de secret qui ne doive être su. Ce que je vous dis dans les ténèbres, répétez-le en plein jour, et ce que vous apprenez à l'oreille, publiez-le sur les toits [1]. Ne craignez point ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et qui ne peuvent ôter la vie de l'âme ; mais craignez plutôt Celui qui peut jeter le corps et l'âme dans l'enfer. Deux passereaux ne valent qu'une petite pièce de monnaie, et cependant en tombe-t-il un seul à terre sans la volonté de votre Père ? Or, tous les cheveux de votre tête sont comptés. Ne craignez donc rien ; vous valez mieux qu'un grand nombre de passereaux. »

Au reste, un intérêt bien supérieur à ceux de la terre domine toutes ces questions. « Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, je me déclarerai de même pour lui devant mon Père qui est dans les cieux ; et quiconque me désavouera devant les hommes, je le désavouerai à mon tour devant mon Père céleste. » Malheur donc à ceux qui cèderont à un lâche respect humain ! Le Sauveur rougira d'eux, comme ils auront rougi de lui.

Il comblera de ses faveurs, au contraire, ceux qui recevront ses apôtres et qui favoriseront leur ministère : « Celui qui vous reçoit, leur disait-il, me reçoit moi-même ; et celui qui me reçoit, reçoit mon Père qui m'a envoyé. Quiconque reçoit le prophète en qualité de prophète aura la récompense du prophète ; et celui qui reçoit le juste en qualité de juste sera récompensé comme

[1] Les toits des maisons juives étaient plats ; on y marchait et on s'y reposait, comme sur une terrasse.

le juste. Quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à l'un de ces plus petits, comme étant mon disciple, je vous le dis en vérité, ne perdra point sa récompense. »

Les douze apôtres écoutaient avec une respectueuse docilité ces graves instructions de leur cher Maître. Sans se laisser arrêter par la perspective des obstacles qu'ils allaient rencontrer et des périls qu'ils allaient courir, ils acceptèrent la sublime mission qu'il leur confiait et se séparèrent de lui pour quelques jours. Pendant que lui-même enseignait et prêchait dans les villes, ils s'en allèrent par les villages, annonçant l'Évangile et opérant partout des guérisons. Car, pour déterminer les hommes à faire pénitence, ils sentaient le besoin d'appuyer leur prédication par des miracles. Aussi chassaient-ils un grand nombre de démons et guérissaient-ils beaucoup de malades, en faisant sur leur corps des onctions avec de l'huile, comme pour préluder au sacrement suprême que Notre-Seigneur devait instituer en faveur des moribonds [1].

Le bruit de ces merveilles parvint jusqu'aux oreilles d'Hérode, qui venait de faire mourir Jean-Baptiste et qui ne s'expliquait pas l'apparition de ce nouveau prophète. Les uns lui disaient, en racontant les miracles du Sauveur : « C'est Jean qui est ressuscité, et voilà pourquoi il opère des prodiges. » D'autres émettaient diverses opinions : « C'est Élie, qui a reparu ; ou bien, c'est un des anciens prophètes, qui est revenu au monde. » Hérode finit par se ranger à l'avis des premiers, ou du moins il dit avec inquiétude à ses courtisans : « C'est

[1] S. Matth., XI; S. Marc, VI; S. Luc, IX.

Jean, à qui j'ai fait couper la tête, qui vient de ressusciter. »

Voici, en peu de mots, ce qui s'était passé relativement au saint Précurseur : « Ce même Hérode l'avait fait prendre et jeter en prison, à cause d'Hérodiade, femme de Philippe son frère, qu'il avait épousée (du vivant de son mari) et au sujet de laquelle Jean lui disait : Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère [1]. » Les tyrans n'aiment pas de pareils conseils; peu de rois, mêmes chrétiens, reçoivent les messages célestes comme le saint roi David reçut celui de Nathan. « Hérode eut envie de faire mourir Jean, mais il craignit le peuple qui le vénérait comme un prophète. »

Plus tard, il revint de sa colère et le protégea même contre la vengeance d'Hérodiade, qui demeurait implacable et qui lui tendait des embûches. « Il avait pour lui une crainte respectueuse, sachant qu'il était un homme juste et saint; il faisait même beaucoup de choses par son conseil et l'écoutait volontiers. »

Mais cette méchante femme épiait l'occasion de se venger. Elle la trouva bientôt. « Hérode, le jour de sa naissance, donnait un festin aux princes, aux tribuns et aux plus considérables de la Galilée. La fille d'Hérodiade étant entrée dans la salle et ayant dansé en présence des convives, plut tant au roi et à tous, qu'il dit à la jeune fille : Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous le donnerai, quand ce serait la moitié de mon royaume. Et il le confirma par serment.

« L'enfant étant sortie, dit à sa mère : Que demanderai-je? Celle-ci lui répondit : La tête de Jean-Baptiste.

[1] S. Marc, VI; S. Matth., XIV.

Instruite de la sorte par sa mère, elle revint promptement vers le roi et lui dit : Je demande que vous me donniez tout de suite, dans un plat, la tête de Jean-Baptiste. Le roi en fut contristé ; mais, à cause de son serment et de ceux qui étaient à table avec lui, il ne voulut pas la contrarier et il envoya un de ses gardes avec l'ordre qu'on apportât la tête du prisonnier dans un bassin. Le garde alla donc lui couper la tête dans la prison, l'apporta dans un bassin et la donna à la jeune fille, qui la remit à sa mère. » Voilà comment la cruauté s'allie à l'impudicité et à l'ivrognerie ! Ce prince brutal et ignorant croit être tenu par un serment impie, ou plutôt craint de paraître infidèle à sa parole et commet un crime énorme pour sauvegarder son honneur. Telle est la morale de l'orgueil et des autres passions !

« Les disciples de Jean, ayant appris sa mort, vinrent enlever son corps et le mirent dans un tombeau ; puis ils allèrent en porter la nouvelle au Sauveur. Lorsque Jésus connut par eux ce qui s'était passé, il s'éloigna, » craignant peut-être que le meurtrier de son saint Précurseur ne voulût étendre la main sur lui-même. Il est du moins positif que le roi conçut quelques inquiétudes de ses miracles, puisqu'il eut la sottise de croire et de dire que Jésus était Jean ressuscité.

OPPOSITION DES PRINCES ET DES SAVANTS.

Lorsque Notre-Seigneur annonçait à ses apôtres qu'ils seraient en haine à tout le monde, à cause de son nom, qu'ils auraient à comparaître dans les assemblées publiques, devant les magistrats et jusqu'au tribunal des rois, pour lui rendre témoignage, enfin qu'ils seraient calomniés, flagellés et peut-être mis à mort, ils auraient pu lui manifester leur surprise d'un tel déchaînement contre une doctrine si sainte, si belle, si parfaite, qui respecte et consacre tous les droits et tous les devoirs. Que le peuple cède à un accès de fanatisme ou de colère, on le conçoit; mais que des hommes éclairés, des savants, des magistrats et des rois, se montrent aussi injustes et aussi cruels, ce n'est pas supportable. Il y a là quelque chose d'étrange. Quelle en peut être la cause?

Le christianisme a couronné d'une auréole divine le front des rois; il a commandé de leur obéir au nom de Dieu, et pendant trois siècles les chrétiens se sont laissé égorger sans résistance. Pourquoi donc les rois et leurs ministres ont-ils si souvent compté parmi les adversaires de la doctrine chrétienne? Par quelle erreur ou quelle ingratitude l'ont-ils ainsi récompensée? C'est que cette même doctrine, tout en proclamant les rois les représentants de Dieu pour le gouvernement temporel des peuples, leur a dit : « Les hommes ne sont pas vos esclaves, mais vos frères; leur vie et leurs biens ne sont pas votre propriété, mais l'objet de votre sollicitude et de votre protection; vous ne régnez pas pour vous engrais-

ser de leurs sueurs et pour jouir des enivrements de la puissance, mais pour vous dévouer au bonheur de vos sujets; vous n'êtes pas rois pour vous, mais pour eux; avec le titre de maîtres, vous êtes les serviteurs de tous. Et prenez garde à ces paroles, un jugement terrible vous attend au tribunal du Roi suprême ; il est le protecteur des petits et des faibles, et, loin de redouter les puissants, il leur réserve des tourments proportionnés à leur puissance, s'ils en abusent[1]. »

Les rois de Juda connaissaient cette doctrine, mais ceux des autres nations ne la soupçonnaient pas ou ne voulaient pas l'accepter. Ils regardaient la royauté comme une condition supérieure à la nature humaine, et ne considéraient leurs sujets que comme des êtres faits pour leur gloire ou leur plaisir. De là ces orgueils prodigieux qui se faisaient adorer, ces tyrannies qui n'admettaient d'autre droit que le leur, ces barbaries qui se jouaient de la vie des hommes, ces immoralités effrontées qui bravaient toute pudeur et qui divinisaient le vice. On s'étonne aujourd'hui que les peuples aient pu supporter les monstres de scélératesse et de débauche dont l'histoire nous a laissé le hideux souvenir. C'est que les peuples eux-mêmes, façonnés à la servitude et dégradés par des vices semblables, n'étaient pas dignes d'avoir de meilleurs maîtres; le paganisme avait tout abaissé et tout corrompu.

Personne ne goûtait plus que les rois ce régime d'abjection et de servilisme. Aussi, leur surprise et leur colère furent-elles grandes, quand ils virent se dresser modestement devant eux des hommes qui leur dirent sans crainte : « Vous êtes des mortels comme les autres, et vous devez respecter la loi suprême, qui a limité vos droits et tracé vos devoirs; vous appartenez à vos peuples... » Pour étouffer leur voix, ils se sont rués sur eux avec fureur et ils les ont mis en pièces; puis ils ont fait des édits : « Défense à cette religion

[1] Potentes potenter tormenta patientur. (Sap., VI, 7.)

impie de pénétrer dans nos États. » Voilà le secret de la haine des rois païens.

Hérode les valait bien. Impudique et despote comme eux, il n'entendait pas être contrarié dans ses passions. Jean-Baptiste ose lui rappeler qu'il est homme et soumis à la loi de Dieu ; pour toute réponse, il le fait arrêter, puis il offre sa tête sanglante en hommage à la femme que le prophète voulait lui faire renvoyer.

Ce n'est pas tout; le Christ révélait aux hommes un autre principe peu agréable à la royauté, en leur disant : « Ne craignez pas ceux qui ne tuent que le corps; mais craignez par-dessus tout Celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans l'enfer. » C'était proclamer une loi supérieure à la volonté des rois et légitimer la résistance, quand il faudrait opter entre le commandement de Dieu et celui de l'homme; c'était élever la conscience humaine au-dessus de toutes les prescriptions de la force. L'âme échappait ainsi au despotisme de la royauté, qui avait eu la prétention de gouverner les âmes comme les corps.

Rien n'exprime mieux la rage du despotisme vaincu par la conscience, et la noble fierté des âmes affranchies par le christianisme, que le massacre de la légion thébaine, par les ordres de Maximien (VIIe siècle). C'était la troupe la plus brave, la plus fidèle, la plus obéissante et la plus dévouée; elle aimait son devoir plus que sa vie, et elle n'avait peur de rien, sinon d'offenser Dieu. Le tyran veut l'obliger de sacrifier aux dieux; elle répond, par ses chefs, qu'elle adore le Créateur du ciel et de la terre, et qu'elle ne peut trahir sa foi; elle aura pour l'empereur la même fidélité que pour Dieu, en tout ce qui est permis, mais elle est prête à mourir plutôt que de sacrifier sa conscience. L'empereur, il est permis de le croire, n'avait pas grand souci des dieux, mais il se crut offensé dans sa majesté et son omnipotence. Dès lors, il voudrait anéantir cette légion qui ose avoir une pensée à soi : furieux, il la fait décimer; elle dépose ses armes et se dispose

à mourir tout entière. Il donne l'ordre de l'égorger, et pas un de ces braves militaires n'oppose la moindre résistance ; officiers et soldats deviennent autant de martyrs. Quelle férocité dans ce despote ! Eh bien, il est impuissant : il a tué des corps, mais il n'a pas vaincu des âmes. La palme de la victoire est aux mains de ses glorieuses victimes.

Le désir de dominer les consciences est inhérent au despotisme. N'est-ce pas encore aujourd'hui la tentation perpétuelle des princes ? D'où vient leur jalousie habituelle contre l'Église ? D'où naissent la plupart des conflits entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel ? De ce que la puissance humaine voudrait régner sur les âmes, à qui Jésus-Christ a procuré la liberté au prix de son sang. D'où sont nés les schismes qui ont désolé l'Église mère ? Et qui les maintient contre tous les droits de la raison et de l'intérêt spirituel des peuples ? L'ambition des rois, le désir de peser sur les consciences, le despotisme, en un mot, avec ses convoitises les plus audacieuses et les plus illégitimes.

Croyez-vous que ces rois hérétiques et schismatiques s'imaginent avoir reçu de Dieu le souverain sacerdoce ? Ils ne sont ni assez fous ni assez fanatiques ; cette question les ferait rire, s'ils pouvaient en rire sans compromettre une si sainte cause. Mais ils ont trop d'intérêt, croient-ils, à dominer les consciences de leurs sujets, pour abdiquer cette prérogative usurpée, tant qu'ils n'auront pas assez de foi pour sacrifier la politique à leur salut. Les saints sont rares sur le trône ; il n'y en eut jamais hors de l'Église catholique.

Pourquoi les grands ont-ils repoussé le christianisme avec la même haine que les princes ? Parce qu'ils étaient orgueilleux et corrompus comme eux. Un grand nombre partageaient leur puissance et opprimaient les peuples ; comment n'eussent-ils pas été les ennemis naturels de la liberté ? Sans doute, il ne s'agissait encore que de la liberté de conscience et des douces lois de la charité. Mais les idées de fraternité universelle et d'égalité devant Dieu, les malédictions du

Sauveur contre les richesses, et ses bénédictions sur les pauvres, ne faisaient-elles pas pressentir à tous une ère nouvelle, où le despotisme de l'homme sur l'homme allait disparaître? Ces seules paroles de Jésus-Christ : « Que celui qui veut être le maître parmi vous soit votre serviteur, » soulevaient l'indignation des grands et des puissants du paganisme. Ils ne pouvaient se faire à de pareils principes; c'était, en effet, le renversement de tout le système social.

Puis, quelle nouvelle puissance s'élevait à côté et sur les ruines de la leur! Des évêques, des prêtres, une Église, obtenaient les respects de la foule et une obéissance toute volontaire; un mot de ces personnages sacrés donnait au simple peuple une vertu de résistance que nulle violence ne pouvait surmonter. O jalousie! tu es la sœur de l'orgueil; tu ne pouvais rester muette et inactive.

Enfin, la grandeur et la richesse n'ont jamais rendu meilleurs leurs heureux favoris; au sein du paganisme, elles les avaient pervertis et corrompus sans rencontrer aucun obstacle. Si donc la sainte morale du christianisme devait trouver quelque part des répugnances, que dis-je? une diabolique répulsion, c'était dans ces cœurs pétris d'orgueil et de luxure. Parler d'humilité, de chasteté, de pénitence et de dépouillement, à ces fanfarons d'égoïsme, à ces libertins effrénés, à ces gourmands dissolus, à ces riches voluptueux, c'était provoquer leurs insultes et leurs vengeances. Il fallait des miracles de grâce pour transformer ces natures profondément viciées. Ces miracles ont eu lieu, et ils n'en ont été que plus éclatants; mais, presque partout, le peuple a devancé les riches sous l'étendard de Jésus-Christ, parce qu'il y trouvait la liberté, la charité, la consolation que le monde lui refusait, et l'espérance encore pour un monde meilleur.

Au moins, les savants et surtout les philosophes auraient-ils dû saluer de leurs acclamations une doctrine si sublime et si bienfaisante. Détrompez-vous, les savants et surtout les philosophes étaient atteints des mêmes vices que les grands et

les riches; les moralistes de leur temps nous les ont assez fait connaître. De plus, les philosophes avaient la prétention de régner par la pensée, comme les rois régnaient par la force : ils voulaient être les rois de l'intelligence. Ce sceptre, il faut en convenir, était digne de l'orgueil d'un philosophe : combien ne devait-il pas tenter celui des sophistes, qui pullulaient alors! Car, qui ne sait jusqu'où peut aller l'orgueil d'un sophiste? C'était un type chez les anciens, et il en est bien resté quelque chose dans nos âges modernes.

Or, quelle doctrine les avait jamais attaqués plus directement? Le christianisme ne réclamait-il pas sur la pensée un empire souverain? Ne prétendait-il pas imposer silence à tous les rêveurs de l'époque, en leur disant avec une autorité inflexible : « Voici les dogmes qu'il faut croire; ils sont la vérité, et vos rêves ne sont que des mensonges. Abandonnez donc tous vos systèmes et soumettez-vous à mon enseignement. Renoncez à éclairer les hommes sur les plus hautes questions et à garder le sceptre des idées. C'est moi qui régnerai désormais sur la pensée humaine et qui dirigerai le monde vers le terme de ses destinées. » Tel a été le langage du christianisme dès son début ; tel il sera toujours jusqu'à la fin des siècles.

N'était-ce pas frapper au cœur tous ces philosophes arrogants et ambitieux? N'était-ce pas les détrôner et les faire descendre au rang des plus humbles mortels? Ils n'y pouvaient pas plus consentir que les pharisiens du judaïsme; ils aimèrent mieux succomber en luttant contre ce redoutable adversaire.

Voyez si nos sophistes d'aujourd'hui, quoiqu'ils doivent au christianisme tous les avantages qu'ils ont sur leurs devanciers, en sont plus modestes et plus reconnaissants. L'Église a-t-elle des ennemis plus perfides et plus acharnés? Y a-t-il au monde une espèce d'hommes plus orgueilleuse, plus entêtée, plus intraitable, plus éloignée des dispositions que requiert la religion chrétienne, pour amener une âme

aux pieds de Jésus-Christ et la faire entrer dans le royaume de Dieu? Non; ce sont incontestablement les esprits les plus tristement égarés et pervertis, que nous rencontrions dans nos sociétés chrétiennes ou catholiques.

Voilà donc ce qui explique naturellement la résistance des rois, des grands et des savants, contre cette religion divine qui allait conquérir le monde en le transformant.

Ec. Française



C. Audran inv. | Baudran sculp.

MULTIPLICATION DES PAINS.

CHAPITRE XVII

Première multiplication des pains. — Jésus marche sur les eaux
et y soutient Pierre.
Discours du Sauveur sur l'Eucharistie.

Lorsque les apôtres eurent accompli la mission dont nous avons parlé, ils retournèrent auprès de leur divin Maître, pour s'y délasser et pour y retremper leurs âmes. « Ils lui racontèrent ce qu'ils avaient fait et ce qu'ils avaient enseigné [1]. » Jésus les reçut avec sa bonté ordinaire et leur dit, après ces premiers épanchements : « Venez à l'écart dans un lieu solitaire et prenez un peu de repos. » Car la foule affluait tellement qu'ils n'avaient pas seulement le temps de manger. Puis, le Sauveur ne voulait-il pas donner une leçon précieuse à tous les ministres de son Évangile, en leur apprenant, par un tel exemple, la nécessité de rentrer quelques jours dans la retraite, après un ministère laborieux et dissipant ? Rien n'est écrit sans dessein dans les livres inspirés.

Ils prirent donc une barque sur le bord de la mer de Galilée et passèrent de l'autre côté, qui est celui de

[1] S. Marc, vi, 30.

Tibériade, pour aller se cacher dans une solitude du territoire de Bethsaïde. Mais ils furent aperçus, et le bruit s'en répandit si vite qu'on y courut avant eux des villes voisines; de sorte qu'au lieu de la solitude, ils y trouvèrent une multitude considérable, qui était venue pour voir les miracles de Jésus et qui grossissait à chaque instant. Le bon Maître regarda avec des yeux pleins de compassion ces troupeaux sans pasteurs, et, loin de les repousser, les conduisit vers une colline où il monta pour leur parler plus aisément. Il s'y assit, au milieu de ses disciples, et commença à les instruire. La Pâque, qui est la principale fête des Juifs, était proche; c'était un motif de plus. Il leur parla du royaume de Dieu et des moyens d'y parvenir. Puis il rendit la santé à tous ceux qui en avaient besoin.

Comme le jour était déjà très-avancé, ses disciples vinrent lui donner un avis aussi charitable que prudent : « Maître, lui dirent-ils, ce lieu-ci est désert, et il est déjà tard; congédiez tout ce peuple, afin qu'il aille dans les métairies et les villages acheter de quoi manger. » Il leur répondit : « Ce n'est pas nécessaire; donnez-leur vous-mêmes à manger. » Les disciples reprirent aussitôt : « Il faudrait acheter du pain au moins pour deux cents deniers d'argent, si nous devions nourrir tant de monde. » Jésus, un instant après, considérant cette grande multitude qui se déroulait sous ses yeux, dit à Philippe, pour l'éprouver à son tour (car il savait bien ce qu'il allait faire) : « Comment achèterons-nous assez de pain pour nourrir tout ce peuple? — Deux cents deniers d'argent, répondit aussi Philippe, ne suffiraient pas pour en donner un petit morceau à chacun. » Pendant ce temps, un des apôtres, André, frère de Simon-

Pierre, vint dire à Jésus : « Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ! »

En effet, les évangélistes saint Matthieu et saint Marc déclarent qu'il y avait là cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Malgré cela, le Fils de Dieu leur ordonna de les faire tous asseoir sur l'herbe, par bandes de cinquante ; car il y avait beaucoup d'herbe en cet endroit. Ils se groupèrent donc par troupes de cinquante et de cent personnes, et s'assirent sur le gazon. Par conséquent il fut facile aux apôtres de les compter, de leur distribuer du pain avec ordre, et de savoir parfaitement ce qu'ils faisaient. Aucune erreur et aucune supercherie n'étaient possibles ; l'incrédulité ne peut rien objecter.

Traduisons ici le texte sacré : « Jésus ayant pris les cinq pains et les deux poissons, leva les yeux au ciel et les bénit ; puis il rompit les pains et les donna à ses disciples, pour qu'ils les portassent devant ceux qui étaient assis. Il partagea de même à tous les deux poissons, autant qu'ils en voulurent. Tous mangèrent et furent rassasiés. Quand personne n'en désira plus, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent, pour qu'ils ne soient pas perdus. Ils les ramassèrent donc et en remplirent douze corbeilles ; les restes des poissons furent aussi recueillis[1]. »

S'il est un fait naturellement inexplicable et attesté par un nombre suffisant de témoins, c'est bien certainement cette multiplication miraculeuse de pains et de poissons. Quelle objection peut-on faire raisonnablement

[1] S. Marc, VI, et S. Jean, VI.

contre un prodige aussi notoirement divin? La foule enthousiasmée s'écriait : « Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. » Et ces hommes se concertaient entre eux pour l'enlever et le faire roi, tant leur admiration était grande [1] !

Mais Jésus, qui connaissait les plus secrètes pensées du cœur, les prévint. Il ordonna aussitôt à ses disciples d'entrer dans la barque et de naviguer du côté de Bethsaïde, où il se proposait de les rejoindre après avoir congédié le peuple. Aussitôt qu'il put s'arracher à cette foule, il s'enfuit tout seul sur la montagne, pour y prier; et, la nuit étant venue, il put y demeurer quelques heures en repos et en oraison. Nouvel exemple et précieuse leçon donnés à tous ceux que les affaires, même celles de Dieu, absorbent et distraient pendant le jour! La nuit leur reste pour se recueillir et se fortifier dans la prière.

Pendant ce temps, la barque qui portait les apôtres était violemment agitée par les flots; car un vent très-fort s'était élevé et la ballotait sur les vagues. Mais qu'avaient-ils à craindre? Leur bon Maître priait et veillait sur eux. Quoique éloigné, il était témoin de tout ce qui se passait. Il voyait qu'ils avaient beaucoup de peine à naviguer, parce que le vent leur était contraire. Vers la quatrième

[1] M. Renan explique ainsi le miracle de la multiplication des pains : « Grâce à une extrême frugalité, la troupe sainte vécut dans le désert; on crut naturellement voir en cela un miracle. » (*Vie de Jésus*, p. 198.) *Naturellement!* cette naïve explication laisse quelque chose à désirer; *on croit voir en cela* une misérable importation allemande, car on trouve chez Paulus et chez Strauss cette ridicule supposition : « Jésus conseilla à tous ceux qui avaient du pain de le partager avec ceux qui n'en avaient pas; ainsi tout le monde en eut un peu, et le miracle fut accompli. » (Paulus, t. II, § 65; Strauss, t. II, § 99.) Travestir ainsi les faits ne s'appelle-t-il pas se moquer du monde?



Lanfranc pinx *Baudran sculp*

S.T PIERRE MARCHANT SUR L'EAU

veille de la nuit, c'est-à-dire vers trois heures du matin [1], il quitta la montagne et se mit à marcher de leur côté sur la mer; il passa près d'eux, comme s'il eût voulu aller audelà. Quand les disciples le virent marchant sur l'eau à une petite distance, la peur les prit et ils s'écrièrent : « C'est un fantôme. » A ce mot, les cris de frayeur redoublèrent, et l'effroi devint universel. Alors Jésus leur parla avec bonté : « Rassurez-vous, c'est moi; n'ayez point de peur. » Pierre lui répondit aussitôt : « Seigneur, si c'est vous, ordonnez-moi d'aller à vous sur les eaux. » Jésus lui dit : « Venez. » Et Pierre, étant descendu de la barque, marchait sur l'eau vers son Maître. Tout allait bien d'abord; mais ensuite le vent étant devenu plus fort, l'apôtre eut peur; comme il commençait à s'enfoncer, il s'écria : « Seigneur, sauvez-moi. » Au même instant, Jésus étendit la main vers lui, le prit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? » Puis ils montèrent ensemble dans la barque [2].

[1] Les douze heures de nuit étaient partagées en quatre veilles, de trois heures chacune.

[2] Calvin, qui reproche à saint Pierre quinze péchés mortels, lui en trouve deux ici : l'un d'infidélité, pour avoir dit à Jésus : *Si c'est vous;* « il en doutait donc? » conclut Calvin; l'autre de présomption, pour avoir voulu marcher sur les eaux comme son Maître. Mais les interprètes catholiques y trouvent, au contraire, de quoi admirer la foi de ce grand apôtre et la ferveur de son amour. Il n'y avait pas d'infidélité à douter si celui qui marchait sur les eaux était Jésus-Christ, puisqu'on ne le voyait pas assez distinctement pour en être assuré; et il y avait beaucoup de foi à y marcher sur sa parole, supposé que ce fût lui, comme il y avait beaucoup d'amour à le faire pour le désir de le joindre plus tôt. Jésus-Christ, en lui disant de venir et en faisant en sa faveur un si grand miracle, met le sceau de son approbation à toutes les interprétations favorables qu'on peut donner de cette démarche du chef des apôtres. Il est vrai qu'au moment du danger sa foi chancela, c'est-à-dire que cette foi, très-vive dans le premier instant, parut faible dans le second. Qu'on prenne garde, cependant, que ce que Jésus-Christ lui reproche, ce n'est pas l'infidélité, mais seulement la modicité de sa foi. Calvin aurait dû s'en tenir là; mais il lui était difficile de ménager

A peine y avaient-ils mis le pied, que le vent cessa tout à coup : ce qui augmenta beaucoup leur étonnement. Enfin, pour mettre le comble à leur stupéfaction, la barque aborda aussitôt au lieu où ils allaient et qu'ils croyaient encore bien loin. Bouleversés par tant de miracles, tous les bateliers vinrent se jeter ensemble à ses pieds et l'adorèrent en disant : « Vous êtes véritablement le Fils de Dieu[1]. »

Nos incrédules modernes auraient-ils fait différemment, s'ils avaient été sur le bateau et qu'ils eussent été témoins de ces merveilles, opérées par le Sauveur en quelques heures? Je leur fais l'honneur de croire qu'ils se seraient prosternés avec les autres, quitte à retourner plus tard aux passions dont ils sont esclaves, et à trouver de belles raisons pour ne point pratiquer la morale chrétienne. Nous savons tous comment les choses se passent.

Saint Marc nous apprend que Jésus et ses apôtres, après avoir traversé le lac, arrivèrent au pays de Génézareth et y débarquèrent. Les habitants reconnurent le Sauveur et se réjouirent de le voir. Pendant qu'il parcourait la contrée, on lui portait de toutes parts des malades à guérir. Dans tous les lieux où il passait, villes, villages ou hameaux, il trouvait rassemblés sur les places publiques ceux qui avaient des maladies ou des infirmités; on le priait de venir au milieu d'eux et de leur permettre seulement de toucher le bord de sa robe. Car tous ceux qui le touchaient se sentaient instantanément délivrés de leurs maux. Que nos critiques modernes, si forts

saint Pierre, qu'il regardait avec raison comme le fondateur du *papisme*. (P. de Liguy.)

[1] S. Matth., XIV.

en pédantisme et en belles phrases, fassent donc sous nos yeux quelque chose de semblable, en faveur de la pauvre humanité! De pareilles œuvres avanceraient bien plus leurs affaires que tant de paroles creuses.

La multitude, que Notre-Seigneur avait congédiée la veille au soir, avait remarqué qu'il n'était point entré dans la barque avec ses apôtres et qu'il n'y en avait point d'autre pour le transporter ailleurs. En conséquence, elle croyait le retrouver au même lieu le lendemain. Des barques arrivaient aussi de Tibériade et amenaient beaucoup de gens qui avaient la même persuasion. Après l'avoir inutilement cherché, ils remontèrent dans les barques et se dirigèrent vers Capharnaüm, dont les apôtres avaient pris la direction. Là, ils apprirent où il était et le rejoignirent dans une synagogue. Mais ne pouvant pas s'expliquer comment il se trouvait ainsi de l'autre côté du lac, il lui dirent avec surprise : « Maître, quand donc êtes-vous venu ici? » Jésus ne leur répondit pas. Mais, pénétrant le motif de cet empressement, il les en reprit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que je vous ai donné du pain à manger et que vous avez été rassasiés. Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure jusque dans la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera; car c'est lui que Dieu le Père a marqué de son sceau. »

Notre-Seigneur veut en venir à l'Eucharistie, dont il a donné une saisissante image dans la bénédiction et la multiplication des pains, que nous venons de raconter; mais il connaît les idées grossières de son auditoire, et il ne lui découvre son dessein que peu à peu. Ses der-

nières paroles provoquent une question qu'on lui adresse aussitôt : « Que ferons-nous pour faire des œuvres agréables à Dieu ? — L'œuvre que Dieu vous demande, répond Jésus, c'est de croire en celui qu'il a envoyé. » Mais, reprennent ces impertinents, « quel miracle faites-vous donc pour que nous croyions en vous ? Quelles sont vos œuvres ? Nos pères ont mangé la manne dans le désert, comme il est écrit : Il leur a donné un pain céleste à manger. » Leur conclusion était que le miracle de la multiplication des pains n'était rien auprès de celui-là. Le Sauveur, qui a fait des miracles par milliers, qu'ils outrageaient par leur incrédulité, se contente de leur répondre : « En vérité, en vérité je vous le dis, Moïse ne vous a point donné le pain du ciel ; c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. » Pour nous, qui avons mangé le pain de l'Eucharistie, nous comprenons à merveille ce que Jésus veut dire. Mais ce peuple charnel crut qu'il lui promettait un pain tout matériel : « Seigneur, s'écrièrent-ils, donnez-nous de ce pain-là. »

Le Fils de Dieu continua : « Je suis le pain de vie. Quiconque vient à moi n'aura point faim, et qui croit en moi n'aura jamais soif. » Celui-là serait bien avide, en effet, à qui Jésus ne suffirait pas. Son amour est le seul vrai bonheur qu'il y ait sur la terre, et sa possession complète fait l'éternelle félicité des élus.

Il aperçut des signes d'incrédulité : « Je vous l'ai dit, vous m'avez vu (opérant des miracles), et cependant vous ne croyez point. C'est que vous n'êtes pas de mes élus ; car tous ceux que mon Père m'a donnés viendront à moi, et je n'en repousserai aucun, parce que je suis venu du

ciel, non pour faire ma volonté, mais pour accomplir celle de mon Père qui m'a envoyé. Or, sa volonté est que je ne perde aucun de ceux qu'il me donne, mais que je les ressuscite au dernier jour. Oui, c'est la volonté du Père qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle; et moi je le ressusciterai au dernier jour. » Remarquez qu'il parle en maître de la vie et de la mort, je veux dire en Dieu : « Moi, je le ressusciterai. »

Or les Juifs murmuraient contre lui, parce qu'il venait de dire : « Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. » Ils se regardaient et s'interrogeaient : « N'est-ce donc pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? Comment peut-il dire : Je suis descendu du ciel? » Le Sauveur ne fut point ému de ces murmures; il connaissait leurs mauvaises dispositions et savait qu'ils ne croiraient point à sa parole. Ils avaient repoussé la lumière et la grâce prévenante de Dieu, et Dieu les abandonnait maintenant à leur sens réprouvé : « Personne ne peut venir à moi, leur répète-t-il, à moins que mon Père ne l'attire. Or, vous vous montrez indignes de cette faveur. Pour celui qui correspond à la grâce de mon Père, je le ressusciterai au dernier jour [1]. Quiconque a écouté la voix de mon Père vient à moi. Personne, néanmoins, n'a vu le Père, si ce n'est celui qui vient de Dieu; celui-là a vu le Père (et c'est moi, son Fils consubstantiel). » Mais on entend sa voix et on s'y rend docile, quand on m'écoute et qu'on obéit à l'attrait de la grâce;

[1] Tous les hommes ressusciteront au dernier jour, mais les justes seuls auront la vie éternelle, et c'est la résurrection par excellence. Celle des réprouvés, qui sont déjà condamnés et qui resteront dans la mort éternelle, ne mérite pas le nom de résurrection dans le sens glorieux que Notre-Seigneur exprime ici.

car je parle au nom de mon Père, et tous deux nous agissons intérieurement dans les cœurs droits, pour les amener à la vérité. Pour vous, peuple aveugle et rebelle, vous résistez sans cesse à l'Esprit de Dieu, et vous vous obstinez à vous perdre ; votre malheur ne pourra être imputé qu'à votre endurcissement.

LA PRÉSENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST

DANS L'EUCHARISTIE.

PREMIÈRE PARTIE.

Le sujet que Notre-Seigneur commence à traiter dans ce chapitre est le dogme catholique de l'Eucharistie. Il n'en est encore qu'à la promesse ; l'institution viendra plus tard. De peur de manquer d'espace au temps de la Passion, nous répondrons ici aux objections de l'incrédulité et de l'hérésie.

Elles sont toutes dirigées contre la présence réelle, telle que l'entendent les catholiques : *Jésus-Christ tout entier sous les espèces sacramentelles*.

Les protestants supposent que c'est une interprétation qui date du huitième ou du neuvième siècle, et que l'Église auparavant n'adorait dans l'Eucharistie que la *figure* du corps et du sang de Jésus-Christ. Ils s'appuient sur quelques termes obscurs d'anciens écrivains, qui parlaient énigmatiquement de cet adorable sacrement, pour n'en pas révéler le mystère aux païens. En effet, pendant plusieurs siècles, le secret fut rigoureusement imposé aux chrétiens sur ce dogme auguste ; c'est un fait historique incontestable. Mais, malgré cette discipline sévère du secret, les écrits des Pères et des évêques contiennent des passages nombreux, qu'il est impossible d'entendre autrement que dans le sens catholique.

Puisqu'on accorde que la croyance réelle fut générale dans l'Église après le neuvième siècle, remontons plus haut.

Au cinquième siècle, saint Cyrille d'Alexandrie écrivait :

« Pourquoi l'eulogie mystique (l'eucharistie) entre-t-elle en nous? N'est-ce pas afin qu'elle fasse habiter corporellement Jésus-Christ en nous, par la participation et la communion de sa chair sainte [1]? *Celui*, dit le Sauveur, *qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui.* Il ne dit pas qu'il sera en lui par un rapport d'affection, mais par une participation naturelle. Lorsque l'on fond ensemble deux morceaux de cire, on en fait un même corps; de même par la participation du corps de Jésus-Christ et de son sang précieux, il est en nous et nous sommes en lui, comme si nous ne faisions qu'un. Un être corruptible de sa nature, comme le nôtre, ne peut être vivifié qu'autant qu'il est uni corporellement au corps de Celui qui est la vie par essence, c'est-à-dire du Fils de Dieu [2]. » Ne s'agit-il pas ici d'une union corporelle?

Remontons un peu. Saint Augustin, mort en 430, écrivait contre les adversaires de la Loi : « Nous recevons avec un cœur et une bouche fidèles le médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ, qui nous donne son corps à manger et son sang à boire, quoiqu'il semble plus horrible de manger de la chair d'un homme que de le tuer, et de boire du sang humain que de le répandre [3]. » Il est clair que le grand docteur n'aurait point employé de pareilles expressions, s'il n'avait voulu parler que d'une manducation toute spirituelle et figurative.

Voulez-vous entendre saint Jean Chrysostome? « Préférons la parole de Dieu à nos sens et à nos pensées; car elle est infaillible et nos sens sont exposés à l'illusion. Puisque le Verbe nous dit : *Ceci est mon corps*, obéissons, croyons, et voyons ce corps avec les yeux de l'âme... Je voudrais bien voir, dites-vous, sa forme, sa figure, ses vêtements? Et voici que vous le voyez, que vous le touchez lui-même, que vous le mangez lui-même... Non content de se faire homme, de

[1] Comment. sur S. Jean, l. x. — [2] Idem. — [3] Liv. II, 33.

souffrir les ignominies, il a voulu encore se mêler et s'unir à vous, de sorte que vous deveniez un même corps avec lui, non-seulement par la foi, mais effectivement et dans la réalité même [1]. » Que voulez-vous de plus fort? Les prédicateurs de nos jours peuvent-ils prendre un langage plus formel?

Passons à saint Ambroise, qui était évêque de Milan en 374. Voici comment il instruisait les néophytes : « Considérez, je vous prie, ô vous qui devez bientôt participer aux saints mystères, quel est le plus excellent, ou de cette nourriture que Dieu donnait aux Israélites dans le désert, appelée le pain des anges, ou de la chair de Jésus-Christ, laquelle est le corps même de celui qui est la vie. » Il leur montre que la manne était la figure, et que l'Eucharistie est la réalité. Il compare le changement du pain en chair à la transformation de la verge de Moïse en serpent. « Si la simple bénédiction d'un homme a eu assez de force pour transformer la nature, que dirons-nous de la propre consécration divine, dans laquelle les paroles mêmes du Sauveur opèrent tout ce qui s'y fait?... Ce corps, que nous produisons dans le sacrement, est le même corps qui est né de la vierge Marie... C'est la véritable chair de Jésus-Christ, qui a été crucifiée et qui a été ensevelie. C'est donc ici, selon la vérité, le sacrement de sa chair. Jésus-Christ dit lui-même : *Ceci est mon corps* [2]. » A la fin de son instruction, le saint docteur recommande aux néophytes de garder le secret sur le grand mystère qu'il vient de leur révéler.

N'est-il pas évident que les évêques du cinquième siècle et du quatrième enseignaient le dogme de la présence réelle comme nous le comprenons aujourd'hui? Vous allez voir qu'on ne l'entendait pas autrement dans le troisième siècle et dans le second, et qu'en conséquence les hérétiques ont tort de dire qu'il a été inventé au neuvième.

Saint Cyprien, évêque de Carthage, s'indigne contre d'au-

[1] Homél. LXXXII, etc., sur S. Matth. — [2] Livre des Myst., chap. VIII et IX.

dacieux pécheurs, qui avaient renié Jésus-Christ dans la persécution et qui venaient à la sainte table sans avoir fait pénitence : « Ils se précipitent, dit-il, sur le corps de Jésus-Christ; c'est une véritable violence exercée sur son corps et sur son sang; et ils pèchent plus de la bouche et des mains envers Dieu, que quand ils ont nié le Seigneur [1]. »

Voici le célèbre Origène, mort en 253 : « Ne vous attachez point au sang des animaux; mais apprenez plutôt à connaître le sang du Verbe, et écoutez ce qu'il dit lui-même : *Ceci est mon sang*. N'insistons donc point sur les choses connues des initiés, et qui ne doivent point l'être des étrangers [2]. » Ailleurs il dit encore plus clairement : « Lorsque vous recevez la sainte nourriture et ce mets incorruptible, lorsque vous goûtez le pain et la coupe de vie, vous mangez et vous buvez le corps et le sang du Seigneur. Alors le Seigneur entre sous votre toit. Vous devez donc vous humilier et dire avec le centurion : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. » Origène se serait-il exprimé de la sorte, s'il n'eût pas cru que le Seigneur entre réellement dans le cœur du communiant?

Tertullien écrivait aussi, à la fin du second siècle : « Ayant pris du pain, Notre-Seigneur en a fait son corps, en disant : *Ceci est mon corps* [3]. » Il n'hésite pas, dans son traité sur la Résurrection de la chair, à employer les expressions suivantes : « La chair est nourrie du corps et du sang de Jésus-Christ, de sorte que notre âme s'engraisse de la substance de Dieu même [4]. » Il n'est pas vrai théologiquement et strictement que notre corps et notre âme s'engraissent de la substance de Dieu, puisque l'altération des saintes espèces ne saurait entraîner l'altération du corps et du sang de Jésus-Christ; mais on voit qu'il a voulu exprimer, avec une force merveilleuse, la présence réelle et son effet sanctifiant sur le corps et sur l'âme.

[1] Liv. *de Lapsis*. — [2] Homél. IX. — [3] Liv. IV, contre Marcion, 40. — [4] Chap. VIII.

Voici quelques passages des écrits de saint Irénée, mort en 202 : « Jésus-Christ ayant pris ce qui de sa nature est du pain, le bénit et rendit grâces, en disant : *Ceci est mon corps ;* et de même, ayant pris le calice, il confessa que c'était son sang; il enseigna l'oblation nouvelle de son Testament. L'Église l'a reçue des apôtres et l'enseigne dans tout l'univers [1]. » Il disait des hérétiques de son temps : « Comment donc s'assureront-ils que ce pain, sur lequel les actions de grâces ont été faites, est le corps de leur Seigneur et le calice de son sang, s'ils disent qu'il n'est point le Fils du Créateur du monde [2] ? » Ce saint évêque suppose donc une opération divine, qui exige la puissance du Créateur? Les paroles suivantes attestent encore l'universalité de la croyance à la présence réelle : « Comment osent-ils dire que notre chair tombe dans la corruption et ne reprend pas la vie, elle qui est nourrie du corps et du sang du Seigneur [3] ? »

Saint Justin, qui est mort en 167, disait dans sa célèbre apologie avec une précision philosophique : « Cet aliment, nous l'appelons Eucharistie. Il n'est permis à personne d'y participer, s'il ne fait profession de croire notre doctrine, s'il n'a été purifié et régénéré par le baptème, et s'il ne vit conformément à la loi de Jésus-Christ. Au reste, nous ne le prenons pas comme un pain commun et comme un breuvage ordinaire; mais, comme par la parole de Dieu le Verbe s'est fait chair et a pris la chair et le sang pour notre salut, de même nous sommes instruits que cette nourriture, qui par un changement alimente notre chair et notre sang, étant sanctifiée par la prière et l'action de grâces du Verbe, est la chair et le sang de ce même Jésus incarné. Car les apôtres, dans les Évangiles qu'ils ont écrits eux-mêmes, nous ont appris que Jésus leur avait commandé de faire ce qu'il avait fait, lorsque, ayant pris du pain et ayant rendu grâces, il dit : Faites ceci en mémoire de moi : *Ceci est mon corps ;* et

[1] Liv. IV, contre les hér., 17. — [2] Idem, 18 et 34. — [3] Idem, nº 5.

que de même ayant pris le calice, il dit : *Ceci est mon sang* [1]. » Je demande si ce n'est pas là exactement l'enseignement actuel et perpétuel de l'Église.

Enfin nous arrivons aux successeurs immédiats des apôtres. Saint Ignace d'Antioche, disciple de saint Pierre, est obligé de lutter contre des hérétiques qui attaquaient déjà ce grand mystère : « Ils s'éloignent de l'Eucharistie et de la prière, disait-il, parce qu'ils ne confessent pas que l'Eucharistie est la chair de Jésus-Christ, celle qui a souffert pour nos péchés et que le Père, dans sa bonté, a ressuscitée [2]. » Donc l'Église primitive, au premier siècle, croyait à la présence du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et regardait comme hérétiques ceux qui en doutaient.

Il ne nous reste plus qu'à constater l'enseignement des apôtres. Nous le trouverons au chapitre suivant, dans l'Épître 1re de saint Paul aux Corinthiens.

Que conclurons-nous de cette tradition constante sur le dogme eucharistique, depuis le premier siècle jusqu'au nôtre? Premièrement, que les protestants étaient bien ignorants ou dénués de toute bonne foi, quand ils ont affirmé qu'il n'en était pas question avant le neuvième siècle ; secondement, qu'une doctrine aussi évidemment ancienne et aussi certainement apostolique, perpétuellement enseignée par l'Église comme un des points les plus fondamentaux, ne saurait être contestée.

Si le lecteur désire consulter un plus grand nombre de témoignages, qu'il veuille bien ouvrir seulement la théologie dogmatique du cardinal Gousset, deuxième volume, où nous avons puisé nos citations, ou bien l'ouvrage intitulé : *la Perpétuité de la foi.*

[1] Apol. I, 66. — [2] Epist. ad Smyrn.

CHAPITRE XVIII

Suite du discours sur l'Eucharistie; scandale des uns et fidélité des autres.
Paroles contre Judas.

JÉSUS-CHRIST ne parlait pas seulement pour les auditeurs mal disposés ou indécis, mais pour ses disciples et ses apôtres, qui étaient présents et qui avaient besoin d'être préparés à l'étonnant mystère de l'Eucharistie. Il aborde donc résolûment cet important sujet, en faisant appel à la foi, qui seule peut sauver : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et néanmoins ils sont morts. Ici est le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en aura mangé ne meure point [1]. Moi, je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; car le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde [2]. »

[1] La manne ne donnait aucune sorte d'immortalité, tandis que la sainte Eucharistie sera le principe et le gage d'une immortalité glorieuse pour l'âme et pour le corps.

[2] S. Jean, VI.

Ce langage si nouveau avait lieu d'étonner l'auditoire. Aussi, les Juifs se mirent-ils à discuter entre eux et à dire : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger? » Un protestant de nos jours n'eût point été embarrassé pour dissiper leur étonnement; il leur aurait dit en souriant : Tout cela n'est qu'une figure, une manière de parler, l'expression matérielle d'une chose toute spirituelle. Attendez la suite, et vous allez en être convaincus.

Mais le divin Maître, au lieu de mitiger son langage, insiste avec serment : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour; car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par lui, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. Voilà le pain qui est venu du ciel. Il n'en sera pas comme de vos pères qui ont mangé la manne et qui sont morts; celui qui mange ce pain vivra éternellement. » Telles sont les paroles que Jésus-Christ prononçait à Capharnaüm, en pleine synagogue.

Que pouvait-il dire de plus fort en faveur de la manducation réelle? Ne semble-t-il pas avoir eu pour but, dans ces répétitions affectées des expressions les plus précises et les plus claires, d'enlever tout prétexte aux interprétations fausses des futurs hérétiques? Relisez ces paroles si formelles et voyez s'il y manque quelque chose pour établir la présence réelle du corps et du sang de

Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Elles parurent si nettes et si positives à tous les auditeurs, que les disciples eux-mêmes en furent choqués et que plusieurs en murmurèrent, disant tout haut : « Ce discours est bien dur, et qui peut l'écouter ? » Nous verrons tout à l'heure qu'un grand nombre en étaient scandalisés au point de songer à le quitter.

Que va faire le Sauveur, qui connaît leurs secrètes pensées et qui entend leurs murmures ? S'il n'avait parlé que de la communion spirituelle inventée par les novateurs, un seul mot d'explication bien simple et bien facile aurait dissipé le trouble des esprits, en faisant cesser le malentendu. Le dit-il, ce mot ? Non. Il blâmera seulement leur incrédulité et les laissera s'éloigner. Écoutez le texte sacré :

« Jésus, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient, leur dit : Cela vous scandalise ? Si donc vous voyiez le Fils de l'homme remonter où il était auparavant, » combien sa présence réelle dans ce mystère vous semblerait encore plus difficile [1] ! Mais élevez-vous au-dessus des pensées étroites et grossières de la terre. « C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. » Peut-être Notre-Seigneur voulait-il écarter par là de leur esprit l'idée répugnante de manger de la chair humaine à la façon de celle des animaux, en leur insinuant qu'il y aurait là une opération merveilleuse du Saint-Esprit, dont il leur donnerait plus tard l'explication. Mais il est certain qu'il leur laissa la persuasion d'une manducation réelle, jus-

[1] Dans le sens protestant, la manducation spirituelle n'est pas plus difficile à croire après l'Ascension du Sauveur qu'auparavant. Il l'entendait donc autrement.

qu'à révolter leur sens humain, puisqu'il se contenta de leur dire en homme qui a pris son parti : Il y en a parmi vous qui ne croient point ; et je n'espère rien d'eux, car leur endurcissement les a fait rejeter. C'est à ce propos que je vous ai déjà dit : Personne ne vient à moi, s'il ne lui a été donné d'y venir par mon Père. Or, ceux-là s'en sont rendus indignes.

« Dès lors, un grand nombre de ses disciples se retirèrent et ne le suivirent plus. » Il ne modifia pas une seule de ses paroles pour les retenir ; mais, se tournant vers ses douze apôtres, il leur dit : « Et vous aussi, ne voulez-vous point vous en aller ? — Seigneur, lui répondit Simon-Pierre, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous avons cru, et nous l'avons reconnu, que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. »

Il est intéressant de comparer les paroles de la promesse avec celles de l'institution de la sainte Eucharistie, telle que l'apôtre saint Paul la prêchait aux premiers fidèles. Qu'on nous permette de les rapporter ici, pour en faire ressortir la doctrine catholique.

« C'est du Seigneur lui-même que j'ai appris ce que je vous ai enseigné, savoir, que le Seigneur Jésus, la nuit même qu'il devait être livré, prit du pain et, rendant grâces à son Père, le rompit, en disant : Prenez et mangez ; *ceci est mon corps*, qui sera livré pour vous ; faites cela en mémoire de moi. Après avoir soupé, il prit de même le calice, en disant : Ce calice est la nouvelle alliance *en mon sang ;* faites cela en mémoire de moi toutes les fois que vous le boirez. » Les évangélistes disent d'une manière plus précise : *Ceci est mon sang*, le sang de la nouvelle alliance. « C'est pourquoi, quiconque mangera ce pain ou boira le calice du Seigneur indigne-

ment, sera coupable du corps et du sang du Seigneur (parce qu'il les profanera). Que l'homme donc s'éprouve avant de manger ce pain et de boire ce calice ; car quiconque les mange et boit indignement (en état de péché), mange et boit sa propre condamnation, en ne faisant pas le discernement qu'il doit du corps du Seigneur. Voilà pourquoi il y a parmi vous beaucoup de malades et de languissants, et pourquoi plusieurs dorment du sommeil de la mort [1]. »

N'est-il pas évident, à la première vue, que les coupables sont frappés pour s'être incorporé la chair et le sang de Jésus-Christ sans avoir suffisamment purifié leur conscience ? L'apôtre ne leur reprocherait pas d'avoir profané ce corps et ce sang divin, s'ils n'avaient mangé que du pain et bu que du vin, même en supposant que ce pain et ce vin eussent été la figure du corps et du sang de Jésus-Christ.

Pourquoi des novateurs audacieux sont-ils venus, de leur autorité privée, supposer un sens auquel les siècles chrétiens n'avaient jamais songé ? La raison et la foi ne leur faisaient-elles pas un devoir d'accepter l'interprétation de l'Église, appuyée sur toute la tradition et garantie par la promesse de l'infaillibilité ? Ils devaient se soumettre avec simplicité, comme le chef des apôtres se soumit à l'autorité de son divin Maître, sans se rendre compte du mystère annoncé, en lui disant : « Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle, et nous savons que vous êtes le Fils du Dieu vivant, incapable de se tromper et de nous tromper. »

Voilà le langage de la foi et de la fidélité ; il doit être

[1] I Cor., XI.

aussi le nôtre. S'il avait toujours été celui des hommes qui ont trempé leurs lèvres dans le sang de Jésus-Christ, l'Église n'aurait point à déplorer l'égarement de tant de peuples qui sont privés aujourd'hui de cette nourriture céleste, à la manducation de laquelle le divin Maître attachait des gages d'immortalité.

Pierre avait parlé au nom des douze, qu'il supposait partager son sentiment ; et il faut croire qu'il ne se trompait pas. L'œil du Sauveur avait néanmoins discerné parmi eux un traître, qui ne l'était peut-être pas encore résolûment, mais qui devait être un jour le premier profanateur de la sainte Eucharistie, dans le Cénacle même, et dont les dispositions sans doute étaient déjà très-mauvaises ; car le Fils de Dieu sembla ne pouvoir contenir la pensée douloureuse qui affectait son cœur : « N'est-ce pas moi, leur dit-il, qui vous ai choisis tous les douze ? et cependant il en est un d'entre vous qui est un démon. » L'évangéliste saint Jean ajoute qu'il voulait parler de Judas Iscariote, fils de Simon, parce qu'en effet c'était lui qui devait le trahir, quoiqu'il fût un des douze. Jésus-Christ ne le désigna pas, soit qu'il voulût tenir tous les autres dans la défiance d'eux-mêmes par la crainte salutaire d'une telle infidélité, soit qu'il n'entrât pas dans ses plans divins de révéler sitôt la plus abominable des trahisons.

On pourrait se demander ici pourquoi Notre-Seigneur, qui connaissait si bien cet apôtre perfide, ne le chassait pas alors de sa compagnie. Mieux vaudrait encore faire remonter la question plus haut : Pourquoi Notre-Seigneur, aux yeux de qui l'avenir, non plus que les cœurs, n'avait point de secret, avait-il choisi sciemment, pour vivre dans son intimité, un être aussi détestable ? Le Saint-Es-

prit n'a point jugé à propos de satisfaire en cela notre curiosité. Mais les interprètes en ont donné plusieurs raisons, que le P. de Ligny résume comme il suit : « Jésus choisit Judas, parce qu'il voulait sincèrement qu'il fût apôtre. Judas se rendit ce choix funeste par sa trahison ; mais elle devait servir à nous apprendre que les dons de Dieu les plus excellents laissent toujours à l'homme qui en a été gratifié le pouvoir d'en user ou d'en abuser à son choix, qu'appelé par la vocation divine à l'état le plus saint, on peut encore s'y perdre, et qu'on doit y travailler à son salut avec crainte et avec tremblement ; que Judas, lorsqu'il prêchait en vertu de la mission qu'il avait reçue de Jésus-Christ, ne devait pas être moins écouté que saint Pierre ; qu'il faut donc toujours respecter dans les pasteurs la mission divine, qu'ils ne perdent point par leur indignité personnelle, qu'enfin il faut savoir distinguer dans l'occasion le particulier du corps, et le ministre du ministère, si on ne veut pas être réduit à dire que les apôtres étaient une compagnie de traîtres et l'apostolat une école de trahison. » (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*)

Après ces sages réflexions, il nous reste à dire quelques mots d'une grave question, que Notre-Seigneur a touchée en passant et qui peut jeter quelque inquiétude au fond des esprits : c'est la prédestination. Pour ne pas distraire le lecteur du sujet principal, qui était l'Eucharistie, nous ne l'avons point arrêté sur ces paroles : « Nul ne vient à moi, si mon Père ne l'attire et me l'envoie. » Mais il importe d'y joindre une observation ; car il y a là un dogme catholique : c'est que le principe de notre salut est une grâce et vient de Dieu. En effet, nous ne pouvons rien faire de surnaturellement méritoire que

par le secours de Dieu; et dans toute œuvre surnaturelle, c'est sa grâce qui commence, qui poursuit avec nous et qui achève. Que fait donc la volonté de l'homme? Elle coopère. Mais est-elle toujours libre, même sous l'action de la grâce? Oui; autrement, il n'y aurait aucun mérite du côté de l'homme. Nous sommes toujours libres de faire ou de ne pas faire ce que la grâce nous inspire; en sorte que celui qui le fait est digne de récompense, et que celui qui ne le fait pas est digne de châtiment, s'il s'agit d'un devoir à remplir.

Notre-Seigneur semble dire qu'une partie de ses auditeurs l'écoutent en vain, et que son Père ne leur a pas donné la grâce de croire pour être sauvés. Dieu refuse-t-il donc à certains hommes les grâces dont ils auraient besoin pour opérer leur salut? Non, certainement. Le dire serait un affreux blasphème; car le Père céleste veut que tous les hommes puissent se sauver, et il leur en offre les moyens, quoique ses faveurs ne soient pas égales pour tous : ainsi, quiconque se perd ne peut s'en prendre qu'à soi-même. Mais, loin d'être tenu à violenter la liberté des méchants, ni même à triompher de leur obstination par des prodiges de grâce, Dieu ne peut-il pas, selon les vues de sa justice et de sa sagesse, retirer en partie ses faveurs ou ses bienfaits à ceux qui en abusent, et les abandonner en certaines circonstances à leur sens réprouvé? C'est précisément ce qui arrive aux Juifs pervers et obstinés, dont Notre-Seigneur se plaint : ils ont abusé mille fois des grâces de Dieu, et ils ferment encore volontairement leurs cœurs à la voix de son Fils, ainsi que l'avaient prédit les prophètes. Le Seigneur irrité les délaisse à son tour. Il ne leur ôtera point absolument sa grâce; car sa miséricorde est infatigable et inépuisable :

mais elle sera moins abondante, et la plupart ne sauront pas en profiter pour revenir à lui : ils mourront dans leur péché, suivant la menace du Sauveur. Ainsi se consomme la réprobation du pécheur, par sa malice et son endurcissement.

DE LA PRÉSENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST

DANS L'EUCHARISTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

A la fin du chapitre précédent, nous avons cité un grand nombre de textes empruntés aux écrivains ecclésiastiques des cinq premiers siècles, pour montrer que l'enseignement de l'Église catholique sur l'Eucharistie n'avait jamais varié. Nos prédicateurs et nos catéchistes peuvent répéter mot à mot ce que prêchaient les évêques des temps apostoliques et leurs successeurs immédiats, sans que les fidèles d'aujourd'hui y trouvent la moindre discordance avec les écrits théologiques les plus modernes. Nous sommes donc en droit de conclure, jusqu'à preuve du contraire, que cette doctrine, si respectueusement et si fidèlement conservée dans l'Église universelle, vient des apôtres et de Jésus-Christ lui-même.

Or les protestants, nés au XVI[e] siècle, n'ont jamais donné une bonne raison de leur interprétation hétérodoxe. Ils ont voulu s'appuyer de quelques expressions équivoques, échappées à des auteurs anciens, qui ne songeaient pas à l'abus qu'on en pourrait faire tant de siècles plus tard ; ils ont surtout cité des Pères qui appelaient le pain et le vin de l'oblation la figure du corps et du sang de Notre-Seigneur. Mais quelle force peut avoir une pareille preuve en face de la tradition tout entière, si universelle et si concordante ? Il est vrai que le pain et le vin sont des figures du mystère adorable qu'ils voilent à nos yeux, comme l'ont dit certains Pères

de l'Église; mais ces figures contiennent la réalité, elles ne sont pas vides. On ne citera jamais un seul de ces Pères qui l'ait dit dans le sens protestant.

A la tradition catholique il faut joindre celle des Églises grecques séparées; car ces Églises, qui remontent aux apôtres et qui ont conservé, malgré leur révolte contre Rome, les dogmes principaux de leur antique foi, professent comme nous la croyance à la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Consultez-les, examinez leurs livres liturgiques, écoutez leur enseignement, et vous constaterez sans peine qu'elles n'ont point varié sur ce point. Toutes les Églises d'Orient, schismatiques ou non, s'unissent à celles de l'Occident pour repousser l'interprétation singulière des novateurs. Les Arméniens, les Maronites, les Cophtes, les Éthiopiens, les Eutychiens ou Jacobites, les Nestoriens, les Russes ou Moscovites, tout aussi bien que les Latins, adorent Jésus-Christ présent réellement et substantiellement sous les espèces ou apparences du pain et du vin, quoique quelques-uns de ces peuples ou sectaires soient les adversaires déclarés des catholiques. A cause de cela même, on ne peut supposer entre eux ni connivence ni complaisance.

Les protestants du XVIe siècle, connaissant la haine des Grecs contre Rome et l'affaiblissement moral qui résulte toujours du schisme, espérèrent trouver chez eux des auxiliaires et des complices dans leur rebellion contre l'Église mère. Ils firent donc des démarches auprès du patriarche de Constantinople, Jérémie, en 1570. Mais ils reçurent pour toute réponse : « C'est une chose décidée par le jugement de l'Église, que, dans la cène, après la bénédiction et la consécration, le pain se trouve changé au corps même de Jésus-Christ, et le vin en son sang, par la vertu du Saint-Esprit... Le propre corps, le corps véritable de Jésus-Christ est contenu sous les espèces du pain et du vin. » Un de ses successeurs, ayant émis une opinion contraire, souleva contre lui une tempête effroyable et fut anathématisé par plusieurs

conciles, tant était ferme et vivace la foi à cette vérité dans toutes les âmes de ses coreligionnaires.

Quand donc des hérétiques s'avisent d'affirmer qu'une pareille innovation a eu lieu, c'est à eux de dire à quelle époque, par qui et dans quelle circonstance; car ils doivent le savoir, puisqu'ils le prétendent. L'histoire ecclésiastique conserve le nom d'inventeurs ou de novateurs moins dignes d'être notés; elle sait la date de toutes les hérésies et nous redit les débats qu'elles ont suscités; elle nous fait connaître des changements moins importants dans la discipline ecclésiastique. Conçoit-on que, dans toutes les parties du monde à la fois, des chrétiens qui communiaient à peu près tous les jours aient perdu tout à coup la connaissance de ce qu'ils recevaient dans la sainte Eucharistie, et se soient imaginé tous ensemble, par une sorte de fascination, qu'ils mangeaient la chair et buvaient le sang de Jésus-Christ? Voilà un tour du diable qui en vaut la peine! — Si cela n'est arrivé que dans une partie du monde, comment les autres l'ont-ils accepté sans réclamation aucune? Préférez-vous remettre le fait plus tard, à une époque où l'on communiait moins souvent, mais où les sectes et les hérésies se multipliaient et faisaient la guerre à l'Église romaine, suivant l'usage? Il vous sera plus difficile encore d'expliquer comment aucun écrivain ne s'en est aperçu ou n'a songé à le mentionner, et beaucoup plus difficile de nous faire concevoir que les dissidents, si acharnés les uns contre les autres et surtout contre les catholiques, n'aient pas reproché cette monstrueuse innovation à leurs adversaires. Quelle belle occasion n'eût-ce pas été pour eux de les décrier et de les perdre, en criant au sacrilége et à l'idolâtrie, comme l'ont fait sans motif les calvinistes, et comme le font encore à tort et à travers nos modernes réformés! Vraiment il faut être bien crédule et dévorer bien des impossibilités, pour admettre la théorie purement imaginaire du protestantisme.

Les incrédules, qui ne professent aucune religion, sont

moins inconséquents : ils nient tout. Mais ils sont encore plus fous, car ils déclarent rejeter tout ce qu'ils ne comprennent pas : ce qui est le dernier degré de l'orgueil et de l'extravagance. Quoi ! est-il nécessaire, pour les mettre en contradiction avec eux-mêmes, d'aller chercher bien loin les mystères qu'ils admettent ? Jusque dans la vie commune, ils croient presque tout sans réflexion, et ne comprennent le fond de rien du tout, pas même de leur être et des objets qui servent à leur conserver la vie ; en sorte que leur existence est un démenti perpétuel de leur niaise affirmation.

« De toutes les objections qu'un incrédule peut faire, disait Haller, aucune n'est plus misérable que celle qui est puisée dans le défaut de pouvoir comprendre. » Avec ce faux principe, les aveugles seraient en droit de nier l'existence de la lumière, les sourds celle des sons, les ignorants toutes les sciences, chaque homme tout ce que les autres comprennent, et la créature enfin tout ce que le Créateur sait et peut faire au-dessus de la portée d'une intelligence créée ; car ils ne comprennent ni les uns ni les autres tout ce qui néanmoins existe ou peut exister. Or, rien ne serait plus absurde.

En fait de mystères révélés par Dieu, la question n'est pas de savoir comment la chose peut se faire, mais si vraiment Dieu a révélé que cette chose est. Car elle peut être, sans que nous en comprenions le comment et le pourquoi, tandis qu'il est impossible que Dieu se trompe ou nous trompe, ni que notre ignorance nous dispense de la soumission due à sa souveraine autorité.

Au cinquième siècle, saint Cyrille d'Alexandrie faisait le même raisonnement : « Ce *comment* est tout à fait judaïque et sera cause du dernier supplice... Si tu persistes, ô Juif, à proférer ce *comment*, je te demanderai à mon tour comment la verge de Moïse fut changée en serpent, comment les eaux furent changées en sang ? Il convenait donc d'en croire Jésus-Christ et d'ajouter foi à ses paroles, plutôt que de s'écrier si inconsidérément, si témérairement : Comment

peut-il, celui-ci, nous donner sa chair à manger?... Pour nous, en recevant les divins mystères, ayons une foi exempte de toute curiosité [1]. » L'illustre saint Jean Chrysostome, comme les plus grands génies de l'Église, n'avait pas d'autre manière de voir : « Pourquoi vous efforcez-vous de sonder ce qui n'a point de fond? Pourquoi cherchez-vous à comprendre des choses incompréhensibles? Pourquoi voulez-vous pénétrer ce qui est impénétrable [2]? Que l'autorité de la parole de Dieu soit plus forte sur nous que nos yeux et nos pensées. Puisque sa parole nous dit : *Ceci est mon corps*, soyons-en persuadés, croyons-le, et voyons-le des yeux de la foi [3]. »

Nous connaissons si peu les secrets de la nature, et nous avons un esprit si borné, qu'il est ridicule au suprême degré d'argumenter contre Dieu, quand il nous affirme un fait mystérieux avec la garantie de sa souveraine véracité. Qui sommes-nous pour lui opposer les lumières de notre esprit? Moins que des enfants devant le plus puissant génie.

Aussi voyons-nous, depuis dix-huit siècles, les esprits les plus éclairés et les plus droits s'humilier sans peine devant l'autorité de Dieu : en cela ils croient faire un acte de haute raison. Il n'y a guère que les hommes irréfléchis, ignorants, mal instruits, déréglés dans leurs idées et souvent dans leurs mœurs, qui trouvent des impossibilités absolues à subir la loi de Dieu et à le croire sur parole.

[1] Liv. IV, sur S. Jean. — [2] Homél. VI, sur S. Jean. — [3] Idem., Homél. XXIII.

CHAPITRE XIX

Traditions pharisaïques. — Voyage par Tyr et Sidon.
La Cananéenne.
Sourd-muet guéri. — Nouvelle multiplication des pains.

Jésus demeurait en Galilée et parcourait le pays dans tous les sens. Depuis qu'il avait prêché à Jérusalem sa consubstantialité avec le Père et qu'il avait suscité contre lui la colère des pharisiens, il n'était point retourné dans cette ville. Saint Jean nous apprend qu'il ne voulait point y aller, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir [1]. Mais ces mêmes ennemis venaient le trouver au milieu de ses prédications, pour tâcher de le surprendre dans ses paroles ou dans ses actions, et de le discréditer parmi le peuple; il y en avait presque toujours de mêlés à la foule qui se pressait sur ses pas.

Ce fut dans une de ces circonstances que des pharisiens et des scribes venus de la capitale, s'étant aperçus que quelques-uns des disciples du Sauveur mangeaient sans s'être purifié les mains, leur en firent un sanglant reproche et s'en prirent à lui-même : « Pourquoi, lui

[1] S. Jean, VII, 1.

dirent-ils avec indignation, vos disciples violent-ils la tradition des anciens? Ils mangent avec des mains souillées [1]. » C'était un crime aux yeux de ces rigoristes hypocrites, quoiqu'il n'y eût aucune prescription semblable dans la loi; car la tradition qu'ils invoquaient n'avait aucune autorité. Mais ces sortes de purifications extérieures allaient fort bien à leur orgueil, parce qu'elles frappaient les yeux de la multitude; aussi les avaient-ils multipliées, et presque tous les Juifs suivaient leur exemple. Non-seulement, ils ne se mettaient point à table et ne mangeaient pas sans s'être lavé et purifié les mains, mais ils purifiaient aussi les coupes, les pots, les vaisseaux d'airain et jusqu'aux lits de la salle à manger. Ils faisaient consister leur religion en minuties de cette espèce, tandis qu'ils négligeaient la pratique des vertus les plus fondamentales.

Ce n'est pas qu'il faille blâmer des usages respectables qui favorisent la piété ou qui édifient le prochain, ni que les libertins aient le droit de rejeter tout culte extérieur, sous prétexte de pharisaïsme; car Dieu lui-même a montré qu'il voulait un culte extérieur et public, en l'instituant chez les Juifs avec un cérémonial fort détaillé. Mais, ce qui est répréhensible, c'est d'ériger en loi ce qui n'est pas obligation, et de négliger ensuite ce qui est rigoureusement prescrit par la loi divine. Ce fut la réponse de Notre-Seigneur aux pharisiens :

« Pourquoi, à votre tour, transgressez-vous le commandement de Dieu à cause de votre tradition ? Car il a été dit : Honorez votre père et votre mère, et que celui qui maudira son père ou sa mère soit puni de mort. Vous,

[1] S. Matth., xv; S. Marc, vii.

au contraire, vous dites qu'il suffit à un homme, pour être quitte envers son père et sa mère, de leur dire : Toute offrande que je fais à Dieu de mon bien tournera à votre profit[1]. » Non, celui qui ne fait pas davantage « n'honore pas son père et sa mère, et vous anéantissez le commandement de Dieu par votre tradition, dont vous êtes les auteurs. Hypocrites, c'est bien de vous que le prophète Isaïe a voulu parler, en disant : Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi. Ils me rendent un vain culte, en prêchant une doctrine et des préceptes tout humains; car, abandonnant le commandement de Dieu, vous vous attachez à des traditions établies par les hommes, à des purifications de cruches et de coupes, et à beaucoup d'autres choses semblables. »

Puis s'adressant au peuple qui s'était approché : « Écoutez-moi tous, et comprenez bien : Rien de ce qui est hors de l'homme et qui entre dans son corps ne peut le souiller, mais seulement ce qui en sort est ce qui le souille. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille (par soi-même), mais bien ce qui en sort. Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende. »

Les hérétiques et les libertins ont compris par là qu'on ne péchait pas en mangeant des aliments prohibés. A quels subterfuges la mauvaise foi n'a-t-elle pas recours ! Les aliments ne souillent pas par eux-mêmes, mais la désobéissance à une loi légitime souille la conscience.

[1] Le passage que nous traduisons de cette manière a reçu tant d'interprétations diverses, que nous ne pouvons les reproduire ; tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il exprime une fausse maxime, au moyen de laquelle les pharisiens dispensaient les enfants de faire pour leurs parents ce que la loi bien comprise leur imposait. Cette explication nous suffit ; aucune autre n'est certaine et pleinement satisfaisante.

Lorsque la foule se fut retirée, les apôtres s'approchèrent de leur Maître et lui dirent avec une sorte de regret : « Savez-vous que les pharisiens se sont scandalisés de ce que vous avez dit ? » Le Sauveur leur répondit sans surprise : « Toute plante que mon Père céleste n'a point plantée sera déracinée. Laissez-les : ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles. Or, si un aveugle sert de guide à un autre aveugle, tous deux tombent dans la fosse. »

Si les pharisiens, au lieu de se scandaliser sottement et de montrer un orgueil blessé, lui avaient demandé de plus amples explications, il n'aurait point refusé de les instruire; car ses disciples l'obtinrent sans peine pour eux-mêmes. « Seigneur, lui dit Pierre, expliquez-nous cette parabole. » Il appelait ainsi les paroles du Sauveur relatives à ce qui souille et à ce qui ne souille pas. « Quoi ! répondit Jésus, vous êtes encore sans intelligence ? Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre de dehors dans l'homme ne peut le souiller, parce que cela n'entre pas dans son cœur, mais passe dans le ventre et de là aux lieux secrets ? Mais ce qui sort de l'homme le souille ; car ce qui sort de la bouche part du cœur, et c'est ce qui rend l'homme impur. En effet, c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides, les larcins, l'avarice, les méchancetés, la fourberie, les impudicités, l'envie à l'œil malin, le blasphème, l'orgueil et la folie. Tous ces maux viennent du dedans et souillent l'homme ; mais manger sans laver ses mains ne souille personne » : c'est une simple affaire de propreté.

Ainsi, le Sauveur redressait les fausses idées des Juifs et posait des principes qui devaient servir de base à une régénération morale. Il prêchait la vérité sans crainte et

sans aucune considération de personne. Le nombre croissant de ses ennemis n'exerça jamais d'influence sur son enseignement.

A cette époque, il fit un voyage sur les terres de Tyr et de Sidon. L'Évangile ne nous dit pas quel était le but de cette excursion chez les païens ; il nous apprend seulement que le Sauveur désirait n'être pas connu et qu'il se cachait. Mais, malgré ses précautions, il fut découvert par quelques personnes, et, en particulier, par une femme cananéenne, à la prière de laquelle il ne put refuser un miracle. Il est peu de faits plus intéressants et plus instructifs.

C'était une mère affligée, qui avait le chagrin de voir sa fille possédée par un esprit immonde. Trop heureuse d'avoir rencontré le thaumaturge dont on parlait tant, elle était bien résolue à ne point le laisser échapper qu'il n'eût délivré sa chère enfant. Elle courut donc à lui et se mit à crier : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » Jésus ne lui répondit pas un mot.

Mais une mère ne se decourage pas si vite ; elle le poursuit en redoublant ses prières. Vainement il feint de ne pas l'écouter ; elle fait de telles instances, que les disciples en sont fatigués ou plutôt craignent de voir leur incognito complétement évanoui. Ils s'approchent du Maître et lui disent en le suppliant : « Congédiez-la, car elle ne cesse de crier derrière nous. » Mais il leur répondit froidement : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis égarées de la maison d'Israël. »

Ensuite, il entra dans une maison, où il espérait se soustraire à la curiosité du public. Cette mère suppliante l'y suivit encore, se jeta à ses pieds, l'adora et lui dit, les

larmes aux yeux : « Seigneur, ayez pitié de moi ; sauvez ma fille. » On peut croire que le cœur du bon Maître était déjà gagné; mais il voulut relever le prix du bienfait et donner lieu à cette femme de montrer toute sa foi, en lui disant d'un ton sévère : « Laissez les enfants se rassasier auparavant (il voulait parler des Juifs, qui étaient de la race sainte et qui devaient recevoir ses faveurs avant les gentils); car il n'est pas convenable de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » Parole dure, qui allait faire éclater la foi de cette femme.

Elle lui répondit, avec autant d'esprit que d'humilité : « Oui, Seigneur, il est vrai; mais les petits chiens mangent des miettes qui tombent sous la table de leurs maîtres. » Vous avez tant opéré de miracles pour les Juifs ! Daignez-en faire seulement un pour ces pauvres païens, qui sont moins heureux. « O femme, s'écria le Sauveur, votre foi est grande ! A cause de cette parole que vous venez de dire, allez, le démon est sorti du corps de votre fille. »

Elle crut sans hésiter à la parole du Seigneur et courut chez elle; en entrant dans sa maison, elle trouva sa fille délivrée du démon et reposant doucement sur son lit.

Voilà ce que peut une prière fervente, persévérante, humble et pleine de foi. Et ce bel exemple, c'est une femme idolâtre qui nous le donne !

Les Évangiles ne nous ont pas conservé d'autre souvenir de cette excursion du Sauveur. Ils terminent leur récit en nous disant qu'il passa des confins de Tyr à Sidon, et qu'il revint ensuite à la mer de Galilée, après avoir traversé le pays de la Décapole [1].

[1] Région qui contenait dix villes, aux environs de la mer de Galilée. Les auteurs ne sont pas d'accord sur les noms de ces villes.

Aussitôt que son arrivée fut connue, on lui amena un homme qui était sourd et muet, afin qu'il lui imposât les mains et le guérit, comme il avait coutume de faire. Cette fois, le Sauveur s'y prit d'une autre manière, sans qu'on puisse en assigner la raison. Son infinie sagesse avait certainement ses motifs; mais qui a le droit de lui en demander compte? Il conduisit cet homme à l'écart, lui mit ses doigts dans les oreilles et un peu de sa salive sur la langue, puis, ayant levé les yeux au ciel en poussant un soupir, prononça ce mot, que l'Église emploie dans les cérémonies du baptême, comme pour ouvrir l'âme à la lumière de Dieu : « Ephphéta, c'est-à-dire ouvrez-vous. » Et aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parla librement en présence de la foule émerveillée.

Jésus s'empressa de défendre à tous les témoins du miracle d'en parler; mais, plus il le leur défendait, plus ils exprimaient hautement leur admiration : « Il a bien fait toutes choses, disaient-ils; il a fait entendre les sourds et parler les muets. »

La multitude devenant à chaque instant plus nombreuse, il se dirigea vers une montagne, d'où il lui serait plus facile de se faire entendre; car il profitait de toutes les occasions pour enseigner. Mais à peine était-il assis sur la colline, qu'on amena à ses pieds des muets, des aveugles, des boiteux, des gens perclus de leurs membres et quantité d'autres infirmes, qui attendaient de lui seul leur guérison. Tous furent exaucés. En sorte que c'était merveille de voir tous ces muets qui parlaient, ces boiteux qui sautaient de joie, ces aveugles qui voyaient, et tout ce peuple qui publiait à haute voix les grandeurs du Dieu d'Israël.

Les incrédules, qui n'admettent pas le surnaturel et qui contestent l'autorité divine des miracles de Jésus-Christ, ou bien n'ont jamais lu ces pages si simples et si convaincantes des auteurs sacrés, ou bien sont d'une mauvaise foi absolument inexcusable. Car en quel lieu du monde et dans quel siècle vit-on jamais rien de semblable? Peut-on comparer à cette multitude infinie de prodiges quelques prétendues guérisons surprenantes dont aucun érudit ne voudrait garantir l'authenticité? Est-il possible, par exemple, d'expliquer naturellement le fait de la multiplication des pains et des poissons, qui se renouvelle en cet endroit?

Le Fils de Dieu était entouré d'une foule considérable, que les apôtres ont comptée et qui s'élevait à quatre mille hommes, sans y comprendre les femmes et les petits enfants. En voyant toute cette multitude qui n'avait rien à manger, il appela ses disciples et leur dit : « J'ai pitié de ces pauvres gens, qui ne me quittent point depuis trois jours et qui manquent de toute nourriture. Si je les renvoie dans leurs maisons sans avoir mangé, ils succomberont à la fatigue en chemin; car quelques-uns d'entre eux sont venus de loin. Je ne veux pas les renvoyer à jeun. » Ses disciples, qui ne soupçonnaient pas son intention, lui répondirent : « Mais où prendre assez de pain pour les rassasier dans ce lieu désert? »

Après cet aveu qui nécessitait un miracle, Jésus leur demanda : « Combien avez-vous de pains? — Sept, lui dirent-ils, et quelques petits poissons. » Il leur commanda de faire asseoir tout le monde sur la terre et probablement par groupes, comme la première fois; ce qui rendait le service et la supputation plus faciles.

« Alors, il prit les sept pains et, rendant grâces à

Dieu, il les rompit, puis il les donna à ses disciples pour qu'ils servissent le peuple. Il bénit de même les petits poissons et ordonna de les distribuer aux convives. Tous en mangèrent et furent rassasiés; et des morceaux qui restèrent, on remporta sept corbeilles pleines [1]. »

Tous les Pères de l'Église ont vu une figure de la sainte Eucharistie dans ce repas miraculeux, servi à la multitude par Jésus-Christ et ses apôtres, au milieu d'un désert. Notre-Seigneur y procède, en effet, comme à la consécration de son corps et de son sang, par une bénédiction et une action de grâces; il y multiplie la substance du pain autant qu'il est nécessaire, comme il multiplie son propre corps sur nos autels, suivant le besoin des communiants; il soutient ainsi la vie et les forces de ceux qui se sont attachés à lui, comme il ravive la vie spirituelle et surnaturelle de nos âmes par l'Eucharistie, dans le grand désert de ce monde; et il fait ramasser avec soin les morceaux qui restent de ce pain et de ces poissons, comme pour nous apprendre à ne rien laisser perdre des dons de Dieu. Pourquoi tant de personnes, curieuses de merveilles et avides de biens terrestres, le sont-elles si peu des prodiges et des trésors qui leur sont offerts dans nos saints mystères, pour leur consolation temporelle et pour leur bonheur éternel ? Ce sont là des inconséquences aussi coupables que déplorables.

[1] S. Matth., XIV; S. Marc, VIII.

DE LA TRADITION CHRÉTIENNE.

De ce que Notre-Seigneur condamnait les traditions pharisaïques et s'en tenait aux préceptes de la loi, faut-il conclure avec les protestants que les traditions de l'Église primitive soient dépourvues d'autorité et méritent d'être rejetées? Faut-il poser en principe que l'Écriture est la seule règle de foi ? Nous espérons faire comprendre que non à tout homme honnête et sensé, qui voudra bien nous lire avec attention.

Les Écritures inspirées de Dieu ont une autorité divine que nul croyant ne songe à contester ; elles sont, aux yeux mêmes des incrédules de bonne foi, le monument historique le plus respectable qui soit au monde.

Mais tout n'est pas contenu dans les Écritures ; il y a une infinité de faits, de points doctrinaux, moraux et disciplinaires, et surtout d'explications plus ou moins importantes, qui ne s'y trouvent pas et que la tradition ecclésiastique nous a transmis.

Pour ne parler que des Évangiles, ils ne contiennent certainement pas tous les actes et tous les enseignements du divin Maître; saint Jean nous le dit : « Jésus a fait tant d'autres choses, que, si on les rapportait en détail, je ne crois pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en écrirait[1]. » Ensuite, ils ne rapportent qu'en passant et d'une manière très-abrégée les prédications du Sauveur. On voit,

[1] Dernières paroles de son Évangile.

au prémier coup d'œil, que ce sont de très-courts récits historiques, composés par les apôtres, pour l'édification des fidèles, mais nullement des traités dogmatiques destinés à préciser la doctrine ou à l'expliquer.

Les Épîtres, qu'on y a jointes avec raison comme supplément et commentaire, ne sont encore que des documents incomplets; car, n'était-ce pas de simples lettres écrites par les apôtres à des Églises ou à des particuliers, pour les instruire ou les exhorter? On ne peut pas dire que toutes nous aient été conservées, ni que celles qui l'ont été contiennent un système doctrinal complet; il suffit de les parcourir pour être convaincu du contraire.

Il est évident que les apôtres n'ont jamais eu dessein de rédiger, isolément ou ensemble, une sorte de code théologique. Notre-Seigneur lui-même n'a rien écrit, et nulle part on ne voit qu'il leur ait recommandé de le faire à sa place; il s'est borné à leur dire : « Allez, enseignez toutes les nations, et apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit. » Ils sont allés prêchant en public et dans les maisons, comme il le leur avait dit, fondant des Églises et y préposant des évêques avec des prêtres. On ne les a point vus distribuer de bibles, ni même d'évangiles, et enseigner aux hommes à ne point croire autre chose ; les bibles étaient trop rares, et les évangiles n'existaient pas, ou n'apparurent que plus tard et successivement. Les apôtres ne paraissaient pas se douter que ces livres fussent nécessaires; ils se bornaient à dire et à écrire comme saint Paul : « Demeurez fermes, mes frères, et gardez les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par notre lettre[1]. » « O Timothée, gardez le dépôt qui vous a été confié. Proposez-vous pour modèle les saintes instructions que vous avez entendues de ma bouche, touchant la foi et la charité qui est en Jésus-Christ. Gardez ce que vous avez appris de moi devant plu-

[1] II Thess., II, 14.

sieurs témoins, et confiez-le à des hommes fidèles qui soient capables d'en instruire d'autres[1]. » Voilà ce que disaient ou écrivaient les apôtres, et ce que recommandaient à leurs Églises, dans les mêmes termes, saint Denis l'aréopagite[2], saint Ignace, disciple de saint Pierre[3], saint Polycarpe, disciple de saint Jean[4], et tous les premiers évêques.

La foi des fidèles n'en était pas moins éclairée ni moins solide, quoi qu'en puissent penser nos protestants modernes; les évêques et les prêtres célébraient la messe tous les jours et administraient les sacrements, suivant des rites enseignés verbalement ou par écrit, mais non consignés dans les saintes Écritures. De là ces liturgies antiques, dont de précieux fragments sont venus jusqu'à nous, pour attester la pureté originelle de nos croyances.

Si quelque protestant, par anticipation, eût demandé alors pourquoi on distribuait chaque jour la sainte Eucharistie, pourquoi on priait pour les défunts et pourquoi on faisait des oblations en l'honneur des martyrs, Tertullien lui eût répondu : « Si vous me demandez une loi en faveur de ces pratiques, vous n'en trouverez point qui soit tirée des Écritures; mais la tradition les sanctionne de son autorité, la coutume les confirme, et la foi nous les fait observer[5]. » Il avait à lutter contre des hérétiques qui interprétaient l'Écriture à leur façon, et il en appelait énergiquement à la tradition des plus anciennes Églises, pour leur démontrer qu'ils erraient dans leur interprétation. La foi de ces Églises était pour lui la règle décisive : « Car, disait-il, où se trouve la vraie foi, la vraie doctrine chrétienne, là se trouveront aussi les vraies Écritures, les vraies interprétations, et les vraies traditions chrétiennes[6]. » Il soumettait donc toute interprétation des Écritures à l'autorité supérieure des traditions apostoliques, et il avait cent fois raison. Car on peut toujours

[1] Tim., II et VI. — [2] Hiérar., I. — [3] Eusèbe, Hist. eccl., III, 36. — [4] Epist. ad Phil. (Pères apost.) — [5] Corona milit., IV. — [6] De Præscrip., n° XIX.

chicaner sur des textes, tandis que la foi antique et générale est claire et certaine.

Saint Irénée, évêque de Lyon, qui fut envoyé dans les Gaules par saint Polycarpe, disciple de l'apôtre saint Jean, proclame comme règle suprême et infaillible la foi de l'Église romaine, « parce qu'elle est l'Église principale, avec laquelle toutes les autres doivent être d'accord, et parce qu'elle est la fidèle dépositaire des traditions apostoliques. » Il veut aussi qu'on résolve toutes les difficultés par la voie d'autorité : « S'il y avait dispute sur la moindre question, dit-il, ne faudrait-il pas recourir aux Églises les plus anciennes, où les apôtres ont vécu ? Et, s'ils n'avaient pas laissé d'Écritures, ne devrait-on pas suivre la tradition qu'ils ont laissée à ceux auxquels ils confiaient les Églises ? C'est ce qu'observent plusieurs nations barbares, qui croient en Jésus-Christ, sans avoir aucune Écriture, ayant la doctrine du salut écrite dans leurs cœurs par le Saint-Esprit, et gardant fidèlement l'ancienne tradition[1]. » Ainsi parlent tous les Pères et Docteurs de l'Église.

Il faut n'avoir jamais ouvert une histoire ecclésiastique, ni une collection de ces doctes Pères pour ignorer que les apôtres ont fondé une hiérarchie, établi un culte extérieur, déterminé des rites pour la célébration des saints mystères et pour l'administration des sacrements, d'après les prescriptions de leur divin Maître, enfin, formulé un symbole de foi et fixé des règles disciplinaires, que les Églises ont érigées en lois et fidèlement gardées pendant des siècles ; car il faudrait vraiment renoncer à croire aux témoignages humains, si l'on refusait d'attribuer aux apôtres des institutions que tous les chrétiens et tous les siècles ont reçues comme venant de leur autorité vénérée.

Or, rien de tout cela ne se trouve dans les saintes Écritures, si ce n'est en principe ou sous forme d'insinuation.

[1] Contra hæres., cap. III et IV.

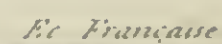
Si donc l'on veut connaître avec certitude et avec détail les œuvres et les institutions apostoliques, il faut consulter, non-seulement les Évangiles et les Épîtres, mais les monuments primitifs de la tradition, les liturgies, les sacramentaires, les écrits des premiers Pères ou évêques, les commentaires de leurs successeurs immédiats, enfin toute cette collection multiple de documents propres à nous transmettre les croyances et les coutumes de l'époque. Dire à un homme : « Prenez l'Évangile, lisez-le, interprétez-le comme vous le pourrez, et croyez que vous y trouverez tout ce que Notre-Seigneur a voulu que ses apôtres enseignassent au genre humain, » c'est, en propres termes, se moquer de lui. Ajouter, comme le font certains protestants : « Vous en connaîtrez mieux le véritable sens, que ne pourraient vous l'enseigner tous les interprètes et docteurs de l'Église universelle, » c'est insulter au sens commun.

On comprend que les novateurs du xve siècle, voulant abolir l'autorité de l'Église, la confession, la communion, le purgatoire, la pénitence, les bonnes œuvres, et tout ce qui gênait leurs passions, aient audacieusement repoussé cette edoutable tradition de tous les siècles chrétiens, qui leur opposait une masse écrasante de témoignages. Ils savaient qu'ils auraient bon marché des Évangiles, et qu'ils feraient dire aux textes torturés tout ce qu'ils voudraient. Au reste, en proclamant que chacun ne relevait que de sa propre conscience, c'était arracher à la vérité même le droit de s'imposer et la possibilité de se défendre.

Mais quel homme de bonne foi méconnaîtra la valeur d'une si imposante autorité, même au point de vue tout humain? Qui ne verra dans l'interprétation séculaire de certains passages de l'Écriture le vrai sens de leurs auteurs? Aussi les conciles généraux, appelés à trancher les questions controversées, n'ont-ils jamais cherché ailleurs la raison décisive ; ils disaient : « Telle est la croyance de l'Église. » Et la dispute était finie.

Pour nous autres, catholiques, ces décisions de l'Église ont un autre poids que celui du témoignage humain le moins contestable; elles sont revêtues du cachet de l'infaillibilité promise par Notre-Seigneur à saint Pierre : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église, dont vous serez le fondement. »

Nos adversaires allégueront certaines paroles trop peu exactes, échappées à la plume des premiers écrivains ecclésiastiques, dans un temps où les hérésies n'avaient pas éveillé leur circonspection et où l'Église n'avait pas encore précisé les termes théologiques; mais le contexte et au besoin d'autres passages des mêmes auteurs démontrent leur orthodoxie. On se plaindra peut-être du petit nombre d'écrits qui nous est parvenu des temps apostoliques. Mais qu'on veuille bien songer que les nouveaux chrétiens, loin d'être poussés à publier des livres, songeaient plutôt à se dérober aux affreuses persécutions dont ils étaient l'objet, et qui durèrent pendant trois siècles; puis, combien de ces précieux documents se sont perdus! Ils nous en est resté assez, néanmoins, pour montrer l'identité de la doctrine des apôtres avec celle que nous ont transmise leurs successeurs immédiats; or, les écrits de ces derniers, nombreux et variés, ont été traduits dans presque toutes les langues et sont devenus les sources sacrées où nos prédicateurs modernes vont puiser leurs inspirations. L'Église, loin de craindre qu'on y découvre jamais rien qui soit en désaccord avec son invariable doctrine, invite ses amis et ses ennemis à y constater, par leurs propres yeux, combien les calomnies des hérétiques sont dénuées de fondement.



Lesueur pinx. *Baudran sculp.*

GUÉRISON D'UN AVEUGLE

Imp. A. Salmon. Paris

CHAPITRE XX

Malice et aveuglement des ennemis de Jésus.
Guérison d'un aveugle à Bethsaïde. — Confession de saint Pierre
et promesse des clefs.
Prédiction de la Passion. — Le renoncement à soi.
La croix. — Le salut avant tout.

Pour se soustraire à la reconnaissance de cette multitude qu'il venait de nourrir miraculeusement dans le désert, Jésus descendit vers la mer et monta dans une barque avec ses disciples. Ils naviguèrent vers Dalmanutha, pour se rendre au pays de Magedan, qui était situé à l'orient et que le Sauveur n'avait pas encore visité. Son dessein était d'y prêcher et d'y faire des miracles, comme dans les autres cantons de la Galilée, afin que tout homme de bonne volonté pût connaître l'Évangile; mais probablement ses bonnes intentions furent paralysées par la mauvaise réception qu'on lui fit.

Dès son arrivée, il fut en butte aux attaques et aux questions insidieuses des pharisiens; cette fois, des sadducéens et des hérodiens se joignirent à eux, pour le surprendre dans ses paroles et dans ses actes, s'ils le pouvaient. Après avoir inutilement disputé avec lui, ils

le prièrent de leur faire voir quelque prodige dans le ciel; or, c'était pour le tenter, car ils savaient que son habitude n'était pas d'opérer des miracles dans les nuages, pour satisfaire une vaine curiosité. Il en avait fait assez, d'ailleurs, en faveur du prochain, pour que cette demande lui parût injurieuse et impertinente. Au lieu de leur répondre, il leur reprocha leur incrédulité et leur aveuglement par rapport à la venue du Messie, qui était si clairement marquée dans les prophètes :

« Le soir, vous dites : Le temps sera beau, car le ciel est rouge; et le matin : Il y aura de l'orage aujourd'hui, car le ciel est rougeâtre et sombre. Ainsi, vous savez interpréter les apparences du ciel, et vous ne sauriez connaître les marques du temps » de mon avénement, si manifestement consignées dans les prophéties qui me concernent? « Quand vous voyez une nuée qui se lève du côté de l'occident, vous dites aussitôt : Il va pleuvoir; et il en arrive ainsi. Et quand vous voyez que le vent souffle du midi, vous dites qu'il fera grand chaud; et cela arrive. Hypocrites! vous savez juger ce qui arrive au ciel et sur la terre; comment donc ne reconnaissez-vous point le temps présent? Comment ne discernez-vous pas de vous-mêmes ce qui est juste? »

Puis il ajouta en gémissant : « Cette race perverse et adultère demande un prodige. Mais il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas. » Après avoir dit ces mots avec indignation et tristesse, il s'éloigna et remonta dans la barque avec ses disciples.

Chemin faisant, il leur dit : « Gardez-vous bien du levain des pharisiens, des sadducéens et des hérodiens. » On sait que les pharisiens étaient des rigoristes orgueilleux, les sadducéens des matérialistes, et les

hérodiens, moins connus, probablement des hommes sans foi.

Les apôtres, qui avaient oublié de prendre des pains en partant, s'aperçurent qu'ils n'en avaient plus qu'un dans le bateau, et crurent que Jésus leur en faisait un reproche, tant ils étaient peu intelligents! Le Sauveur, qui voulait dire tout autre chose, comprit le sujet de leur inquiétude et les en reprit : « Gens de peu de foi, pourquoi vous préoccupez-vous de ce que vous n'avez pas de pains? Votre cœur est-il donc aveuglé? Vous avez des yeux, et vous ne voyez point? Vous avez des oreilles, et vous n'entendez point? Ne vous souvenez-vous donc plus, quand avec cinq pains j'ai nourri cinq mille hommes, combien vous avez remporté de corbeilles pleines de morceaux? — Douze, lui dirent-ils. — Et quand, avec sept pains, j'ai rassasié quatre mille hommes, combien de corbeilles sont restées pleines? — Sept, répondirent-ils. » La conclusion naturelle était celle-ci : Pourquoi donc vous inquiétez-vous? Il ajouta : « Ne comprenez-vous pas maintenant que je ne vous parlais point de pain, quand je vous ai dit : Gardez-vous du levain des pharisiens et des sadducéens? » Ils comprirent enfin qu'il avait voulu leur conseiller de se tenir en garde contre la doctrine de ces mêmes hommes [1].

Étant débarqués, ils se rendirent à Bethsaïde, qui est une petite ville au nord du lac de Tibériade. Là, on amena un aveugle à Jésus, pour qu'il lui rendît la vue. Notre-Seigneur ne s'y refusa point; mais, au lieu de le guérir par une parole ou par un simple attouchement, il ne le fit que par degrés et avec des circonstances par-

[1] S. Matth, XVI; S. Marc, VIII, et S. Luc, XII.

ticulières. D'abord il conduisit cet homme hors de la ville, qui était peu considérable; puis il lui mit de sa salive sur les yeux, lui imposa les mains, et lui demanda s'il voyait déjà quelque chose. L'aveugle, ayant ouvert les yeux et regardant, lui répondit : « Je vois des hommes qui marchent, semblables à des arbres. » Ensuite Jésus lui mit une seconde fois les mains sur les yeux, et l'aveugle déclara qu'il y voyait mieux. Enfin la vue lui revint tout à fait, et il distinguait nettement tous les objets. Alors Jésus le renvoya dans sa maison, en lui disant : « Allez-vous-en chez vous, et, si vous passez dans la ville, ne parlez à personne de votre guérison. »

Le Sauveur, apparemment, voulait éviter l'éclat et les rassemblements qui en seraient résultés; car il n'avait pas dessein de s'arrêter en cet endroit. Il se proposait de remonter la contrée, vers le nord, jusqu'à Césarée de Philippe, en parcourant les villages d'alentour.

Mais ne peut-on se demander pourquoi il eut recours à cette sorte de procédé lent et minutieux, pour opérer ce dernier miracle? L'Évangile n'en suggère pas une raison. Était-ce parce que la foi de cet homme ne se développait que lentement? Était-ce pour nous donner une image de l'opération intérieure de la grâce dans les âmes qui ont été longtemps aveuglées par le péché, et qui ne reviennent à la lumière de la vérité que par une gradation ordinairement peu rapide? Chacun peut se faire là-dessus une opinion à sa guise. Il est seulement certain que Notre-Seigneur aurait pu agir tout autrement; car il ne manquait pas de puissance.

Ce fut sur le chemin de Bethsaïde à Césarée, l'ancienne Panéas, que le Sauveur, marchant avec ses disciples, leur demanda ce qu'on pensait de lui : « Que dit-on du

Fils de l'homme? » Ils lui répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres Élie, d'autres Jérémie, d'autres un des anciens prophètes ressuscité. » Jésus ajouta, pour les sonder : « Et vous, qui dites-vous que je suis? » Simon-Pierre prit la parole et répondit avec fermeté : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Touché de cette foi vive, Jésus lui répondit avec amour et avec ce ton inspiré qui saisissait les esprits : « Vous êtes heureux, Simon, fils de Jean ; car ce n'est ni la chair ni le sang qui vous l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le ciel. » La foi, en effet, est un don de Dieu et non une vertu purement humaine ; sachons en connaître le prix et nous en montrer reconnaissants.

Le Fils de Dieu va récompenser la fidélité de son apôtre : « Et moi, affirme-t-il, je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aussi dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans le ciel. »

Promesse magnifique, incomparable, qu'un Dieu seul pouvait faire et qui dépasse tout ce qu'on a jamais vu dans le cours des siècles. Pierre, vous êtes un rocher (c'est le nom même que le Sauveur vous a donné), et sur ce rocher il bâtira son Église, c'est-à-dire l'édifice spirituel qui doit renfermer tous les enfants de Dieu, sous votre autorité suprême. Vainement le noir abîme vomira des légions furieuses par ses portes ; les forces de l'enfer ne pourront rien contre elle, et la rage de ses ennemis expirera impuissante au pied du roc inébranlable qui lui servira de fondement. On pourra frapper votre per-

sonne, l'emprisonner et la mettre à mort, mais vous revivrez dans vos successeurs, et l'immortel rocher portera toujours plus haut le temple indestructible du Dieu vivant, qui règne sur les générations et sur les siècles.

Vous aurez les clefs du royaume des cieux, pour le fermer et pour l'ouvrir avec une autorité sans contrôle. Vous lierez et délierez les consciences par des jugements sans appel. Tous les enfants de l'Église vous obéiront, sous peine de damnation éternelle : rois, empereurs, potentats, maîtres et sujets, grands et petits, tous seront également soumis à vos lois; et cette soumission leur sera douce, parce que vous aurez dans le cœur l'amour de Jésus-Christ. Vous serez le pasteur suprême, vous gouvernerez tout son troupeau, pasteurs et brebis. En un mot, vous tiendrez sur la terre la place du divin Maître.

Après une déclaration si précise et tant de miracles, les apôtres ne doutèrent plus que Jésus fût le Christ promis à leurs pères par les prophètes. Cette foi lui faisait plaisir, mais il ne voulait pas que sa Divinité jetât un trop vif éclat et fût généralement reconnue durant sa vie. Jusqu'ici il l'avait toujours voilée à demi, comme nous l'avons constaté plus d'une fois. Dans cette grave circonstance, il défendit à ses disciples, avec de grandes menaces, de révéler à personne qu'il était le Christ. Il voulait être méconnu, méprisé, persécuté, livré à ses ennemis et mis à mort, afin que les saintes Écritures fussent accomplies.

Il jugea que le moment était venu de faire part à ses apôtres des tristes événements qui ne tarderaient pas à se dérouler. Il leur apprit qu'il devait aller à Jérusalem, souffrir beaucoup, être condamné par les anciens, par les princes des prêtres et par les scribes, puis être mis à

mort et ressusciter le troisième jour. Il tenait ouvertement ces discours. Mais les disciples n'en voulaient rien croire, tant ils étaient imbus de l'erreur générale que le Messie aurait un règne temporel, à nul autre semblable. Pierre, qui se faisait remarquer par son ardeur et par son amour, se permit de reprocher à son Maître les paroles affligeantes qu'il venait de prononcer : « Loin de vous ces malheurs, Seigneur ; il n'en sera rien. » Jésus se retourne, et, le regardant avec des yeux menaçants, lui dit d'un ton sévère : « Retirez-vous de moi, Satan (c'est-à-dire tentateur). Vous m'êtes un sujet de scandale, parce que vous ne goûtez pas les choses de Dieu, mais celles des hommes. »

Ce dur reproche, adressé au chef des apôtres, ne signifiait point que les dispositions du divin Maître fussent changées à son égard ; car Jésus n'ignorait pas que Pierre avait cédé à un vif sentiment d'amour pour sa personne, en exprimant ce vœu trop naturel. Mais il parlait pour les générations futures : il voulait donner une leçon de fermeté à tous ceux qui, plus tard, trouveraient dans les affections de parenté ou d'amitié des occasions de scandale. Que de fois des actes de faiblesse ont été arrachés aux ministres mêmes de l'Évangile par des conseils beaucoup trop humains ! Quiconque nous détourne de la voie tracée par la main de Dieu, ou d'une œuvre exigée par sa gloire et par des intérêts supérieurs, est pour nous un tentateur et un ennemi ; c'est Satan qui nous sollicite par sa bouche.

Le moment était favorable pour proclamer les maximes les plus austères du christianisme. Jésus appelle la foule qui suivait ses disciples, et s'écrie, sans crainte d'effaroucher la nature : « Si quelqu'un veut

marcher sur mes pas (et avoir part à mon royaume), qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive [1]. »

Voilà donc la définition d'un chrétien, d'un vrai disciple de Jésus-Christ! Qu'il fasse abnégation de lui-même, qu'il accepte et porte avec une généreuse patience toutes les croix que la Providence lui enverra, et qu'il suive son divin Maître partout, dans les labeurs et les contradictions, dans les humiliations et les douleurs, jusqu'au sommet du Calvaire, pour s'élever ensuite avec lui dans la gloire; car nul n'y peut arriver par un autre chemin.

Malgré la pénible impression qu'il dut remarquer sur les visages, il ne fit qu'enchérir sur cette première déclaration : « Celui qui voudra sauver sa vie (aux dépens de ce qu'il me doit), la perdra; et celui qui la sacrifiera pour moi et pour l'Évangile, la sauvera. Or, que servira-t-il à un homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? Ou qu'aura-t-il à donner en échange de cette âme (c'est-à-dire de lui-même)? »

Il ajoute aussitôt cette terrible menace : « Celui qui aura honte de moi et de mes paroles, parmi cette race infidèle et dépravée, sera repoussé avec confusion par le Fils de l'homme, quand il viendra dans sa majesté, dans celle de son Père et de ses saints anges; car le Fils de l'homme viendra avec la gloire de son Père et en com-

[1] S. Matth., XVI; S. Marc, VIII; S. Luc, IX.

Jugez comme nos critiques modernes traduisent bien l'Évangile : « Pour être disciple de Jésus, dit M. Renan, il ne fallait qu'une seule chose, s'attacher à lui et l'aimer (p. 46). » Et faire abnégation de soi-même? et porter sa croix? et suivre le Maître au Calvaire, par un chemin quelque peu raboteux? N'est-ce donc rien? Est-ce bien là le spiritualisme pur et le sentimentalisme dégagé des formes, que ces messieurs nous prêchent?

pagnie de ses anges. Alors il rendra à chacun selon ses œuvres. »

Il termine en déclarant que quelques-uns ne mourraient point sans avoir vu une image de cette gloire ou de cette justice; il voulait sans doute parler de sa prochaine transfiguration ou de la ruine de Jérusalem, qui devaient être d'éclatantes manifestations de sa puissance.

Il y avait dans ce discours de quoi impressionner profondément les disciples et les croyants qui se trouvaient dans la foule. Pour nous, qui avons si souvent relu ces mêmes paroles, en avons-nous compris toute la gravité et toute la portée? S'il fallait en juger par notre conduite, on pourrait, sans injustice, nous appliquer en partie les reproches que Notre-Seigneur adressait à la génération contemporaine.

PIERRE, FONDEMENT DE L'ÉGLISE.

Dans ce chapitre, nous voyons Notre-Seigneur donner la première explication de ce nom de Pierre, qu'il avait imposé dès le commencement à Simon, frère d'André : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, etc. » Il y a toute une révélation dans ces paroles ; le Sauveur sait ce qu'il veut faire, ce qu'il fera : il fondera une société spirituelle, qui s'appellera l'Église, et le chef suprême de cette société sera Pierre. Voilà tout le secret de ce dessein mystérieux. Il l'annonce sans s'expliquer davantage ; mais l'avenir s'est déroulé pour nous, et maintenant l'œuvre du Rédempteur se dresse devant nos yeux, assise sur le roc, vivante et immortelle.

Quatre points importants nous sont révélés dans cette divine prophétie : 1° le Christ va fonder une Église ; 2° elle aura pour fondement inébranlable saint Pierre et ses successeurs ; 3° l'enfer ne prévaudra jamais contre elle ; 4° son chef suprême, saint Pierre, ouvrira et fermera aux hommes les portes du ciel ; il aura le pouvoir inouï de lier et de délier les consciences, au nom du Tout-Puissant qui ratifiera ses jugements dans le ciel. Tel est le royaume de Dieu établi sur la terre et gouverné par le vicaire de Jésus-Christ, assisté de ses frères dans le sacerdoce.

Cette quadruple prédiction s'est-elle accomplie ? Oui, et c'est une preuve éclatante de la divinité du révélateur. L'É-

Ec. d'Italie



Raphaël pinx — Baudran sculp

PROMESSE DES CLEFS

glise du Christ a été fondée ; Pierre a posé son siége sur le Capitole, au centre de l'empire romain ; les puissances de l'enfer se sont déchaînées contre elle dès le principe et n'ont jamais cessé de la combattre, mais toujours en vain ; les successeurs de saint Pierre, continuateurs nécessaires de son œuvre immortelle, tiennent en main ces clefs symboliques, qui sont le signe de leur puissance spirituelle, et gouvernent avec une autorité souveraine l'immense troupeau de Jésus-Christ. Ce sont là des faits éclatants comme le soleil.

Dès les premiers jours du christianisme et au milieu même des persécutions, nos pères annonçaient avec certitude les victoires de l'Église ; et trois siècles après, ces victoires étaient réalisées. Voulez-vous entendre à ce sujet saint Jean Chrysostome, le grand patriarche de Constantinople, la seconde Rome et sa jeune rivale ? Nous lisons ces paroles éloquentes dans ses homélies : « *Tu es Pierre*, etc. Répondez, Juif ou incrédule ; qu'avez-vous à objecter à ces paroles ? L'oracle n'est-il pas évidemment justifié par le fait ? Malgré toute l'opiniâtreté de vos résistances, n'avons-nous pas sous les yeux le témoignage des triomphes de l'Église ? Combien de guerres n'a-t-on pas suscitées contre elle ! Quelles formidables armées l'ont combattue ! Que d'instruments de mort ont été déployés ! Que de tortures ! Que de supplices divers la rage de ses ennemis n'a-t-elle pas inventés, sans pouvoir l'ébranler à ses commencements !

« D'abord les rois, les peuples et les tyrans lui font une effroyable guerre ; bientôt, les hérésies l'attaquent de toutes parts. L'artifice s'est uni à la violence. Tous les efforts ont été vains : l'Église est restée immobile. Voyez comme elle prospère [1] ! »

« Vous vous attaquez à l'Église !... Les flots ne peuvent rien contre la pierre : ils s'y brisent, en se couvrant d'écume. Apprenez, ô mon frère, qu'il n'y a rien de fort comme l'É-

[1] Hom. XXIII, sur S. Matth.

glise, et ne faites pas la guerre au ciel ! Que vous soyez aux prises avec un mortel comme vous, vous sortez de la lutte ou vainqueur ou vaincu. Contre l'Église de Jésus-Christ, point d'alternative : la victoire lui est assurée ; car le Seigneur est plus fort que tout. Vous ne connaissez donc pas sa puissance? D'un regard, dit le prophète, il fait trembler la terre ; il veut, et tout rentre dans le repos. L'Église est plus solide que le ciel ; car *le ciel et la terre passeront,* a dit le Seigneur, *mais mes paroles ne passeront point.* Or, quelles sont ces paroles ? « Tu es Pierre ; sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

« Si vous ne croyez pas à mes discours, croyez du moins aux faits qui sont sous vos yeux. Que sont devenus les tyrans qui lui avaient déclaré la guerre ? Ils ne sont plus ; leur nom n'a pu échapper à l'oubli. Et l'Église, où est-elle ? Elle brille d'un plus vif éclat que le soleil. Les édits des persécuteurs ont passé, les promesses faites à l'Église sont impérissables. Si le christianisme, si faible à sa naissance, n'a pu être vaincu, combien le sera-t-il moins aujourd'hui qu'il remplit l'univers ! *Le ciel et la terre passeront, mais non pas mes paroles*[1]. »

Que les hommes politiques méditent ces réflexions.

Quatorze siècles plus tard, le P. Ventura ne tenait pas un autre langage à la chapelle des Tuileries (en 1857) : « Chaque siècle, disait-il, voit grandir le catalogue hideux des persécuteurs de l'Église, mais chaque siècle les voit aussi disparaître, et presque toujours avec leurs dynasties, pour ne laisser dans l'histoire qu'un nom, synonyme de l'injustice et symbole de la tyrannie, flétri par le sentiment public.

« Sauriez-vous bien indiquer une simple trace des dynasties des empereurs romains qui ont ensanglanté le berceau de l'Église, des empereurs grecs qui en ont déchiré la robe sans couture, et de ces princes du seizième siècle, qui se

[1] Discours avant son exil.

sont emparés de ses richesses pour en faire la récompense du sacrilége et de l'apostasie, et qui ont bâti l'édifice du protestantisme sur l'adultère et le meurtre ?

« Quant à l'Église, son indépendance et sa liberté sont de droit divin ; y toucher, c'est, comme l'a dit son divin fondateur lui-même, toucher à la prunelle de ses yeux. Tout en flétrissant ses persécuteurs par le surnom odieux de *portes de l'enfer,* ce divin Sauveur, d'un côté, les a déclarés impuissants à prévaloir contre le roc qui sert de fondement à son Église; et, d'un autre côté, c'est à la même pierre mystérieuse qu'il fait allusion, quand il a dit : « Celui qui se ruera sur cette pierre sera brisé, et cette pierre, retombant à son tour sur lui, l'écrasera [1]. »

« L'Église est une enclume qui use et fait sauter en éclats les marteaux qui la frappent ; et combien n'a-t-elle pas usé de ces marteaux depuis dix-huit siècles ! Combien n'en use-t-elle pas encore aujourd'hui, et combien n'en usera-t-elle pas toujours jusqu'à la fin des temps, sans que sa stabilité en soit le moins du monde ébranlée [2] ! »

C'est surtout contre l'Église romaine, contre la chaire de Pierre, contre le roc du fondement, que l'enfer dirige la rage et les coups des agresseurs. Car il sait, et tous les ennemis de Jésus-Christ le savent comme lui, que là est le centre et la vie du royaume de Dieu sur la terre. Les sectes les plus profondément séparées, les hérétiques les plus irréconciliables, les philosophes les plus hostiles entre eux, les impies et les libertins les plus antipathiques à toute religion, s'unissent volontiers, comme une armée de frères, pour attaquer ensemble cette Rome chrétienne, d'où le Saint-Esprit dicte ses lois aux enfants de Dieu et répand sur eux ses célestes bénédictions ; une même pensée les réunit : « Tout ennemi de Rome est mon ami. »

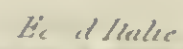
Entendez les cris de l'anglicanisme, enfant bâtard de la Ré-

[1] S. Matth., XXI. — [2] Disc. 7e.

forme et d'Henri VIII, et ceux de la Révolution athée, hydre aux cent têtes, née du sang et de la boue : « A Rome ! à Rome ! » C'est le nouveau *crucifigatur* des apostats.

Mais les renégats d'aujourd'hui ne réussiront pas plus, dans leurs projets impies, que leurs devanciers du quinzième siècle et du siècle dernier. Il y a moins de cent ans, la France coupable avait renversé les autels : « L'abolition du christianisme était proclamée par la puissance publique; Pie VI traîné captif hors de Rome et mourant à Valence, l'impiété battant les mains et entonnant son chant de triomphe; puis, aux yeux du monde étonné, la barque de Pierre surnageant à la face des flots, conduite par un nouveau pilote! Ne faut-il pas reconnaître sous cette barque miraculeuse la main de Dieu même, qui la soutient toujours au milieu des tempêtes? Et quel autre que lui seul peut ainsi la rendre impérissable? Où sont les armes de l'Église? Où sont ses trésors? Son chef visible est un vieillard sans famille et sans soldats. Mais ce vieillard est le vicaire de Jésus-Christ. Il a pour trésors ses mérites et ses promesses, pour armées les anges et les saints. Jésus-Christ, fondateur de l'Église, se montre ainsi toujours vivant et toujours Dieu, par l'appui qu'il lui prête et par l'immense fécondité qu'il lui donne[1]. »

[1] Cardinal de Bonnechose, Mandem. du carême 1864.



Raphaël pinx. *Baudran sculp.*

LA TRANSFIGURATION

Imp. A. Salmon, Paris

CHAPITRE XXI

La Transfiguration. — Le retour d'Élie.
La guérison d'un lunatique. — La foi qui opère des miracles.
La passion prédite.
Les drachmes du tribut trouvées dans la bouche d'un poisson.



NVIRON huit jours après les discours que nous avons rapportés, Jésus se trouvait, non loin de Nazareth, au pied d'une très-haute montagne, qu'on croit communément être le Thabor. Il laissa ses disciples au bas et ne prit avec lui que Pierre, Jacques et Jean, son frère, pour les conduire en haut; il leur annonça qu'il voulait y prier. La sainte compagnie dut arriver tard au lieu que le Sauveur avait choisi pour son dessein; car on voit que les apôtres avaient envie de dormir pendant la magnifique scène que nous allons raconter. Eût-elle lieu le soir, ou la nuit, ou le matin, le texte sacré n'en dit pas un mot. On sait seulement qu'ils passèrent la nuit sur la montagne, et qu'ils redescendirent le lendemain vers les autres disciples. L'enchaînement des faits ne rend-il pas plus probable l'hypothèse de la nuit? Nous sommes porté à le croire. D'autres pensent autrement. Ce ne sont là que des conjectures, et nous les donnons pour telles.

Voici maintenant le texte sacré : « Pendant que Jésus priait, l'aspect de son visage parut tout autre, et il se transfigura en présence des trois apôtres. Sa face devint resplendissante comme le soleil ; ses vêtements parurent tout brillants et éclatants de blancheur, comme la neige, en sorte qu'aucun foulon sur la terre n'en peut faire d'aussi blancs. Et voilà que deux hommes s'entretenaient avec lui : c'étaient Moïse et Élie, pleins de gloire et de majesté. Ils parlaient de sa fin, qui devait s'accomplir à Jérusalem. Cependant Pierre et ceux qui étaient avec lui se sentaient accablés de sommeil. (Il est probable que cet entretien mystérieux se prolongea assez tard, puisqu'ils s'endormirent.) Et, quand ils se réveillèrent, ils virent encore Jésus dans sa gloire, avec les deux hommes qui étaient près de lui. Mais comme ceux-ci allaient se retirer, Pierre lui dit : Maître, nous sommes bien ici ; faisons-y trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. Il ne savait pas bien ce qu'il disait, tant ils étaient tous hors d'eux-mêmes par la frayeur dont ils étaient saisis. »

Moïse et Élie, qui n'étaient plus de ce monde et qui étaient venus seulement pour rendre hommage à leur Maître, au nom de la loi et des prophètes, n'avaient pas besoin de tentes ; Jésus et ses apôtres avaient autre chose à faire que de rester sur cette montagne, et Pierre oubliait qu'il fallait établir le royaume de Dieu sur la terre, avant de songer à jouir de la gloire des bienheureux.

Pendant qu'il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit et les enveloppa : ce qui redoubla leur frayeur. Tandis que les deux personnages s'y enfonçaient, il sortit de la nue une voix qui dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ; écou-

tez-le. » En entendant cette voix, les disciples tombèrent la face contre terre, dans un effroi extrême. Mais Jésus, s'étant approché d'eux, les toucha et leur dit : « Levez-vous et ne craignez point. » Aussitôt les trois apôtres ayant levé les yeux et regardé autour d'eux, ne virent plus personne avec eux que Jésus (revenu à son état ordinaire)[1].

On conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer tout ce qui se passa dans l'esprit des trois disciples privilégiés. Après l'émotion et l'effroi des premiers moments, il resta invinciblement prouvé pour eux que leur Maître était bien le Messie, qu'il était d'accord avec Moïse et les prophètes, qu'il venait compléter leur œuvre, qu'il était envoyé par le Père céleste, qu'il était véritablement son Fils et qu'il méritait une confiance absolue. Ils venaient

[1] S. Matth., XVII; S. Marc, IX, et S. Luc, IX.

Voici une manière nouvelle d'expliquer la Transfiguration : « La Galilée était un pays très-vert, très-ombragé, très-souriant, le vrai pays du Cantique des Cantiques et des chansons du Bien-Aimé. Pendant les deux mois de mars et d'avril, la campagne est un épais massif de fleurs d'une franchise de couleur incomparable. Les animaux y sont petits, mais d'une douceur extrême. Des tourterelles sveltes et vives, des merles bleus, si légers qu'ils posent sur une branche sans la faire plier, des alouettes huppées qui viennent presque se mettre sous les pieds des voyageurs, de petites tortues de ruisseau, dont l'œil est vif et doux, des cigognes à l'air pudique et grave, dépouillant toute timidité, se laissent approcher très-près par l'homme et semblent l'appeler. En aucun pays du monde les montagnes ne se déploient avec plus d'harmonie et n'inspirent de plus hautes pensées. Jésus semble les avoir particulièrement aimées. Les actes les plus importants de sa carrière divine se passent sur les montagnes; c'est là qu'il avait avec les anciens prophètes de secrets entretiens, et qu'il se montrait aux yeux de ses disciples déjà transfiguré. » Voilà ce que l'on gagne à voyager en Orient ! Que M. Renan ait subi le charme des alouettes huppées, des merles bleus, des petites tortues à l'œil vif et doux, et des cigognes à l'air pudique et grave, nous n'en sommes pas surpris; mais que les disciples du Sauveur en aient perdu la tête au point d'avoir cru le voir transfiguré, entre Moïse et Élie, sans qu'il y eût là autre chose qu'un vertige d'imagination, c'est ce que nous ne pouvons admettre, même après avoir lu cette jolie description.

de voir une faible image de la gloire qui lui appartient, et d'apprendre en même temps quelques circonstances de sa passion ; s'ils avaient été plus intelligents, ils auraient commencé à comprendre et à concilier les prophéties qui célèbrent ses grandeurs et celles qui racontent ses ignominies. C'était là, pour les Juifs, la grosse pierre de scandale ; ils attendaient un roi conquérant et magnifique, et ils repoussaient un Messie pauvre et humilié, sans chercher à expliquer cette prétendue contradiction des Écritures.

Le lendemain, lorsque Jésus descendit de la montagne avec ses disciples, il leur défendit de parler à personne de ce qu'ils avaient vu, « jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts. » Ils le lui promirent et tinrent parole ; car ils n'en firent confidence à qui que ce fut pendant sa vie. Qui ne voit encore ici le soin que prenait Notre-Seigneur de ne pas trop laisser percer l'éclat de sa divinité, avant d'avoir subi les humiliations et les tourments de sa passion ?

Les apôtres, toutefois, ne comprenaient encore rien au mystère de sa mort et de sa résurrection, tant ils étaient imbus eux-mêmes de l'idée flatteuse d'un règne temporel pour leur Maître ! En descendant de la montagne, ils se demandaient entre eux ce qu'il voulait dire : « Quand il sera ressuscité d'entre les morts ! » L'apparition d'Élie, dont les prophètes annonçaient le retour comme le signe préliminaire de l'avénement glorieux du Messie, faisait travailler encore davantage leur imagination. Mais, n'osant pas interroger nettement le Seigneur sur l'établissement de son régne, ils lui adressèrent cette question détournée : « Pourquoi les pharisiens et les scribes disent-ils qu'Élie doit venir aupa-

ravant? » Il leur répondit, en parlant de son second avénement qu'ils confondaient avec le premier : « Élie viendra, en effet, et rétablira toutes choses ; et il en sera de lui comme du Fils de l'homme, dont il est écrit qu'il doit souffrir beaucoup et être traité avec mépris. » On croit communément que les deux témoins dont il est parlé dans l'Apocalypse [1], et qui doivent être mis à mort par les méchants dans les derniers jours du monde, sont Énoch et Élie, qui ont été enlevés de cette terre sans passer par la mort. Leur mission aura principalement pour but la conversion des Juifs.

Le Sauveur revient ensuite à leur idée, qui avait trait au premier avénement, et leur déclare que celui-ci a eu son Élie : « Je vous dis qu'Élie est déjà venu ; mais les hommes ne l'ont pas connu, et ils lui ont fait souffrir tout ce qu'ils ont voulu, ainsi qu'il était écrit de lui. Le Fils de l'homme sera traité de la même manière. » Alors les disciples comprirent qu'il voulait parler de Jean-Baptiste, son précurseur, qui a été persécuté par les pharisiens et mis à mort par Hérode.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, ils arrivèrent au pied de la montagne et y trouvèrent le reste des disciples au milieu d'une grande multitude de peuple, qui se retourna subitement vers Jésus et le salua avec respect. Le texte de saint Marc exprime une surprise et une stupéfaction, qui ont fait supposer à plus d'un interprète que le Sauveur avait conservé sur son visage un éclat extraordinaire, semblable à celui de Moïse au sortir des nuages enflammés du mont Sinaï. Quoi qu'il en soit, tout le monde fut charmé de le revoir, et ses disciples

[1] Apoc., XI, 3, 4, 5 et 6.

furent tirés par là d'un embarras très-sérieux ; car ils étaient aux prises avec des scribes, qui leur reprochaient leur impuissance et qui contestaient la légitimité de leur mission. « Sur quoi disputez-vous ? » leur demanda le Maître en les abordant. Un homme aussitôt vint se jeter à ses genoux et lui donner la réponse en expliquant le fait :

« Maître, lui dit-il du ton le plus suppliant, je vous ai amené mon fils, qui est possédé d'un esprit muet. Je vous en conjure, jetez les yeux sur cet enfant, le seul que Dieu m'ait donné. Seigneur, ayez pitié de lui, car il est lunatique[1] et souffre beaucoup ; souvent il tombe dans le feu et souvent dans l'eau. Le démon s'empare de lui tout à coup ; aussitôt il crie, il tombe, il s'agite violemment, il écume, et l'esprit le quitte à peine, après l'avoir tout brisé : il en est exténué. Je l'ai présenté à vos disciples, en les priant de chasser ce démon, et ils n'ont pu y réussir. »

La suite va nous montrer que la foi manquait à cet homme et probablement à tous ceux qui étaient présents ; les disciples eux-mêmes, découragés par leur défaut de succès, commençaient peut-être à douter du pouvoir qu'ils avaient reçu. Au moins n'avaient-ils pas cette confiance parfaite qui opère des miracles.

A la vue de ces mauvaises dispositions, Jésus ne cache pas son indignation : « O race infidèle et perverse, s'écrie-t-il, jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à quand vous souffrirai-je ? Amenez ici votre fils, » dit-il au père. Et ceux qui étaient auprès de l'enfant s'em-

[1] Le démon le tourmentait par accès et probablement avec une périodicité qui correspondait avec les phases de la lune, et qui pouvait dissimuler l'action des mauvais esprits sous l'apparence d'une maladie.

pressèrent de l'apporter dans leurs bras. Aussitôt qu'il approcha de Jésus, le démon se mit à le tourmenter avec fureur et à le jeter par terre, de telle sorte que ce jeune infortuné s'y roulait en écumant. « Depuis quand cela lui arrive-t-il? demanda le Sauveur. — Dès son enfance, répondit le père ; souvent le démon l'a jeté dans le feu ou dans l'eau, pour le faire mourir. Mais, si vous pouvez quelque chose, ayez pitié de nous et secourez-nous. »

On voit, par ces dernières paroles, que cet homme n'avait qu'une demi-confiance dans le pouvoir de Jésus. « Si vous pouvez croire, ajouta le Seigneur, tout est possible à celui qui croit. — Je crois, Seigneur, s'écria en pleurant ce père affligé ; venez en aide à mon peu de foi. » Le désir de voir guérir son fils augmentait sa foi, et cette fervente prière dut lui obtenir une grâce qui la fortifiait encore.

Jésus, voyant le peuple venir en foule, menaça l'esprit immonde en lui disant : « Esprit sourd et muet, je te l'ordonne, sors de cet enfant et n'y rentre plus. » A cet ordre souverain, le démon, jetant des cris et s'agitant avec violence, sortit de son corps, mais en le laissant comme mort sur la place ; en sorte que beaucoup de personnes disaient : « Il est mort. » Il n'en était rien néanmoins ; car Jésus, s'étant approché, le prit par la main et l'aida à se relever : ce que l'enfant fit aussitôt et sans peine. Il était guéri.

Le Sauveur le remit entre les mains de son père, qui ne savait comment exprimer sa joie et qui croyait désormais sans incertitude. La foule, émerveillée, exaltait tout haut la grande puissance de Dieu.

Lorsque les apôtres, qui avaient échoué auprès de ce possédé, furent seuls avec leur Maître, ils l'abordèrent,

un peu confus, et lui dirent : « Pourquoi n'avons-nous pas pu chasser ce démon ? — A cause de votre peu de foi, leur répondit-il. — Alors, Seigneur, augmentez en nous la foi, répliquèrent-ils d'un commun accord. — Si votre foi égalait un grain de sénevé, reprit-il, vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi et te transplante dans la mer; il vous obéirait. Et si vous disiez à cette montagne : Passe d'ici là; elle y passerait, et rien ne vous serait impossible. » Notre-Seigneur parlait évidemment d'une foi particulière, requise pour les miracles, laquelle exclut tout doute et toute hésitation relativement à l'effet demandé. Celle-là n'est pas nécessaire au salut; mais les apôtres étaient inexcusables de ne pas l'avoir, puisque leur divin Maître leur avait expressément donné pouvoir d'opérer des miracles. Voilà pourquoi il leur reprochait ce manque de confiance.

Pour achever de répondre à leur question touchant le possédé, il ajouta : « Ce genre de démon ne se chasse que par la prière et le jeûne. » C'était un avis pour son Église, et une réponse anticipée contre certains hérétiques, qui devaient condamner le jeûne comme inutile.

Après ce miracle et cet entretien, le Sauveur reprit une dernière fois le chemin de Capharnaüm, en traversant la Galilée, qu'il avait remplie tout entière d'admiration pour ses œuvres prodigieuses. Il fit ce voyage aussi secrètement que possible, pour n'être pas retardé dans sa marche par l'affluence du peuple, et peut-être pour s'entretenir plus librement avec ses disciples. « Pour vous, leur disait-il, gravez bien dans vos cœurs ce que je vais vous dire. Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains de ses ennemis, qui le feront mourir; mais, trois jours après sa mort, il ressuscitera. »

Ces paroles étaient bien claires. Les apôtres, néanmoins, n'en comprenaient pas encore le véritable sens, tant ils étaient remplis de leurs idées d'un royaume temporel. Ils y voyaient seulement un triste présage, qui leur annonçait quelque fâcheux mystère, et ils en étaient affligés. Mais ils n'osaient pas questionner leur Maître sur ce pénible sujet, soit qu'ils craignissent de s'attirer le reproche d'être toujours peu intelligents, soit qu'ils fussent bien aises de ne pas approfondir une prédiction qui les effrayait. Le cœur humain aime tant à garder ses illusions !

Lorsqu'ils furent arrivés à Capharnaüm, les receveurs qui percevaient le tribut de deux drachmes [1] par tête, pour le temple, croit-on, s'approchèrent de Pierre et lui dirent : « Votre Maître ne paie-t-il pas les deux drachmes? — Oui, » répondit Pierre, en croyant interpréter l'intention de Jésus. Puis il entra dans la maison où il était, pour le lui demander. En le voyant approcher, le Sauveur le prévint et lui dit : « Que vous en semble, Simon ? De qui les rois de la terre reçoivent-ils des tributs? De leurs enfants ou des étrangers? — Des étrangers, répondit Pierre. — Donc les enfants n'y sont pas tenus, » ajouta le Sauveur. La conséquence était que le Fils unique de Dieu était exempt de ce tribut payé à son Père. Mais il ne voulait pas mal édifier ces pauvres gens, qui étaient dans la bonne foi ; d'ailleurs, ni la vérité ni l'intérêt de son Père ne lui faisaient un devoir de discuter avec eux pour les confondre, comme il avait été obligé de le faire si souvent avec les pharisiens. Il dit donc à son cher disciple : « Pour ne point les scan-

1 La drachme valait un peu plus de quarante centimes de notre monnaie.

daliser, allez à la mer et jetez un hameçon ; le premier poisson qui s'y prendra, tirez-le et ouvrez-lui la bouche : vous y trouverez une pièce de quatre drachmes [1], que vous donnerez pour moi et pour vous [2]. »

L'apôtre obéit à son Maître, fit exactement ce qu'il venait de lui prescrire, trouva la pièce de monnaie et paya le tribut.

[1] La pièce de quatre drachmes était un statère grec, équivalent au sicle d'argent juif.

[2] S. Matth., XVII.

JÉSUS-CHRIST MAITRE DE L'AVENIR.

Un des caractères qui frappent le plus en Jésus-Christ, c'est ce calme parfait, cette pleine possession de lui-même, cette haute raison qui domine les événements et qui marche à son but avec une certitude infaillible. Il sait ce qu'il va faire, il n'est jamais pris au dépourvu ; il ne se presse point, il agit gravement et sûrement. Il ne s'étonne ni ne s'effraie des résistances, il ne se laisse point enfler par les éloges et ne les recherche point. Son Père le glorifie : « Voici mon Fils bien-aimé ; » il recommande à ses apôtres de n'en rien dire. Ses ennemis le traitent de possédé du démon ; il leur répond avec dignité : « Je ne suis point possédé du démon. » Ses disciples croient que le moment est venu où il va fonder son royaume temporel ; il leur prédit les ignominies de sa passion et enfin sa mort. On voit que l'avenir ne le surprendra pas plus que le présent ne l'étonne ; il le connaît et l'accepte ou le gouverne. Vous sentez le Dieu qui s'avance impassible à travers les agitations humaines.

Il a son idée, disait dernièrement le P. Félix, idée que nul homme n'a jamais eue et qu'un simple mortel ne pouvait avoir : c'est de fonder le royaume ou, si vous le préférez, la république des *âmes*, république sans pareille, où tout le gouvernement est organisé dans l'esprit, pour l'esprit, et où les puissances qui fondent et constituent d'ordinaire les sociétés humaines ne seront rien, absolument rien, ni comme forces créatrices, ni comme forces constitutives.

Il annonce la fondation d'une Église impérissable; il confie cette œuvre à de pauvres pêcheurs de Galilée, et lui-même s'en va mourir prochainement sur une croix, pour en assurer le succès. Il ne veut pas même que ses apôtres disent qu'il est le Fils de Dieu, avant qu'il ne soit mort; car c'est après sa mort qu'il triomphera. Et pourtant il est sûr de réaliser tout son plan, tel qu'il l'a conçu et tel qu'il le veut.

« Il n'invoquera pas, pour seconder ses desseins, la complicité des choses et la conspiration du siècle. Au lieu de suivre l'événement, il le brave ; au lieu de plier son vouloir aux nécessités des circonstances, il pliera les circonstances elles-mêmes à la souveraineté de son vouloir ; au lieu de faire comme tous les réformateurs humains qui se jettent dans le torrent, entraînés par lui plutôt qu'ils ne l'entraînent, lui fera remonter, comme le Jourdain vers sa source, le grand fleuve qui emporte l'humanité contemporaine. En un mot, sa résolution est d'une indépendance absolue des événements et des choses.

« Elle est vis-à-vis des hommes d'une indépendance plus grande encore. Que lui importent à lui les opinions, les partis, les factions, les hostilités, les amours ou les haines, les sympathies ou les antipathies, les hommes enfin? Il les dédaigne, non par le mépris qu'il a pour eux, mais par le sentiment qu'il a de lui-même. Aucun réformateur ne l'osa jamais; la force des choses et la faiblesse de l'homme s'y opposaient ensemble. Tous ont dû plus ou moins compter avec les partis, les opinions, les factions, les hommes. Jésus-Christ, au contraire, prétend faire compter les hommes avec lui. Comme il veut faire ployer les événements et les tourner à sa gloire, il veut faire fléchir les libertés humaines et les faire servir à ses desseins. Les philosophes l'attendent pour le combattre par la parole; il n'en tient aucun compte, pas plus que s'il n'y avait jamais eu et s'il ne devait jamais y avoir de philosophie et de philosophes dans le monde. Les politiques l'attendent le glaive à la main, prêts à étouffer

dans le sang des siens son idée et son institution; il ne craint rien de ces puissances de la terre, et pour le triomphe de son œuvre, il ne leur demandera rien, non rien, pas même la tolérance et le droit de cité; il veut, voilà tout, et il compte sur son vouloir[1]. »

Si Jésus-Christ n'était qu'un homme, cette certitude du triomphe serait inconcevable, extravagante et absurde; voilà pourquoi il dit avec confiance, avec certitude : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer *ne prévaudront pas contre elle.* » Quelles paroles! et dans ces paroles, quel miracle! Vous venez de l'entendre : Jésus-Christ est sûr de son fait; il ne tente pas l'événement, comme s'il pouvait manquer; il le montre, comme s'il existait déjà. Il est sûr des choses, sûr du temps, sûr des hommes, sûr de lui-même avant tout, sûr de son indéfectible vie et de ses infaillibles triomphes.

Ne dites pas qu'une audace téméraire lui cachait les obstacles, ou qu'un enthousiasme aveugle lui faisait rêver des victoires chimériques. Car rien n'est plus opposé à son caractère calme et réfléchi. D'ailleurs, les faits s'opposent à cette hypothèse. N'a-t-il pas averti ses apôtres qu'il serait mis à mort, puis qu'ils seraient à leur tour persécutés, traînés devant les magistrats, flagellés publiquement et livrés aux bourreaux? Ne leur a-t-il pas prédit qu'ils seraient en haine à tout le monde à cause de lui? Et bientôt vous l'entendrez répéter ces sinistres prédictions avec plus d'insistance encore; mais il ajoutera toujours : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Expliquez cette assurance. Ah! c'est qu'il est Dieu, c'est qu'il sait l'avenir, c'est qu'il le tient entre ses mains et qu'il en est le maître. Voilà le secret de son incomparable hardiesse.

En effet, tout ce qu'il a annoncé s'est accompli; tout ce

[1] R. P. Félix, 3e conf., 1864.

qu'il a promis, il l'a tenu. Il avait prédit que les Juifs le livreraient aux gentils et que ceux-ci le mettraient à mort : il a été livré aux Romains et envoyé à la mort par Ponce-Pilate ; il avait annoncé qu'il ressusciterait le troisième jour : et il est ressuscité glorieux, immortel, invincible. Alors il a livré l'univers à ses apôtres, en leur disant : « Allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Ils l'ont fait, et l'Église, qui continue leur œuvre, est véritablement le royaume des âmes, tel qu'il l'a conçu et voulu. Pas une seule de ses paroles n'a été vaine. Si le doigt de Dieu n'est pas là, où sera-t-il ?

CHAPITRE XXII

Le plus grand parmi les disciples.
Les petits enfants. — Le crime du scandale. — Énergie et tolérance.
La brebis perdue et retrouvée.
La correction fraternelle. — La prière en commun.
Le pardon des injures. — Parabole.

PENDANT une courte excursion, les disciples s'étaient occupés d'une question d'amour-propre, assez mal placée, il faut en convenir, après les tristes prédictions qu'ils venaient d'entendre. Lorsqu'ils furent rentrés à la maison, Jésus, qui connaissait toutes leurs pensées, leur dit : « De quel sujet vous êtes-vous entretenus en chemin ? » Ils ne répondirent rien ; car la honte leur liait la langue. Ils avaient disputé entre eux, le long du chemin, pour savoir lequel était le plus grand. Chacun avait fait valoir ses prétentions, et personne n'avait voulu céder, comme il arrive toujours quand l'orgueil se constitue juge et partie. Pour détourner une question si embarrassante, les plus habiles en firent une autre à peu près semblable : « Seigneur, qui estimez-vous le plus grand dans le royaume des cieux ? » La réponse du divin Maître fut écrasante : « Si quelqu'un veut être le premier, leur dit-il avec

autorité, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous[1]. »

Dans ces termes, les prétentions n'offraient plus de danger.

Le Sauveur ne s'en tient pas là ; il appelle un petit enfant, l'embrasse, le met au milieu d'eux et leur dit : « En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez et ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Quiconque donc se fera petit comme cet enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux. »

Remarquez que Jésus-Christ avait surtout en vue l'humilité. La candeur et la simplicité de l'enfance sont des vertus charmantes, que nous ne saurions trop imiter ; mais il veut nous conduire plus loin, il sape notre orgueil par la base. « Les enfants, dit le P. de Ligny, n'ont aucune considération dans le monde, et ils n'en désirent pas ; ils ont le dernier rang dans la société, et ils s'y tiennent ; tous leur commandent, jusqu'à leurs serviteurs, et ils obéissent à tous ; et il est vrai de dire que la dépendance est leur état naturel. C'est par cet endroit que Jésus-Christ prescrit ici aux apôtres de leur ressembler. Terrible effort pour la nature humaine, qui n'aime qu'à commander et qui ne peut souffrir qu'on lui commande ! Mais ce qui le rend encore plus pénible, c'est l'abus que les hommes sont portés à faire de cette humble et soumise enfance. S'ils vous trouvent toujours disposés à obéir, ils vous tyranniseront ; si vous n'exigez d'eux aucun égard, ils vous mépriseront ; si vous vous mettez sous leurs pieds, ils vous écraseront, il faut s'y attendre ;

[1] S. Matth., xviii ; S. Marc, ix, et S. Luc, ix.



E. Fraguas

Baudou pinx — Baudron sculp

JÉSUS APPELANT LES PETITS ENFANTS

et tout l'orgueil des disciples devait se soulever à la seule pensée des hauteurs insupportables qu'ils auraient à essuyer et des mépris qu'il leur faudrait dévorer. » Le Sauveur n'en persiste pas moins dans ses déclarations, mais il promet la grandeur à ceux qui s'humilieront, et déjà il leur laisse entrevoir la gloire céleste qui réparera surabondamment leurs abaissements volontaires : « Celui qui est le plus petit parmi vous, celui-là sera le plus grand. — Celui qui s'humilie sera exalté. »

Le Père céleste récompensera ceux-là mêmes qui feront du bien aux humbles : « Si quelqu'un reçoit celui qui s'est fait petit, c'est moi qu'il reçoit ; et celui qui me reçoit, ne me reçoit pas seul, mais reçoit aussi Celui qui m'a envoyé. Quiconque vous donnera un verre d'eau au nom du Christ, en vérité, je vous le dis, ne perdra point sa récompense. »

Dieu prend la défense des petits et des faibles; il protége surtout les enfants : « Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il lui serait plus avantageux qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le jetât dans la mer. Malheur au monde à cause de ses scandales ! Il est inévitable qu'il arrive des scandales. Malheur néanmoins à l'homme par qui le scandale arrive ! Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits; car je vous dis que leurs anges voient continuellement la face de mon Père qui est dans le ciel. »

Fuyez vous-même le scandale ; craignez le péril, évitez jusqu'à l'ombre du péché, et montrez-vous courageux à repousser les occasions dangereuses. Quel sacrifice peut vous coûter, quand il s'agit de sauver votre âme ? « Si votre main vous scandalise (c'est-à-dire vous est une occasion de chute), coupez-la (plutôt que de

céder à la tentation); car il est plus avantageux pour vous de parvenir à la vie n'ayant qu'une main, que d'aller avec deux mains dans l'enfer, dans le feu inextinguible, où le ver des damnés ne meurt point et où la flamme ne s'éteint point.

« Si votre pied vous scandalise, coupez-le; car il est plus avantageux pour vous de parvenir à la vie éternelle n'ayant qu'un pied, que d'être jeté avec deux pieds dans la géhenne du feu inextinguible, où le ver rongeur ne meurt point et où la flamme ne s'éteint point.

« Si votre œil aussi vous scandalise, arrachez-le; il vaut mieux que vous entriez avec un œil dans le royaume de Dieu, que d'être précipité avec vos deux yeux dans l'abîme du feu, où le ver ne meurt pas et où la flamme ne s'éteint jamais. Le feu sera comme un sel qui défendra les corps de la destruction [1]. »

Nous l'avons déjà dit, Jésus-Christ ne conseille ni n'ordonne de recourir à des mutilations, pour protéger l'âme contre les périls; ce serait un remède bien faible et souvent bien inutile contre certaines tentations. Elles ne sont nécessaires et permises que pour sauver le corps, en certaines maladies très-graves. Mais le Sauveur veut nous faire comprendre par là que nous devons sacrifier ce qui nous est le plus cher, quand le salut de notre âme le demande.

Après de pareilles paroles, que deviennent les vaines excuses de la paresse et de la sensualité ? En face de cet enfer, où brûle un feu qui ne s'éteint pas et où le cœur est dévoré par un ver qui ne meurt pas, la voix des passions expire au fond du cœur, et les fascinations de

[1] S. Marc, IX. Mêmes sentences dans le sermon sur la montagne, p. 206.

l'orgueil ou de la volupté se dissipent, comme des ombres devant l'éclat du soleil. La nécessité d'échapper à des supplices éternels fait taire toute objection et supplée au courage par la peur. Chacun s'écrie : « Avant tout, sauvons notre âme. »

Que diront aussi les incrédules qui doutent de l'existence de l'enfer, ou qui voudraient au moins se persuader que ses flammes et leur éternité sont des chimères ou des exagérations? Les paroles du Fils de Dieu sont-elles assez formelles et assez claires? Diffèrent-elles de ce que l'Église catholique enseigne? Ne concordent-elles pas avec vingt autres endroits où le même Verbe de Dieu parle de feu, de fournaise, de ténèbres, de pleurs et de grincements de dents? Nous aurons plus d'une occasion d'en citer encore des exemples.

Autant Notre-Seigneur veut que nous soyons inflexibles en face du péché et sévères envers nous-mêmes, autant il désire que nous soyons bienveillants envers les autres et tolérants envers ceux qui ne pensent pas comme nous, quand aucune obligation de conscience ne nous fait un devoir de les traiter avec rigueur. Jean vint dire à son Maître bien-aimé : « Maître, nous avons vu un homme chasser les démons en votre nom, et nous l'en avons empêché, parcé qu'il n'est point d'avec nous. » Il demandait un avis, Jésus ne le fit point attendre : « Ne vous y opposez pas, lui répondit-il ; car il n'est personne qui fasse des miracles en mon nom et qui puisse mal parler de moi aussitôt après. Celui qui n'est pas contre vous est pour vous. »

Cette parole semble au premier abord contredire une autre proposition analogue, qu'on lit en saint Matthieu et que nous avons rapportée : « Celui qui n'est pas pour

moi est contre moi [1]. » Mais ces deux sentences ne s'appliquent point au même sujet. Quand il s'agissait de choisir entre Notre-Seigneur et ses ennemis, il fallait être pour lui ou contre lui ; c'est évident. Mais ici, la circonstance n'est plus la même; il s'agit d'un homme bien disposé et qui semble favorable à la prédication de l'Évangile : son seul tort est de ne pas marcher ouvertement avec les disciples. Cet homme, en chassant les démons et en faisant probablement des vœux pour le succès de la nouvelle doctrine, était plutôt un ami qu'un ennemi. Combien de magistrats païens, au temps des persécutions, ont favorisé les prédicateurs de l'Évangile en fermant les yeux et laissant faire. De ceux-là mêmes on aurait pu dire encore : « Qui n'est pas contre vous est pour vous. »

Notre-Seigneur avouait tout haut sa compassion et sa tendresse pour les pécheurs : « Le Fils de l'homme, disait-il, est venu pour sauver ce qui était perdu. Que vous en semble? Quand un berger qui a cent brebis s'aperçoit qu'une d'entre elles s'est égarée, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres sur la montagne, pour courir après celle qui est perdue? Or, s'il arrive qu'il la retrouve, je vous dis en vérité qu'il en éprouve plus de joie que de la conservation des quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont pas égarées. C'est ainsi que mon Père ne veut pas qu'un seul de ces petits vienne à se perdre.» Ce n'est pas qu'il aime plus un pécheur que quatre-vingt-dix-neuf justes, ni même qu'un seul juste; mais la joie de retrouver la brebis perdue lui est plus sensible que le contentement général d'en posséder beaucoup d'autres.

[1] Chap. xii, 30.

Jésus était là sur son thème favori. Il en prit occasion d'enseigner la charité à ses disciples, en leur traçant des règles pleines de bonté et pourtant sans faiblesse : « Si votre frère a péché contre vous, leur disait-il, reprenez-le; mais s'il se repent, pardonnez-lui. » Évitez de le reprendre en public, pour ne pas l'offenser. « Allez le trouver, et traitez l'affaire sans témoins, entre vous et lui. S'il ne vous écoute pas, prenez alors avec vous un ou deux frères, afin que tout soit appuyé sur l'autorité de deux ou trois témoins. Que s'il ne les écoute pas, plaignez-vous à l'Église; et s'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain (exclu de la société des fidèles et du royaume de Dieu; car l'Église aura toute autorité pour gouverner les âmes). Je vous le dis en vérité, tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel. »

Nul ne peut disconvenir que cette procédure ne soit aussi charitable que sage et ferme. Avec tous les ménagements possibles, elle garantit à l'offensé une justice impartiale et assurée. La sanction n'est pas seulement une peine corporelle, mais un châtiment spirituel, qui peut aller jusqu'à l'exclusion du royaume de Dieu.

L'union des cœurs est tellement au fond de la doctrine chrétienne, que le Sauveur promet une faveur particulière à ceux qui feront la prière en commun : « Je vous dis encore que si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père qui est aux cieux. Car lorsque deux ou trois personnes sont rassemblées en un même lieu (pour prier), j'y suis moi-même au milieu d'elles

(et je prie avec elles pour leur obtenir ce qu'elles demandent). »

Que diront à cela les adversaires du culte public, les prôneurs hypocrites du culte individuel et secret? Ces prétendus adorateurs en esprit n'ont un si grand désir de cacher leur dévotion, qu'afin de se dispenser d'en avoir même une apparence quelconque.

Les apôtres croyaient encore que la charité était restreinte et que le pardon avait des limites. Pierre voulut éclaircir ses doutes : « Seigneur, dit-il en s'approchant, combien de fois devrai-je pardonner à mon frère qui m'aura offensé? Faut-il aller jusqu'à sept fois? » Il se croyait bien généreux et peut-être exagérait-il à dessein. Mais le Seigneur le déconcerta par cette réponse : « Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois sept fois (c'est-à-dire toujours). »

« Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre des comptes à ses serviteurs. Or, lorsqu'il eut commencé à compter, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents[1]. Et, comme il n'avait pas de quoi les rendre, son maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait, jusqu'à plein remboursement. Mais ce serviteur, se jetant à ses pieds, le priait en disant : Ayez un peu de patience à mon égard, et je vous rendrai tout. Alors le maître, ayant pitié de lui, le renvoya et lui remit sa dette.

« Mais ce serviteur, étant sorti, rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers[2], et, l'ayant saisi, il l'étranglait presque, en disant : Rends-moi ce

[1] Le talent d'argent valait près de cinq mille francs.
[2] Le denier des Juifs valait environ 40 centimes.

que tu me dois. Alors son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjurait en ces termes : Aie patience à mon égard et je te rendrai tout. Mais il ne voulut pas y consentir; il s'en alla et le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il eut payé toute sa dette.

« Voyant ce qui se passait, les autres serviteurs furent extrêmement affligés et vinrent raconter à leur maître tout ce qui s'était fait. Celui-ci appela le coupable et lui dit : Méchant serviteur, je t'ai remis toute ta dette, parce que tu m'en as prié. Ne devais-tu pas aussi avoir pitié de ton compagnon, comme j'ai eu moi-même pitié de toi? Le maître irrité le livra aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette.

« C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur. »

Admirable parabole, qui vaut tout un livre sur le pardon des injures ! Nous avons tous une grande dette envers la justice de Dieu ; aucun de nos frères n'en saurait avoir une pareille envers nous. Si donc nous voulons obtenir la remise de la nôtre, si même nous l'avons déjà obtenue du Père des miséricordes, soyons nous-mêmes miséricordieux envers nos frères. Quelle équitable et douce morale!

JÉSUS-CHRIST RÉFORMATEUR DU MONDE.

A mesure que nous avançons dans la vie du Sauveur et que nous l'entendons exposer ses principes, n'avons-nous pas lieu d'admirer avec quelle hardiesse, sous des formes ordinairement douces et quelquefois très-suaves, il attaque les instincts les plus chers au cœur de l'homme et ses passions les plus redoutables? Non-seulement il combat de front l'orgueil, l'égoïsme, l'ambition, l'avarice, les scandales du monde et les défauts les plus opposés à la charité, mais il impose les vertus les plus parfaites et les plus difficiles, comme l'humilité véritable, le détachement des richesses, la pureté du cœur, l'amour du prochain, même des ennemis, le pardon des injures, et bientôt le renoncement à soi, la patience héroïque dans les souffrances et les opprobres, enfin l'amour même de la croix. C'est la réforme morale la plus complète et la plus radicale qui se soit jamais vue et qui se puisse concevoir; le vieux monde est renversé de fond en comble, à tout les points de vue, si ce dessein prodigieux réussit. Mais réussira-t-il?

Jamais réformateur n'a conçu un plan si vaste et n'a osé surtout le mettre à exécution. On a vu des législateurs anciens, comme Minos, Lycurgue, Solon, Numa, donner des lois à de petits peuples ou à quelques villes; et souvent quelles lois! Les plus illustres philosophes de l'Orient et de l'Occident, chinois et grecs, ont émis parfois des idées personnelles, qu'ils ont essayé de propager avec plus ou moins

de zèle et de prudence ; mais la plupart se sont bien gardés de heurter les croyances populaires ou l'orgueil des rois. Ainsi Platon, instruit par le procès et la mort de Socrate, ne parlait qu'en énigmes de ses sublimes conceptions sur la Divinité ; tous les Sages de la Grèce se sont contentés d'exciter une stérile admiration, et il ne nous est resté d'eux qu'une douzaine de belles sentences et de bons mots, consignés dans nos recueils d'anecdotes.

Jésus-Christ n'a point de doctrine secrète et ne fait point mystère de ce qu'il enseigne ; il prêche publiquement et s'adresse à tous, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, sans aucune acception de personnes. Il ne se propose pas de faire admirer sa science, ni d'introduire quelques idées nouvelles dans les régions abstraites de la philosophie, mais de réformer le monde entier par le fond, de renverser toutes les religions établies, de changer les principes sociaux de toutes les nations, de transformer radicalement les mœurs et les coutumes reçues, d'imposer de nouvelles idées au genre humain et de tout niveler sous le sceptre unique de sa pensée. Quelle conception ! et quelle audace incomparable !

Il aura contre lui toutes les religions, même le judaïsme pharisien ; car il les condamne toutes, il proscrit les faux dieux, il ordonne de détruire partout leurs autels, et, qui plus est, il prétend se faire adorer à leur place ! Entrevoyez-vous les tempêtes que cette proscription générale va soulever ? Toucher à la religion d'un peuple et vouloir lui ôter ses superstitions, c'est irriter sa fibre la plus délicate, le faire crier au sacrilége, lui mettre à la main le fer et la flamme pour venger la Divinité outragée. Que de difficultés n'offre pas la réforme légitime d'un seul abus ! Que sera-ce donc quand un homme, sans armées et sans autorité, viendra demander la ruine absolue de tous les cultes et la substitution d'une doctrine nouvelle, dont le spiritualisme élevé n'a rien d'attrayant pour le vulgaire ? Jamais simple mortel n'eût osé le tenter.

Il aura contre lui toutes les idées, toutes les doctrines, toutes les traditions, les philosophes raisonneurs et le peuple entêté, tout ce qui pense et tout ce qui ne pense point. Ne sait-on pas combien tient au cœur d'une nation ce fonds commun d'idées et de convictions natives? Et, néanmoins, il faut que tout cède la place au christianisme; car il veut régner exclusivement sur la pensée, et il ne transige avec aucune erreur ni aucun sentiment dépravé. Le Dieu des chrétiens est un Dieu jaloux, qui n'accepte pas une âme partagée.

Il aura contre lui les coutumes, les usages et la plupart des institutions ; car en est-il beaucoup qui ne tiennent pas à la doctrine ou à la morale par quelque côté? Or, pensez-vous que tant de peuples divers, sur la face de la terre, soient disposés à subir une pareille transformation sur l'ordre d'un prophète inconnu ? Il faudrait ignorer entièrement combien les habitudes nationales sont profondes et tenaces.

Il aura contre lui les mœurs et les passions. Pour vous faire une idée de cet obstacle, songez que le paganisme, au lieu de retenir les hommes sur la pente d'une effroyable démoralisation, avait consacré tous les vices par les exemples de ses dieux, et qu'il avait introduit jusque dans son culte des désordres abominables. Les passions mauvaises, pourvu qu'elles ne sortissent point de certaines limites, étaient regardées comme honnêtes et se donnaient quelquefois même pour des vertus. Ainsi jugeait-on l'orgueil, l'ambition, l'amour de la gloire et de l'argent, le goût de la bonne chère et des plaisirs sensuels, quand ils ne faisaient de mal à personne et qu'ils n'allaient pas jusqu'au ridicule ou à l'ignominie. Hélas! beaucoup de mauvais chrétiens, dans nos sociétés corrompues, sont retombés jusqu'à ce degré d'avilissement et d'aveuglement. Les plus belles vertus n'étaient pas connues. L'humilité n'avait pas de nom; elle n'existait pas dans le catalogue des idées humaines : le mot *humilitas* voulait dire bassesse. La charité n'existait pas davantage dans le

sens chrétien; on aimait ses parents et ses amis, mais on ne croyait rien devoir au reste de l'humanité. Les maîtres tyrannisaient leurs esclaves, les riches méprisaient les pauvres comme des gens maudits du ciel, et les puissants exploitaient les faibles; les guerres entre peuples étaient atroces, les haines entre particuliers implacables, et les vengeances toujours cruelles; le pardon des injures n'était autre qu'un dédain philosophique et d'ailleurs une rareté. Il fallait que le Christ réformât ces natures profondément viciées et y fît naître des vertus inconnues, toutes les fleurs célestes, dont il confiait la semence à ses apôtres.

Il devait encore s'attendre à la plus vive résistance de la part des rois. Car, outre qu'ils étaient pour le moins aussi vicieux que les autres hommes, ils se croyaient obligés de maintenir des institutions et des coutumes qu'ils avaient su tourner au profit de leur despotisme; puis, n'avaient-ils pas quelque raison de craindre des troubles dans leurs États par l'introduction d'une doctrine si nouvelle et si hostile à tous les cultes établis? Les rois donc feront une guerre à mort au catholicisme, sitôt qu'il osera paraître.

Les peuples, avec leurs superstitions et leurs préjugés nationaux, seront-ils plus disposés à brûler ce qu'ils ont adoré, pour adorer ensuite ce que tant d'autres auront brûlé? Qui les portera à déserter le culte de leurs ancêtres pour subir le joug d'un Juif, d'un étranger, d'un homme qui se déclare Dieu et qui demande des adorations, sous peine de mort éternelle? Quelle apparence y a-t-il que ces peuples quitteront leurs temples pour venir se prosterner à ses pieds? Évidemment il n'y en a aucune.

Voilà quelques-uns des obstacles que Jésus-Christ doit vaincre pour régner sur le monde. N'est-ce pas trop? N'y a-t-il pas là une impossibilité radicale? Osera-t-il entreprendre ce qu'aucun autre n'eût osé même rêver?

Oui, il l'osera; il a commencé son œuvre et il l'achèvera. Il en est sûr, il n'en doute pas, il marche au but avec la cer-

titude d'un succès complet. Mais alors quels sont les moyens tout-puissants qu'il compte employer?

Les voici : il a choisi douze hommes ignorants et sans crédit; il les instruit, chemin faisant, en prêchant sur divers points de la Judée. Bientôt il mourra sur une croix, il le sait et ne s'en trouble pas. Quand il sera mort, ses douze apôtres n'auront qu'à se présenter chez les différents peuples, et, après quelque résistance, l'univers entier le reconnaîtra comme un Dieu et un médiateur. Voilà ce qu'il leur a prédit avec assurance.

Si vous regardez Jésus-Christ comme un homme, vous devez supposer qu'il est plus que fanatique, entièrement fou. Car son dessein est absurde, le succès impossible et les moyens ridicules. Le bon sens ne peut prononcer un autre arrêt. Que vous en semble?

Mais, si vous le regardez comme un Dieu, comme le Fils du Tout-Puissant, c'est autre chose; rien ne lui est impossible.

Au fait, que s'est-il passé? Le dessein du Christ s'est littéralement accompli; l'univers l'a reconnu et s'est prosterné à ses pieds : il l'adore aujourd'hui.

Les fureurs fanatiques des peuples superstitieux ne l'ont point arrêté; la rage des tyrans et l'astuce des politiques ont été impuissantes; les passions ont poussé de vains hurlements et dévoré inutilement les envoyés célestes; les coutumes, les mœurs et les institutions ont été transformées; les idées et les doctrines ont cédé ou résisté sans succès; les religions ont vainement invoqué les foudres du ciel et de la terre contre le Dieu usurpateur; toutes les résistances ont été vaincues.

Le Christ règne sur toutes les nations civilisées : il règne sur la pensée, sur le cœur, sur les coutumes, sur les institutions, sur les sociétés, sur tout ce qui constitue la vie morale des particuliers et des peuples. La doctrine qu'il a prêchée est entrée si profondément dans nos esprits, que les

adversaires mêmes du christianisme raisonnent forcément d'après elle et en font généralement la règle de leur conduite ; il n'est plus possible d'être un homme honnête et sensé à d'autres conditions.

C'est la preuve la plus incontestable de la divinité de Jésus-Christ ; elle frappe tous les esprits et ne souffre pas d'objections. Nous la formulons ainsi : « Le Christ s'est donné pour Dieu et s'est fait adorer comme tel par toutes les nations, malgré des obstacles humainement insurmontables ; donc il est véritablement Dieu. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

PARIS, IMPRIMERIE DIVRY ET Cie

RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.

